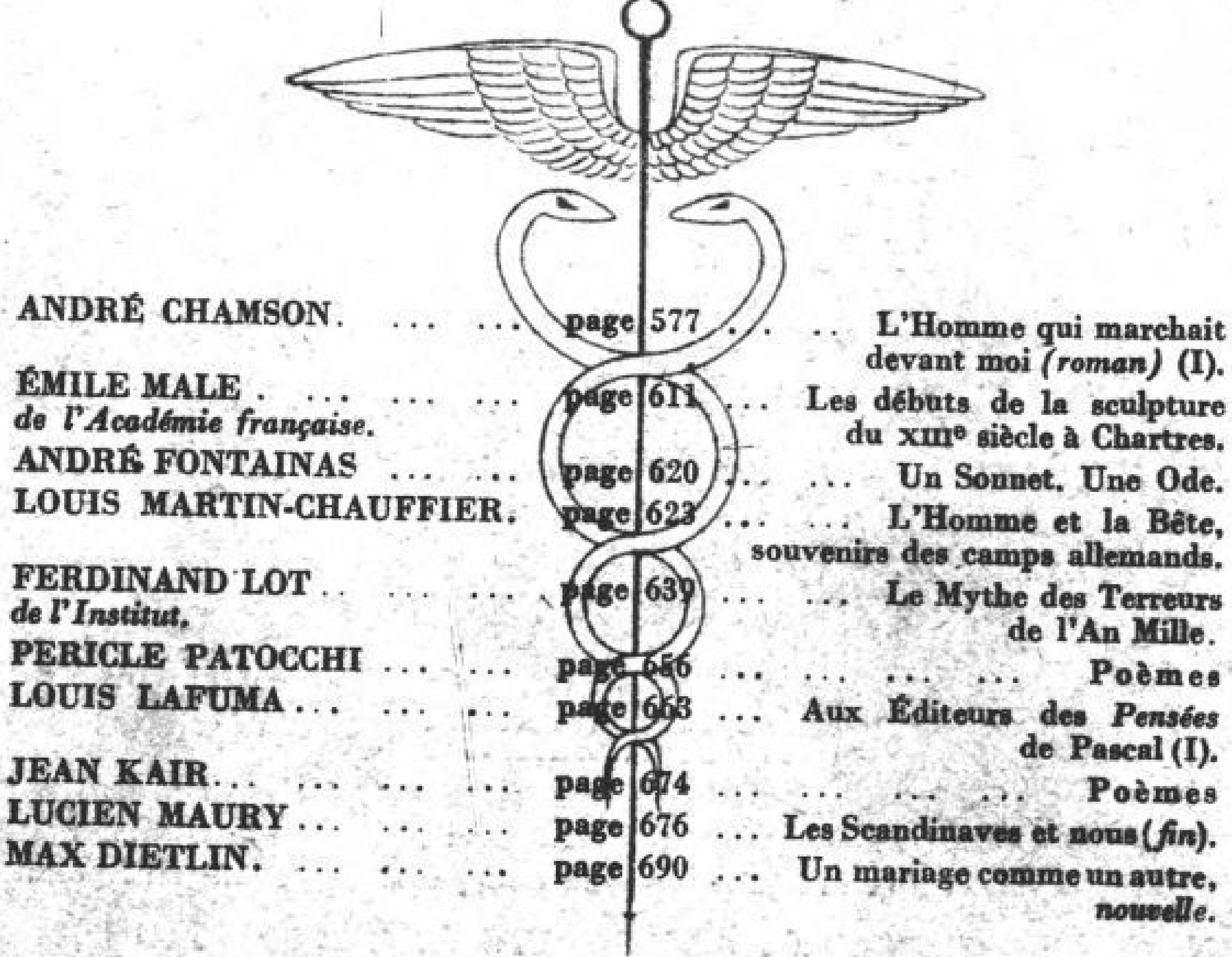
157 Dble Table

NUMÉRO 1012 1er Décembre 1947

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

TABLES DE L'ANNÉE 1947

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1947

L'HOMME QUI MARCHAIT DEVANT MOI

par André Chamson

PREMIÈRE PARTIE

— Non, non, me dit-il, ce n'est rien... Un petit malaise... Excusez-moi. Je ne suis pas un homme en très bon état, mais c'est ridicule d'exciter ainsi la pitié sur la voie publique.

Je ne sais pas pourquoi je suis entré avec lui dans le petit café, au coin de la rue. Un homme qui chancelle, sur le trottoir d'une grande ville, ce n'est pourtant pas quelque chose d'extraordinaire. Si je ne l'avais pas pris par le bras, quand j'avais cru qu'il allait tomber, j'aurais sûrement passé mon chemin. Nous ne savons, du reste, jamais très bien ce qui nous rapproche d'un être humain ou ce qui nous en écarte, mais il n'est connaissance faite qui ne nous donne le sentiment de la fatalité.

Quand nous fûmes assis côte à côte sur la banquette de faux cuir où les ressorts dessinaient des cercles d'usure, il me sembla d'abord que nous avions pris rendez-vous depuis très longtemps. Mon nouveau compagnon ne disait rien et j'entendais sa respiration qui redevenait régulière. Sa présence était celle d'un très ancien ami.

— Ça va beaucoup mieux, me dit-il, au bout d'un moment, à voix basse.

Nous avions commandé deux cafés et je le regardais, non pas directement, mais à la dérobée, en tournant à peine la tête, ou bien je cherchais à voir ses traits dans la grande glace qui était en face de nous, de l'autre côté de la salle. Le jour tombait, les plafonniers n'étaient

pas encore allumés et je ne distinguais qu'une forme vague, derrière un brouillard laiteux.

— Ça va tout à fait bien, reprit l'inconnu, qui ajouta d'une voix plus sourde : le malaise est passé, mais le mal reste.

Rien n'est plus ennuyeux que ces gens qui nous parlent de leurs maladies alors que nous ne savons rien sur eux. Tout leur destin semble se réduire à ce mal dont ils nous confient le secret. Impossible d'imaginer ce qu'ils font, ce qu'ils aiment ou ce qu'ils espèrent. Notre seule chance est alors d'être malades comme eux, mais c'est la plus piteuse communion qui puisse rapprocher deux êtres. Les maladies des inconnus sont, du reste, des abstractions qui ne ressemblent pas aux maux dont souffrent les hommes que nous pouvons connaître et dont nous souffrons nous-mêmes. Il faudrait être médecin, mais que pouvons-nous faire, malgré notre ignorance, si ce n'est de leur proposer de vagues conseils? Ce que je fis avec un immense ennui, car je commençais à me sentir gêné d'être avec cet inconnu et j'attendais de pouvoir avaler ce café brûlant qui me fumait au visage, pour appeler le garçon, régler et prendre congé.

— Vous croyez aux maladies? me demanda brusquement mon compagnon.

— Il m'est arrivé d'être malade.

— Tant qu'on reste un malade vivant, c'est absolument sans importance. Ce qu'il faut, c'est ne pas devenir un malade mort.

— Qu'entendez-vous par un malade mort?

— Il me semble que c'est clair... Ah oui, vous pensez que les morts ne sont plus malades? Mais il y a les vivants, les malades vivants, les malades morts et les morts.

Je dus sursauter légèrement et me retourner vers la gauche. J'aperçus le profil de mon compagnon, un peu penché en avant, et je me dis : « Il doit avoir dans les cinquante ans », comme si cette remarque avait pu avoir un rapport quelconque avec les propos qu'il venait de me tenir. Au même instant, je vis la pendule du café juste au-dessus de sa tête, et j'ajoutai en moi-même : « Il est cinq heures moins dix. »

— Vos malades morts ne sont pas autre chose que les mourants, j'imagine?

Il y avait eu comme un ton de mauvaise humeur, au fond de ma voix.

— Pas nécessairement, reprit-il, avec le plus grand sérieux.

On peut être un malade mort et vivre pendant des années... Si vous préférez, on peut être détruit et rester vivant... Détruit comme un mort et vivant comme peuvent l'être les malades... Sans doute, la souffrance et la maladie peuvent arriver à ce résultat, mais ce ne sont pas les seules circonstances qui peuvent défaire un homme... Evidemment, la douleur physique... Avez-vous déjà beaucoup souffert?

Le café me semblait moins chaud. J'essayai d'en boire une gorgée, résolu à partir le plus tôt possible.

— La souffrance et la maladie, continuait mon voisin, ce sont les cas les plus simples. Je veux bien admettre que l'on peut être presque entièrement détruit par elles, bien que je ne le sache pas par expérience... Du reste, je ne crois pas avoir été encore entièrement détruit.

J'avais bu deux ou trois gorgées de café, mais je ne faisais pas signe au garçon. J'attendais la suite de cet étrange discours et me donnais un délai de quelques minutes. « Pourvu que je parte à cinq heures cinq... » me disais-je...

— Non, nous n'avons aucune idée de tout ce qui peut détruire un homme... La souffrance? La maladie? Pourquoi pas l'alcoolisme et les stupéfiants, les camions de cinq tonnes et les courants électriques...

Il s'arrêta de parler pendant un long moment, en prenant l'air accablé d'un homme qui vient de supporter quelque outrage. « Quand un homme est vraiment détruit, ajouta-t-il à voix basse, il y a toujours autre chose! »

L'aiguille fit un petit saut au delà de cinq heures cinq. Je ne pensais pas à partir.

— La douleur physique? reprit l'inconnu avec une brusque excitation, je crois tout de même savoir un peu ce que c'est. Il n'y a rien d'aussi libérateur. C'est comme un ressort qui servirait à retendre la vie... Non, non, ce n'est pas avec ça que l'on peut détruire un homme... Le tuer, peut-être, mais certainement pas le détruire... Il suffit qu'elle cesse et tout repart aussitôt. Le meilleur exemple, c'est la rage de dents... Je vous ai bien demandé si vous avez déjà beaucoup souffert? Avez-vous eu mal aux dents, monsieur? C'est absolument nécessaire à l'expérience d'un homme. C'est une douleur très particulière, la seule, peut-être, qui n'arrive pas à s'anéantir, ne fût-ce qu'un instant, par sa propre violence... C'est une douleur infatigable. Questionnez les femmes, monsieur. Essayez de comparer les douleurs de

l'enfantement à celles de la pulpe dentaire... C'est très difficile pour nous, je le sais bien. Mais les femmes vous diront que l'excès de douleur leur apporte parfois une sorte de répit. Rien de tel avec la rage de dents. Il suffit pourtant qu'elle cesse véritablement pour qu'elle prenne aussitôt l'aspect d'une illusion ou d'une fantasmagorie. Cinq minutes après, on ne peut même plus imaginer ce que c'est que souffrir. Tout est intact. C'en est même merveilleux... Non, la douleur physique n'est pas grand'chose.

L'inconnu s'arrêta brusquement de parler. Il sembla réfléchir à ce qu'il venait de dire, avec la plus grande honnêteté dont un homme peut être capable. Sa main droite, qu'il tenait ouverte un peu en avant de ses yeux, avait l'air de peser le pour et le contre et se renversait quelquefois en signe d'incertitude.

— Je sais bien qu'il faudrait tenir compte des blessures. Il pourrait sembler que leur douleur est plus destructrice... J'âi été touché à l'avant-bras et au coude, quand j'avais vingt ans. Tout d'abord, on ne sent rien. La douleur vient après et l'on n'en sort que progressivement... Ce qui semble tout changer, c'est la perte des forces, mais quand les forces sont revenues, il y a le même oubli. On doit pouvoir être mutilé et rester parfaitement intact... D'où qu'elle vienne, ce n'est pas la douleur physique qui peut nous détruire.

L'aiguille continuait à glisser au delà de cinq heures. Je ne pensais plus à partir. Quelque chose me retenait à côté de cet inconnu qui poursuivait son monologue d'une voix sourde, parfois brusquement plus tendue, sans même me regarder.

— Pour aussi bête qu'il soit, un homme est amené à se poser bien des questions, au cours de sa vie. Mais la seule qui ait véritablement quelque importance, c'est de savoir comment on peut être détruit sans pour cela être mort. La mort? La mort? c'est une formalité d'état civil. Les trois quarts des gens ont été détruits de fond en comble bien avant de mourir. Pourquoi? Comment? Vous n'avez jamais pensé à cela?

Plus de quarante-cinq ans d'existence ne m'ont pas encore lassé des hommes. Il me suffit d'en rencontrer un dont l'angoisse ou la joie ait quelque chose d'inaccoutumé pour être repris par les émerveillements de la découverte. Il était cinq heures et quart. Je changeai un peu de position sur la

banquette, de façon à pouvoir regarder mon compagnon. C'était un homme ordinaire, si semblable à tous ceux que l'on croise dans la rue que, même en le regardant attentivement, un peu tourné vers moi, lui aussi, de trois quart à droite, je n'arrivais pas à différencier son visage des autres visages d'hommes que j'avais pu voir dans la journée. Rien, dans ces traits, n'attirait spécialement l'attention. C'est à peine si les deux plis qui tombaient en oblique sous les ailes de son nez lui donnaient un air de fatigue ancienne, de fatigue coutumière, qu'accentuait encore légèrement la pâleur de son teint. C'était un homme sans particularité qui n'avait rien d'extravagant ni d'exalté. Je remarquai pourtant quelque chose d'un peu nerveux dans le ton de sa voix, même lorsqu'elle restait sourde. C'était une sorte de hâte qui rendait son débit saccadé et lui faisait déplacer l'accent tonique de la plupart des mots.

A peine avais-je pris conscience de ce détail, que je me mis à prêter l'oreille à la sorte de mélopée que composait mon voisin en parlant ainsi. Bientôt, je n'entendis plus que cette musique et je perdis le sens de ce qu'elle pouvait vouloir dire. Il en va de même avec presque tous les inconnus dont le hasard nous rapproche. Un rien suffit à fixer notre attention sur ce qu'ils peuvent avoir de particulier. A peine avons-nous découvert ce détail que nous ne voyons plus que lui. C'est quelquefois une lumière de l'œil, un pli de la bouche, un geste des mains. L'être le plus banal se dégage ainsi, devant nous, de sa propre banalité. C'est comme un avertissement, une sorte de choc. « Tiens », se dit-on. Ainsi me laissai-je aller en écoutant la musique inhabituelle de la voix de mon compagnon. Mais, brusquement, cette musique sembla se dissoudre comme si le sens de chacun des mots qui la composait était passé au premier plan.

— Je ne voudrais pas que vous pensiez qu'il y a un rapport quelconque entre le malaise que je viens d'avoir et ce dont je vous parle... Je n'en suis pas encore à perdre l'équilibre dans la rue... J'ai beau savoir ce que je sais, je tiens encore le coup, ajouta-t-il en baissant la voix.

Le petit café où nous nous trouvions était semblable à beaucoup d'autres cafés de Paris. Son décor terni n'évoquait aucune période de l'histoire. Tout y était tranquille, un peu décalé dans le temps et comme détaché de notre époque. Le jour baissait dans la grande glace de la vitrine qui donnait

sur la rue. Il manquait trois des lettres en relief qui indiquaient aux passants le nom de l'établissement et son numéro de téléphone. Découpées à l'envers, elles ressemblaient à d'incompréhensibles hiéroglyphes. La salle était longue et basse. Quelques clients silencieux lisaient le journal du soir, à côté de la caisse. On entendait la respiration de la patronne qui, de temps en temps, levait son bras nu pour arranger quelque boucle folle en haut de sa nuque. Le garçon avait disparu dans l'arrière-salle d'où venait un bruit de verres et de cuillers glougloutant dans l'eau. Tout était rassurant et calme, comme dans un intérieur de petit bourgeois où le temps passe sans que l'on attende personne.

Mais la porte s'ouvrit brusquement. Pendant un instant, les lettres en relief qui indiquaient le numéro du téléphone ne se présentèrent plus à l'envers. Je déchiffrai : DA 0.22. La porte se referma. Les lettres et les chiffres reprirent leur apparence de hiéroglyphes. Deux femmes passèrent devant nous et allèrent s'asseoir sur la banquette qui nous faisait face, de l'autre côté de la salle. Mon voisin restait silencieux. Il regardait vers le sol. Je suivis la direction de son regard. En face de nous, sous la table de marbre, j'aperçus les deux paires de souliers de nos nouvelles voisines. L'une était jaune, à languette de cuir sur le cou-de-pied, l'autre noire, montante et comme évasée vers le haut. Deux chevilles grasses en sortaient comme des tiges de plantes et montaient droit dans la pénombre du dessous de la table. Mon voisin ébaucha une sorte de petit rire et se pencha en avant. Une des deux femmes déplaça ses pieds. C'était celle qui portait des souliers noirs et dont les chevilles étaient grasses. Elle avait dû croiser ses jambes l'une sur l'autre. Sa jupe se tendit, glissa sur la boule lisse de son genou et découvrit une tache blanche qui remontait en oblique.

— Les femmes! dit mon voisin.

Il me regarda fixement comme s'il avait voulu deviner ce que je pensais de ces créatures. Non pas de ces deux créatures aux talons hauts qui venaient de s'asseoir en face de nous et dont nous n'avions même pas cherché à voir le visage, mais des femmes en général, de toutes les femmes que l'on peut rencontrer dans la vie, avec leurs talons pointus, leurs chevilles nerveuses ou grasses, leurs jambes droites sur le vide comme des colonnes, leurs ventres et leurs seins, leurs yeux fourmillants comme des étoiles et leurs

sourires. Je comprenais bien que c'est à tout cela qu'il pensait, tout en répétant plusieurs fois de suite :

— Les femmes!

Pendant un instant, je crus toucher au secret de cet étrange compagnon de rencontre.

— Les femmes! reprenait-il.

J'imaginais déjà ce qu'il allait sans doute me dire en assourdissant encore sa voix ou, peut-être, en élevant le ton pour attirer l'attention de nos voisines. Des confessions ignobles, entendues au hasard de la vie, remontaient déjà dans ma mémoire, comme pour raccorder des dégoûts oubliés à l'écœurement de cette minute. Ce philosophe de carrefour n'était donc pas autre chose qu'un obsédé? La tache blanche d'un bout de lingerie ou de chair, entrevue sous des robes, le bombement d'une cheville ou d'un genou avait donc suffi à le précipiter dans la plus commune hantise de notre espèce? Un seul mot allait-il balayer toutes ses théories sur les morts-vivants et les hommes détruits avant d'être rendus au néant de la matière? « Les femmes! »

Je lançai un coup d'œil vers la pendule. J'avais déjà perdu assez de temps. J'étais furieux de m'être laissé prendre aux premiers propos de cet inconnu. Un peu d'extravagance avait éveillé mes espoirs. Qu'il faut être naïf pour se laisser aller à croire que l'on vient de rencontrer un homme! C'est toujours la même chose. J'avais l'impression d'avoir retrouvé le contact de cet individu grisonnant avec lequel j'avais voyagé, une nuit, en chemin de fer, il y avait peut-être dix ans. Lui aussi, après une longue conversation qui n'avait pas été sans agrément, avait dit par hasard : « Les femmes! » et les confidences avaient aussitôt déferlé : « Un soir, à Bar-le-Duc, elles étaient deux... Vous ne pouvez pas savoir... La petite rousse... »

Le regard d'un homme peut avoir le même poids qu'une main. Nos voisines avaient dû sentir peser les nôtres sur leurs chevilles. Leurs jambes bougeaient comme des bêtes qui ne veulent pas se laisser prendre et s'amusent à ce jeu. Les gaines noires s'avançaient, revenaient brusquement en arrière, esquissaient une pointe. A chaque mouvement, la robe glissait un peu plus et la tache claire semblait grandir en dévoilant toute une gamme de blancheurs différentes, des blancs mats et des blancs chauds, des blancs rosés que l'on distinguait à peine. Mon compagnon continuait à parler à

demi-voix, mais je ne comprenais plus le sens de ses phrases. Sa bizarre façon de placer les toniques en faisait à nouveau une incompréhensible mélopée. Au delà de cette musique, je saisissais pourtant des bribes de discours, une sorte de confession, plus secrète encore que celles que doivent entendre les prêtres. Mais je ne savais déjà plus si c'était le compagnon de hasard, à côté duquel j'avais échoué sur cette banquette rapée, qui parlait ainsi. Emporté par le jugement que je venais de porter sur lui, j'entendais, à travers le son de sa voix, la voix de tous les hommes que j'avais vus, au cours des années, partir à la dérive, incapables de se contrôler et de se reprendre, les hommes de trois heures du matin, à l'œil luisant, à la bouche détendue aux commissures, aux mains ignobles. Je croyais revoir le vieux monsieur du chemin de fer et, dans les maisons de filles des arrières, les adolescents descendus des lignes, saouls de fatigues et d'alcools. Ce que je revoyais et ce que j'entendais ainsi c'était peut-être le monstre humain que chacun de nous cache en lui, chien dans sa niche mais qui casse parfois sa chaîne. Pour libérer ces souvenirs et ces rêveries, il avait suffi que mon voisin répète à demi-voix :

— Les femmes!

Je n'avais pas besoin de l'écouter. J'en savais assez pour imaginer ses discours. Je me disais : « Il y a quelque chose qui ressemble à la faim, au froid, à la fatigue, à la soif, au vertige, à l'angoisse et à la douleur et qui s'appelle le désir. Est-il en nous, comme une chose vivante à l'intérieur de notre propre vie, ou est-il en elles comme une maladie qui se donne, une contagion qui vole avec le regard, qui s'attrape avec les mains ou nous pénètre par les narines? Il paraît que l'on peut aller en prison ou dans un cloître, ne plus rien voir, ne plus rien entendre et le porter en soi pendant des dizaines d'années. Rien n'est plus naturel et rien ne s'écarte plus facilement des lois de la nature, force docile, apaisée par son propre contentement ou déferlant en fureurs et en extravagances... »

C'était moi qui me parlais ainsi à moi-même, moi qui composais ce discours sur les souvenirs de ces confessions que je venais d'évoquer. C'était moi qui venais d'imaginer que mon compagnon de rencontre ne portait en lui que cette obsession qu'une jambe de femme déchaîne dans l'esprit de celui que dévore le désir. Mais, pendant que je rêvais ainsi,

mon voisin continuait de parler et ce qu'il disait reprenait insensiblement une signification. Ce qu'il disait n'avait rien de commun avec ce que j'avais cru qu'il allait dire et je l'écoutais, sans pouvoir détacher mes yeux des deux souliers noirs qui continuaient leur mimique avec une sorte d'agacement, fait d'insolence et de déception.

— Ce sont les femmes qui l'ont perdu... Il y a des gens qui disent cette bêtise! C'est bon pour les mères de guillotinés. Dans ce cas-là, c'est une oraison funèbre qui en vaut une autre. Mais ce n'est pas une explication... Les femmes n'ont jamais perdu personne. Ce sont les hommes perdus qui se jettent sur elles. Quand un homme sent qu'il est à peu près détruit, qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse? Il n'a plus qu'à chercher à oublier avec ça...

De son index brusquement pointé, mon voisin désigna les bottines noires et, quelques secondes après, les deux talons claquèrent comme pour manifester leur indignation. Je déteste les scandales et je cherchais comment je pourrais faire prendre un autre tour à notre conversation. Mais mon compagnon ne semblait pas avoir remarqué la mimique des deux bottines montantes. Il enchaîna :

— Quand on bavarde, on a vite fait d'oublier de quoi l'on parle. Nous passions en revue tout ce qui peut détruire un homme? Alors, pourquoi pas le plaisir, aussi bien que la douleur? Le plaisir est plus dangereux, puisqu'on le cherche, alors qu'on fait tout ce qu'on peut pour se mettre à l'abri de la souffrance... Mais la passion des femmes ne dégrade qu'à partir d'un certain moment. Il faut avoir dépassé un seuil, être entré dans un domaine qui est au delà de ce qu'on appelle l'amour ou même le simple plaisir... Vous comprenez ce que je veux dire?

Je jetai un coup d'œil vers les deux souliers noirs. Leur colère semblait calmée. Mon voisin ne semblait plus faire attention à eux.

— Sur ce sujet-là, monsieur, chaque homme qui le veut bien peut comprendre à la fois ce qu'il y a de plus pur et de plus ignoble. Il suffit qu'il se considère avec une totale sincérité... Je ne vous demanderai pas si vous aimez quelqu'un, si vous êtes capable de le faire. Ce n'est pas notre sujet. Je ne toucherai donc pas à des choses qui vous donneraient le droit de me répondre : « Ça ne vous regarde pas... » Je comprends que l'on ait de la pudeur pour ce qui doit être

sacré... Sacré? Il y aurait beaucoup à dire sur ce mot-là. C'est peut-être un des mots les plus importants que l'on puisse prononcer... Personne ne sait plus ce qu'il veut dire... Mais revenons à ce qui nous occupe... Les gens sont faits de telle manière qu'ils acceptent de parler de ce qu'il y a de plus pur dans leur existence, de leur mère, de leur femme, de leurs enfants, mais qu'ils se refusent à confesser ce qu'ils peuvent avoir d'impur, ce qu'ils jetteraient volontiers à la poubelle comme un vieux coton usagé ou un torchon sale... Ils n'hésitent pas à livrer à un inconnu ce qui leur est le plus cher, mais ils veillent jalousement à cacher tout ce qu'ils méprisent en eux-mêmes.

Il était cinq heures et demie. Je n'éprouvais plus le moindre ennui et ne pensais pas à partir. Mon compagnon semblait illuminé par l'évidence d'une découverte. Je me dis brusquement qu'il avait un regard de Salutiste, mais, presque aussitôt, je chassai cette idée qui me parut idiote.

— Un homme qui est capable de soutenir un autre homme qu'il ne connaît pas et qui va tomber dans la rue doit être capable aussi d'être sincère avec lui-même. Je ne dis pas cela pour vous remercier. Nous parlons de choses suffisamment importantes pour ne pas nous faire de politesses... Monsieur, le désir, c'est comme la douleur, nous le portons tous en nous, au moins en puissance. On peut donc en parler sans avoir besoin de faire un dessin... et nous savons tous que c'est à la fois le compagnon le plus fraternel et l'intrus le plus effrayant. Si vous ne dites rien, c'est que nous sommes d'accord... J'ai dit « à la fois »? Non, pas à la fois... tour à tour, successivement... Je ne crois pas qu'il y ait un seul homme au monde qui n'ait été, au moins une fois dans sa vie, épouvanté par lui-même... C'est que la vie est longue, monsieur. On n'est jamais pareil, jamais égal, jamais semblable à soi-même. On n'a jamais la même force, ni la même résistance. Un rien suffit à transformer l'hôte fraternel en chien enragé... Je déteste les jeunes gens. Les trois quarts d'entre eux sont abrutis par ce démon. C'est affreux, un adolescent qui ne s'est pas encore mis en paix avec la chair... Mais les pires, ce sont les hommes de cinquante ans... Vous avez encore quelques années devant vous? Du reste, le destin n'est pas égal pour tout le monde. Il n'y a pas de fatalité... Mais les jeunes gens, au moins, arrivent à s'en sortir. C'est comme les torrents de montagne dans le bas de la vallée...

Ce qui prouve bien que les femmes ne détruisent rien, pas plus que la douleur... Tenez, j'avais un neveu, un beau garçon, normal comme un arbre ou un animal des champs... De dix-huit à vingt-quatre ans, il a été comme abruti, hors de lui-même, hanté sans répit. Ce n'était pas beau à voir. Il ne vivait pas plus qu'un homme qui dort. Cette obsession a quelque chose de comparable au sommeil ou, plutôt, à une crise de somnambulisme. Celui qu'elle possède est comme aliéné, sorti de lui-même. C'est un être momentanément détruit et dont la destruction deviendrait définitive s'il ne sortait pas de cet état... Mais mon neveu en est parfaitement sorti, comme la plupart des jeunes hommes. A vingt-cinq ans, il était un homme normal. Pas détruit du tout, je vous le jure... Tandis que les hommes de cinquante ans, quand ça commence à glisser sur la pente, ça descend jusqu'au fond... Oh, je sais bien qu'on peut encore s'en tirer, même à cet âge-là! La vieillesse, c'est comme une seconde maturité... Le plus dur, ce sont les passages... de l'enfant à l'homme, de l'homme au vieillard... Les gens que l'on dit avoir été perdus par les femmes le sont presque toujours à ces moments-là, comme les tuyaux qui claquent aux coudes.

Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant cette image. Mon voisin parut offensé. Il me considéra pendant quelques secondes avec attention et je crus qu'il n'allait pas reprendre son discours.

— Ce que je veux dire, monsieur, reprit-il presque sévèrement, c'est que les hommes qu'on prétend détruits par cette obsession ne cèdent à cette obsession que parce qu'ils sont déjà détruits. Sans cela, il ne peut y avoir qu'une crise passagère, comme au moment de l'adolescence par exemple... Mais quand un homme se laisse vraiment entraîner par cette hantise, quand il ne peut en sortir, c'est qu'il a quelque abîme à combler, au fond de lui-même. Je le sais bien... Il y a quelque temps, j'étais dans un état... enfin je ne savais plus... Eh bien, tout seul, dans un café comme celui-ci, j'aurais pu passer des heures à regarder une paire de jambes comme celles-là, avec la nuque gonflée et le sang aux oreilles, un brouillard sur les yeux...

Il jeta un nouveau coup d'œil vers les souliers de nos voisines. Mon regard suivit le sien. Je vis quatre pieds très sages, alignés sous la table comme dans une vitrine de cordonnier. Mais nous ne les fixions pas depuis vingt secondes que j'entendis une voix rageuse qui disait :

— Ma parole, ils sont cinglés, ces deux-là!

Mon compagnon ne semblait pas avoir entendu. Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles.

— Dans le journal d'hier ou d'avant-hier, vous n'avez pas lu l'histoire de ce petit rentier qui allait faire des commissions avec une glace au fond de son sac à provision? Non? Un monsieur sans importance, dans la cinquantaine. Il avait trouvé un truc. Dans les magasins, il glissait son cabas sous les jupes des clientes, pour voir en dessous... Vous comprenez? On l'a arrêté... Oui, oui, je suis bien d'accord. Tout cela est lamentable... Mais il est quand même passionnant d'essayer d'imaginer jusqu'à quel point un bonhomme comme ça pouvait être détruit, démoli de fond en comble, vidé par la vie... Cinquante ans, petit rentier, de la graisse habituée à ne rien foutre, sans passions, sans pensées, une outre d'ennui... Parce que vous n'allez pas me dire que ce type-là a été démoli par son petit manège... perdu par les femmes! Ça devait être au contraire tout ce qui lui restait pour qu'il puisse encore avoir l'air d'un homme.

A ce moment-là seulement, je remarquai quelque chose qui ne m'avait pas encore frappé dans le visage de mon compagnon. C'était un éclair de l'œil, une sorte de lumière qui venait de très loin et jetait un dernier feu en se répandant sur le monde. C'était comme un éclair atténué, une lueur fugace, mais on y sentait le reflet d'un terrible brasier intérieur. Il y a des regards qui luisent ainsi et dérobent longtemps leur éclat, même à l'observateur le plus attentif. Il suffit peut-être pour cela que l'œil soit un peu enfoncé dans son orbite. Alors qu'un œil en saillie semble éclairer le monde parce que la lumière joue sur lui, même quand aucune flamme réelle ne l'anime, un œil profond nous dérobe son propre éclat. Tel était le regard de mon voisin, dont la flamme était lointaine et presque cachée.

— Eh bien, reprit-il, je regrette de ne pas l'avoir connu, ce petit rentier... Oh, pas de l'avoir connu comme je vous connais maintenant, au point de parler avec lui, surtout comme je vous parle... Mais de l'avoir découvert par hasard, dans une boutique, et d'avoir repéré son petit manège... Chaque fois que je me serais senti dégoûté de moi-même et prêt à demander si... eh bien je l'aurais suivi, je l'aurais regardé et ça m'aurait fait l'impression que vous donne un

homme en tombant du sixième étage, le jour où l'on a de vagues idées de suicide... Vous ne croyez pas?

Pour la première fois depuis le début de notre entretien, l'extrême tension qui figeait le visage de mon interlocuteur parut se détendre dans une ébauche de sourire. Ce qu'il venait de me dire devait avoir pour lui une sorte de vertu libératrice. Peut-être en avait-il éprouvé déjà l'efficacité? Pendant quelques secondes, je me demandai si un homme comme lui était capable de se tuer. Mais il suffisait de se poser cette question pour la trouver aussitôt absurde. L'obsession que cet homme portait en lui, et que je n'arrivais pas encore à comprendre parfaitement, ne semblait pas être de celles qui ne peuvent se délier que par la mort. Malgré l'étrangeté de certains de ses propos, mon nouveau compagnon semblait être un homme comme tous les autres. « Le commun des mortels », me disais-je en le regardant. Sans doute était-il un peu plus distrait, un peu plus absent que les gens que nous avons l'habitude de rencontrer. Il n'avait pas encore touché à son café. Il en but quelques petites gorgées et le sourire qu'il avait esquissé s'acheva dans une grimace. C'était un exécrable breuvage. Ce court répit me permit de redevenir témoin de la scène que nous étions en train de jouer depuis trois quarts d'heure. Je tâchai de reprendre le commandement de mon jugement en déroute... Voyons, voyons... D'abord, comment est-il habillé? Ni bien ni mal, en tout cas sans élégance ni recherche, mais avec quelque chose de personnel cependant. Les mains, alors, puisque le costume ne livre rien? Pas des mains de travailleur manuel. Je m'en serais douté sans les voir. Ce sont des mains un peu maigres et qui trahissent les mêmes choses que sa conversation. Mais que trahit sa conversation? C'est toujours pareil! Nous cherchons un indice matériel qui puisse nous éclairer sur ce qui reste obscur dans l'impression que nous fait un être. Mais il n'est pas de détail du costume ou du corps qui soit plus clair qu'une seule phrase dite à voix basse. Il faudrait pouvoir questionner en suivant l'ordre de ces fiches que l'on signe dans les hôtels : « Nom et prénoms, date et lieu de naissance... nationalité... profession... » Pas possible encore. Peut-être dans un moment. S'il doit le dire, il le fera sans que je le lui demande. En tout cas...

— On n'est jamais détruit par ce qui est naturel, reprenait l'inconnu, ni par le fait de manger, ni par le fait de boire,

ni par celui de faire l'amour... La goinfrerie, l'ivrognerie ou la luxure ne sont pas des abus, ni des excès, mais la métamorphose des fonctions naturelles dans un être déjà ruiné par d'autres raisons plus profondes... On n'est pas alcoolique parce qu'on boit trop, mais on se met à boire parce qu'on est dévasté par tout autre chose que l'alcool. Il y a des alcooliques qui n'ont pas encore bu leur premier petit verre... Ne craignez rien, ils le boiront et d'autres avec lui, jusqu'à se pourrir le foie et se fendiller le cerveau... Il y a des obsédés qui n'ont pas encore touché une fille du bout des doigts, ils n'en sont pas moins voués à cette folie qui fera dire aux imbéciles : « Il a été perdu par les femmes! »

Depuis plusieurs minutes déjà, je me sentais mal à l'aise et je n'écoutais plus que distraitement les propos de l'inconnu. Il y avait pourtant un bon moment que je n'éprouvais plus aucun ennui et que je ne regardais plus du côté de la pendule. Mais ce qui me gênait c'était de ne pas pouvoir déterminer exactement quelle était la culture de mon philosophe de rencontre. Rien, dans tout ce qu'il m'avait dit, ne me permettait de le situer dans la hiérarchie mystérieuse des connaissances et des initiations. Il est rare, pourtant, de rester longtemps dans une pareille incertitude. Un mot suffit, d'ordinaire. Je l'avais attendu en vain. Il y avait dans les discours de mon compagnon tant de choses contradictoires que j'aurais pu tout aussi bien croire qu'il n'était qu'un ignorant de grande ville, rendu disert par la lecture des journaux et les discussions de café, ou, au contraire, quelque intellectuel que sa spécialité n'avait pas détourné de l'intelligence. C'est une des confusions les plus apparentes des temps présents que cette mitoyenneté des vocabulaires. On croirait que les gens s'efforcent tous de parler un autre langage que celui de leur emploi et de leur qualité. Un rien peut suffire pourtant à les contraindre à se démasquer. C'est pourquoi je demandai à mon voisin, avec un peu de mauvaise conscience, pas très fier de moi, ni de mon procédé :

— Ce que vous défendez, c'est au fond la théorie de la Grâce?

— La théorie de la Grâce? répondit-il lentement, en ayant l'air de chercher quelque souvenir oublié au fond de sa mémoire.

Je n'étais vraiment pas fier de ce que je venais de dire. Un inconnu m'avait parlé humainement, il m'avait livré une

partie de ses secrets les plus intimes, et je lui répondais par une référence à des manuels d'histoire. Mais puisque j'avais commencé, il fallait bien aller jusqu'au bout.

— Oui, vous êtes une sorte de janséniste...

— Janséniste? Je n'aurais jamais cru que quelqu'un me prendrait pour un janséniste... A l'heure actuelle, on vous traite facilement de fou ou d'aigri, mais de janséniste... Qu'est-ce qui vous a fait penser...

— Mais tout ce que vous venez de dire... Vous semblez croire que les gens sont prédestinés...

— Je ne vous ai jamais dit ça... Du reste, il ne peut pas y avoir de grâce sans Dieu et je ne vous ai pas parlé de lui, me semble-t-il... Ce que je cherche, c'est à vous persuader — peut-être parce que je n'en suis pas encore absolument sûr, moi-même, — que tout ce qui nous paraît de nature à détruire un homme, les femmes, la souffrance, que sais-je encore, à le ruiner moralement et physiquement, ne peut le faire que si cet homme est déjà détruit ou, du moins, voué à la destruction... Si vous préférez, je pense que ni la souffrance, ni le plaisir ne peuvent quoi que ce soit contre un homme intact. Il n'y a pas besoin d'avoir recours à la grâce pour expliquer cela. L'équilibre de l'ordre naturel y suffit amplement. Cet équilibre se rompt quelquefois. C'est un fait assez connu. Mais si l'on tient absolument à lui trouver une explication, c'est une théorie de la disgrâce qu'il faudrait imaginer.

Mon nouvel ami se moquait-il? Etait-ce le hasard qui avait réglé l'ironie de sa réponse? C'est en vain que j'avais fait appel aux Messieurs de Port-Royal. Ce que cet inconnu venait de me dire valait sans doute mieux que des considérations sur les angoisses de gens morts depuis tant d'années. Aucun de ses propos ne me tirait pourtant de mes incertitudes. Un homme qui vous dit qu'il ne peut y avoir de Grâce sans Dieu n'est pas nécessairement habitué à penser aux problèmes philosophiques. Un certain ton de gouaille est en revanche commun, de nos jours, aux mécaniciens et aux agrégés. La culture est devenue comme une société secrète dont bien des gens n'aiment pas à dire qu'ils font partie.

— Tout cela n'est pas très sérieux, continuait mon voisin. Ce qui le serait plus, ce serait de me demander ce que j'appelle un homme intact. Mais si je vous réponds que c'est un homme qui ne peut pas être entamé par la douleur ou par la jouissance, serons-nous plus avancés?

— Dites-moi donc ce que vous appelez un homme détruit, répondis-je doucement, comme pour ne pas détourner mon interlocuteur de sa hantise.

— Vous n'en avez jamais rencontré? A votre âge? C'est absolument impossible. C'est l'inévitable découverte que l'on fait en vieillissant.

Il me fixa pendant quelques secondes en appuyant son regard sur les rides de mon front et les premiers fils blancs de mes tempes, puis il reprit :

— Après tout, il vous faut peut-être encore quelques années... Quand on est jeune, on croit que les gens que l'on connaît ne peuvent pas être autrement que ce qu'ils sont, qu'ils ont été toujours pareils à eux-mêmes et qu'ils le seront toujours. On voit que certains d'entre eux sont généreux, que d'autres sont menteurs, que d'autres sont tendres, ou cruels... que sais-je, moi! Mais un jour on s'aperçoit qu'un être qu'on a connu, avec des qualités et des défauts, n'est plus que l'ombre d'une ombre. Il continue à vivre comme par le passé, il est peut-être même au plein de sa prospérité, puissant, célèbre parfois, respecté, mais tout cela n'est plus rien, plus rien qu'un reflet du passé sur un abîme... C'est une âme morte dans un corps vivant. Voilà ce que j'appelle un homme détruit. Vous n'avez encore jamais vu ça? Alors, de quoi parlons-nous, depuis une heure? Je devais être plus jeune que vous quand j'ai fait cette découverte... C'était un ami de lycée que je n'avais pas revu depuis des années. Je l'ai retrouvé à Marseille, sur le vieux port, par hasard. Ne croyez pas que c'était une épave, quelque pauvre bougre broyé par la vie. Non, non, il était florissant, en plein succès, en pleine santé, et si peu marqué physiquement que c'est moi qui l'ai reconnu le premier, après plus de vingt-cinq ans... Nous avions passé notre baccalauréat ensemble...

Tiens, me dis-je, il a pour le moins passé son bachot, mais la suite du discours balayait déjà cette remarque de mon esprit.

— A dix-huit ans, vous savez combien nous sommes tous sensibles aux dons que peuvent avoir ceux qui nous entourent. Si l'un de nos camarades brille un peu en quoi que ce soit, nous avons vite fait de lui reconnaître du génie. C'était le cas de cet Andurant. Son père était fonctionnaire. Il venait d'un lycée de Paris, Henri-IV, je crois, et nous dominait tous parce qu'il possédait, plus que n'importe lequel d'entre

nous, quelques-unes de ces connaissances que l'on ne peut pas acquérir en classe. Je me souviens qu'il nous impressionnait beaucoup parce qu'il lisait Baudelaire et Rimbaud... Vous me direz qu'il n'en faut pas beaucoup pour éblouir les collégiens de province. Un petit vernis de Paris y suffit la plupart du temps. Mais je vous jure qu'Andurant n'était pas seulement un adolescent un peu plus sorti que nous ne l'étions nous-mêmes. C'était un esprit plein de curiosités, d'une grande force naïve et subtile tout à la fois. Tout le passionnait et sa passion de connaître était si forte qu'elle semblait donner un intérêt à tout ce qu'elle touchait. Beaucoup d'entre nous ont alors commencé à s'intéresser à des choses qui les ont occupés pendant toute leur vie, parce qu'Andurant les leur avait révélées. Quand nous étions en philosophie, Andurant discutait de pair à égal avec notre professeur, un vieil homme bizarre, raisonnable et extravagant qui n'avait eu des enfants, disait-on, que pour faire sur eux des expériences de psychologie. C'était, du reste, un psychologue à l'ancienne mode qui croyait découvrir tous les secrets de la conscience en relevant sur sa montre le nombre de secondes qu'il fallait pour réveiller un enfant endormi en le piquant avec une épingle. Andurant était assez précoce pour faire semblant de se passionner pour cette manie, tout en la critiquant sans en avoir l'air. Je crois l'entendre encore demander à notre professeur : « Un enfant, monsieur? mais quelle sorte d'enfant? Il est très difficile de savoir exactement ce que c'est qu'un enfant... » Et le vieux philosophe de marcher à chaque coup : « Vous avez raison, Andurant, il faut distinguer. Posons donc que le tout petit enfant est celui qui n'a pas dépassé la première année; que le petit enfant doit avoir entre douze mois et cinq ou six ans; que l'enfant va de la sixième année jusqu'à la onzième, la douzième et quelquefois au delà. Une telle classification n'est pas arbitraire et repose sur des raisons profondes... » Mais je m'égare...

Un léger temps d'arrêt que marqua le récit de mon compagnon me permit de réaliser combien il venait de me mettre à l'aise en évoquant l'univers des souvenirs de lycée. Pour la première fois, depuis qu'il parlait, il y avait eu quelque chose de profondément commun entre nous, une sorte de complicité de l'adolescence. Même lorsqu'il m'avait parlé de certaines angoisses qui sont communes à tous les hommes, j'étais resté devant lui comme un témoin attentif, mais tou-

jours sur la réserve. Maintenant, je me sentais rassure de savoir qu'il avait fait sa philosophie et qu'il avait dû lire Baudelaire et Rimbaud. Je me demandais pourtant pourquoi il avait semblé se dérober quand je lui avais parlé des jansénistes et de la théorie de la Grâce. Mais, déjà, le récit continuait et je n'étais déjà plus le maître de mes réflexions.

— Pour tout vous dire en quelques mots, nous étions tous persuadés qu'Andurant aurait un destin extraordinaire et qu'il serait, de nous tous, l'homme le plus remarquable et le plus accompli. Je l'avais perdu de vue en quittant le lycée, mais, pendant des années, chaque fois que j'ouvrais le journal je m'étais attendu à y trouver le nom d'Andurant et à apprendre qu'il était en train de devenir un homme du premier rang, dans n'importe quelle activité. Andurant, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, découvre le sérum contre le cancer... Andurant, l'auteur de cet extraordinaire ouvrage traduit en 24 langues... Andurant, le maître du Barreau... Que sais-je encore? J'ai bien souvent douté de moi, au cours de mon existence, mais je n'ai jamais douté d'Andurant. Je suis pourtant resté vingt ans sans plus jamais entendre parler de lui. Il est vrai qu'il s'est passé tant de choses pendant ces vingt années. Enfin, un jour, comme je vous l'ai déjà dit, je me trouve nez à nez avec lui au bas de la Cannebière devant ce grand restaurant peint en bleu. Il n'avait presque pas changé. A peine avait-il pris un peu d'embonpoint, un peu d'encolure... Nous sommes entrés dans ce restaurant, nous avons déjeuné ensemble... Non, vous n'imaginez pas! Il avait fait son droit. Il avait un cabinet d'affaires. Il gagnait bien sa vie. Il avait trois enfants. Il ne s'intéressait plus à rien, à rien du tout, mais à un point inimaginable. Nous avons mangé des bêtes de la mer, de ces bêtes que l'on retire de leur coquille pour les avaler vivantes. Il me semblait qu'Andurant était plus inerte qu'elles... Et content avec ça!... Un mort vivant, un mort rudement bien en vie... Cette histoire d'Andurant m'a bouleversé. Je me souviens que je revenais de voyage. J'étais peut-être épuisé par un long séjour à la colonie. Mais, quand je suis rentré dans ma chambre d'hôtel, je me suis mis à vomir comme on le fait quelquefois quand on a vu un cadavre... Avez-vous eu un Andurant dans votre vie?

Je sentis brusquement que j'étais, moi aussi, au bord des confidences. Si l'histoire de cet Andurant m'intéressait si

fort, c'est parce que j'avais connu Bourdil. Ce Bourdil avec lequel nous allions nous promener le dimanche, quand nous avions quinze ans, et qui possédait l'*Anthologie des poètes contemporains* de Van Bever et de Paul Léautaud. Ce Bourdil que j'avais cru voué aux plus brillants destins, moi aussi, qui avait une petite tête d'Apollon, aux cheveux bouclés courts, et qui nous écrasait de son autorité juvénile en nous enseignant ce que c'était que la gloire. Ce Bourdil que j'avais retrouvé un jour, moi aussi, vingt ans après la fin de nos études, devant la porte d'un champ de courses, bookmaker épuisé par l'alcool, automate des tapages honteux : « Tu n'as pas vingt francs à me prêter? » Je revoyais son crâne déplumé, ses yeux craintifs et je retrouvais dans mes oreilles le son de sa voix éraillée. Mais pourquoi parler de Bourdil? Je n'étais pas là pour engager un dialogue, pour opposer une histoire à celle qu'on me racontait, mais pour écouter les récits de cet inconnu. Je savais déjà qu'il lui importait peu que je fasse une réponse aux questions qu'il me posait. Aurais-je voulu le faire qu'il m'aurait sans doute coupé la parole.

— Si vous n'avez pas eu d'Andurant dans votre vie, je ne vois pas comment je pourrais vous faire comprendre ce que j'ai ressenti ce jour-là... Il paraît qu'il y a des enfants qui deviennent aveugles parce qu'il leur arrive de surprendre leurs parents... Eh bien, le regard d'un homme mûr ne résiste pas non plus à certaines visions... Au lieu de s'éteindre, il se transforme. Il devient capable de voir ce qu'il ne voyait pas jusque-là. C'est ce qui m'est arrivé le jour où cet Andurant m'a fait découvrir qu'il y avait des morts vivants, des hommes détruits qui continuaient à vivre. A partir de ce moment-là, j'en ai vu partout, autour de moi. Ma famille en était pleine. Presque tous les hommes de mon âge se survivaient ainsi sans être gênés par l'odeur de décomposition de leur âme et de leur esprit. C'est quelque chose d'effrayant, mais le plus terrible, c'est de se poser des questions sur soi-même, de se regarder brusquement dans une glace comme pour se surprendre et savoir enfin à quoi s'en tenir... Il y a des gens qui regardent ainsi les premiers cheveux blancs qui poussent à leurs tempes, les rides de leur front, les poches de leurs yeux... Rien de tout cela n'est bien tragique. On peut s'accommoder du vieillissement. C'est encore de la vie. Mais se demander si l'on n'est pas en train de mourir, à l'intérieur, au plus profond de la conscience, ça, c'est une angoisse...

Il s'était retourné vers moi en disant ces derniers mots et me regardait dans les yeux. Pour la première fois, peut-être, depuis que nous étions assis côte à côte, je le voyais de face, presque sans aucun recul, et, sous son visage mobile, il me semblait apercevoir comme un masque de plâtre moulé sur un visage qui ne changerait plus jamais. Ce n'était pas la première fois qu'une figure humaine me donnait une pareille impression. Il m'était arrivé déjà de voir apparaître sous les traits familiers d'un ancien ami ce moulage pétrifié, cette sorte de double profond calqué sur l'enveloppe apparente. A cette profondeur, les secrets les plus cachés se révèlent à nous comme ils le font parfois sur les masques mortuaires. Au delà du sourire et du regard, j'avais déjà ainsi découvert chez certains êtres quelque chose d'impitoyable ou de rusé, une face d'orgueil ou d'indifférence qui démentait tout ce que disait la parole ou que voulaient faire croire les yeux. Mais le visage que j'avais devant moi révélait autre chose que cet égoïsme profond, que cette férocité de la nature secrète. Il était presque beau, étalé comme celui d'un Christ sur un linge à plis droits et plein d'une angoisse solennelle. Je ne pus pas résister au désir de dire à mon compagnon que j'étais touché par ses confidences, mais j'avais à peine commencé qu'il m'interrompit brusquement :

— Vous n'avez donc jamais parlé avec un homme?

— Rarement. On en trouve si peu dans le monde où nous vivons.

Il détacha son regard du mien, pencha la tête en avant et me répondit :

— Vous m'avez l'air d'être dans le même état d'esprit que moi quelque temps avant que je ne retrouve cet Andurant... Vous n'avez peut-être pas encore découvert que la plupart des gens meurent pendant qu'ils sont encore en vie, mais vous savez déjà que le plus grand nombre des êtres que nous rencontrons ne sont que des ombres d'hommes. C'est beaucoup! C'est exactement la pensée qui me hantait depuis plusieurs mois quand j'ai rencontré Andurant à Marseille. Mais, dites-moi, n'avez-vous jamais fait l'expérience contraire? Je veux dire, n'avez-vous jamais découvert un homme au moment où vous vous y attendiez le moins? Comme ça, par hasard? Puisque j'en suis à vous faire des confidences, que je ne vous ferais peut-être pas si je vous connaissais

mieux, je peux vous raconter aussi un de mes plus beaux souvenirs... Il y a longtemps de cela, un été, j'étais parti tout seul, le sac sur le dos, dans le massif de la Vanoise. Je suis arrivé un soir au chalet d'Entre-deux-Eaux. C'est une magnifique solitude. Il y avait peu de monde dans le chalet, quelques caravanes de jeunes gens et un monsieur qui me parut très vieux parce qu'il avait l'âge que j'ai aujourd'hui. Ce vieux monsieur n'avait rien de remarquable qu'un petit collier de barbe noire, poinçonné de blanc, comme on en voit sur les photographies des professeurs d'université de la fin du siècle dernier... Il préparait son repas sans rien dire, dans un coin de la salle, et semblait le plus insignifiant des voyageurs. Au bout d'un moment, je perdis le sentiment de sa présence, comme s'il était sorti de la cabane et, pendant tout le dîner, je restai assis presque à côté de lui, sans rien lui dire. Le repas achevé, je sortis sur le seuil du chalet et je me mis à fumer des cigarettes en regardant la paroi nord de la Grande-Casse. Au bout d'un moment, le vieux monsieur sortit à son tour et vint s'asseoir à côté de moi. Cinq minutes plus tard, nous avions engagé la conversation et nous avons parlé jusqu'à l'aube, dans cette nuit pleine du bruit des torrents. Je ne crois pas avoir jamais rencontré un être plus riche ni plus humain. Il parlait de tout ce qui peut intéresser un homme avec une sorte d'autorité tranquille et pas un seul coin de son âme ou de son esprit ne semblait à l'abandon. Il faisait une nuit bleue, si profonde et si dense que je ne pouvais voir son visage que par éclairs, lorsqu'il allumait une nouvelle cigarette. Plus il parlait et plus j'avais le sentiment de sa supériorité, de son abondance... comment vous dire mieux? de sa plénitude. Tout en bavardant avec lui, je me répétais de temps en temps : « Et c'est un inconnu, un homme rencontré par hasard... » Cette idée me remplissait de satisfaction. Nous ne nous étions pas présentés l'un à l'autre, je ne savais même pas son nom, mais, plus il parlait, et plus je sentais que j'avais besoin de ne rien savoir de lui, pour pouvoir continuer à le considérer comme un inconnu, comme l'homme le plus banal qu'il m'ait été donné de rencontrer. Vers trois heures du matin, il me dit quelques phrases qui pouvaient annoncer des confidences sur ce qu'il était, sur ce qu'il faisait dans la vie. Je fus épouvanté en me disant que, peut-être, j'allais découvrir que c'était quelqu'un que je connaissais déjà de réputation, un homme célèbre par

ses travaux. Je me disais : « Eh bien, tu sauras ainsi qu'à partir d'une certaine qualité, personne ne peut plus appartenir à la masse anonyme... » Mais c'est justement cela que je ne voulais pas vérifier... Quand on y réfléchit quelque peu, l'existence de ceux que l'on appelle les grands hommes n'est pas une consolation. Ce qui en serait une, ce serait de s'apercevoir, presque chaque jour, qu'il existe des inconnus aussi grands que tous ceux qui sont devenus illustres ou notoires... J'ai donc fait ce que j'ai pu pour empêcher mon compagnon de me dire qui il était. Comme le jour allait naître, je suis entré dans le chalet pour essayer de dormir un peu. Je me souviens que je me suis roulé dans ma couverture en me disant : « ...un homme qui n'est rien, un homme comme on peut en rencontrer n'importe où, et qui parle de l'amour, de la mort, de l'art et de la nature comme vient d'en parler cet inconnu... » Je me suis endormi dans cet enchantement. Quand je me suis réveillé, il était déjà tard. Je me suis dit aussitôt que tout cela n'était qu'une illusion, qu'un mensonge même. Je me suis précipité au dehors, résolu à savoir qui était mon compagnon. Je ne l'ai pas retrouvé. Il était parti sans que personne y prenne garde. « Le vieux monsieur? me répondaient les garçons qui prenaient leur bain de soleil, mais il est parti hier au soir... » Depuis ce temps-là, j'arrive à faire confiance aux êtres que je ne connais pas en me disant qu'il y a peut-être parmi eux quelqu'un qui ressemble à mon inconnu d'Entre-deux-Eaux. C'est comme un contrepoids au souvenir d'Andurant, une sorte d'antidote à cette hantise qui me fait regarder les gens en me demandant s'ils ont commencé de mourir, dans la profondeur de leur conscience.

Il se fit un petit silence et j'entendis une voix de femme qui disait :

— Je te dis qu'il est cinglé... Tu n'as pas vu comment il regardait sous la table, tout à l'heure?

Mais les deux souliers esquissaient en vain une nouvelle danse provocatrice. Mon voisin ne regardait plus de leur côté. Il avait fermé les yeux et passait doucement le médius et le pouce de sa main gauche sur ses paupières, en les rapprochant l'un de l'autre. Il répéta ce geste cinq à six fois, tandis que la femme élevait un peu plus la voix, de façon à être entendue de toute la salle :

— Des types comme ça, on devrait les faire embarquer par un agent.

Le garçon s'était rapproché. Nos voisines réglaient leurs consommations. J'entendis le bruit d'une soucoupe retournée et le tintement de quelque menue monnaie, sur le marbre.

— Vous savez! disait le garçon d'une voix sans timbre.

— Ce n'est pourtant pas la première fois que ça t'arrive, ajoutait une autre voix de femme. Ce genre-là, c'est archiconnu.

Je continuais à regarder le pavé, gêné que j'étais par la crainte d'un scandale et pris peut-être, moi aussi, par la même obsession que mon compagnon de rencontre. Mais qui aurait pu croire que nous ne pensions l'un et l'autre qu'aux morts vivants et qu'aux hommes détruits? Un garçon de café nous faisait néanmoins l'aumône de son indulgence.

— S'il fallait faire attention à tout le monde, venait-il de dire en poussant un soupir.

Les deux paires de souliers traversèrent tout d'un coup mon champ visuel, claquant sec sur la mosaïque. La porte s'ouvrit et se referma. J'avais pu lire à nouveau l'inscription qui donnait le numéro du téléphone de la maison et je m'aperçus qu'il suffisait d'une seule lettre manquante pour qu'on ne puisse pas savoir dans quel coin de Paris on avait échoué. Quelle rue avais-je suivie avant de pénétrer dans cette salle? Je ne savais plus exactement où je me trouvais.

— Avec ces créatures-là, dit mon voisin lentement, on ne peut jamais savoir à quoi s'en tenir... Je ne crois pas qu'elles puissent quoi que ce soit contre un homme intact, même s'il s'occupe beaucoup d'elles... Mais ce n'est pas parce qu'on est indifférent à leur égard que l'on n'est pas sur la voie de la destruction...

Après nous avoir considéré un petit moment avec attention, le garçon était retourné au fond de la salle. Je vis le bras nu de la patronne qui s'arrondissait dans la lumière des plafonniers, tandis que sa main esquissait dans l'air une courbe semblable à celle des boucles folles de sa nuque. Plus personne ne pensait à s'occuper de nous.

— Tenez, par exemple, Andurant... Il était tout à fait tranquille, à ce point de vue-là... Bon père, bon époux. Ce n'est pas de lui que l'on aurait pu dire qu'il avait été détruit par les femmes. Ni par l'alcool, du reste, ni par aucune des passions qui peuvent s'emparer d'un homme. Il veillait sur sa petite santé avec une attention scrupuleuse. Il soignait sa façade et ne s'occupait pas de l'intérieur... En parlant avec

lui, je me suis pourtant rendu compte qu'il était mûr pour devenir la proie de n'importe quel dérèglement. Je ne l'ai plus jamais revu, je n'ai du reste pas cherché à le revoir, mais je suis presque sûr qu'il est en train de devenir un vieil ivrogne ou un vieux sadique... A moins que ce ne soit l'orgueil ou l'avarice qui se soient emparés de lui.

Il releva brusquement la tête et son regard rencontra de nouveau le mien. J'avais l'impression qu'il ne pouvait me dire certaines choses qu'en se détournant de moi, comme s'il avait alors parlé dans le vide ou à quelque invisible témoins, tandis qu'à d'autres moments il avait besoin de prendre un point d'appui jusque dans le fond de mes yeux, en laissant peser son regard sur mes prunelles, comme une main qui s'affronte à une autre main.

— Pour ravager un homme, reprit-il, il n'y a peut-être rien de mieux que l'orgueil et que l'avarice. C'est beaucoup plus puissant que les femmes ou que la souffrance. Ce sont les deux grands vices solitaires, les deux faces de la même monstruosité.

Sans détourner son regard de moi, il pinça plusieurs fois ses yeux entre deux de ses doigts, comme s'il avait voulu débarrasser son regard de quelque impalpable poussière. Je voyais son index et son médius se rapprocher l'un de l'autre pour se rejoindre presque à la racine de son nez et j'avais l'impression qu'ils arrachaient une sorte de voile, quelque brouillard invisible pour moi, mais dont il ne pouvait plus tolérer la présence.

— N'allez pas me faire dire ce que je ne dis pas... Ni l'orgueil, ni l'avarice ne sauraient attaquer un homme intact... Mais un homme à moitié détruit est une proie offerte à l'un ou à l'autre, comme à n'importe quelle passion, pour aussi absurde qu'elle soit.

Je ne me demandais plus si j'avais affaire à un intellectuel, ni quel était le niveau de sa culture. C'était une question dépassée. Je ne résistais plus à la violence de ces jugements inattendus qui semblaient s'appuyer sur une mystérieuse expérience de la vie. J'étais entré dans le jeu. J'étais pris par les hantises de mon compagnon.

— L'orgueil? L'avarice? reprit-il. C'est au fond la même chose. Qu'est-ce que l'orgueil, qu'est-ce que l'avarice, sinon la rupture des échanges d'un être avec tout ce qui l'entoure? Quand un homme est devenu incapable de donner quoi que

ce soit aux autres hommes, que l'orgueil le dévore ou que l'avarice le consume... que ces deux vices le rongent même à la fois! Ils ne sont que les deux côtés d'un même destin.

Sur un temps d'arrêt, le regard de mon compagnon se détacha de nouveau du mien et bascula dans le vide.

— Mais on ne peut pas plus être perdu par l'orgueil ou par l'avarice qu'on ne peut l'être par les femmes. Il faut toujours qu'il y ait déchéance préalable... comme la création d'un vide intérieur. Ce sont les âmes usées qui deviennent orgueilleuses ou avares. C'est toujours pareil. Tout ce qui nous semble détruire l'homme n'est en réalité que la conséquence de sa destruction intérieure... Car rien n'est plus difficile que de vivre et, surtout, de vivre longtemps. Il y a des hommes qui peuvent avoir tout un côté de leur âme entièrement mort, quelque chose comme une hémiplégie spirituelle... C'est tout de même drôle que ce soit ce malheureux Andurant qui me l'ait appris.

La pendule sonna le quart de six heures, dans un grand silence. Mon compagnon sursauta, regarda le cadran d'émail avec étonnement, sortit sa montre pour vérifier s'il ne s'était pas trompé et repassa son index et son médius sur ses yeux.

— Monsieur, me dit-il sur un ton presque cérémonieux, si nous nous quittons maintenant, je ne me reprocherais jamais assez d'avoir abusé de votre patience. Il faut m'excuser. Je n'étais vraiment pas bien, tout à l'heure. Il y a des moments où, sans avoir bu, on parle un peu comme un homme ivre... Mais je me sens plus maître de moi, maintenant. Quand on a commencé à dire certaines choses, il vaut mieux aller jusqu'au bout... Si vous avez encore quelques minutes...

J'appelai le garçon pour commander deux apéritifs. Mon compagnon demanda aussi quelque chose pour manger : du pain et des pommes-chips. Je sentais qu'il avait décidé de passer aux confidences les plus intimes, à la confession la plus personnelle, et je me calai sur ma banquette en attendant son bon plaisir.

Au dehors, la nuit était presque entièrement tombée et le décor du petit café me semblait devenir de plus en plus familier et de plus en plus intime. Personne n'y faisait plus attention à nous. J'y trouvais cette liberté que l'on ne ressent d'habitude que dans les quartiers excentriques des grandes villes de l'étranger, au sud de Londres, sur les quais les

plus lointains du port d'Anvers ou dans les petites tavernes du port d'Oslo. Paris n'était plus, autour de nous, qu'une gigantesque fourmilière où tout se confondait dans une multitude anonyme.

Découpés en ombres chinoises sur le store de la vitrine, des hommes allaient et venaient sur le trottoir. Ce n'étaient que des passants étrangers les uns aux autres. Ils marchaient dans la rue sans se connaître et sans parler. Ils entraient parfois dans un café et s'asseyaient côte à côte, sans se confier leurs angoisses et leurs espérances. Il en était ainsi dans toute la ville où des millions d'hommes solitaires se suivaient sans se rencontrer jamais.

J'avais cependant découvert un compagnon au milieu de cette foule. J'avais échoué avec lui sur cette banquette. Il y avait à peine un peu plus d'une heure qu'il n'était aussi qu'un homme qui marchait devant moi. Je ne savais même pas son nom, mais je commençais à connaître quelques-uns de ses secrets. En parlant avec lui, j'avais eu l'impression d'échapper à la solitude de la ville. Mais la solitude était en train de se refaire, autour de nous deux. Elle nous séparait à nouveau des autres hommes. Jamais, peut-être, je ne l'avais sentie aussi vaste et aussi profonde. Aucun de mes proches, aucun de mes amis, ne savait que j'étais assis à côté de cet inconnu qui parlait des morts vivants et des hommes détruits comme d'autres parlent de leur métier et de leurs amours et qui, sans doute, allait maintenant me raconter son histoire.

A le voir manger, j'eus faim à mon tour. Je demandai aussi des pommes-chips et du pain. Nous avions déjà bu nos apéritifs. Nous en commandâmes deux autres. Mon voisin avala le sien d'un trait et se remit à parler :

— Comment trouvez-vous le monde dans lequel nous vivons? me demanda-t-il.

Il marqua un temps d'arrêt comme pour attendre ma réponse, mais reprit aussitôt, d'un ton de voix plus calme :

— Quand je dis « le monde », je ne veux pas parler des guerres, des révolutions et des famines, mais des hommes tels qu'ils sont aujourd'hui... vous, moi, ou n'importe qui d'autre... Mais comment porter un jugement, si l'on n'est pas capable de faire des différences? Il faut pouvoir faire des comparaisons...

Sa voix n'était plus la même.

— Savez-vous, reprit-il, que nous avons vécu dans deux mondes qui sont séparés par un abîme?

Je compris que je n'avais plus besoin de lui répondre. Il parlait lentement, comme s'il avait lu un texte déjà écrit. Attentif à ce qu'il disait, je perdis peu à peu jusqu'au sentiment de sa présence. J'entendais sa voix comme à travers une brume. Le décor du petit café avait disparu. Je ne voyais plus les clients assis au fond de la salle. Je ne remarquais même plus ceux qui passaient devant nous. La voix que j'entendais ne me semblait pas non plus être la voix d'un homme assis à côté de moi. C'était quelque chose de pareil à ce que nous ressentons quand nous sommes pris par une lecture et que le fil du récit nous entraîne dans l'univers au milieu duquel il s'est déroulé, comme si rien d'autre ne pouvait exister dans le monde.

DEUXIEME PARTIE

Comment cet abime a-t-il pu se creuser? Il est si profond que je n'imagine pas qu'il me soit possible de le franchir... Je suis pourtant tantôt sur un bord et tantôt sur l'autre... Ces deux mondes séparés n'ont rien de commun, si ce n'est de m'appartenir tous les deux... Mais j'ai quelquefois peur de ne plus pouvoir m'évader de celui où je me trouve, comme si l'autre était devenu inaccessible... Il me semble alors que je vais perdre la moitié de moi-même... Mais vous ne devez rien comprendre à ce que je vous dis et je ne suis pas sûr de pouvoir m'exprimer plus clairement...

Voilà presque trois jours que je n'ai pas dormi. Deux nuits en chemin de fer, une nuit dans un lit de fortune... Je ferais peut-être mieux d'aller me coucher, mais ce serait sans doute pour retrouver les mêmes pensées et la même insomnie. Autant vaut que je vous explique...

Mercredi dernier, j'ai dû retourner dans la ville où je suis né, pour régler des affaires de famille. C'est un assez long voyage, une nuit de chemin de fer avec plusieurs changements dans de petites gares où il faut attendre pendant des heures. Il y avait près de vingt ans que je n'étais pas retourné

là-bas. Personne ne m'attendait, sauf le notaire. Il me fallait vendre une maison que j'avais héritée d'une parente éloignée. La toiture menaçait ruine. J'étais obligé de m'en défaire, heureux de pouvoir payer tous les frais avec le prix de la vente. Tout cela est très ennuyeux et vous pensez bien que c'est d'autre chose que je veux vous parler...

Je suis donc arrivé vers la fin de la matinée dans cette ville dont il est inutile que je vous dise le nom. Elle ressemble à tant d'autres villes de ce pays... Il faisait lourd. Je me souvenais assez bien des particularités du climat de la région pour voir qu'un orage était en train de se préparer. De petits coups de vent, à la fois humides et chauds, balayaient la place de la gare et de grands nuages déchirés, qui retombaient les uns sur les autres, s'entassaient sur le bord du ciel, de l'autre côté de la rivière.

J'ai mangé à la hâte dans un restaurant, après avoir retenu ma chambre à l'hôtel. Le garçon qui me servait était à peu près de mon âge. J'ai parlé avec lui, sans lui dire qui j'étais. Je n'avais pas envie d'évoquer mes souvenirs de famille. J'ai pourtant demandé des nouvelles de quelques personnes que j'avais connues et dont le nom ne s'était pas encore effacé de ma mémoire. Le garçon a dû me prendre pour un voyageur de commerce ou pour un courtier d'assurance... Un tel était mort, d'autres allaient venir prendre leur café, comme chaque jour. Il me suffisait d'attendre une heure pour les rencontrer...

Je suis parti très vite, pour me promener un peu avant d'aller à mon rendez-vous... Je ne sais pas si vous connaissez ces sortes de villes de province? Rien ne paraît y avoir changé, depuis très longtemps, et, chaque fois qu'on les retrouve, on a pourtant l'impression qu'elles ne sont plus les mêmes... L'immobilité est peut-être une sorte de changement... Si le décor de mes premières années me semblait intact, si ses moindres détails répondaient à mes souvenirs, il me semblait aussi qu'il manquait un étage à toutes les maisons et que les rues étaient moins longues et plus étroites...

Après avoir traversé toute la ville, je revins m'asseoir sur le mur d'une petite place en étages, non loin de l'endroit où mes parents avaient habité. C'est au centre du vieux quartier où se trouvent les plus vieilles maisons de la cité. Elles furent autrefois les demeures de la bourgeoisie. Ces

beaux hôtels, construits par des commerçants ou des notaires, n'étaient déjà plus, quand j'étais enfant, que de grands immeubles locatifs dont chaque étage avait été divisé en plusieurs appartements.

En regardant les façades de ces maisons, je m'aperçus brusquement qu'elles gardaient la trace d'une quantité de petites fenêtres encadrées de pierres taillées ou partagées par un trumeau, que l'on avait murées pour en ouvrir d'autres plus grandes, sans aucune moulure et sans aucun décor. Je ne me souvenais pas d'avoir remarqué ce détail, pendant mon enfance.

Comme je regardais ces fenêtres aveuglées, j'entendis soudain un air de flûte, quelque chose de très doux et d'hésitant, qui semblait venir de la maison que j'avais en face de moi. C'était si pur et si frais, que j'imaginai aussitôt quelque jeune fille solitaire en train de répéter sa leçon de musique.

Je levai les yeux. Entre deux pots de géraniums fleuris, je vis le visage d'une vieille femme, toute jaune et toute ridée. Quand mon regard croisa le sien, elle se cacha derrière les feuillages de son jardin suspendu. Je ne voyais plus que ses yeux, deux yeux noirs qui brillaient de fatigue et de curiosité.

Au bout d'un moment, la flûte s'arrêta de jouer. J'entendis une porte qui se refermait, des pas qui résonnaient dans des escaliers et un vieillard sortit d'une des maisons, appuyé sur une canne, en vêtements noirs. Il faisait de plus en plus lourd. Le vieillard passa devant moi. Sans doute, j'avais dû le connaître pendant mon enfance, quand il était encore un homme dans la force de l'âge, mais je sentais qu'il était inutile que j'essaye de le reconnaître et j'étais certain qu'il ne risquait pas non plus de découvrir qui j'étais.

Tout cela est sans doute bien banal. Mais l'orage et l'insomnie me rendaient peut-être plus sensible. Pour la première fois de ma vie, j'étais atterré par le vieillissement du monde. Car il me semblait que c'était l'univers entier qui avait vieilli. Tout ce que je voyais était vieux, les maisons et les hommes, les arbres de la place et les fleurs qui se flétrissaient sur les appuis des fenêtres.

Le joueur de flûte m'avait dépassé. Je ne voyais plus que son dos rond et sa nuque piquetée de taches brunes. Il s'éloignait lentement, avec un air d'automate mal remonté.

La fée Carabosse qui me surveillait avait laissé retomber un rideau qui me dérobait la moitié de son visage. Sur les linteaux des portails, je lisais des dates qui me donnaient le même vertige que le vide. Des gens avaient vécu là en 1646, en 1781, en 1816. Chacune de ces années avait été une année de la vie des hommes. Tous les plus infimes détails du décor que j'avais devant les yeux me frappaient ainsi l'un après l'autre et prenaient aussitôt une énorme importance.

Il y avait des petites mares d'eau croupie au milieu de la ruelle qui dévalait en face de moi. Au pied des murs, entre des touffes d'herbes desséchées, je voyais des excréments et des morceaux d'étoffes putréfiées. Les tuyaux qui servaient à l'écoulement des eaux s'arrêtaient parfois à mi-hauteur des façades et de longues traînées d'humidité dessinaient des taches vertes sur les pierres sans ciment.

Une vieille femme en caraco gris vint poser une bassine sous la descente à moitié crevée d'un des chêneaux encore intacts. Elle se redressa autant qu'elle le pouvait pour regarder le ciel, mais son dos voûté l'obligea à se renverser en arrière. Elle avait un ventre pointu, sur lequel sa jupe remontait en découvrant ses jambes grêles, pleines de varices et de plaques violacées.

J'avais l'impression d'être en proie à un cauchemar. Comme j'étais encore hanté par ma rencontre avec Andurant, je me suis d'abord demandé si cette ville n'était pas la ville des morts vivants, la cité des hommes détruits. Mais je voyais bien que tout ce qui m'entourait allait lentement à la destruction sans garder les apparences de la vie. Ce n'était donc pas des hommes détruits que je voyais passer devant moi, mais des êtres que la mort envahissait. N'y avait-il donc dans le monde que des morts vivants et que des vivants en train de mourir? Telle était la question que je me posais et, pendant les deux jours que je suis resté là-bas, je ne suis pas arrivé à m'évader une minute de cette obsession.

Le notaire avec lequel j'avais rendez-vous était lui-même un très vieil homme qui avait connu ma famille et qui me semblait être le dernier survivant d'une époque révolue. Malgré la chaleur étouffante qu'il faisait, il était enveloppé dans une sorte de châle à petites franges, et tout en bavardant avec moi, il allait sans cesse ouvrir et refermer la fenêtre de son cabinet. C'était un homme d'une grande courtoisie, un peu affecté peut-être, qui ne manquait ni de culture, ni d'expé-

rience, mais qui semblait achever son existence dans un grand désespoir, au milieu de mille petites misères. Il ne s'arrêtait pas de toussoter et de geindre chaque fois qu'il faisait un mouvement.

Je n'entendais pas ce qu'il me disait. Je signais tous les papiers qu'il poussait devant moi sur sa grande table. De temps en temps, je ne voyais plus que ses mains, deux longues mains pleines de veinules bleues, aussi desséchées que si elles avaient souffleté le Christ.

Pour m'arracher à cette vision, je regardais brusquement tout autour de moi, en essayant de découvrir ce qu'il pouvait y avoir de plus remarquable dans le cabinet de travail où nous nous trouvions. Mais ni les meubles anciens, ni les deux bibliothèques symétriques, ni les quelques tableaux accrochés aux murs, n'arrivaient à retenir mon attention. Pour ne pas être tenté de poser à nouveau mon regard sur ses mains, je me mettais alors à fixer le vieux notaire.

Se rendait-il compte de ce qui se passait dans mon esprit? Sans doute croyait-il que j'étais bouleversé par les souvenirs de mon enfance et de ma famille disparue? Comment aurait-il pu imaginer que j'étais plus ému par ce que j'avais pu voir depuis le matin que par l'évocation de ce passé qu'il devait lui-même retrouver dans sa mémoire en me voyant devant lui? Vous savez avec quelle fixité les vieillards peuvent regarder les enfants de leurs plus anciens amis? C'est ainsi qu'il me détaillait des pieds à la tête. Je sentais pourtant dans ses yeux autant de bonté qu'il peut y en avoir chez les hommes qui n'ont plus très longtemps à vivre... Mais au diable ce notaire, ce n'est pas de lui qu'il est question... Comme mon regard et le sien se rencontraient, j'entendis brusquement ce qu'il était en train de me dire, comme si j'avais cessé d'être sourd.

— Allons, allons, ne parlons plus de tout cela... Il faut que la vie continue...

Il venait donc de me parler de ma famille sans que je m'en sois rendu compte et je n'avais entendu que la phrase qui répondait à ma plus secrète obsession. « Il faut que la vie continue... » Mais, de toute évidence, la vie ne continuait pas et ce que je voyais mourir devant mes yeux, depuis que j'étais dans cette ville, c'était l'univers de mon enfance!

Avez-vous eu une enfance, monsieur? Une véritable enfance? Je ne vous demande pas si vous avez été un petit enfant. Tout homme a d'abord été un enfant. Mais tous les hommes n'ont

pas eu une véritable enfance. Etre un enfant, c'est être un petit barbare, de la matière brute, sensible à toutes les influences, jusque dans le sommeil. Il n'y a peut-être rien de plus affreux et de plus effrayant qu'un enfant. Mais avoir une enfance, c'est entrer dans une civilisation, c'est apprendre à participer à une très vieille expérience... Je suis, du reste, sûr que vous avez eu une enfance, vous aussi. Je ne dois être votre aîné que de quelques années à peine, et tous les hommes de notre âge ont eu le bonheur d'avoir une véritable enfance, dans ce pays...

Je ne vais pas vous raconter mon enfance pour le plaisir d'évoquer des souvenirs. Toutes nos enfances se ressemblent. La vôtre et la mienne doivent avoir mille points communs. On pourrait arrêter les gens dans la rue pour leur demander s'ils n'ont pas eu une vieille tante qui leur donnait de si mauvais berlingots qu'ils étaient obligés de les jeter à la rivière, en rentrant à leur maison... ou s'ils n'ont pas eu un cousin qui avait fait de mauvaises affaires, mais qui racontait les combats de l'hiver 70, quand il venait en visite pour essayer d'emprunter cent cinquante ou deux cents francs. Tout cela est sans importance... Mais ce qui est merveilleux, c'est la façon dont toutes ces enfances nous ont préparés à la vie...

C'est du moins ce que je me disais en partant de chez le notaire. C'est ce que je me suis dit pendant toute la nuit, dans cette chambre d'hôtel, où je n'ai pas pu fermer l'œil...

Est-ce que vous avez eu parfois l'impression que la fin du monde était en train d'arriver? C'est un sentiment que beaucoup de gens ont éprouvé pendant ces dernières années, une sorte d'angoisse qui n'a rien de commun avec celle que nous ressentons quand nous nous imaginons que nous allons peut-être mourir... Il suffit d'un jour de grande chaleur ou de grand froid, d'une tempête de vent ou d'un orage de grêle, pour la faire naître... L'équilibre des éléments semble rompu. L'univers semble être parti à la dérive... Jamais plus... Avez-vous éprouvé cette impression? Vous n'avez pas remarqué qu'elle nous rend plus lucides, plus capables de juger tous les grands problèmes de la vie? En tout cas, je l'ai ressentie avec la plus extrême violence, pendant cette nuit que j'ai passée sans dormir...

Vers 9 heures du soir, l'orage s'était déchaîné sur la ville,

avec une sorte de furie. On aurait cru que l'air avait été remplacé par une matière aqueuse, par de l'eau en suspension que les rafales de vent tordaient en colonnes noires. La lueur des éclairs rendait cette masse phosphorescente. L'électricité s'était éteinte. Les contrevents de ma chambre étaient restés grands ouverts et je ne pouvais pas songer à les refermer. J'étais comme plongé dans le désordre des éléments, dans un mélange de pluie, de vent et de foudre... Il pleuvait dans ma chambre et j'entendais des gens qui couraient à tous les étages de l'hôtel. Mais j'étais pourtant comme insensible à tout ce qui se passait autour de moi et je me disais, presque à haute voix, et peut-être même à voix très haute :

— Il faut que la vie continue...

Je me suis répété cette phrase pendant toute la nuit. L'orage a duré jusqu'à l'aube avec la même violence. On n'en avait jamais vu de pareil, de mémoire d'homme. Il me semblait qu'il ne finirait jamais, que le monde était condamné à tourner indéfiniment au milieu de ce cyclone. Mais je me répétais :

— Il faut que la vie continue...

J'allais et je venais dans ma chambre. Cinq pas en large, sept pas en long, avec un temps d'arrêt devant la fenêtre... Par moment, un éclair plus puissant découpait tous les monuments de la ville sur ce ciel de jugement dernier ou découvrait brusquement les campagnes environnantes. Je pensais à mon enfance, à tout ce que j'avais appris de la vie, pendant près de vingt années, à tout ce que j'avais cru pouvoir espérer d'elle, dans ce pays si petit qu'un jet de foudre suffisait à l'illuminer... et quand je m'arrêtais devant la fenêtre, je me mettais presque à crier :

— Il faut que la vie continue...

C'est très ridicule, un monsieur qui parle tout seul dans une chambre d'hôtel. C'est peut-être aussi très ridicule de faire des confidences à quelqu'un qu'on ne connaît pas. Mais si je n'avais pas été tout seul dans cette chambre, je n'aurais peut-être pas pensé ce que j'ai pensé pendant cette nuit... Et si je vous connaissais, je ne vous dirais probablement pas tout ce que je vais vous dire et je ne pourrais peut-être jamais savoir ce que valent certaines de mes pensées...

Un homme qui fait des confidences ou qui raconte sa vie est toujours un homme qui cherche à savoir quelque chose... Ce que je voudrais savoir, c'est si je ne me suis pas fabriqué

une légende, si je ne suis pas victime d'une illusion... Il me semble bien que ce ne peut pas être une illusion, mais je voudrais pouvoir en être sûr... Il doit me suffire pour cela de raconter à quelqu'un de capable de s'intéresser à un inconnu, ce que j'ai pensé pendant cette nuit... Si je vous raconte mon enfance, ce n'est pas pour le vain plaisir de vous parler de moi, mais parce qu'elle m'a donné un certain sentiment de la vie qui n'est pas encore tout à fait mort, au fond de moi.

(à suivre.)

LES DÉBUTS DE LA SCULPTURE DU XIIIe SIÈCLE A CHARTRES

par ÉMILE MALE
de l'Académie française

En 1194, la vieille cathédrale de Chartres, couverte d'une charpente, fut détruite par un incendie. Seule la façade du XIIe siècle, encadrée de deux tours, avec son magnifique décor de statues et les trois grandes fenêtres garnies de leurs vitraux, fut respectée. Un vestibule qui la séparait de la nef la mit à l'abri de la catastrophe. La ville, dont beaucoup de maisons avaient été atteintes, fut consternée, mais, quand on apprit que la sainte tunique de la Vierge avait été sauvée, la joie fut telle que l'on ne songea plus qu'à bâtir une cathédrale nouvelle, plus belle que l'ancienne. Un élan d'enthousiasme souleva les paysans de la Beauce; on les vit s'atteler à des chars pour apporter aux ouvriers ce qui leur était nécessaire, le blé, le vin, les pierres des carrières.

On quêta dans toute la France du Nord, où l'on vénérait Notre-Dame de Chartres. On alla jusqu'en Angleterre. Richard Cœur de Lion était alors en guerre avec Philippe Auguste, mais il avait lui aussi le culte de la Vierge de Chartres. Il ne se contenta pas de lui faire une généreuse offrande, il voulut porter lui-même sa châsse sur ses épaules.

Les quêtes furent si fructueuses, les dons si généreux, que les travaux purent commencer sur-le-champ.

Il se passa sans doute à Chartres ce qui s'était déjà passé dans d'autres cathédrales, à Notre-Dame de Paris, à Laon, à Bourges. On n'attendit pas que l'église fût élevée pour songer à son décor. Dès que l'architecte eut fait disparaître les restes de l'ancienne cathédrale et consolidé les fondations de la nouvelle, dès qu'il

eut dessiné ses plans, les sculpteurs durent se mettre à l'œuvre dans leur loge. Il est permis de supposer que vers 1197, ils commençaient déjà à travailler au tympan, aux voussures et aux statues destinées au portail du Triomphe de la Vierge. Un grand modèle s'imposait alors à l'admiration des clercs et des artistes : le portail de Senlis. On l'imitait à ce moment à Mantes et on allait en entreprendre une autre imitation à Laon. A Senlis, on avait vu pour la première fois à la façade d'une cathédrale l'arbre généalogique de la Vierge, sa mort au milieu des apôtres, la résurrection de son corps soulevé du tombeau par les anges et enfin son triomphe dans le ciel. Pour la première fois aussi on avait vu des statues de patriarches et de prophètes rangées dans l'ordre des siècles et annonçant Jésus-Christ par un signe ou un symbole. On y retrouvait les traditions artistiques qui rappelaient l'art de Saint-Denis (1); on y retrouvait aussi quelque chose de la pensée de Suger, car le Triomphe de la Vierge, l'arbre de Jessé et les figures symboliques du Christ remontaient jusqu'à lui. Le portail de Senlis devait être terminé vers 1185, car, en 1189, on l'imitait en Piémont à l'église de Vezzolano (2). Il datait donc d'une douzaine d'années lorsqu'il servit de modèle aux sculpteurs de Chartres. Le portail de Chartres est conçu avec plus d'ampleur que celui de Senlis et il l'emporte presque toujours sur l'original. La scène du Triomphe de la Vierge est d'une disposition plus harmonieuse et d'un sentiment plus délicat : assise à la droite de Jésus, Marie n'est plus immobile, elle incline sa tête couronnée devant son Fils avec une touchante modestie. Le Christ est plus noble, plus royalement assis; les draperies aux plis serrés ont une finesse exquise et une élégance presque antique; dans les voussures, les ancêtres de la Vierge sont mieux encadrés par les pousses de l'arbre de Jessé. Mais, au linteau, l'artiste de Senlis reprend l'avantage. La Résurrection de la Vierge de Senlis est un des chefs-d'œuvre du XII[e] siècle : les anges, légers comme des hirondelles, retirent du sépulcre le

(1) Quelques personnages ont encore les jambes croisées.

(2) Les sculptures de Vezzolano n'emplissent pas un portail demi-circulaire, mais s'alignent sur un jubé en formant deux registres. On voit, comme à Senlis, la mort de la Vierge, son corps enlevé au tombeau par les anges, son triomphe dans le ciel auprès de son Fils, enfin les personnages de l'arbre de Jessé. L'œuvre est bien loin d'égaler celle de Senlis, mais l'imitation est évidente. J'ai montré ces ressemblances dans un livre intitulé : *Rome et ses vieilles églises*. Paris, Flammarion, 1942, p. 214.

corps de la Mère de leur Dieu avec un élan, une ardeur passionnée, où ils mettent encore plus d'amour que de respect. Si l'on ne connaissait pas Senlis, le groupe de Chartres pourrait plaire par son équilibre et sa symétrie, mais quand on a vu le modèle, on regrette que la raison ait pris, ici, la place de l'inspiration.

Les statues de patriarches et de prophètes du portail de Senlis ont été restaurées au siècle dernier; toutes les têtes ont été refaites ainsi que beaucoup d'attributs, mais heureusement les moulages remontés du Musée de Sculpture comparée, antérieurs aux restaurations, nous font connaître l'état ancien. Leur examen prouve que les sculpteurs de Chartres imitèrent les statues du portail de Senlis, comme ils avaient imité le tympan et les voussures. Mais à Chartres la pensée s'amplifia et l'art lui-même s'ennoblit, si l'on en juge par les têtes mutilées de deux de ces statues de Senlis récemment retrouvées (3).

Ces dix figures de Chartres ont un sens profond. Elles sont rangées par ordre chronologique, et, en même temps qu'elles annoncent Jésus-Christ, elles racontent l'histoire du monde. Elles se conforment aux grandes divisions adoptées par les docteurs du moyen âge. Melchisedech, Abraham et Isaac correspondent à cet âge de l'humanité où les hommes vivaient sous la loi de la circoncision. Moïse, Samuel et David représentent les générations qui ont vécu sous la loi écrite et adoré Dieu dans le temple. Isaïe et Jérémie, le vieillard Siméon et saint Jean-Baptiste expriment la durée des temps prophétiques qui se prolongèrent jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ. Saint Pierre vient le dernier : vêtu de la dalmatique, couronné de la tiare, portant les clefs et le calice (4), il annonce le règne de l'Eglise et le dernier âge du monde. Chacune de ces grandes figures nous présente un symbole, qui préfigure Jésus-Christ, qui est Jésus-Christ lui-même. Melchisédech porte le calice, Abraham pose la main sur la tête d'Isaac, Moïse tient le serpent d'airain, Samuel l'agneau du sacrifice, David la couronne d'épines (5), Isaïe la tige de Jessé, Jérémie la croix, Siméon l'Enfant divin, saint Jean-Baptiste l'agneau et enfin saint Pierre le calice. Le

(3) *Bulletin monum.*, 1938, article de M. Marcel Aubert.
(4) Il n'en reste que le pied.
(5) Elle est brisée.

mystérieux calice, qui apparaît, au commencement de l'histoire, aux mains de Melchisedech, se retrouve dans celles de saint Pierre, belle idée qui n'avait pas été exprimée à Senlis, où manquent Melchisedech et saint Pierre. Ainsi, le cycle se trouve clos. L'Ancien Testament nous apparaît ici ce qu'il fut pour le moyen âge : une suite de figures de Jésus-Christ dont le sens devient de plus en plus clair.

Ces étonnantes statues sont dignes des hautes idées qu'elles représentent. Elles demeurent encore étroitement liées à l'architecture; pour elles, l'immobilité reste la loi; les bras sont collés au corps, les attributs sur la poitrine. Depuis un demi-siècle, l'esthétique de la statue colonne s'est peu modifiée; seules quelques têtes commencent à n'être plus exactement dans l'axe du corps et s'inclinent ou se détournent légèrement, mais les physionomies ont une singulière grandeur; elles évoquent une humanité disparue. Ces inspirés sont solennels comme des porte-parole de Dieu, tristes comme ceux qui annoncent ce qu'ils ne verront pas. Quelques-uns d'entre eux sont inoubliables : le Melchisedech de Chartres avec sa tiare pontificale, sa longue barbe fluide, son regard lointain, égale en majesté le mystérieux Melchisedech de la Bible. Moïse, au long visage, plein de noblesse et de douceur, a les yeux fixés sur l'avenir; Samuel, le voile du sacrificateur sur la tête, la physionomie pensive, immole l'agneau en songeant à une autre victime. Quant à Jean-Baptiste, avec son aspect sauvage, son front sillonné de rides et les longues mèches d'une barbe inculte, il est une des plus grandioses figures du Précurseur que l'art ait jamais conçue. Voilà donc comment ces modestes tailleurs de pierres, dont personne ne s'est soucié de nous conserver le nom, se figuraient ces héros de l'Ancienne Loi. Quel merveilleux instinct et quelle grandeur! On sent qu'ils avaient frissonné en entendant lire la Bible.

En 1204, le comte de Blois envoya de Constantinople à Notre-Dame de Chartres la tête de sainte Anne. « La tête de la mère, dit le *Cartulaire*, fut reçue avec grande joie dans l'église de la fille (6). » C'est alors, sans doute, que fut sculptée la statue de sainte Anne portant la Vierge enfant qui fut adossée au trumeau.

(6) *Cartul. de N.-D. de Chartres*, t. III, p. 89 et 178; et RIANT, *Exuviae Constantinop.*, t. I, p. 73.

Elle acheva le portail du Triomphe de la Vierge qui, en 1205, devait être en place.

Cet art de Chartres est grave, sévère, sacerdotal; il s'éclaire pourtant d'un léger sourire : la nature s'y laisse entrevoir un instant avec sa fraîcheur. Il y a sous les pieds de chacune des statues prophétiques une colonne torse d'un gracieux dessin; à son point de départ et à son point d'arrivée, elle se pare de quelques feuilles de trèfle, d'une branche de hêtre ou de rosier sauvage, d'une pousse de vigne. Le printemps — un printemps un peu timide — commence à poindre. Il s'épanouit un peu plus librement au-dessus de la tête des inspirés de l'Ancienne Loi, sur le chapiteau qui la couronne. On sent qu'une profonde révolution vient de transformer l'art décoratif. Les monstres, venus de l'Asie, qui avaient donné tant d'étrangeté à l'église romane et parfois tant de farouche grandeur, s'évanouissent; les fleurs des prés et des bois prennent leur place et parent l'église gothique d'une grâce et d'une douceur inconnues. Les façades de Saint-Denis, de Senlis et de Mantes ne nous avaient encore rien montré de pareil. Ces colonnes torses revêtues d'un bouquet de feuillage et ces chapiteaux tapissés de verdure reparaissent aux six portails de Chartres; c'est le commencement d'une floraison qui sera une des beautés de la cathédrale de Reims.

Les statues prophétiques du portail du Triomphe de la Vierge venaient d'être terminées, lorsque furent commencées les statues d'apôtres du portail méridional consacré au Jugement dernier, puisqu'ils doivent être au dernier jour, dit l'Evangile, les assesseurs du Juge (7); à Beaulieu, à Saint-Denis, à Laon, les apôtres sont assis près du Christ séparant les bons des méchants. Mais, à Chartres, une idée nouvelle s'ajoute à l'idée ancienne : les apôtres ont au milieu d'eux leur maître qui leur communique sa parole; c'est cette parole qu'ils vont faire connaître au monde et c'est sur cette parole que le monde sera jugé.

On n'a pas de peine à reconnaître les analogies que présentent ces statues d'apôtres avec les statues de patriarches du portail septentrional : on retrouve leurs bras collés au corps, leurs attributs serrés sur la poitrine, leurs visages allongés, leurs barbes fluides terminées par un léger enroulement. Il n'est pas

(7) Saint Matthieu, XIX, 28.

jusqu'aux socles qui ne soient conçus de la même manière. Les patriarches et les prophètes ont sous leurs pieds de petites figures dont quelques-unes se rapportent à leur mission : Abraham a le bélier qui fut substitué à Isaac, Isaïe a Jessé d'où sort l'arbre généalogique du Christ, saint Pierre la pierre symbolique de l'Eglise. Les apôtres, eux, posent leurs pieds sur les tyrans qui les mirent à mort et dont, aujourd'hui, ils triomphent. C'est ici l'origine d'une tradition qui se perpétuera dans tout le moyen âge, celle des martyrs foulant aux pieds leurs bourreaux. Cette suite d'apôtres de Chartres est la première que nous offrent les grandes cathédrales gothiques. On voit apparaître dans leurs mains quelques attributs qui sont les instruments de leur supplice devenus les insignes de leur victoire : saint Pierre et saint André ont la croix, saint Jacques le mineur le bâton du foulon, saint Barthélemy le couteau, saint Paul l'épée, saint Jacques le majeur a également l'épée, mais il porte déjà la panetière et les coquilles du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle. A cette date, les attributs des autres apôtres n'étaient pas encore fixés.

Comparés aux patriarches et aux prophètes du portail septentrional, certains apôtres offrent avec eux la plus grande ressemblance : Isaïe ne diffère guère de saint Simon et saint Matthieu semble reproduire le prophète Elie (8). On croit reconnaître parfois la main des mêmes artistes et on ne se trompera guère, je pense, en plaçant l'exécution de ces statues d'apôtres tout au début du XIIIe siècle.

Il faut reconnaître toutefois que ces deux suites de statues n'éveillent pas les mêmes sentiments. Cette tristesse qui pesait sur la physionomie des patriarches et des prophètes semble s'être dissipée, car les millénaires de l'attente se sont écoulés, et nous sommes entrés dans les siècles de la certitude. Les apôtres ne se contentent plus de l'espérance, ils ont la foi. La belle physionomie de saint André respire un calme profond. Il y a sur tous ces visages l'empreinte de la noblesse de l'âme et de la sérénité de l'esprit. On pense à ce portail de saint Barthélemy qu'on

(8) A la façade septentrionale, le prophète Elie et le prophète Elisée s'ajoutent à la série des dix prophètes et des patriarches, mais ils sont en dehors du portail, sur le côté. Je donne aux deux statues d'apôtres, saint Simon et saint Matthieu, leurs noms traditionnels, sans être sûr que ces noms leur conviennent.

lit dans le Pseudo-Abdias : « Sa figure est claire, ses yeux grands, son nez droit et régulier; sa barbe abondante est mêlée de quelques fils blancs. Depuis vingt ans il porte les mêmes vêtements sans qu'ils se soient usés ou salis. Des anges l'accompagnent dans ses voyages. Il a toujours la même contenance affable et sereine; il parle la langue de tous les peuples, et ce que je dis en ce moment, il le sait » (9). C'est à Chartres que les apôtres apparaissent pour la première fois avec cette beauté morale; façonnés par la parole de leur maître, ils lui ressemblent. A Chartres, Jésus-Christ est au milieu d'eux et sa statue est adossée au trumeau. Lui aussi se montre sous un aspect tout nouveau; il n'est plus le Dieu lointain des portails romans, le Souverain inaccessible de l'Apocalypse, le Juge redoutable qu'entourent les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards; il s'est rapproché de la terre et il est debout pour être plus près de nous. Cette belle statue n'est pas celle du Christ entré dans l'éternité, mais celle du Christ fait homme, du Christ des paraboles et du sermon sur la montagne. Elle fut confiée, à n'en pas douter, au plus grand sculpteur de l'atelier; par sa technique elle diffère peu de celles des apôtres, mais un maître y a laissé son empreinte : le visage plus allongé a plus de noblesse, le front sans rides rayonne de plus de lumière et il y a dans les yeux plus de douceur.

Le Christ et les apôtres de Chartres excitèrent une vive admiration, et pendant vingt ans les artistes vinrent étudier ce grand modèle. Il est probable qu'à Notre-Dame de Paris les apôtres du portail central et le Christ du trumeau, aujourd'hui détruits, s'en inspiraient. Les apôtres et le Christ du portail nord de Reims, si différents par le style, s'y rattachaient par les gestes et les attributs. Les apôtres d'Amiens, où l'art atteint à la maturité, conservent encore plus d'un souvenir de l'original. Le « beau Dieu » d'Amiens reproduit avec une noblesse souveraine celui de Chartres, mais sans faire oublier sa douceur évangélique.

Le tympan du Jugement dernier est conçu avec une clarté dont il n'y avait pas encore d'exemple : le Christ, assis comme un juge, a la poitrine nue et lève ses deux mains pour montrer ses plaies et pour rappeler aux hommes la grandeur de son sacrifice;

(9) Ce passage du Pseudo-Abdias a été reproduit par la *Légende dorée : de sancto Bartholomeo.*

près de son trône, des anges agenouillés ou volant dans le ciel portent les instruments de sa Passion, et ces plaies, ces clous, cette lance, cette couronne d'épines, accusent tous ceux qui se sont détournés de leur rédempteur. Maintenant tout est consommé, et, au linteau, saint Michel, le sévère archange de la justice, debout à la frontière du bien et du mal, entre les élus et les damnés, pèse dans sa balance les mérites et les fautes. Il reste cependant une lueur d'espoir au pécheur, puisque la Vierge et saint Jean assis, les mains jointes, à la droite et à la gauche du Christ, sollicitent une dernière fois sa miséricorde. C'est la grâce plus forte que la loi. Notre-Dame, pensait-on, sauverait, en ce jour, celui qui, au moment suprême, aurait eu envers elle un élan du cœur, — image qui dut rassurer bien des âmes.

L'œuvre s'apparente encore par le style au Triomphe de la Vierge du portail septentrional; mais, quelques années ont passé, et les plis des étoffes sont déjà moins finement serrés. Une charmante invention de ce portail du nord reparaît au portail du Jugement dernier : une frise d'anges sépare le tympan du linteau. Ici, les anges forment deux légions différentes : à la droite de saint Michel, ils accueillent les élus et semblent leur ouvrir le ciel, à sa gauche, ils chassent les damnés vers la mâchoire ouverte de Léviathan, symbole de l'Enfer (10). A Chartres, il règne dans ces deux foules, que la sentence a séparées, une profondeur de sentiment qui exclut la violence des gestes. Les élus, les mains jointes, la tête levée vers le ciel, contiennent un bonheur, dont ils n'ont pas encore mesuré l'immensité; les damnés, les mains serrées, resteraient immobiles de stupeur, si des anges ne les contraignaient à avancer vers le gouffre. Ces vieux artistes avaient tant de choses à dire qu'ils ne purent se contenter du tympan et du linteau et continuèrent leur récit dans le bas des voussures. Ils montrèrent les morts, le linceul sur le front, les mains jointes, se dressant de leurs tombeaux, éblouis par le grand jour de l'éternité; Abraham recueillant dans son sein les âmes des justes; les élus revêtus de leur corps glorieux guidés par des anges; du côté des réprouvés, la grande dame obligée de subir les privautés de hideux démons, et la courtisane, ren-

(10) Ces anges à mi-corps surmontant le double groupe des réprouvés et des élus parurent d'un effet si heureux qu'ils furent imités à Amiens par le sculpteur du Jugement dernier.

versée sur le dos d'un fils de Satan, balayant la terre de sa longue chevelure. On est choqué parfois par une faute contre les proportions, une ignorance de la forme nue, mais comment ne pas admirer tant de verve et de puissance créatrice? Tel était bien le sentiment des artistes du Jugement dernier de Reims, qui empruntèrent plus d'une idée originale à ces maîtres de Chartres, qu'ils jugeaient grands.

Il y a un vif constraste entre ces scènes du Jugement dernier où la fantaisie de l'artiste se donne carrière et la solennité des voussures. Les anges y sont rangés dans l'ordre imaginé au v[e] siècle par Denys l'Aréopagite dans sa *Céleste hiérarchie.* Ce livre célèbre, traduit au IX[e] siècle du grec en latin par Scot Erigène, a dominé toute la pensée du moyen âge: le monde invisible y est décrit avec la précision et la magnificence que l'on retrouvera plus tard chez Dante. Les neuf chœurs des anges forment de grands cercles concentriques autour de Dieu et leur éclat s'accroît à mesure qu'ils se rapprochent du foyer de la lumière. On reconnaît, à Chartres, les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Archanges et les Anges. Les Séraphins, voisins de la source de toute chaleur et de toute clarté, ont dans les mains des boules de feu, et les Chérubins, qui les suivent, des flammes. Cette savante hiérarchie montre avec quel soin le clergé de Chartres avait tracé aux artistes leur programme.

Ce portrait du Jugement dernier, débordant de pensée et de vie, devait être en place en 1212. C'est cette année, en effet, qu'eut lieu le mariage de Pierre de Dreux avec Alix de Bretagne. Or, on voit au trumeau, sous les pieds de la statue du Christ enseignant, les deux époux à table et les serviteurs préparant, comme c'était l'usage, des corbeilles de pain pour les distribuer aux pauvres. La plus belle statue du portail fut probablement sculptée la dernière et fut un don de la grande famille de Dreux-Bretagne, qui devait se montrer si généreuse pour la cathédrale (11).

(11) L'hypothèse qui veut reconnaître, sous les pieds du Christ, les deux époux Pierre de Dreux et Alix de Bretagne est tout à fait vraisemblable. Ce sont eux qui donnèrent un peu plus tard la rose et les vitraux de la façade du midi. A Reims, les drapiers, donateurs de la statue du Christ du portail nord, sont aussi sculptés sous ses pieds.

UN SONNET. UNE ODE

par ANDRÉ FONTAINAS

ADOLESCENCE

J'aime ce qu'elle fut et ce qu'elle est encore;
Ce qu'elle est, je le vois, et j'y songe souvent.
Tout m'exalte, m'émeut, puis se fond sous le vent
Du matin dissipant les lueurs de l'aurore.

Quel astre insoupçonné, quel chant pur et sonore
S'enflamment d'une joie où le rythme vivant
Passe dans son regard et s'épanche suivant
Le rêve de clarté que, seul, en moi, j'adore?

Est-ce hier, aujourd'hui? serait-ce l'avenir?
Convient-il que j'attende, ou vais-je rajeunir
Et viendra-t-elle ici, lumière éblouissante,

Illustrer ma pensée et mes élans d'amour?
Et sera-t-elle alors la même adolescente
Qu'autrefois je guettais au même carrefour?

ODE A PSYCHE

Non, je n'oublierai rien, Psyché, de la lumière
Qu'a fait surgir en moi ton apparition,
Lorsqu'il te plut qu'au seuil menu d'une chaumière
Pensive m'éblouît de sa clarté première
L'aurore de ma joie et de ma passion.

Jeunesse!... Oh! j'étais jeune et, tel qu'en mon enfance,
J'existais sans souci des embûches du sort :
Je fus l'oiseau hardi qui, sûr de sa puissance,
Ouvre l'aile à l'azur, plane, grandit, s'élance
Pour se fondre au vertige bu dans cet essor.

L'orgueil d'aimer brûlait si fervent en mon âme
Que je me transmuais dans la félicité .
Des bienheureux choisis, chanteurs d'épithalame,
Aux jardins éternels dont le désir s'enflamme,
Et répond à l'appel de ce monde enchanté.

Epanchement d'ivresse et de leurre unanime,
Paradis du délice, immuable saison
Que le constant zéphyr d'un frais arome anime,
Eaux lucides et fleurs éclatantes, sublime
Et doux emmêlement de songe et de raison,

Ainsi je m'exaltais de ta beauté, Déesse!
— Souvenir le plus pur, le plus profond que j'ai! —
Ton sourire nourrit de rêves ma jeunesse;
Je ne puis, ni ne veux oublier la liesse
Des sens et du cerveau, dont j'ai vécu, gorgé.

J'ai connu les douceurs d'un charme plus austère
Et plus complet que ceux dont parlent les humains,
Prodige d'un élan que nul doute n'altère,
Et ces baumes élus ignorés de la terre,
Et l'air voluptueux flottant sur les chemins!

Ils disent : c'est l'amour, et son train monotone,
Un jeu d'adolescents où s'exerce leur cœur,
La rencontre d'un jour, des chants que l'on entonne
Au printemps sans y croire, et dont, avant l'automne,
Le sage, mieux instruit, s'est détourné, vainqueur.

Mais nous, quand, terrassés par la plus forte épreuve,
Nous semblons succomber étreints dans la douleur,
Quel que soit le chagrin dont l'heure nous abreuve,
Nous nous sentons repris par une vigueur neuve
Qui verse en notre sang sa flamme et sa chaleur.

Que de fois j'ai maudit les lourdes ignorances
Où mon esprit se heurte à des frontons trop durs;
Que de trésors perdus, de langueurs, de souffrances,
Que d'espoirs incertains, de molles apparences,
S'effaçant aussitôt qu'aperçus sur les murs!

Bien souvent, fût-ce au cours d'intimes allégresses,
Un afflux singulier m'emplissait de remords,
Et, malgré la rigueur, mon âme, où tu te dresses,
Les plus cruels des deuils prolongent mes détresses :
Tant d'aimés sont partis, et mes deux fils sont morts.

Mais quoi, ne sais-je plus qu'ils vivent, ceux que j'aime,
Et qu'ils vivront au moins autant que je vivrai?
Leur culte m'assagit, c'est un second baptême,
Leur présence m'embrase et suscite en moi-même
Un univers nouveau qui supplante le vrai.

Préside à la ferveur dont toujours m'extasie,
Presque depuis l'enfance, un sursaut de grandeur,
Je ne t'oublierai point, Maîtresse-Poésie,
Toi l'unique flambeau dont j'ai l'âme saisie;
Ton visage est ma foi, ta grâce est ma splendeur.

La vie intérieure est d'images bercée,
Les ténèbres d'hier seront torches demain,
La frêle illusion s'éclaire de pensée,
Mais, Psyché! ta lumière au ciel est éclipsée
Quand l'astre y resplendit d'un beau corps féminin.

L'HOMME ET LA BÊTE

(Fragment) [1]

SOUVENIRS DES CAMPS ALLEMANDS

par LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

TECHNIQUE DU REFUS

L'univers qu'on prétendait nous imposer exigeait qu'on lui opposât un refus total. Non, certes, refus de le voir, nous en eussions été bien empêchés. Mais refus de le tenir pour vrai, de s'y soumettre, d'en accepter les lois, d'en prendre les usages, de lui conférer un caractère permanent.

A l'abri de ce refus total, chacun de ceux qui avaient la force de dépasser ce moment sans en tenir compte autrement que pour le dominer, poursuivait sa vie propre et singulière. Le modèle de société qu'on nous offrait étant absurde, déformé dans toutes ses données et faux dans son essence, la vie sociale se trouvait limitée à quelques échanges précieux et à l'exercice de la solidarité. La notion de mérite n'intervenait à aucun degré, ni dans ces exercices ni dans les efforts de défense personnelle et de préservation morale; non plus celle du devoir. Rien qui ressemblât à l'orgueil, dans la force dépensée à supporter l'épreuve, ou à ce calcul qui fait de la vertu une assurance pour la vie éternelle. Mais les maux que l'on subissait inspiraient le sentiment rafraîchissant qu'une peine n'est jamais perdue, réversibilité pour les chrétiens, justice immanente pour les autres. Tous ensemble se retrouvaient, soit dans la peine, soit dans le don, unis par cet autre sentiment, qui prolongeait le premier, d'une solidarité totale, d'une communication intense entre tous les hommes, que les communistes appelaient collectivisme, les chrétiens communion des vivants.

(1) D'un volume à paraître prochainement chez Gallimard.

Pour que fût possible le refus total de l'univers où nous étions plongés, il était nécessaire de trouver refuge, de s'enfermer solidement dans un univers intérieur sans fissure, assez riche et bien fourni pour alimenter la vie morale durant cet investissement. La plupart de ceux — non les seuls — que j'ai vus résister dans ces « châteaux de Dieu » étaient, ou bien de vrais chrétiens ou bien des marxistes fortement assurés dans une explication cohérente. Les uns et les autres, avec la foi et l'ardeur, étaient protégés contre les tentations du découragement par le sentiment d'une durée extérieure à eux et qui les prolongeait. Ici, l'espoir, au lieu d'être exclu, était requis : quel que fût le sort de chacun, il ouvrait sur la suite.

Deux vieux aristocrates, un général et mon marquis de Compiègne, député conservateur, avaient trouvé un autre refuge, le mépris. Ce qui permit au général, pourtant octogénaire, de survivre aux colonels. Ce mépris était chez eux un sentiment naturel, qui leur tenait lieu de doctrine et de foi. Accompagné d'ailleurs de la meilleure grâce du monde, d'obligeance, et d'une courtoisie qui se gardait de faire la moindre distinction; à leur politesse insouciante, la pire canaille avait droit; ils rendaient hommage à l'égalité par le dédain.

Cette forme de défense a de l'allure; c'est la même qui avait cours dans les prisons révolutionnaires. Mais le mépris est une impasse, et couverte. Ce refuge était sans recours. Peut-on même parler de refuge? Dans leur citadelle vide et sans donjon, ils en étaient réduits à faire des sorties. Ils brillaient dans les coups de mains; ce n'est pas vivre. Mépriser ses bourreaux peut être une force, non point une raison d'être, ni un aliment spirituel. Le spectacle de ces deux vieillards était assez frappant : le peuple a toujours aimé l'insolence qui résiste à ceux qui le font déchoir. Ce n'était pourtant qu'un spectacle, une parade plutôt qu'un exemple. Eux aussi sont morts sans fléchir, jusqu'au bout fidèles à leur rôle, que personne n'a retenu. Ils jouaient. Mais ils jouaient perdant, désirant seulement perdre glorieusement.

L'HEURE DE LA SOUPE

L'interminable séance aux « tresses » était coupée, à midi, par le retour au camp, où la soupe, quand il faisait beau, était servie dans les blocks; dehors, si le temps était pluvieux

ou froid. Il fallait dix bonnes minutes pour se mettre en rangs, autant pour gagner le camp; il en allait de même pour revenir au travail. Restaient vingt minutes pour attendre son tour (la queue se prolongeait jusqu'au milieu de la place, et les calamiteux des « tresses », arrivés toujours les derniers, en formaient l'ultime pointe), avaler en hâte l'eau brûlante dans laquelle croupissaient des choux ou nageaient des rutabagas et se préparer déjà à reprendre son rang. Inutile d'espérer participer au second tour, plus succulent, car les quelques pommes de terre qui truffaient la pitance avaient coulé au fond des « bouteillons ». Mais ce « rab » de choix était réservé aux premiers occupants, aux amis ou compatriotes des *Stubendiensts* polonais qui faisaient la police et aux quelques gaillards aux épaules larges et aux poings lourds qui prenaient d'office la tête et montaient autour des « bouteillons » une infranchissable et menaçante garde d'honneur. Aux plus faibles le moindre, telles étaient les mœurs, sinon les lois.

Il arrivait qu'un chef de block moins endurci nous fit manger à l'intérieur, même si le temps était mauvais. Ce généreux Allemand était un prisonnier de droit commun; blond, bien bâti, le profil pur, l'œil tendre, la bouche rieuse et le menton carré, cet Apollon wurtembergeois avait étranglé sa fiancée qui n'attendit pas le mariage pour le faire cocu. Il aimait la musique, les fleurs, les coquetteries de la vie, les petits chats et les petits garçons (c'était un goût fort répandu). Il organisait des concerts de musique de chambre qui le faisaient soupirer fort, abandonné dans un fauteuil d'osier; il interrompait ses songes attendris pour aller fouetter au sang un détenu qui avait remué trop bruyamment un banc, puis reprenait vite la pose et le fil de ses rêveries. Bien qu'il nous battît aussi dur que les autres, et sans plus de raison, il avait bonne réputation : ses goûts, son sourire, son crime d'amour devenu son chagrin d'amour faisaient oublier le reste, qui était monnaie trop courante pour qu'on lui en tînt rigueur. J'ai dit que la plupart ne connaissaient pas la haine; c'était assez de la peur. Le fiancé malheureux, quoiqu'il fût une brute comme les autres, n'en avait pas la figure; il ne faisait pas peur. Chacun des coups qu'il donnait était une surprise vite oubliée, toujours nouvelle : ils ne faisaient pas série, habitude, comportement, ils n'étaient pas reliés par une mine hargneuse, incorporés au personnage. Ses victimes endolories se fiaient

aux apparences, bien plus qu'au témoignage de leurs vertèbres ou de leurs côtes.

Ce délicat poussa la grâce ménagère jusqu'à orner nos tables de tapis brodés et de pots de fleurs. Ce fut la fin de l'abri. Des tables si joliment parées, cirées et astiquées ne pouvaient évidemment plus servir à de grossiers usages. La salle à manger était devenue un salon. Notre hôte nous flanqua dehors : il fallut, comme les voisins, avaler en plein air l'eau chaude méridienne; aussi le « café » matinal et le « thé » vespéral. Il nous restait la joie de voir, en rentrant nous coucher, un intérieur fleuri, aussi net et verni qu'un parloir de couvent.

Les Allemands faisaient grand cas, ou plutôt grand bruit de l'hygiène. Il fallait se laver le torse nu, mais les deux tiers des hommes ne pouvaient approcher les lavabos; passer à la douche tous les dix jours, mais d'abord s'habiller et se déshabiller dehors, qu'il plût à verse ou qu'il gelât à tête fendre; se dévêtir avant de se coucher (peut-être aussi pour éviter de froisser nos beaux habits) mais les couvertures d'un mort passaient à un vivant sans être désinfectées. Ainsi du reste. Les risques de contagion étaient la terreur des nazis; on entend bien pourquoi, ils n'aimaient pas le risque, et le microbe ne choisit pas. Le bruit courait-il qu'un pou avait été vu, tout le block était épouillé, et celui qui, trouvant sur lui un de ces parasites, n'en allait pas aussitôt faire la déclaration, était menacé des pires châtiments, périssait parfois sous les coups : l'épouillage comportait ainsi jusqu'à la mort du pouilleux. C'était un traitement radical.

Pourtant, les assiettes creuses de faïence ou de métal où l'on versait le café, la soupe ou le thé passaient de main en main sans être nettoyées : trop peu nombreuses pour l'affluence, elles servaient trois ou quatre fois, allant des lèvres d'un tuberculeux à celles d'un syphilitique sans que nos hygiénistes pointilleux y vissent nul inconvénient.

Le soir nous réservait un autre agrément. Nous mangions, presque tous debout, notre pain sec, l'ersatz de saucisson et le dé de margarine dans une appétissante odeur de friture. Le chef de block et les *Stubendiensts* prélevaient sur nos maigres rations assez de margarine pour mijoter des petits plats sur le poêle du block qui n'était allumé, à l'encontre du règlement, que dans ces occasions (un incendie ayant fait,

au début de l'hiver, flamber un magasin de réserve, le chauffage était interdit). Sauf le poisson de la Baltique, qui leur venait directement des cuisines, le reste du menu était également fourni pour notre ordinaire : des sacs de pommes de terre, des kilos de confitures, des blocs de pains disparaissaient ainsi pour reparaître sous notre nez et flatter notre odorat. Plus grasse était la bombance, plus maigre notre chère. Les maîtres du block conviaient à ces agapes des confrères voisins, des compatriotes, et les arrogants petits garçons qui faisaient, pour le courant, l'intérim des Polonaises à un mark la course. Ces exercices leur valaient d'être exemptés du travail, bien pourvus de linge et de vêtements, fournis de savon, nourris à nos frais, avec le privilège de se faire la main sur les occidentaux — plaisir dont ils étaient friands.

GROSS ALARM ET APPELS DE NUIT

Le crépuscule est plus triste encore que l'aurore quand il n'annonce pas la tranquillité de la nuit. Lorsque, à la fin du jour, nous formions les rangs, sous un ciel wagnérien où le soleil, enseveli derrière un amoncellement de nuages cuivrés que le vent roulait et mêlait, se laissait deviner par de longs faisceaux d'une éclatante blancheur rayonnant d'une source invisible, la paix du soir nous était refusée. La peine du jour n'était pas achevée. Rentrés dans les blocks, après l'appel, nous savions qu'approchait l'heure où, la nuit tombée, quelques-uns d'entre nous seraient appelés, enlevés vers quelle destination mystérieuse d'où l'on ne revenait jamais. Ces disparitions furtives avaient lieu quand nous étions couchés : peut-être pour qu'elles passent inaperçues, plutôt pour nous gâter, par l'incertitude et l'angoisse, ce premier moment de repos, où ne peuvent se détendre les membres épuisés que si l'esprit lui-même cesse d'être en alerte.

Il n'était pas besoin pourtant de ce raffinement. L'attente de l'*Alarm* suffisait à écarter le sommeil. Nous étions voisins de Hambourg, que la R. A. F. bombardait presque chaque nuit; en outre, les avions anglais traversaient notre ciel pour s'enfoncer plus loin dans le pays. Chaque fois qu'une escadrille était signalée à quatre-vingts kilomètres, la *Voralarm* retentissait. Toutes les lumières s'éteignaient. Il fallait alors s'habiller dans l'obscurité totale, sans quitter sa paillasse, et attendre, avec l'angoisse de ce qui allait suivre et que nous

connaissions trop bien. Le silence et la nuit ajoutaient au poids des images trop réelles qu'un esprit anxieux voyait affluer de sa plus proche et nocturne mémoire, sans qu'il fût besoin de secours de l'imagination. Les pires cauchemars sont ceux qui se forment pendant la veille, quand ils préfigurent l'imminence d'un mal familier.

Il était rare que le signal de fin d'alerte nous rendît le repos. Repos précaire : il ne se passait guère de nuit que nous ne fussions deux ou trois fois réveillés, nous le savions. Nous devions pourtant nous déshabiller : les *Stubendiensts* parcouraient les allées et frappaient furieusement ceux qui, prévoyant l'alerte prochaine, avaient conservé leurs vêtements.

Généralement, après ce bref lever de rideau qui nous semblait interminable, la sirène de la *gross Alarm* déchirait le silence. On se levait en grande hâte, on se ruait vers les caves. Il arrivait souvent que la *gross Alarm* sifflât sans avertissement. C'était le pire : car nous devions alors nous vêtir précipitamment. Les *Stubendiensts,* dans l'obscurité profonde, frappaient en hurlant, au hasard, sur les paillasses où s'attardaient les malhabiles. Il semblait que la nuit accrût leur férocité. Elle est complice du mal. Elle m'avait toujours opprimé; maintenant elle m'effraie. Si elle ne cache plus pour moi la cruauté et la menace, elle fait lever les fantômes.

Nous ne courions pourtant aucun risque d'être bombardés. Le camp était repéré par les aviateurs alliés. A quarante kilomètres de Hambourg, une bombe perdue ne pouvait s'égarer jusqu'à nous. Les caves où l'on nous enfermait n'eussent d'ailleurs offert qu'un abri dérisoire. Creusées sous des bâtiments de briques en cours de construction, elles n'avaient pour plafond que de minces planches. Entassés, écrasés dans ce sous-sol obscur, plein d'eau, sans fenêtre, d'où l'on ne pouvait remonter que par deux escaliers de bois, provisoires, étroits et branlants, nous eussions été exposés à de pires dangers que dans les blocks. Mais il s'agissait bien de nous protéger. Il s'agissait de nous gêner, de nous inquiéter, de nous priver de sommeil, et d'offrir à nos maîtres un divertissement supplémentaire qui, pour eux, compensait l'insomnie — que réparait d'ailleurs une grasse matinée.

Ils s'en donnaient à cœur joie. Chassés dans la nuit par les *Stubendiensts,* nous tombions dehors sur une horde de *Vorarbeiters,* de *Kapos,* et de S. S., invisibles mais qui se

faisaient reconnaître par les hurlements et les coups. Ils n'aboyaient, ne rugissaient, ne frappaient jamais plus fort que dans ces longues minutes affolées où leurs victimes échappaient à leur vue comme eux à la nôtre.

Buttant contre les trottoirs, tombant sur les rails, pataugeant dans les flaques, nous heurtant rudement les uns les autres, bousculés par ceux qui tentaient de courir poussés par la peur, on arrivait dans une impasse étroite, creusée de fondrières, semée de rails hors d'usage, de rouleaux de fils de fer barbelés, et généralement gluante d'une boue épaisse et profonde. Quand quelques milliers d'hommes étaient bien entassés dans ce couloir encadré de hautes murailles et parfaitement obscur, les S. S. se ruaient par derrière et chassaient, à grands coups de schlague et de barres de fer, les derniers arrivants. Le troupeau de bêtes terrifiées s'écrasait dans une poussée en avant sans pouvoir avancer tant la presse était grande et l'entrée minuscule. On se déchirait aux barbelés, on se tordait les pieds dans les fondrières; qui y tombait s'y noyait, il était impossible d'en sortir, vain d'espérer une aide; d'autres périssaient étouffés. Les plus forts se frayaient la route à coups d'épaule ou de poing, redevenus des brutes primitives. Il m'est arrivé de me relever d'une chute, trempé de boue, meurtri, à ne pouvoir presque remuer, par le piétinement des fuyards, profondément blessé par la morsure d'un barbelé. Quand je parvins, après dix minutes, à me mettre debout, étonné de le pouvoir encore, sans calot, sans claquettes perdues dans ce bourbier, ce fut pour me faire écraser les côtes contre un angle de mur. C'était là monnaie si courante que je ne pris pas même le soin de raconter ma mésaventure à deux camarades retrouvés dans la cave. Eux-mêmes n'accordèrent aucune attention à mon aspect, à mes pieds nus, à mes vêtements déchirés. Ils en avaient vu d'autres.

Quand on avait enfin atteint l'escalier qui conduisait aux caves, la fête n'était pas finie. D'autres *Vorarbeiters*, d'autres S. S. nous attendaient au haut et au bas des marches. Leur ardeur ni leur vigueur ne le cédaient en rien à celles des cogneurs et des hurleurs de l'arrière-garde. Le grand jeu consistait à nous précipiter du haut en bas des degrés. Le projectile, ainsi lancé d'une poigne d'athlète olympique, renversait tout sur son passage. Une vingtaine de corps roulaient emmêlés jusqu'à l'entrée des caves : là, une nouvelle

et magistrale volée avait tôt fait de dénouer ce peloton; chacun s'enfuyait en boitillant au plus profond de la nuit.

Sortait-on de là, fourbus par une morne attente d'une heure ou deux, trop entassés pour qu'il fût possible de s'asseoir dans l'eau glacée, souvent l'alerte recommençait. Il fallait, de nouveau, s'habiller dans la nuit, courir vers le sinistre carrousel, mesurer une seconde fois le lent écoulement des heures de repos perdues. Mais le bruit lointain des chapelets de bombes éclatant dans Hambourg nous réjouissait les oreilles et le cœur. La cruauté est contagieuse.

Les rares nuits où l'*Alarm* n'avait pas sonné, la prévoyance du chef de camp remplaçait les alertes par des appels, parfaitement inutiles puisqu'ils doublaient ceux qui nous rassemblaient sur la place au retour du travail. Vers onze heures du soir, quand, rassurés par le silence et rompus de fatigue, nous étions enfin endormis, les cris des *Stubendiensts* interrompaient notre repos. Il fallait s'habiller comme les autres nuits, gagner l'*Appel-platz*, s'aligner, immobiles, au garde-à-vous, attendre le signal de la dislocation. L'hiver, quand la neige tombait ou que soufflait le vent glacé du nord, l'appel se prolongeait deux ou trois, quelquefois cinq heures. Là, sous les faisceaux jaunes et glacés des projecteurs, douze mille hommes grelottants regardaient tomber les morts, sans qu'il fût permis de faire un geste, de se pencher sur eux, de leur dire un dernier adieu.

Dieu merci, notre sensibilité se trouvait fort atténuée. Nous n'eussions pas résisté devant tant d'occasions de voir souffrir, de voir mourir un ami, un bon camarade, ou simplement un homme. La mort était si courante et, au bout du compte, si facile, qu'elle entrait dans nos habitudes. Vous voilà privé d'un ami : bien sûr, mais de quoi n'êtes-vous pas privé? Après tout, son temps de malheur est fini, et, le lendemain, quand sa fumée, par la cheminée du crématoire, se disperse dans le ciel, on assiste à son évasion.

LES FRANÇAIS ET LES AUTRES

Un des raffinements les mieux faits pour vous abattre consistait à empêcher le recueillement en même temps qu'à réduire l'échange. Vous n'étiez jamais seul; non pas même la nuit, sur ce grabat que vous partagiez avec un ou deux compagnons. Nulle occasion n'était laissée d'un refuge, d'un répit,

d'une rencontre avec soi-même. Il fallait bâtir sa solitude dans l'agitation, dans le bruit, dans la bousculade, au milieu des conversations insipides, ou enfermé dans le silence hostile, attentif, ricanant et brutal des étrangers. Entreprise peu courante, à quoi renonçaient souvent les meilleurs : faute de pouvoir rentrer en eux-mêmes, ils se dérobaient par l'absence.

Si la solitude était interdite, l'isolement était la règle. En séparant les compatriotes, en multipliant les changements de block ou de places au travail, les Allemands aggravaient tout à la fois la privations d'échanges et ce sentiment d'insécurité qui gâtait les petites joies de la camaraderie. Du même coup se développaient les antipathies entre déportés de nations différentes. Ces hommes, qui ne parlaient pas la même langue, n'étaient en rapport que pour se disputer, non, certes, des faveurs, mais l'accès aux besoins les plus élémentaires : l'approche des lavabos, les paillasses du bas, le rabiot de soupe... D'où des injures, dont le ton, sinon les paroles, était fort compréhensible, des coups, qui constituent le seul langage universel, la loi du plus fort régnant seule, et le plus fort, dans cette extrême simplification des instincts, étant aussi le plus brutal.

De ces rencontres, les Français sortaient presque toujours à la fois meurtris et frustrés. Généralement plus âgés que les hommes de l'Est, qui étaient presque tous des jeunes gens, on les voyait aussi plus affaiblis : bien loin qu'un compatriote en place leur apportât des suppléments raflés à la cuisine ou dérobés à nos portions, ils se laissaient voler leur pain dans la poche à l'heure des alertes, par les autres qui montraient, dans ces exercices, une dextérité merveilleuse. Enfin, à la différence des Polonais de la zone encore occupée par les Allemands, et des Danois, ils ne recevaient aucun colis.

Sans doute, plus forts ou mieux nourris, eussent-ils presque tous montré autant de brutalité ou d'égoïsme qu'ils en subissaient les méfaits. Il est un point, cependant, sur lequel ils se distinguaient. Les hommes de l'Est recevaient les coups, non sans hurler quand ils étaient trop durs, mais sans surprise et sans révolte : c'était pour eux un des moyens naturels de la discipline, un exercice légitime de l'autorité. Quant à s'interroger sur le bien-fondé du châtiment, ils n'y songeaient même pas. Du moment qu'ils le subissaient, ils l'avaient mérité : ils ne voyaient pas plus loin. Ils ne comprenaient pas, sans doute, les raisons du pouvoir; mais le pouvoir n'a

pas à donner de raisons, et ceux qui pâtissent de la loi n'ont pas à la comprendre.

Pour les Français, il n'en allait pas de même. Je vérifiai ce que j'avais toujours pensé : la passion la plus vive, chez eux, et chez eux tous, celle qui survivait, toute personnalité abolie, était celle de la justice. La perte de la liberté les privait sans les révolter (et j'avais assez vu, avant mon arrestation, combien la masse des Français acceptait passivement la suppression des libertés du citoyen, s'accommodait des restrictions, des ordres et des interdictions également impérieux de Vichy et de l'occupant). L'égalité, pour eux, n'était qu'une formule; égaux dans le malheur, chacun d'eux ne rêvait que de décrocher quelque privilège, jalousait mais sans envie ceux qui avaient eu la fortune d'entrer au secrétariat ou simplement de travailler dans une baraque, à l'abri des intempéries. Pour la fraternité, cette niaiserie ne résistait pas aux exigences de l'instinct de conservation.

Mais les plus démunis, les plus avilis ne supportaient pas l'injustice. Je ne dis pas que, quand elle venait de nos maîtres, elle les poussait à la révolte, ni même — on l'a vu — à la haine : privés d'espoir, ils étaient résignés à subir. Mais l'injustice, supportée dans ses effets, était pourtant ressentie comme telle; et, telle, elle ajoutait à l'amertume de leur condition. Au contraire, l'injustice des traitements que leur infligeaient leurs compagnons de misère éveillait en eux un ressentiment durable. Non point, ou presque point personnel; non plus, d'ailleurs, que l'injure subie. La xénophobie, hargneuse ou dédaigneuse, qui est l'un des fonds du caractère français, trouvait là ample matière à s'exercer. Un vieux cultivateur dauphinois, maire de son village, renversé par un jeune Russe devant le lavabo auquel il avait péniblement accédé, un petit artisan rennais, coiffeur de son état, dépouillé par un Polonais de tous les *Lagermarks* qu'il avait gagnés en rasant les S. S., m'apportaient du Russe, du Polonais, une définition réduite, générale et impitoyable qui, par la simplicité de ses termes, l'ampleur de son objet et la rigueur de son jugement, compensait leur sentiment d'infériorité et consolait le battu, le volé du dommage éprouvé, sans diminuer, bien au contraire, leur colère et leur antipathie.

Tout, d'ailleurs, n'était pas faux dans cette généralisation simplifiée. Quand l'homme est presque converti à l'état de

bête, on peut parler de ses mœurs comme on fait de celles des animaux, et décrire l'espèce sans tenir compte des singularités de la personne, qui ont à peu près disparu. Il était loisible de dire : le Russe, le Polonais, le Hollandais, le Belge, le Français, étant bien entendu que l'on ne désignait ainsi que des êtres ramenés à leur plus simple et instinctive expression, quand, dans le dénuement moral où ils étaient réduits, on voyait affleurer les caractères essentiels et simples du peuple dont ils étaient issus, de ce moment de la vie d'un peuple dont ils avaient été extraits, comme leurs os saillant sous leur peau dessinaient le grossier relief du squelette. Dans cette seule occasion, dans cette rencontre unique où nulle personne interposée ne venait plus fausser les réflexes, ou les instincts nationaux — et toutes réserves faites d'autre part — on pouvait dire — car c'était également vrai de tous ceux qui s'abandonnaient — que le Russe se distinguait par son orgueil et sa brutalité, le Polonais par sa fourberie, sa vanité, son goût du larcin, le Danois par son égoïsme souriant, le Français par son égoïsme hargneux, son impuissant dédain et ses récriminations perpétuelles, le Hollandais par une telle nostalgie du confort et de l'abondance qu'il avait tôt fait d'en mourir.

Derrière ces impressions sommaires, on pouvait découvrir les signes de l'évolution sociale des peuples. L'étroite solidarité dont faisaient preuve les Russes était le reflet de l'esprit collectif ou des habitudes collectives qui animaient ou formulaient cette jeunesse, née depuis la révolution; de même que l'orgueil dont ils faisaient étalage était celui du vainqueur, plus méprisant pour ceux que l'ennemi avait vaincus ou soumis sans combat que pour l'ennemi lui-même, longtemps vainqueur avant d'être défait et qui, dans le lieu où nous étions esclaves, conservait encore tous les attributs de la force et son usage immodéré. A l'inverse, chez les Occidentaux, la solidarité ne jouait qu'entre les vrais chrétiens ou les vrais communistes, non pour les opposer, d'ailleurs, les uns aux autres, mais bien pour les confondre et provoquer une émulation de services mutuels. Pour ma part, je dus la vie, entre autres occasions, à l'entremise de mon ami communiste, le professeur Prenant, qui, me voyant dépérir dans la cave où l'hiver avait parqué le Kommando des tresses, réussit, grâce à un autre communiste, André, jeune avocat de Liége, investi de la confiance de l'administration, à me faire nommer fille

de cuisine chez les S. S., où, du moins, j'étais à peu près nourri et n'étais plus battu durant les heures de travail.

Mais c'était là solidarité chrétienne ou communiste, non point spécifiquement française ou belge. La donnée proprement française, il fallait l'aller chercher chez les paysans, gardiens exemplaires de l'individualisme national. On les a vus âpres au travail, supportant mal qu'on les contraignît au sabotage et moins bien encore à partager le produit de leur industrie avec les malhabiles ou les bavards. Chez eux, l'individualisme, dépouillé de toute élévation et de toute exigence personnelle, se réduisait à un égoïsme sordide, hargneux et méfiant, doublé d'avidité : aussi résolus à refuser quelque aide qu'on leur demandât que prompts à la réclamer pour eux-mêmes. Même chez les meilleurs d'entre eux (car il en était d'obligeants) on sentait le calcul, la balance de l'avoir et du doit : tout service rendu était une créance. Même s'ils avaient la certitude qu'elle ne serait jamais payée, leur désintéressement réel s'accompagnait virtuellement d'un compte, d'une traite tirée sur l'impossible, d'une sorte de mise en ordre d'écriture.

Je m'en voudrais d'oublier ce vieux paysan qui, durant les quinze jours où il fut mon voisin de châlit, fit tous les matins ma paillasse. Il faisait aussi celle d'un manchot. Il n'attendait rien de nous. Pourtant son zèle ne se déployait pas par seule bonté d'âme. Il lui fallait d'abord à tout prix occuper ses mains, il ne pouvait supporter de demeurer oisif; si le temps lui en avait été laissé, il eût troussé une demi-douzaine de grabats sans prendre souci le moins du monde de ceux qu'il eût ainsi dispensés d'une telle corvée. A cette complaisance impersonnelle s'ajoutait le plaisir plus particulier de nous faire sentir la pitié moqueuse et glorieuse que lui inspirait l'infirmité du manchot et ma propre maladresse. Tout cordial qu'il fût, je n'ai jamais entendu tomber de ses lèvres, en faveur de personne, un mot de compassion, une phrase de réconfort. Bonhomme, il n'avait aucune bonté; muré, imperméable, il ne portait intérêt qu'à lui-même, même alors qu'il accomplissait des gestes généreux. Il était des meilleurs de ceux-là, aussi des mieux défendus, ne rencontrant pas un bout de ficelle sans la mettre dans sa poche avec le sentiment joyeux de gain, tout content d'avoir réussi une bonne affaire quand, s'apercevant au réveil que son voisin

était mort dans la nuit, il lui râflait la plus chaude de ses deux couvertures, l'autre suffisant bien pour un cadavre.

Quand je dus le quitter, fort ennuyé d'avoir à prendre soin moi-même de ma paillasse, le vieux paysan m'invita à l'aller voir dans son village de l'Isère : on y ferait bombance. Il ne doutait pas de rentrer; cette aventure où il avait été jeté lui produisait, je crois, l'effet d'un procès mal engagé, qu'il finirait pourtant par gagner. Il suffisait, en attendant, de s'accommoder de son mal : le bon droit, soutenu par la ruse, la prudence, une patience infinie, l'emporteraient enfin.

C'est lui qui fut emporté. Et de la plus triste façon pour un paysan à demi montagnard, dont la terre était l'unique passion : il périt en mer, au large de Lübeck, avec des milliers d'autres dont les corps roulent entre deux eaux de la Baltique.

Les étrangers, de leur côté, se faisaient des Français une idée aussi simple, mais qui comportait quelques erreurs de jugement, car elle n'était pas fondée sur l'observation des réflexes instinctifs, mais, ou bien sur des préjugés, ou bien sur un comportement accidentel. J'ai dit que les Allemands faisaient courir sur nous, avec un grand succès, le slogan : « Français, beaucoup manger, pas beaucoup travailler », ce qui était stupide, car nous mangions moins que les autres, et si nous travaillions le moins possible, ce n'était pas par indolence. Même s'agissant d'observations élémentaires, il y faut apporter un minimum de culture et d'esprit dont les gens de l'Est était à l'envi dépourvus. Vivant de préceptes, et de pensée fort peu agile, moins libre encore, un slogan les satisfaisait pleinement et remplaçait une curiosité périmée, fatigante et suspecte.

De même, les Français avaient la réputation d'être très sales. Or, il est vrai que les Français n'ont pas grand souci de la propreté ni des règles de l'hygiène, comme il est vrai qu'ils sont gourmands. Mais ceux qui les accusaient ainsi ne pouvaient le savoir. Car, précisément, ceux qui se résignaient à leur crasse et ne tentaient même pas l'inutile effort d'accéder aux lavabos étaient, dans le courant de la vie, les plus soignés. Privés de toutes leurs commodités habituelles, la toilette, au lieu d'être un moment agréable et revigorant, devenait pour eux un labeur plein de risques et, dans le meilleur cas, mal récompensé, car ils ne possédaient ni savon, ni serviette. Ils préféraient renoncer; pas plus gênés, d'ailleurs, par leurs pieds boueux et leurs ongles noirs que par les loques qu'ils

portaient ou le travail manuel auquel ils étaient astreints : la saleté faisait partie d'un ensemble insolite, elle était un élément de ce composé de misère qu'ils avalaient comme une drogue, sans détailler son amertume.

Parmi les principes du refus, par l'application stricte desquels je me protégeais contre tout contact avec cet univers sordide où l'on prétendait nous limiter, l'un d'eux, d'apparence assez comique, portait d'excellents effets. Quand, aux heures de repos, je voyais traîner sur la place deux clochards bien miteux et piteux, qui ne se connaissaient pas, je faisais les présentations avec le même naturel que si nous nous rencontrions à un dîner ou dans un cercle. Il suffisait de les nommer : « Colonel X***; X***, préfet de... » pour que les deux haillonneux se redressent, se saluent, se serrent la main avec une cérémonie adoucie de cordialité. Sur quoi la conversation s'engageait, qui ne laissait pas d'être mondaine. J'ai pu ainsi parler de Proust ou des acquisitions de la Bibliothèque nationale avec des gens qui avaient oublié, l'un qu'il était un amateur lettré, l'autre que, quatre mois plus tôt, il dépouillait, dans son fauteuil de conservateur, les inédits de Louis Veuillot. Durant quelques minutes, le décor s'effaçait, le passé se reliait à l'avenir, mes bonshommes se retrouvaient. Ce rappel d'un monde libre et aimable aurait pu leur être fatal, si l'on songe avec quel soin nous nous appliquions à écarter de nous de trop tentantes images. Le résultat était inverse. Au lieu de les déprimer, ce retour fortuit et passager dans leur ordre familier leur rendait la conscience d'eux-mêmes et le sentiment, souvent bien affaibli, de leur dignité. Du coup, ils osaient penser que la guerre prendrait bientôt fin et que cet état où nous étions réduits n'était définitif que pour ceux qui l'acceptaient tel. Un homme n'est vraiment déchu que s'il signe son abdication.

Je n'acceptais pas sans peine l'incompréhension — allant jusqu'à l'antipathie — qui séparait les détenus de peuples différents. Elle me paraissait d'autant plus absurde et injuste que je la voyais céder dès que ces étrangers disposaient d'un langage commun et pouvaient échanger autre chose que des injures, des bourrades ou des coups. L'hostilité, même instinctive, ne résiste guère à la connaissance (ou alors devient personnelle et s'alimente d'autres raisons); elle se mue parfois en cordialité, plus souvent en surprise, tant les mœurs de

pays ou de régimes différents sont, dans ce siècle de lumières, ignorées de presque tous, objet d'étonnement, d'habitude amusé : car ce qui frappe et qu'on retient, ce ne sont pas les traits communs à tous ceux qui vivent dans un même temps, ce sont les différences, et les plus pittoresques. La plupart des hommes ne vont pas au delà de ce qui nourrit leur curiosité, et s'attachent davantage à ce qui les surprend qu'à ce qui les rapproche : vite satisfaits et craignant de réfléchir. A leur insu, pourtant, ils se rapprochent, et par leurs ressemblances bien plus que par leur amusement. Je ne crois pas du tout que l'homme soit, de nature, un loup pour l'homme : il faut, pour faire le loup, qu'il sorte de sa nature et tourne à la bestialité. A la vérité, les occasions en sont fréquentes, et l'on y cède volontiers. Ici, c'était la loi courante.

En revanche, l'injustice venue des S. S., des *Kapos*, des *Vorarbeiters*, des chefs de block, des *Stubendiensts* et de toute la moindre racaille investie de quelque autorité qui nous pendait aux chausses, me comblait d'aise. Tout ce qui les abaissait m'exaltait. Je dois l'avouer : j'aurais souffert de les voir inégaux au dégoût qu'ils m'inspiraient; et, de tous les sentiments, celui que j'aurais accueilli avec la plus grande déception et le plus grand regret eût été une indulgence justifiée. Dieu merci, je ne risquais rien de ce genre : ils s'employaient avec une invention continue à dépasser le pire.

Le dernier et le plus savoureux plaisir de cet ordre qu'il me fut donné de connaître durant mon séjour au kommando des tresses fut entièrement pur, car j'en étais la seule victime. Le chef du block 15 où j'étais parqué s'avisa un soir que ma paillasse était mal faite. C'était faux; les couvertures étaient aussi lisses qu'un tapis de billard, les coins tombaient aussi droits et raides que si une tringle les eût soutenus. Cette réussite était le chef-d'œuvre quotidien de mon paysan dauphinois.

Il n'importe; le chef de block avait décidé que cette paillasse faisait des plis. Il m'en coûta cinq coups de schlague, que je reçus accroupi sur mes couvertures, la chemise relevée.

La schlague n'était que de caoutchouc creux. Maniée par un poignet vigoureux au service d'un cœur résolu, elle cinglait fort mais la douleur était brève. Séduit et tout excité par cette

injustice, je me mis à réciter tout haut quelques vers des *Géorgiques*, que m'offrait ma mémoire :

Tuque ades, incoeptumque una decurre laborem,
O decus, o famæ merito pars maxima nostrae.
Maecenas, pelagoque volans da vela patenti (2).

Sur quoi, le dernier coup bien donné, bien reçu, je me retournai, le rire aux lèvres. Le rustre dut penser que j'étais un peu fou. En tout cas, ma gaieté fut contagieuse; le visage épanoui, il me tendit la main, que je me gardai, on pense bien, de refuser. Il s'en fut tout content; il avait bien fait son métier, j'avais bien fait le mien.

C'était aussi mon avis.

Le lendemain, la nuit à peine tombée, j'entendis appeler mon numéro. Je me levai, fort inquiet : les surprises n'étaient jamais bonnes. André me donna la nouvelle : j'étais « piqué » avec douze cents autres, pour établir un kommando du côté de Lübeck.

Une heure plus tard, ayant troqué mes loques contre le « rayé » dont on affublait ceux qui sortaient du camp, et mes claquettes contre des souliers fleuris dont le cuir était découpé dans un sac de dames, je m'endormis paisiblement dans le block réservé aux départs, où l'on était dispensé de se lever en cas d'alerte.

(2) O toi qui fais toute ma gloire, à qui je dois ma renommée, Mécène, viens me soutenir dans une entreprise si pénible et daigne t'embarquer sur cette mer immense où je cours.

(*Géorgiques*, livre II, vers 38-41.)

LE MYTHE
DES TERREURS DE L'AN MILLE

par FERDINAND LOT.

Ces terreurs ont pu s'autoriser de l'Apocalypse dite de saint Jean (chap. xx) :

« Et je vis descendre du ciel un ange qui avait la clef de l'abîme et une grande chaîne à la main. Et il prit le dragon, l'ancien serpent qui est le diable et Satan et l'enchaîna pour mille ans. Et il le jeta dans l'abîme qu'il ferma et scella sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations jusqu'à ce que ces mille ans fussent accomplis; après quoi il put être délié pour un peu de temps. Et je vis les trônes et les personnes qui s'y assirent et la puissance de juger leur fut donnée. Je vis encore les âmes de ceux qui avaient eu la tête tranchée pour avoir rendu témoignage à Jésus et pour la parole de Dieu et qui n'ont point adoré la bête ni son image, ni reçu son caractère sur le front ou dans les mains, mais ont vécu et régné avec Jésus-Christ pendant mille ans. Les autres morts ne sont point rentrés dans la vie jusqu'à ce que ces mille ans soient accomplis. C'est là la première résurrection. Heureux et saint est celui qui aura part à la première résurrection; la seconde mort n'aura point de pouvoir sur eux, mais ils seront prêtres de Dieu et de Jésus-Christ et ils régneront avec lui pendant mille ans. »

Mais quel est le point de départ de ces mille ans? Et puis, s'agit-il d'années solaires? Dès le v[e] siècle saint Augustin, dans la *Cité de Dieu* (chap. xx, p. 7), se préoccupe du problème. Se fondant sur les Evangiles et les Psaumes, il montra que *mille* doit s'entendre d'un nombre indéfini ou encore de mille générations, non de mille années solaires. Si bien qu'à travers les siècles il n'apparaît pas que les docteurs de l'Eglise aient lié l'arrivée de l'Antéchrist et la fin du monde avec l'année 1000 après la naissance du Christ (1).

(1) Je n'ai pas à traiter le Millénarisme. On trouvera un exposé substantiel par dom H. Lerclercq dans le *Dictionnaire de Liturgie et d'Archéologie*

Il faut tout d'abord écarter de l'examen du problème des appréhensions analogues à première vue, très différentes en réalité.

C'est ainsi que vers le milieu du xe siècle des clercs lorrains consultant un comput s'aperçurent qu'en l'an 970 le Vendredi Saint tomberait le même jour que l'Annonciation. Comment la mort du Christ pouvait-elle coïncider avec sa conception? Ce mystère ne pouvait être que le signe que la fin des temps était proche. Abbon, alors simple moine à Saint-Benoît-sur-Loire, mais déjà réputé pour son savoir, fut invité par son abbé Richard (960-975) à s'occuper de ce problème. Il s'en tira aisément en faisant observer que cette coïncidence s'était déjà produite plusieurs fois, notamment en 908, et que le monde ne s'en était pas porté plus mal.

Il faut également mettre de côté les textes où la fin du monde est annoncée comme proche, sans que cette fin soit unie expressément avec l'An Mille. Des craintes de ce genre se sont produites à toutes les époques de l'histoire et se produisent encore aujourd'hui et ce serait un long travail que d'en faire le relevé.

Il est probable que la majorité des premiers chrétiens était persuadée que le monde n'avait plus que peu de temps à vivre. Assoupie, cette croyance renaissait à travers les siècles quand les malheurs qui affligent l'humanité, guerres, famines, épidémies, allaient à l'excès. Ou encore lorsque les vices du « siècle » mettaient au désespoir les esprits religieux. C'est ainsi que Grégoire de Tours composant, vers 576, son prologue à son *Histoire des Francs* annonce la fin des temps maudits où il vit. En 587, sainte Ragedonde fait de même dans son testament.

Cette croyance semblerait répandue si l'on s'en fie aux chartes consignant des donations, échanges ou ventes. Il nous en est resté 35 exemples de 585 à 985, mais aucun, chose incompréhensible, pour la période critique, celle qui va de 985 à 1000. On en retrouve encore une dizaine jusque vers 1070, ce qui prouve que la crainte n'est pas spécialement attachée à l'An Mille.

Les témoignages d'une tout autre nature qu'on invoque en faveur des terreurs de l'An Mille sont aussi peu probants. Contentons-nous de ceux du xe siècle :

1° On trouve exprimée la crainte de la fin du monde dans une lettre de Dodon, évêque de Verdun de 881 à 923. Elle est provoquée par les affreuses dévastations des Hongrois qui envahissent l'Allemagne au début du xe siècle. L'évêque se

chrétienne de dom Cabrol et dom Leclercq, t. XI, 1re partie (1933), p. 1182 à 95. Le Millénarisme n'a rien de commun avec le sujet dont il est traité ici : c'est la croyance que la fin du monde sera précédée d'une période de félicité : le Messie reviendra et régnera dans la gloire mille années.

demande s'ils ne représentent pas le peuple de Gog, avant-coureur de l'Antéchrist dans l'Apocalypse. Visiblement aucun rapport avec l'An Mille.

2° Dans les actes d'un concile de la province de Reims, tenu à Trosly en 909, on lit : « Les villes sont dépeuplées, les monastères brûlés ou pillés, les campagnes réduites en solitude. Sur nous, évêques, pèse une charge pastorale qui devient de plus en plus lourde, à mesure qu'approche le moment de rendre compte de l'office pastoral à nous confié et du profit qu'on en aura tiré. Il va venir le jour terrible en sa majesté où comparaîtront les pasteurs avec leurs troupeaux devant le Pasteur Suprême. »

Nous sommes encore loin de l'An Mille auquel nulle allusion n'est faite et la responsabilité des pasteurs vis-à-vis de leurs troupeaux et du Très-Haut est un thème courant de littérature parénétique. On en trouvera maint exemple dans les sermons de Bossuet, de Bourdaloue, de tous les orateurs sacrés.

4° En l'année 960, Otto Ier, roi d'Allemagne, tint à Wurtzburg une grande assemblée. On y vit paraitre un ermite de Thuringe, nommé Bernard. « Abusé par ses propres illusions ou inspiré par l'Esprit, il disait que le jour était proche où le monde allait être consumé, selon ce que Dieu lui avait révélé... Les uns le tenaient pour un prophète inspiré, les autres pour un imposteur ou un fou et se moquaient de lui. »

Cette anecdote ne se rencontre pas dans un texte contemporain, mais dans les *Annales Hirsaugienses* dues à Jean de Tritheim qui les a composées cinq siècles plus tard. Avait-il à sa disposition des témoignages du temps passé perdus par la suite, ou était-il un mystificateur? Les critiques allemands penchent vers cette dernière supposition : l'historien Meginfred dont s'autorise Tritheim pour les histoires qu'il raconte pour les xe et xie siècles semble un personnage fictif. Quoi qu'il en soit, même si l'anecdote est tirée d'un témoignage contemporain, elle n'implique pas la croyance à l'An Mille, bien au contraire. Pour l'ermite Bernard la fin du monde est proche. Prédiction malencontreuse, car le roi Otto prépare en ce moment l'expédition d'Italie qui lui vaudra la couronne impériale deux années plus tard.

5° Au milieu du siècle la reine Gerberge, épouse du roi de France Louis d'Outremer, désira savoir à quel signe on reconnaîtrait la venue de l'Antéchrist et la durée de son pouvoir avant le Jugement Dernier. Elle eut recours à Adson, abbé de Montierender en Champagne, auquel elle s'adressait dans ce genre de difficultés. Il lui donna une consultation dans son *Libellus de Antechristo,* composé entre 949 et 954. Sur la durée du règne de l'Antéchrist la réponse est aisée. Christ

lui-même a déclaré l'ignorer, le Père s'étant réservé ce secret (Marc, XIII, 32). L'arrivée de l'Antéchrist ne peut se produire que lorsque l'Empire romain s'en ira en lambeaux. Adson est visiblement sous l'influence du concept des Six Ages du monde. Le sixième et dernier sera l'Empire romain. Il disparut, en Occident du moins, en 476. Est-ce l'année de la fin du monde? Non pas. Dans l'idée des gens instruits de ce temps, l'Empire doit se poursuivre idéalement (*imaginarie*). Il ne peut mourir, il n'en a pas le droit.

L'Empire a été ressuscité par Charlemagne le 25 décembre 800, et puis il a cessé d'être à l'époque où écrit Adson. Est-ce signe de la fin des temps? L'abbé le nie : l'Empire se soutient par les rois des Francs. Et il termine par cette vision : « Un roi des Francs possédera à la fin des temps l'Empire romain tout entier. Il sera le dernier et le plus grand des rois. A la fin il ira à Jérusalem et déposera sceptre et couronne sur le mont des Oliviers. Alors seulement ce sera la fin de l'Empire romain et chrétien.

Adson ne se doutait guère que sa prophétie serait bientôt réalisée, quoique d'une façon fort différente. En 962 le propre frère de la reine Gerberge, Otto Ier, roi d'Allemagne, encore appelée France Occidentale, ceignit la couronne impériale et fonda un Empire qui fut l'Etat le plus considéré de l'Europe jusqu'à la mort de Frédéric II en 1250. Il est évident que l'abbé de Montierender n'envisageait pas la fin du monde pour l'An Mille. Et pas davantage les peuples soumis au nouvel empereur et à ses descendants. C'est sans doute ce qui explique que les préoccupations relatives à la fin des temps soient si rares en Allemagne, en Italie, dans le royaume d'Arles.

6° Une « prose » écrite sur la garde d'un manuscrit de l'abbaye d'Aniane en Languedoc peut être de la fin du Xe siècle. Elle est saisissante. Ch. Pfister en donne la traduction suivante : « Ecoute, terre, et toi, abîme des vastes mers, prête l'oreille; homme, fais silence. Que tout ce qui vit sous le soleil entende ma parole. Il vient. Il est proche le jour de la colère suprême, jour d'horreur, jour d'amertume où le ciel disparaîtra, le soleil rougira, la lune changera son disque, la clarté du jour s'éteindra dans les ténèbres, les étoiles tomberont du firmament... une étoile détachée du ciel crèvera l'abîme, avertissant les réprouvés par un signe précurseur. Alors s'élanceront les sauterelles d'une espèce jusque-là inconnue, semblables à des chevaux armés pour la guerre, la tête couverte d'un casque, le corps revêtu d'une cuirasse, la queue aiguisée en dard de scorpion; leur face est la face de l'homme. Le bruissement de leurs ailes est comme la voix des eaux; leur dent est comme la dent du lion. Elles volent

avec rapidité, rugissent comme les quadriges. Elles portent l'ange de l'abîme; son nom en hébreu est Abbaden, en grec Apollon, en latin l'Exterminateur. Cinq mois durant il sera le fléau des pervers. » Et le traducteur d'ajouter : « Mais, à supposer que ce chant appartienne bien au xe siècle, que prouve-t-il? Ce que prouve le *Die irae,* que le Christianisme a cru à la fin du monde et au jugement dernier, comme il y croit encore... mais nul ne peut savoir quand viendra le Fils de l'homme (Thessal., IV, 2) (2). »

La majorité des esprits croyant à la fin du monde n'a pas fixé cette date de l'An Mille pour la raison même qu'ils la croyaient imminente.

Cependant la fixation de cette fin en l'An Mille a rencontré des partisans. On invoque des exemples à l'appui, d'ailleurs en petit nombre.

1° Tout d'abord celui de Tritheim dont on vient de parler. Dans les *Annales d'Hirschau,* on lit sous la date de 1000 : « Violents tremblements de terre dans l'Europe entière qui renversent de beaux et solides édifices. Horrible comète. A sa vue beaucoup crurent voir là l'annonce du jour suprême et furent glacés d'effroi. En effet, depuis bien des années ils s'étaient abusés en se persuadant que la fin du monde viendrait en l'An Mille. »

On vient de dire le peu de confiance qu'inspire ce compilateur qui a écrit vers l'an 1500. Le tremblement de terre imminent, la crainte, tout cela sent l'invention. Et puis est-il sûr même que ce passage soit de Tritheim? S'il est dans l'édition de ses *Annales Hirsaugienses* publiée à Saint-Gall en 1690 (T. I, p. 143), il ne figure pas dans l'édition princeps donnée à Bâle en 1559.

2° Un autre témoignage, souvent invoqué, est celui d'une *Chronique* mise sous le nom de Guillaume Godel, moine limousin du XIIe siècle. On sait aujourd'hui qu'elle est due en réalité à un moine d'origine anglaise ayant résidé en Berry et en Sénonais et qui a écrit en 1173. Quoi qu'il en soit, on lit : « En nombre de lieux un bruit se répandit qui sema chez beaucoup la crainte et la tristesse, que la fin du siècle arrivait. Ceux dont l'esprit était le plus sain s'appliquèrent à corriger leur vie. » L'année sous laquelle est rapporté ce bruit n'est pas l'An Mille, mais l'an 1010.

Ce témoignage, comme le précédent, est donc à écarter du débat.

3° Au contraire, celui d'Odon, abbé de Cluny, est à retenir. Il redoute, semble-t-il bien, la fin du monde en l'An Mille dans ses sermons, ainsi celui sur saint Benoît, dans ses *Collationes,* dans sa *Vie de saint Géraud d'Aurillac.*

(2) *Etudes sur le règne de Robert le Pieux* (1885), p. 325.

Mais Odon est assez loin de l'An Mille : il est mort le 18 novembre 942. Dira-t-on que ses écrits ont pu exercer, du moins, leur influence sur la croyance à l'An Mille comme terme ultime de ce monde? Il n'est pas impossible. Mais une influence limitée au monde des clercs, d'une partie, et peu profonde.

On aurait tort de s'imaginer que les annonces de ce genre exercent une impression durable, même sur les fidèles les plus pieux. Des avertissements émanés d'une autorité infiniment plus considérable que celle d'un abbé, même d'un saint abbé, ont retenti :

« De vos jours — il n'est que trop vrai malheureusement, *les nations ont frémi et les peuples ont médité des projets insensés contre le Créateur...* Qui fait ces choses a droit de craindre qu'une telle perversion des esprits ne soit le commencement des maux annoncés pour la fin des temps et comme leur prise de contact avec la terre. Qui fait ces choses a le droit de craindre que le fils de perdition dont parle l'Apôtre, n'ait déjà fait son avènement parmi nous... L'homme, et c'est là, au dire des mêmes apôtres, le caractère même de l'Antéchrist, l'homme avec une témérité sans nom a usurpé la place du Créateur en s'élevant au-dessus de tout ce qui porte le nom de Dieu. »

Qui tient ce langage? Le Pape Pie X dans l'encyclique *E Supremi* du 4 octobre 1903.

Une encyclique n'impose pas de dogmes. Mais ses avertissements et ses conseils doivent être considérés avec le plus grand respect et médités par les vrais catholiques. Avez-vous souvenir, vous qui étiez en âge d'observer en 1903, qu'il se soit produit la plus légère différence dans le comportement de vos parents ou amis catholiques? Le père de famille s'est-il dit : Si l'année de l'Antéchrist est proche, pourquoi me tourmenter à propos du mariage de ma fille, de l'établissement de mon fils? Autant renoncer au projet de me bâtir une maison pour mes vieux jours. A quoi bon faire mon testament? A Rome même les intrigues pour la pourpre ou la tiare ontelles brusquement cessé? La vie a été plus forte et son torrent a emporté toute appréhension, au xxe siècle comme au xe.

4° Dans le traité intitulé *Apologeticus,* dédié aux rois Hugues Capet et Robert II (987-996 et 996-1031), Abbon, abbé de Saint-Benoît-sur-Loire, raconte que, dans sa prime jeunesse, il entendit prêcher au peuple dans une église de Paris que la venue de l'Antéchrist serait pour l'An Mille, et que le jugement dernier viendra peu après. Cette erreur, et aussi celle des Lorrains touchant la coïncidence de l'Annonciation et du Vendredi Saint, décidèrent feu l'abbé Richard (mort en 973) à engager le jeune Abbon à une réfutation. C'est ce qu'il

fit en s'autorisant de Daniel, de l'Ecriture, de l'Apocalypse. Abbon né en 945 étant très jeune (*adolescentulus*) quand il entendit le prêche fâcheux, celui-ci dût être prononcé vers 960, au plus tard vers 965. Ainsi un courant en faveur de l'An Mille se continuait en dépit des réfutations inaugurées par saint Augustin, mais ce courant était mal vu, et quelque peu hétérodoxe.

5° Mais le texte le plus souvent invoqué — et comme décisif — est celui de Raoul le Glabre, moine bourguignon, qui termine en l'an 1044 ses *Cinq livres d'histoires.* Il commence son livre III à l'An Mille, et au chapitre IV intitulé : « De la construction de basiliques dans le monde entier », il s'exprime en ces termes : « Trois ans environ après l'An Mille il arriva que presque partout, mais surtout en Italie et en Gaule, on se mit à construire des églises nouvelles, bien que la plupart fussent convenablement édifiées, donc sans utilité, mais chaque nation chrétienne disputait à l'autre l'avantage d'avoir les plus belles. C'est comme si le monde, secouant sa vétusté, avait revêtu, de-ci de-là, le blanc manteau des églises. »

On en a conclu que si cette fièvre de construction s'était manifestée dans les années qui ont suivi l'An Mille, c'est que les populations voulaient manifester ainsi leur reconnaissance d'avoir échappé au désastre. S'il en était ainsi, Raoul n'eût pas manqué de le dire et il ne dit rien de pareil. D'ailleurs, pour lui, il y a deux Ans Mille, le premier après la Naissance, le second après la Passion. Celui-ci l'intéresse infiniment plus. A l'approche de l'année 1033, observe-t-il (l. IV, ch. I), les esprits se doutèrent qu'il se passerait des événements extraordinaires, et en effet, le très pieux empereur Henri II mourut en 1032. Mais d'autre part, la millième année après la Passion valut au peuple de beaux avantages. Depuis trois ans une famine atroce régnait en Gaule par suite des intempéries et « l'on croyait que l'ordre des saisons et les lois des éléments, qui jusqu'alors avaient gouverné le monde, étaient retombés dans le chaos et que le genre humain allait disparaître (l. IV, ch. XIII). L'ordre, bien au contraire, fut rétabli en l'an 1033. La miséricorde divine ramena paix, abondance et joie. »

Ainsi, pour Raoul, les années 1000 et 1033 sont marquées par des événements tristes et heureux, mais qui n'ont pas de rapport avec une croyance à la fin du monde : celle-ci est indépendante du millésime. Elle est suscitée par une famine particulièrement désastreuse ou encore par l'interprétation d'un fait. Il en est d'inattendus. Ainsi en 1028 il y eut affluence de pèlerins au tombeau du Christ. Certains en

conçurent des alarmes : si les nations marchent vers l'Orient ne vont-elles pas à la rencontre de l'Antéchrist!

L'An Mille pour Raoul n'offrè rien de particulier en lui-même. Il voit le troisième mariage du roi Robert II, mariage qui attire à la suite de la reine Constance des gens du Midi, êtres légers, immoraux qui introduisent dans la « France » et même la vertueuse Bourgogne des modes ridicules et indécentes.

La Chrétienté manifeste-t-elle par des actes qu'elle est sous le coup d'une attente effroyable? En aucune manière. D'abord, et c'est la chose la plus significative, elle bâtit. Quoi qu'en dise Raoul le Gabre, la folie de la bâtisse n'a pas commencé trois ans environ après l'An Mille, mais sensiblement plus tôt. On a relevé que 112 bâtiments furent édifiés entre 950 et 1000, dont 17 entre 980 et 1000 : Notre-Dame d'Etampes, Saint-Frambourg de Senlis, Saint-Flour le furent en 996, Ahun de Limoges, Villeneuve-lès-Avignon en 997, Notre-Dame de Carcassonne, Neauphle-le-Vieux, les Saints-Gervais et Protais à Mende en 999. Et cette énumération pourrait être fortement prolongée grâce aux travaux de l'archéologue catalan Puig y Cadafalch.

Dans l'ensemble du monde chrétien, les princes, grands ou petits, s'agitent, se trompent, se font la guerre, pillent les biens d'Eglise. Le train ordinaire du monde se continue. En France, le roi Robert épouse sa cousine et se fait excommunier. Le jeune empereur Otto III, après avoir parcouru ses vastes Etats, passe les Alpes, s'installe à Rome sur l'Aventin et s'imagine qu'il va régenter un empire romain ressuscité.

Le monde de l'Eglise est-il inquiet? Dans son ensemble il n'y paraît guère. L'ambitieux auvergnat, Gerbert, l'homme le plus savant de son temps, passe de l'archevêché de Reims à celui de Ravenne, puis revêt la tiare. Loin de songer à la fin du monde il songe à le diriger en dominant son élève le jeune empereur et il prend le nom significatif de Sylvestre, qui rappelle le nom du pape contemporain de Constantin le Grand. Ses prédécesseurs immédiats et lui-même ont publié nombre de bulles : nous en avons conservé 150 de l'an 970 à l'an 1000. Pas la moindre allusion à l'année terrible.

Les conciles sont fréquents. En France ils se succèdent : à Charroux en Poitou (989), au Puy-en-Velay (990), à Narbonne (990), à Anse en Lyonnais (994), à Poitiers (1000). Tous ont un même but : tenter d'établir la paix que troublent les guerres privées et les pilleries des seigneurs. S'ils pensaient à la fin des temps ils laisseraient aller les choses. En 998 il se tient à Rome un concile : le roi de France Robert II a commis un grave péché : il a épousé une cousine éloignée, Berthe; il est frappé d'une pénitence de sept ans; le concile

a oublié que la fin du monde interromperait cette pénitence. En cette même année le pape Grégoire V l'oublie quand il assure l'abbaye Lorsch de la protection de la papauté pour la suite des temps.

Les sources annalistiques devraient mettre l'An Mille au premier plan de leurs préoccupations. Il n'en est rien. En France, Richer, moine de Saint-Rémy de Reims, ajoute des notes à ses *Quatre livres d'histoire* qui vont jusqu'à la mort de Hugues Capet. Son manuscrit autographe nous a été conservé : rien. De même les annales allemandes ou anglaises poursuivent leurs récits composés de faits enregistrés bout à bout : rien.

Il existe des chroniques composées peu de temps après l'An Mille. Ainsi celles d'Aimoin, d'Odoran de Sens, etc., en France : rien. Le même Aimoin a écrit des *Miracles de saint Benoît*. Sous l'An Mille il note avec satisfaction que son monastère a recouvré le château de La Brosse qui lui avait été ravi. Rien non plus dans les chroniques allemandes, sauf chez Thietmar de Mersebourg. L'An Mille le ravit, lui : en cette année « on vit briller sur le monde un matin radieux » ! Rien dans la chronique d'Adémar de Chabannes, né en 988, qui la termine en 1028.

De grands et saints personnages sont morts un peu avant ou un peu après l'an 1000. Ainsi saint Mayeul, abbé de Cluny (993), l'impératrice Adélaïde (27 décembre 999), Abbon de Saint-Benoît (1004), le saint évêque d'Hildesheim en Saxe, Bernward. Ils ont été l'objet de biographies au lendemain de leur fin. Pas la moindre allusion à l'année redoutable.

Du XIe au XIIIe siècle il a existé quantité d'*Histoires universelles* prenant de la création du monde ou de la naissance du Christ jusqu'à l'époque de l'auteur : Hermann le Contrefait de l'abbaye de Reichenau, dans l'Allemagne du Sud, qui dirige de 1048 à 1054; Marianus Scotus, qui écrit à Cologne en 1080; Hugues de Flavigny, qui pousse jusqu'à 1102; Sigebert de Gembloux, du Hainaut, le plus célèbre de tous, qui termine en 1105; — Ekkehard d'Aura (diocèse de Wurzbourg) qui rédige entre 1111 et 1125; Honorius Augustodunensis, d'Augsbourg, qui rédige entre 1122 et 1137; Hugues de Saint-Victor entre 1143 et 1145; Otto de Freisingen, mort en 1158; Richard de Poitou, qui donne deux rédactions poussées jusqu'en 1153, puis 1174; le soi-disant Guillaume Godel dont on a parlé; le normand Robert de Torigny qui va jusqu'à 1186; Nicolas d'Amiens qui va jusqu'en 1204; la chronique anonyme de Laon due à un Prémontré d'origine anglaise, jusqu'en 1219; Robert d'Auxerre qui s'arrête à 1181, puis pousse jusqu'en 1211; la *Chronique de saint Martin de Tours* jusqu'en 1196. On allait oublier Helinand, moine de Froidmont, mort en 1215;

Guy de Bazoches, mort en 1203; le copieux Aubry de Trois-Fontaine qui s'arrête à 1244; Géraud de Frachet qui pousse jusqu'à 1268 et 1271, le plus médiocre de tous et le plus répandu. Enfin l'énorme encyclopédie le « Grand miroir » (*Speculum majus*) de Vincent de Beauvais dont la Troisième partie, le *Speculum historiale*, a deux éditions, l'une de 1244, l'autre de 1250. Et l'on ne parle que des *Grandes chroniques* et autres compilations relatives à l'histoire de la France. Nulle part il n'est question des terreurs de l'An Mille. S'ils en avaient trouvé trace dans les ouvrages antérieurs dont ils s'inspiraient ils n'auraient pas manqué de nous le dire, étant friands de rapporter des événements singuliers.

A partir du règne de Louis XII on imprime des *Histoires de France*. Nulle d'entre elles aux XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles ne connaît les terreurs de l'An Mille.

Nous sommes donc autorisés à conclure qu'elles n'ont pas existé, ou bien que si elles se sont produites chez certains esprits, elles ont été le fait d'une très faible minorité, car nulle trace n'en est demeurée dans les textes.

Mais si rien n'autorise à donner à l'An Mille un rôle capital dans les préoccupations touchant la fin du monde, ces préoccupations n'en ont pas moins existé, puisque environ trente-cinq chartes qui s'espacent entre 587 et 985 portent la phrase que le donateur se dessaisit de biens fonds « parce que la fin du monde approche ». Est-ce bien sûr? Si le donateur croit la fin du monde proche, le donataire, lui, n'y croit pas, à coup sûr, puisqu'il accepte des biens fonds. Il y aurait même de sa part une escroquerie, un abus de confiance, car c'est lui visiblement qui aurait inspiré cette crainte au donateur. Mais ce serait supposer chez ce donateur un aveuglement invraisemblable. Si stupide qu'on puisse le supposer il n'eût pas manqué de dire à l'établissement ecclésiastique, « si la fin du monde est proche, qu'avez-vous besoin de ma fortune » ?

Dans la réalité des choses, ce n'était qu'une formule, une variante appuyée de celle qui revient, elle, des milliers de fois : « J'entends changer les biens terrestres et passagers pour des biens célestes et éternels. » Rien n'étonne quand on est familiarisé avec la stylistique du Moyen Age. Tout acte écrit, bulle de pape, diplôme royal ou impérial, charte épiscopale, abbatiale, ducale, comtale, particulière, doit se conformer à des règles strictes. L'exposé et le dispositif, la substance de l'acte, que ce soit vente, achat, échange, donation, doit être précédé d'un préambule développant une idée d'ordre politique, moral, religieux. Les préambules les plus employés exposent une idée religieuse, d'autant plus que dans le Haut Moyen Age ce n'est pas le concédant (quand il est un simple particulier) mais le donataire, établissement épis-

copal ou monastique, qui a sa chancellerie, ses scribes. Et chaque établissement a ses préférences pour une formule. La plus répandue fait savoir que le concédant désire échanger des biens temporels périssables pour des biens célestes et éternels. La formule « la fin du monde approchant » est plus saisissante, moins banale. Elle est aussi plus rare. Inconnue en Italie, en Allemagne, peu répandue dans la France du Nord, on la rencontre au cœur de l'Aquitaine au IXᵉ siècle, au Xᵉ en Bourgogne, dans les chartes de donation en faveur de la célèbre abbaye de Cluny fondée en 910 ou 911. On en trouve treize exemples entre 931 et 984. Après quoi elle disparaît. Croira-t-on que, à mesure qu'on approche de l'An Mille, on cesse de l'employer par une sorte de paradoxe? Pas même. On cesse de l'employer parce que celui des scribes du monastère qui affectionnait cette formule est mort ou a changé d'emploi — et que son successeur préfère d'autres formules.

★

La légende apparaît pour la première fois en 1598, semble-t-il, dans les *Annales de l'Eglise* (*Annales Ecclesiastici*) du cardinal César Baronius (sous l'an 1000).

En France, on ne voit pas qu'il en soit question avant 1633, date à laquelle un obscur érudit, Le Vasseur, publis ses *Annales de Noyon* (p. 131). Il s'inspirait sans doute de Baronius. H. Sauval l'adopte dans ses *Antiquités de Paris* (t. I, p. 295) publiées en 1734, un demi-siècle après sa mort. Elle chemine : même le prudent dom Rivet s'y laisse prendre dans l'introduction au tome IV de son *Histoire Littéraire de la France* (1746). Toutefois, elle ne pénètre pas encore dans le monde des lettrés. Voltaire l'ignore dans ses œuvres historiques et même dans son article sur le Millénarisme du *Dictionnaire philosophique*.

Elle est lancée soudain en 1769 dans la préface de W. Robertson à son *Histoire de Charles Quint*, préface intitulée *A view of the progress of society in Europe* et qui fit époque : quatre traductions françaises du livre furent publiées de 1772 à 1790.

Parmi les ouvrages qui s'en inspirent, citons Severio Bettinelli dès 1773 dans son *Dal risorgimento d'Italia*, Ginguené dans son *Histoire de la Littérature Italienne* (1811). Elle s'étale dans les histoires générales ou particulières qui paraissent au XIXᵉ siècle. En 1835 le genevois Simonde de Sismondi, inlassable polygraphe, dans son ouvrage *De la chute de l'Empire romain* (t. III, p. 297), se dit « effrayé de l'état de désorganisation où la croyance de l'approche imminente de

la fin du monde dut jeter la société. La masse entière des hommes se trouvait dans la situation d'âme d'un condamné qui a reçu sa sentence. Tout travail du corps ou de l'esprit devenait sans but ».

Mais la page la plus célèbre est due à Michelet qui, en 1833, écrit au tome II de son *Histoire de France* (p. 132 et suivantes) : « C'était une croyance universelle (*sic*) au Moyen Age que le monde devait finir avec l'An Mil de l'Incarnation... Cette fin d'un monde si triste était tout ensemble l'espoir et l'effroi du Moyen Age. Voyez ces vieilles statues dans les cathédrales des xe et xie siècles (3), maigres, muettes et grimaçantes dans leur roideur contractée, l'air souffrant comme la vie et laides comme la mort. Voyez comme elles implorent, les mains jointes, ce moment souhaité et terrible, cette seconde mort de la Résurrection qui doit les faire sortir de leurs ineffables tristesses et les faire passer du néant à l'être, du tombeau en Dieu. C'est l'image de ce pauvre monde sans espoir après tant de ruines. L'empire romain avait croulé, celui de Charlemagne s'en était allé aussi; le Christianisme avait cru d'abord devoir remédier aux maux d'ici-bas et ils continuaient. Malheur sur malheur, ruine sur ruine. Il fallait bien qu'il vînt autre chose et l'on attendait. Le captif attendait dans le noir donjon, dans les sépulcres *in pace;* le serf attendait sur son sillon à l'ombre de l'odieuse tour; le moine attendait dans les abstinences du cloître, dans les tumultes solitaires du cœur, au milieu des tentations et des chutes, des remords et des visions étranges, misérable jouet du diable qui folâtrait cruellement autour de lui et qui, le soir, tirant sa couverture, lui disait gaiement à l'oreille : « Tu es damné. »

« Tous souhaitaient sortir de peine et n'importe à quel prix! Il leur valait mieux tomber une fois entre les mains de Dieu et reposer à jamais, fût-ce dans une couche ardente. Il devait avoir aussi son charme, ce moment où l'aiguë et déchirante trompette de l'archange percerait l'oreille des tyrans. Alors, du donjon, du cloître, du sillon, un rire terrible eût éclaté au milieu des pleurs.

« Cet effroyable espoir du jugement dernier s'accrut dans les calamités qui précédèrent l'An Mille ou suivirent de près. Une peste terrible désola l'Aquitaine... Ces excessives misères brisèrent les cœurs et leur rendirent un peu de douceur et de pitié. Ils mirent le glaive dans le fourreau, tremblant eux-mêmes sous le glaive de Dieu... Dans cet effroi général la plupart ne trouvaient un peu de repos qu'à l'ombre des églises. Ils apportaient en foule (*sic*), ils mettaient sur les autels des donations de terres, de maisons, de serfs. Tous ces actes

(3) Elles sont en réalité pour la plupart du xiie siècle, siècle de la renaissance de la société à tous les points de vue.

portent l'empreinte d'une même croyance : « Le soir du monde approche disent-ils, chaque jour entasse de nouvelles ruines; moi comte ou baron, j'ai donné à telle église pour le remède de mon âme... Ou encore : « Considérant que le servage est contraire à la liberté chrétienne j'affranchis un tel mon serf de corps, lui, ses enfants et ses hoirs. » Mais le plus souvent tout cela ne les rassurait point. Ils aspiraient à quitter l'épée, le baudrier, tous les signes de la milice du siècle; ils se réfugiaient parmi les moines et sous leur habit; ils leur demandaient dans leurs couvents une toute petite place où se cacher. »

Naturellement le mythe séduit Henri Martin, dont l'Histoire de France fut si longemps populaire, et les nombreux auteurs de manuels scolaires. En 1865 Frédéric Morin, dans un livre qui fut apprécié (*Origines de la Démocratie : La France au Moyen Age*, p. 164), écrit : « L'effroi fut prodigieux d'intensité. Il fut universel. » Il s'inspire de Michelet. En Italie le mythe séduit Cantu qui l'adopte dans son énorme *Histoire Universelle*. En Allemagne W. Giesebrecht, dans son *Histoire des temps de l'Empire allemand* (*Geschichte der deutschen Kaiserzeit*), etc. Il ne peut pas ne pas charmer les historiens de la littérature, ainsi J.-J. Ampère dans son *Histoire Littéraire de la France avant le XII[e] siècle* (1839). Il existe des ravages plus graves dans l'archéologie, car il est répandu par Arcisse de Caumont dans son *Abécédaire archéologique* (1833), longtemps unique instrument d'initiation à l'art médiéval à la portée du public. Dans l'*Histoire de l'Art Monumental* de Batissier, chez Ch. Lenormand, Hucher, l'abbé Crosnier, etc. En ce dernier domaine cependant on sent une résistance. Dès 1861, dans un article de l'abbé Auber, *De l'An Mille et de sa prétendue influence sur l'art religieux*, publié dans la *Revue de l'Art Chrétien* (p. 48-56). L'auteur remarque que dans le monde chrétien, 112 églises furent construites ou reconstruites entre les années 950 et 1000, dont 17 de 980 à 1000, ce qui implique qu'on ne croyait pas à la fin des temps. Cette croyance n'a pu être le partage que de quelques illuminés. Toutefois, Auber n'aborde pas l'ensemble du problème.

Il faut descendre jusqu'en 1873, en France du moins (4) pour qu'une réaction se produise. Un religieux, dom Plaine, s'indigne des conséquences possibles qu'on pourrait tirer contre l'Eglise des écrits de Michelet, de Sismondi et autres. Il examine les textes et découvre que les assertions des historiens sont fondées sur une fausse interprétation de ces textes

(4) Au dire de Pietro Orsi le mythe aurait été dénoncé dès 1840 par Fr. Forti dans ses *Istituzioni civili* (tome I, p. 222). L'ouvrage m'a été inaccessible.

et aussi une méconnaissance absolue de l'état de la société au xe siècle. Son article, *Les prétendues terreurs de l'An Mille*, publié dans la *Revue des Questions historiques* (t. XIII, 1873, p. 145-164), ne semble pas avoir attiré l'attention, peut-être parce que cette revue était d'inspiration catholique. En 1878, un publiciste curieux, oublié aujourd'hui injustement, Raoul Rosières, s'attaque à la question sans avoir eu, semble-t-il, connaissance de l'article de dom Plaine. Il donna d'autres arguments contre la légende dans la *Revue politique et littéraire*, année 1878, p. 145-165, très lue et influente sur l'opinion, et il reprit ses observations dans ses *Recherches sur l'Histoire de France* (1879, p. 125-163). En 1885, un professeur de l'Ecole des Chartes, Jules Roy, consacra au sujet tout un livre de la *Bibliothèque des Merveilles : L'An Mille*. Il y traite surtout de l'histoire de la France de 950 à 1050 et ajoute peu à dom Plaine et à Raoul Rosières. La même année, un professeur de l'Université, Christian Pfister, dans sa thèse consacrée au règne de Robert II (996-1031), ne peut épuiser le problème. Il connaît les travaux précédents, mais y ajoute ses vues personnelles.

En 1894, dans son *Manuel de Diplomatique* (p. 543-544), Arthur Giry, professeur à l'Ecole des Chartes et à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (section historique et philologiques), en Sorbonne, ne manque pas de dénoncer l'erreur et ajoute que les dernières traces qu'il ait rencontrées de la formule « la fin du monde approche » sont dans une charte de l'abbaye de Beaulieu en Limousin qui se place entre 1062 et 1072, et dans une donation d'Aimeline (fille d'Adémar II, vicomte de Limoges), laquelle se place entre 1073 et 1086 et qui, chose inusitée, est rédigée en vers latins.

En Allemagne, Eiken étudie la croyance à la fin du monde dans les pays germaniques où elle est peu répandue, dans la collection *Recherches sur l'Histoire d'Allemagne* (*Forschungen zur deutschen Geschichte*), tome XXIII (1883, p. 305-318). Ernst Sackur lui consacre quelques pages (p. 221-226 du tome IV de son beau livre sur les Clunisiens, paru à Halle en 1892).

En 1887, en Italie, Pietro Orsi ajoute de nouvelles observations aux travaux de dom Plaine et de Rosières dans son mémoire *L'Anno Mille, saggio di critica storica*, paru d'abord dans la *Rivista storica italiana*, repris en 1891 sous le titre *La Paura del finimiento nell' anno 1000*. En notre siècle, Frédéric Duval expose excellemment l'ensemble du sujet en ajoutant des recherches personnelles dans un petit volume de la collection *Savoir et Religion, Questions historiques*, n° 467 (en 1908). De même, en 1911, dom H. Leclercq, dans la traduction et refonte de l'*Histoire des Conciles* d'Hefele, tome IV,

II[e] partie, p. 901, expose excellemment l'ensemble du sujet en ajoutant des recherches personnelles qui nous ont été profitables. P. Ermoni, *La Fine del Mondo nell' anno mille e il pensiero di Odone de Cluny*, dans la revue allemande le *Trimestre Historique*, année 1932, et dans le recueil de mémoires publié en l'honneur de l'érudit Karl Strecker (*Studien zur lateinischen Dichtung des Mittelalters*, Dresde, 1931, p. 29-36), traite de l'influence des idées millénaires d'Odon de Cluny.

Enfin, en 1940, dans l'*Histoire de l'Eglise* publiée sous la direction d'Augustin Fliche et de Victor Martin, au tome VII, traitant de la période comprise entre 888 et 1057, l'abbé Amann, professeur à la Faculté de Théologie catholique de l'Université de Strasbourg, écarte la légende, non sans dédain (p. 457-459).

Au reste, depuis le dernier quart du siècle précédent, elle avait cessé de figurer dans les manuels d'histoire. Cependant, il y eut des attardés et des récalcitrants. En 1876, J. Noulens, dans ses *Documents historiques sur la Maison de Galard* (t. IV, p. 1611-1643), s'obstine, bien qu'il sache que le mythe est dénoncé. Il confond la croyance à la fin du monde à une date indéterminée avec les terreurs de l'An Mille, sujet dont traite Noël Valois, en 1904, dans une lecture faite à la séance publique annuelle de l'Institut et de l'Académie des Inscriptions.

En 1891, Camille Flammarion, dans son livre *La Fin du Monde* (p. 179), rivalise d'éloquence avec Michelet. Il nous montre les populations réfugiées dans les églises jusqu'à minuit, râlant le *Miserere*, de plus en plus tremblantes à mesure que l'heure fatale approche. Mais Flammarion vivait dans la lune ou dans un des mondes habités dont il proclamait la pluralité : c'est là, sans doute, qu'il trouva ces lignes qu'il met sous le nom de Raoul Le Glabre : « Satan sera bientôt déchaîné, selon la prophétie de Jean, les mille ans étant accomplis. C'est de ces années que nous allons parler. » Nul manuscrit de cet auteur conservé sur notre terre ne renferme rien de pareil.

Emile Gebhart, professeur à la Sorbonne, passait pour homme d'esprit et ses cours étaient fort suivis, du moins par de vieux messieurs, car d'étudiants il n'en avait point. Ancien élève de l'Ecole de Rome, il prenait pour objet de son enseignement ordinaire l'Italie, son histoire, sa littérature surtout. Les leçons qu'il jugeait les meilleures, il les réunissait en un volume sans originalité aucune, mais agréablement écrit, tout à fait à la portée de son public. Dans l'un d'eux, *Au son des cloches*, paru en 1898, il éprouve le besoin d'écrire lui aussi son morceau à effet sur les terreurs de l'An Mille. Voici quelques perles : « Le dernier jour de l'An Mille les Romains

virent avec effroi le pâle soleil d'hiver descendre sur la basilique de Saint-Pierre pour s'abîmer et s'éteindre tout au fond du désert mélancolique en un lit de vapeurs sanglantes. Du haut des collines, des campaniles et des tours ils dirent adieu à la lumière, à l'espérance, à la vie et, persuadés que le monde touchait à son heure suprême, de tous ces points de la ville sainte, s'acheminèrent en pleurant vers la sombre forteresse où dans une froide cellule veillaient et priaient les deux vicaires de Dieu, ces deux rois de la terre, le pape et l'empereur, Sylvestre II et Otton III... Mais là-bas, dans la brume, au delà du Forum et du Palatin, la cloche du Capitole a grondé : au premier tintement du glas de mort, la multitude, folle d'épouvante, se jette à genoux, les mains jointes, sans une larme; la terrible voix de bronze se précipite, roule de ruine en ruine, de colline en colline, et semble une clameur humaine impérieuse et plaintive. Et voilà que de cent mille bouches s'élève vers le Latran, vers ce port céleste, un cri unique, le chant du *Miserere.* Sur la plate-forme de la tour, deux ombres apparaissent, le pape et l'empereur... etc. »

Cette page a dû être goûtée en ce temps. Les lecteurs se sont dit : « Il y a tout de même des gens qui ont bien du talent à la Sorbonne! » Hélas! Un demi-siècle à peine a passé. D'où vient que cette même page ne nous procure même pas un accès de gaieté. Cette rhétorique scolaire, non moins que les divagations échevelées de Michelet qu'on peut même soupçonner d'insincérité, ne provoquent plus en nous qu'un dégoût qui submerge tout.

Frédéric Duval a fait observer, non sans malice (p. 17) que Gebhart aurait dû placer ce tableau d'opéra le 24 décembre 999, attendu que, à Rome, l'année commençait alors dès Noël. C'est l'occasion de faire remarquer que, au Moyen Age, chaque province, chaque ville avait son style : les unes commençaient l'année à Noël, d'autres à l'Annonciation, d'autres à Pâques, d'autres au 1er mars. Si bien que la fin du monde ne pouvait tomber le même jour pour l'ensemble de la Chrétienté.

Conclusion : il n'y a jamais eu de terreur de l'An Mille, du moins nul texte authentique n'en porte témoignage. Que des clercs dans leur particulier y aient cru, c'est possible, probable; mais nul ne nous a fait confidence de ces craintes.

Est-ce à dire que le mythe des « Terreurs de l'An Mille » soit définitivement détruit? Ce serait une grande naïveté que de le croire. L'erreur ne périt jamais quand elle excite l'imagination et prête à des développements littéraires, ou encore quand elle flatte des préjugés religieux ou anti-religieux. En dépit des historiens, l'erreur repousse comme le chardon et le chiendent.

Savoir si nos ancêtres ont cru ou non que le monde finirait en l'An Mille est une question qui n'intéresse qu'une poignée d'érudits ou d'hommes de lettres. Bien plus nombreuse est la gent qui vaticine à tout propos et inlassablement. Deux exemples seulement : en 1865, G. Rougeyron publie : *De l'Antéchrist, recherche et considérations sur sa personne, son règne, l'époque de son arrivée et les annonces qu'en font les événement actuels.* Inquiète, la police impériale saisit l'ouvrage.

Second et dernier exemple : J. Rocroy, *La Fin du monde en 1921 prouvée par l'Histoire.* S'il en faut croire la couverture, l'ouvrage aurait été tiré à 20.000 exemplaires. Quel poème a connu à sa parution un tel tirage! Passons.

Ces ruminations sur la fin du monde vont sans doute bientôt cesser. Une terreur nouvelle — qui n'est pas un mythe malheureusement — a fondu sur les temps présents et les temps futurs : la bombe atomique. La date du jour qui vit la destruction d'Hiroshima est la date fatidique de l'histoire. Les Anciens ont cru à une décadence lente, mais implacable du monde, passant de l'Age d'Or à l'Age d'Argent, à l'Age de Cuivre, à l'Age de Fer. D'où la grande tristesse de la vie antique. Le Christianisme apporte à la fois la terreur de l'éternelle damnation et l'espoir de l'éternelle félicité, dans un temps proche ou lointain que Dieu seul connaît. Le XVIIIe siècle inaugure la croyance en la bonté originelle de l'homme. Le XIXe croit à son perfectionnement dans tous les domaines et pour une durée illimitée. Depuis le 6 août 1945 l'Humanité vit et vivra sous le signe de l'épouvante (5).

(5) Au moment où je corrige les épreuves de cet essai, je reçois le livre de M. Edmond Pognon, intitulé l'*An Mille* (Gallimard, XL-30 pages in-8°). En dépit du titre il ne traite pas spécialement du problème des terreurs de l'An Mille. C'est un recueil de traductions d'un certain nombre d'ouvrages composés aux Xe-XIe siècles, et d'après les meilleures éditions, ainsi qu'il convient à un ancien chartiste. Toutefois, chemin faisant, l'auteur ne pouvait pas ne pas se heurter au problème. Il en parle dans son introduction (p. IX-XIII) parce que « la vérité sur l'An Mille reste à révéler à l'immense majorité de nos contemporains » et il espère que « la lecture des textes publiés ici en traduction française devra suffire à éclairer tout esprit réfléchi ». Les textes suivent, manifestement incompatibles avec la légende. Ils témoignent à l'évidence que le monde allait son train en l'An Mille, aussi bien — ou aussi mal — qu'avant et après. Nous sommes d'accord.

POÈMES

par PERICLE PATOCCHI

MONDE OBSCUR

Hommes exilés dans la beauté du ciel,
Les crimes rampant dans la nuit de vos corps
Vous voudriez les commettre et ne plus les sentir
Remuer nuit et jour sous la chair.
La boue vous caresse d'une main tiède
Pour vous consoler de ces monstres trop purs
Qui vous regardent derrière les choses.
Quand cette pesanteur ne sera plus en vous,
Comme des feuilles pourries vos douleurs
Tomberont dans l'automne rougeâtre
Infiniment, jusqu'à la nudité resplendissante des êtres.

PRISON

Parmi ces murs notre voix
Cause avec ses échos.

Aujourd'hui le monde est présent
Nous ne pouvons pas l'éluder.

Nous sentons dans la lumière
La pesanteur de Dieu

Nous voudrions fuir notre substance
Etre un peu moins humains,

Mais tous nos désirs nous reviennent
Encore plus lourds de secrets.

La vie se retourne sur elle-même
Comme une bête endormie.

LES PORTEURS D'ENNUI

Nous portions notre ennui avec une force étrange
— Un espoir insaisissable soufflait sur nos âmes —
Et nous allions vers Dieu, jaunis de remords,
Croyant aller vers le triste néant.
La joie des bons matins
miroitait vaguement dans nos yeux.
Parfois l'un de nous poussait un hurlement
Quelque part, vers la lumière :
Alors notre ennui commençait à douter de lui-même
Et nous sentions frémir nos volontés.

Tous les ponts s'étant effondrés
Par où s'évadent nos pauvres désirs,
Nous étions prêts à laisser notre moi
Tomber comme une pierre,

Mais la terre était bonne et les ciels quotidiens
Gardaient pour leurs enfants le trésor des étoiles.

A force d'être belles, à force d'être pures,
Les images du monde animaient nos déserts,

Le pays certains soirs se laissait contempler
Et nous souriions contents de savoir lui sourire.

— Pourquoi veniez-vous avec ces clairs regards
Choses outragées par notre ennui méchant ?

Nous reconnûmes les doux animaux
Qui s'en allaient poursuivant les lointains,

Des insectes traversaient des prairies sous la lune
Et des chevaux marchaient lourdement dans les bois.

Nous vîmes des filles courir sur les collines
Et descendre, rieuses, dans l'ombre embaumée.

Les villes étaient petites, les océans des flaques,
De grands feux s'allumaient au delà des murs d'ombre.

Plus tard l'étendue transparente bleuit,
Les saisons éloignées se perdirent de vue.
Quand la neige tomba, le printemps à venir
Ne sut adoucir nos visages glacés

— On ne vit plus qu'une route en voyage
Saluée par des arbres raidis.

Mais l'amour mûrissant dans les cœurs fécondés
L'ennui n'écrasait plus l'épaule des marcheurs.
Nous vivions étonnés notre sombre aventure
Et tournions dans le ciel sur le dos de la terre.

NUIT

Des hydres lumineuses surveillent
Le val de la fille qui dort.
Une rivière allongée sur son flanc
Porte une barque d'or
Qui s'éloigne et demeure présente

Parmi des arbres sans feuilles ni fleurs
Dont on voit les racines vivantes
Remuer sur le fond de ces mares.
Je viens rôder près du nid de ma sœur
Doucement pour ne pas réveiller
L'algue de son cœur dans ces limbes de mort
Et quand j'entendrai vers les régions du vent
Sonner toutes les cloches de l'aurore
Je la prendrai dans mes bras pour monter
Dans les ciels où voyage la terre.
Là-haut nous marcherons avec des pieds de chair
L'âme gonflée par le souffle du temps.

DELIRE

Ayant un jour éteint mes vieux espoirs
Je vis un dragon lumineux resplendir
Sur le rivage où déferle la nuit.
Au loin j'entendis prier les sources de la terre
Et les arbres chanter leur chanson végétale.
Des barques traversaient le gouffre entre les astres,
Porteuse de pensées aux grands linges de neige,
Qui parfois, éperdues, sautaient par-dessus bord
Glissant comme des gouttes de lait dans l'espace
Vers les mirages qu'engendre l'azur.
Tous ces jeux se faisaient dans le corps du dragon
Et le néant veillait à la lueur des sphères.

LE CHANT DE LA REDEMPTION

Tu n'es plus là, très tendre,
Pour donner des noms clairs à ces choses trop laides :
L'amante est disparue, et notre mère l'ombre
Chante avec une voix de cascade.

Où donc en mon âme une écluse s'effondre?
J'entends un remous — les ténèbres boueuses
Se sont mises en mouvement et retombent
Là-bas, là-haut, partout, nulle part,
Aux extrêmes limites du monde.
La houle monte

La planète s'enfonce
Comme un vaisseau vers les fonds de la mer.
— Est-ce bien moi cette haleine qui avance
Parmi le ciel, suspendue dans le noir?

Oh! terre en exil bercée par les aurores,
Que tes soleils sont frêles avec leur vie d'un jour!
Et tes voix... quelles musiques légères!

Je vois les saisons transparentes
Dans l'espace remuantes avec drames et féeries.
Paris et mon village descendent doucement le siècle.
Adieu, beaux paysages où coule l'élégie!

Voici monter les murs d'une ville de vent.
On entend claquer des portes — et l'on sent
Couler dans les ténèbres une senteur de sang.
Les forces de l'Esprit font éclater le temps,
S'illumine le signe de leur choc fracassant :
L'univers est soudé par un immense chant
Qui jaillit de la Croix dans l'éther flamboyant!

Voyez la terre neuve sortir des légendes
Et grandir dans l'azur émerveillé par Dieu.
L'étang des profondeurs la reflète en son onde.
Tout est gagné et tout est offert
En une gerbe de splendeur.

Tu es encor là, très tendre, rachetée
Par une goutte de sang et une goutte de lait.
Le jour s'amuse dans le val de tes yeux
Avec tes bons propos d'enfant purifiée
— Le jour prie dans tes cheveux.

Quant à moi, délivré de ce chant
Qui depuis une année me faisait mal en dedans,
Je m'en vais lancer des pierres dans les vagues
De la rivière pauvre et sale
Qui passe saluée par le printemps.

DOUCES TERRES

Joyeux est le soleil des solitudes.
Mais lorsque la nuit se lève et le Père
Avance un peu trop sur les routes obscures,
Siffle le vent du vide à mes épaules
Se serre autour de moi la chaîne des lointains.
Alors je sens la nostalgie des maisons tièdes
Et descends parmi les miens
Chanter leurs chansons vaines
Dans les douces vallées planétaires
Où mûrissent les morts à la lueur des songes.
Voici l'épouse assise dans le jour
Et les livres fidèles où murmurent des mondes.

— L'âme est éveillée et cherche dans les choses
Leurs visages secrets au sourire éternel.

PRELUDE A LA CONTEMPLATION

Ces pierres de mirages!
La matière est un songe
Que l'être fait en soi-même englouti.

Je m'étais cru vivant par le poids de ma chair,
Et vois en m'éveillant que les montagnes s'envolent
Comme des brumes grises sur la mer.

De tous les côtés dans ce pays profond
Par les hautes murailles du ciel pénètre l'infini.
Sirènes et rochers se confondent

En un tumulte obscur d'où se dégagent
Les mélodies que les astres retracent
Sur les pages des nuits s'envolant dans l'éther.

Je voudrais consentir au sommeil
Et me laisser bercer par le rets des étoiles,
Croire à ce bonheur d'images simples
Qui tous les jours me verse sa douceur...

Mais je sens mon visage affamé de miroirs
Se perdre dans le creux de son masque vidé
Et ainsi parcouru par l'écho des orages
Soulevant autrefois une marée de nymphes,
Je me défais au seuil des cavernes pensives,
Ouvertes dans l'azur et cependant fermées.

La saison éternelle commence
A frissonner parmi les feuilles mortes :
C'est le grand noir de moi-même qui avance
Et toutes les images rendues à leur danse.

REMONTRANCES
ET
SUGGESTIONS
AUX ÉDITEURS DES *PENSÉES* DE PASCAL

par LOUIS LAFUMA

En 1842, Victor Cousin présentait à l'Académie française un *Rapport sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal* (1).

Après avoir longuement analysé et critiqué les éditions de Port-Royal et de Bossut, dont il n'eut pas de peine à montrer les omissions et les imperfections, Cousin exprima le souhait qu'une nouvelle édition vît bientôt le jour.

Comme il n'envisageait pas la possibilité de la réaliser lui-même, il se contenta de donner aux futurs éditeurs des directives très générales et il estima ainsi avoir posé les fondements de l'œuvre à accomplir.

Il recommandait tout d'abord de donner un texte exact.

Il signalait ensuite qu'il fallait éliminer des *Pensées* tous les fragments qui ne se rapportaient pas à l'ouvrage sur la religion que Pascal avait projeté, et de les rejeter dans un appendice.

Il demandait enfin que les sources fussent clairement indiquées.

Voilà cent ans que ces desiderata ont été émis, et nous pouvons constater que grâce à une foule de chercheurs et de déchiffreurs nous disposons maintenant de textes à peu de chose près conforme aux originaux. Nous en connaissons aussi exactement les sources.

Mais le problème du classement des *Pensées* n'est toujours

(1) *Des Pensées de Pascal*, par M. Victor Cousin, 3e éd. Paris, Librairie philosophique de Ladrange, 1847.

pas résolu, et à son sujet il règne chez les éditeurs la plus aimable fantaisie, bien qu'ils se soient mis d'accord sur la liste des fragments qui peuvent être englobés sous cette désignation.

Comme pour se faire une opinion sur ce problème il semble que la seule voie à suivre soit d'examiner dans quelles conditions nous sont parvenus les écrits de Pascal, nous allons essayer de les préciser.

Peut-être alors sera-t-il possible d'en arriver à certaines conclusions pour le plus grand profit des éditeurs à venir.



L. Brunschvicg, dont l'édition des *Pensées,* depuis 1897, éclipse toutes les autres, a exposé qu'il avait, pour l'établir, rejeté « les solutions extrêmes », solutions qui sont, soit de reproduire l'ordre du *Recueil Original* (B. N., f. fr., MS 9.202), soit de reconstituer le plan de l'*Apologie,* « selon l'ordre voulu par l'auteur », comme l'avait imaginé Faugère.

Et il nous explique que, « faisant table rase de tout document extérieur, de tout travail antérieur, écartant toute idée préconçue sur ce qu'aurait pu être l'*Apologie* de Pascal, (il a) étudié les fragments en eux-mêmes, (qu'il a) cherché, comment en ne tenant compte que des indications que Pascal lui-même nous a laissées, il était possible de les grouper de façon, sinon à en faire un tout cohérent, du moins à ne jamais laisser échapper le fil de la pensée qui les relie (2)... »

L. Brunschvicg s'est donc efforcé de « faire suffisamment voir la continuité logique (des fragments) pour que la pensée du lecteur puisse suivre celle de l'auteur, s'y attacher et en tirer le profit qu'il convient (3) ».

Qu'il ait réussi à attacher le lecteur aux *Pensées,* le nombre de ses éditions en est la preuve. Mais lui était-il permis de faire table rase de tout document extérieur et d'affirmer en même temps qu'il n'avait tenu compte que des indications que Pascal lui-même nous a laissées? Nous ne le pensons pas.

I

LA COPIE DES « PENSÉES ».

Il y a, en effet, un document extérieur, d'une importance capitale, dont L. Brunschvicg a soupçonné l'intérêt, mais qu'il a écarté. Ce document c'est *la Copie des Pensées* (B. N., f. fr., MS. 9.203).

(2) L. Brunschvicg, *Pensées (ed. minor)*. 5e éd. 1909, p. 269.
(3) Cf. L. Brunschvicg..., p. 269.

Dans la préface de l'édition de Port-Royal, 1670, Etienne Périer précise ainsi l'aspect sous lequel se sont présentés les manuscrits laissés par son oncle :

Comme l'on savait le dessein qu'avait M. Pascal de travailler sur la religion, l'on eut un très grand soin après sa mort de recueillir tous les écrits qu'il avait faits sur cette matière.
On les trouva tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre, sans aucune suite, parce que, comme je l'ai déjà remarqué, ce n'étaient que les premières expressions de ses pensées qu'il écrivait sur de petits morceaux de papiers, à mesure qu'elles lui venaient dans l'esprit. Et tout cela était si imparfait et si mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer.
La première chose que l'on fit fut de les faire copier tels qu'ils étaient, et dans la même confusion qu'on les avait trouvés... (4).

Il y avait donc diverses liasses que l'on a copiées telles qu'elles étaient et l'examen de *la Copie* ne fait que confirmer l'existence de ces liasses.

S'il en était ainsi, remarque L. Brunschvicg, cette Copie *constituerait en fait la première et la plus fidèle édition des* Pensées, *d'une autorité supérieure pour l'ordre des pensées au* Recueil Original (5).

Mais pour lui :

Il paraît bien que ce ne peut être l'état initial des fragments posthumes (6).

Ici l'agrégé de philosophie l'emporte sur le chartiste. Et alors d'émettre l'hypothèse que *la Copie* initiale a disparu et que celle que nous possédons a, selon l'opinion de Michaut, « probablement été faite à Port-Royal même, pour préparer la première édition (7) ».

Et l'imagination, « cette partie dominante de l'homme », aidant, parce que dans cette *Copie :*

Jusqu'à la page 188 *les fragments sont classés sous un certain nombre de titres empruntés à Pascal, comme s'ils étaient disposés pour l'impression,*

et que :

A partir de la page 188, *c'est comme un second recueil qui commence, plus important que le premier par le nombre des fragments, mais où l'on chercherait en vain une volonté ou même une apparence de classement* (8).

L. Brunschvicg conjecture :

On aurait disposé un certain nombre de fragments dans un ordre simple et rationnel, on aurait laissé en dehors du classement ceux que l'on se proposait d'éliminer (9).

(4) Cf. Brunschvicg..., p. 310.
(5) Ed. des Grands écrivains, Hachette, 1904. T. I, p. III.
(6) Cf. éd. des Grands écrivains..., p. IV.
(7) G. Michaut. *Pensées*. Fribourg, 1896, p. LXXXIII.
(8) Cf. éd. des Grands écrivains..., p. IV.
(9) Cf. éd. des Grands écrivains..., p. V.

Hypothèse qui peut à première vue ne pas paraître singulière, mais qui ne résiste pas à l'évidence des chiffres!

Si nous examinons, en effet, l'édition de Port-Royal, avec une patience toute bénédictine, nous constatons que sur 391 fragments que celle-ci retient, 207 — donc plus de la moitié — ont été pris parmi « ceux que l'on se proposait d'éliminer ».

Et si, voulant serrer de plus près le problème, nous prenons un cas particulier, entre plusieurs (10), nous constaterons encore que l'hypothèse, imaginant que cette *Copie* aurait été faite en vue de préparer *l'édition de Port-Royal* ne tient pas.

Ainsi, *la Copie* reproduit de la page 5 à la page 14, sous le titre *Vanité* — [On retrouve dans *le Recueil Original* à la page 79, de la main de Pascal, le titre *Vanité de l'homme*] — trente-neuf fragments. L'*édition de Port-Royal* dans son chapitre xxiv, intitulé *Vanité de l'homme* en reproduit quatre seulement, en met huit autres sous divers titres, et en passe vingt-sept sous silence.

C'est donc que le classement de *la Copie* n'a pas été fait en vue de cette édition. C'eût été, en effet, une manière singulièrement originale d'utiliser un travail préparatoire, que d'éliminer ce qui avait été placé dans un ordre simple et rationnel, et de retenir ce que l'on se proposait d'éliminer.

Curieuse histoire aussi, que celle de cette *Copie* (originale), dont fait mention la préface de *l'édition de Port-Royal,* et qui aurait disparu sans laisser de traces et sans avoir été signalée dans un document antérieur ou postérieur, alors que *la Copie* que possède la Bibliothèque nationale répond exactement à ce qu'en dit cette préface.

C'est vouloir substituer un cahier-fantôme à un cahier, bien réel celui-là, que tout le monde peut examiner à loisir au département des manuscrits.

Ne compliquons donc pas à plaisir cette question. *La Copie* (B. N., f. fr., MS. 9.203) que nous possédons est celle dont parle Etienne Périer. Jusqu'à la page 188 sont reproduites les diverses liasses trouvées dans la chambre de Pascal (11), au lendemain de sa mort, liasses qui matérialisaient un premier classement fait par l'auteur lui-même. Ensuite à partir de la

(10) Pour un ensemble de six liasses de *la Copie*, totalisant 125 fragments, dont *l'édition de Port-Royal* a conservé les titres correspondants, nous constatons qu'il y en a 33 placés sous les mêmes titres, 35 placés ailleurs et 57 qui n'ont pas été retenus.

(11) Pascal habitait une maison sise hors la porte St-Michel près de la Ville de Montfort, entre deux jeux de paume, que l'on peut vraisemblablement situé dans la rue Monsieur-le-Prince, côté pair, entre la rue de Vaugirard et le boulevard Saint-Michel. Il est mort chez sa sœur, Gilberte Périer, qui a habité, jusqu'à octobre 1662, une maison située sur les fossés de la porte Saint-Marcel, près les Pères de la doctrine chrétienne (actuellement 67, rue du Cardinal-Lemoine).

page 191 c'est toute une série de textes qui se suivent sans titres, sans ordre et qui visiblement ont été déchiffrés et transcrits par le copiste, tels qu'ils avaient été extraits des tiroirs : c'est dire qu'ils auraient pu être copiés dans un tout autre désordre.

★

Que cette *Copie* ait servi à ceux qui ont préparé l'édition de Port-Royal, c'est indiscutable (12), mais ce n'est pas une raison pour affirmer que son classement est leur œuvre. Ils s'en sont seulement inspirés en prenant avec elle toutes les libertés qui leur convenaient.

Et puisque ces Messieurs de Port-Royal ne se sont pas préoccupés de ce classement, L. Brunschvicg a sans doute estimé qu'il pouvait agir de même, quitte à s'appuyer, pour sa justification, sur une hypothèse, dont seul un examen long et fastidieux peut déceler la fragilité.

C'est vraisemblablement le but que L. Brunschvicg voulait atteindre en émettant son hypothèse. Puisque, a-t-il pensé, *la Copie* (originale), qui consignait un premier classement des fragments fait par Pascal, a disparu et puisque *la Copie* que nous avons ne donne qu'un essai du classement fait par Port-Royal, il n'y a aucune raison pour ne pas entreprendre un classement philosophique.

Il est assurément tentant pour un philosophe (13) de vouloir présenter les fragments laissés par Pascal dans leur continuité logique! Mais encore faut-il que ces fragments aient été écrits en vue d'un ouvrage unique. Et si l'on peut conjecturer, et montrer, que la plupart d'entre eux forment l'ossature d'une *Apologie* de la religion, il en est d'autres qui ne peuvent pas lui être rattachés.

Ainsi dans cette mosaïque nous trouvons des fragments rédigés en vue des *Ecrits sur la grâce*, des brouillons de lettres à Mlle de Roannez, des notes pour les écrits, factums, harangues, censures des curés de Paris ou d'ailleurs, des résumés pour les trois discours sur la condition des Grands,

(12) On y relève des corrections et des gloses de la main de Nicole. Une autre main (peut-être celle d'Arnauld) a mis en marge des textes un B ou un M selon qu'ils étaient jugés bons ou mauvais pour l'édition.

(13) Dans la section VI de son édition des *Pensées*, L. Brunschvicg a réuni sous le titre de *Philosophes* 86 fragments. Dans *la Copie* — classement de Pascal — sous le même titre, il y a seulement sept fragments dont deux ont été retenus par L. Brunschvicg.

Au cours de l'introduction de l'édition des *Pensées* de Garnier (1941), Ch.-M. des Granges écrit en parlant de cette édition : « En voilà pour bien des années et à moins d'y mettre de l'esprit de parti ou de contradiction, il faudra se résoudre à adopter ce texte et à suivre cet ordre. » — En ce qui concerne le texte, quelques centaines de rectifications ont été faites depuis quinze ans, notamment par Z. Tourneur; quant à l'ordre de présentation des *Pensées*, nous croyons qu'il faut d'abord respecter celui que Pascal nous a laissé et que *la Copie* nous a transmis.

des méditations dont la plus célèbre est le Mystère de Jésus-Christ, des résolutions de vie, et enfin diverses réflexions sur des événements contemporains ou des lectures.

Pour ne prendre qu'un seul exemple dans l'édition Brunschvicg nous constaterons que dans la section VII — morale et doctrine — sont classés le Mystère de J.-C. et des notes destinées aux *Ecrits sur la grâce.*

C'est peut être présenter la pensée de Pascal dans sa continuité logique, certainement pas *les Pensées.*

N'est-ce pas l'occasion de répéter ce que Victor Cousin écrivait, il y a cent ans, à propos de *l'édition Bossut:*

> *Nous ne voulons pas dire qu'on ne puisse mettre* les Pensées *de Pascal dans cet ordre pour la commodité de quelques personnes... On ne doit pas blâmer ces divers arrangements, pourvu qu'on y attache peu d'importance* (14).



L'importance de *la Copie*, au contraire, n'a pas échappé à Tourneur qui l'a suivie de très près (15) dans ses deux éditions des *Pensées.* Au sujet de la version originale de *la Copie* il est presque aussi affirmatif que nous :

> *Ne sommes-nous pas ici en possession de cette première* Copie?... *Si ce classement était l'œuvre des premiers éditeurs, il serait étrange qu'ils ne l'aient pas fait plus homogène et aussi plus riche en le débarrassant des textes visiblement (?) hors de leur place logique et en les complétant avec les autres textes, qui ne sont pas plus imparfaits et se trouvent pourtant relégués dans la seconde partie... Par contre, il n'est pas douteux que Pascal avait fait une ébauche de classement...* (16).

Il écrit encore : « Visiblement cette *Copie* a été faite en vue de l'édition... » Mais certainement, et pour nous cela ne fait aucun doute. Il suffit de se reporter à la préface d'Etienne Périer pour lire :

> *... lorsqu'on les (les fragments) vit en cet état, et qu'on eut plus de facilité de les lire et de les examiner que dans les originaux...*

Il nous semble donc qu'un éditeur informé ne peut pas se permettre de négliger les indications qui nous sont apportées par *la Copie* au sujet du classement des papiers de Pascal; il en est de même pour *le Recueil Original.*

(14) Cf. Cousin. Rapport..., p. 26.

(15) De beaucoup trop près à notre avis. Pourquoi s'astreindre à suivre servilement l'ordre des textes de la seconde partie de *la Copie?* Il en arrive ainsi à intituler *Pensées sur les miracles* un chapitre qui reproduit *la Copie* de la page 439 à la page 471, alors que beaucoup de fragments n'ont rien à voir avec cette question.

Par contre, il constitue avec raison un chapitre avec les textes qui n'ont pas été retenus par les copistes, mais il omet vingt de ces textes qu'il place ailleurs. Pourquoi?

(16) Tourneur. *Pensées*, Vrin, Paris, 1942.

II

LE RECUEIL ORIGINAL.

Le MS. 9.202 de la Bibliothèque nationale est celui du *Recueil Original* des *Pensées* de Pascal.

Tourneur, qui l'a étudié de très près, en a donné une description détaillée dans les introductions de ses deux éditions. Nous ne saurions mieux faire que d'y renvoyer le lecteur curieux.

Cependant, pour faciliter la compréhension de ce qui va suivre nous donnerons les brèves indications suivantes :

C'est un fort volume relié, revêtu d'une couverture de parchemin vert, mesurant 43 cm. sur 28 cm. avec au dos une étiquette portant : *Original des Pensées de Pascal.*

Le volume se compose de 41 cahiers (dont un 15 *bis*) formant un tout de 492 pages avec des feuillets préliminaires cotés de A à E et une page 388 *bis.*

Les feuilles, sur lesquelles sont collés les petits papiers ou de plus grandes feuilles laissés par Pascal, sont filigranées A.B.V. ou P.P. ou J.A.S. LOUIS.

Les quelques éditeurs des *Pensées* qui ont parlé de ce *Recueil* ont mis en circulation à son sujet des hypothèses fort imprécises; ils ont fait de plus des observations que les documents qu'ils pouvaient consulter et ceux qu'ils ignoraient contredisent presque toujours.

Nous allons donc essayer d'y voir clair en répondant aux deux questions suivantes :

1° Par qui et à quelle date a été fait *le Recueil Original?*

2° Y trouve-t-on des indications relatives au classement des textes?

★

Et d'abord, peut-on déterminer par qui et à quelle date a été constitué *le Recueil?*

Le premier document auquel on doit se reporter pour se faire une opinion est le certificat de dépôt établi par le chanoine Louis Périer, que l'on retrouve au folio A du *Recueil* lui-même. Il est ainsi libellé :

> *Je, soussigné, prêtre, chanoine de l'église de Clermont, certifie que le présent volume, contenant ... pages, dont la première commence par ces mots ... et la dernière par ceux-ci ... est composé de petits papiers écrits d'un côté ou de feuilles volantes qui ont été trouvées après la mort de M. Pascal, mon oncle, parmi ses papiers et sont les originaux du livre des Pensées de M. Pascal, imprimés chez Desprez à Paris, pour la première fois en l'année ... et sont écrits de sa main, hormis quelques-uns qu'il a dictés aux*

personnes qui se sont trouvées auprès de lui, lequel volume j'ai déposé dans la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, pour y être conservé avec les autres manuscrits que l'on y garde.

Fait à Paris, ce vingt-cinq septembre mil-sept-cent-onze.

Périer.

Voyons maintenant ce que les experts ont tiré de l'examen de cette pièce et du *Recueil.*

(L. Brunschvicg.)

... c'est une collection de feuilles séparées ou de petits morceaux de papier, collés comme sur un album à une date qui n'est pas antérieure à 1711... (17).

... il semble avoir été transformé en un volume relié, soit par l'abbé Périer qui le déposait, soit par la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés qui le reçut (18).

(F. Strowski.)

... les fragments qui le constituent recueillis après la mort de Pascal ont été collés vers 1710 *ou* 1711 *sur un grand album par un relieur illettré qui n'était préoccupé que d'économiser le papier* (19).

Après avoir mis l'attestation sous le nom d'Etienne Périer, mort en 1680, alors que nous sommes en 1711, il écrit :

On remarquera les blancs que Périer a dû laisser en écrivant sa déclaration. Ce recueil a été évidemment relié loin de ses yeux et il n'a pu le connaître, achevé (20).

(Z. Tourneur.)

Louis Périer demande aux Blancs-Manteaux (bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés), de grouper en un volume un paquet de manuscrits laissés par son oncle (21).

Quant à la confection des cahiers elle ne semble pas pouvoir être reportée avant 1711. *Si cette opération était due à Louis Périer, il eût vraisemblablement comblé lui-même les blancs qui figurent sur son certificat* (22).

En ce qui concerne la reliure, il est certain qu'elle est postérieure à l'édit royal de 1731 *qui enjoint aux papeteries de mettre dans leur filigrane leur nom, leur prénom, leur ville et le nombre de leurs formes* (23).

Et voilà tout ce qui a été écrit pour répondre à la question que nous avons posée. Avouons pour le moins que notre curiosité n'est pas satisfaite.

Le seul renseignement exact et certain a été donné par Tourneur à propos de la date de la reliure qui ne peut être que postérieure à 1731.

En effet, le filigrane que l'on trouve sur une feuille de garde, MOYNE NORMANDIE MORTAGNE 16, est conforme

(17) Cf. éd. des Grands écrivains... T. I, p. III.
(18) Cf. éd. des Grands écrivains... T. I, p. XLII.
(19) *Le Correspondant*, 10 sept. 1926, p. 660.
(20) F. Strowski, *Œuvres de Pascal*, éd. Ollendorff, Paris, 1931, T. III, p. X.
(21) Tourneur. Ed. de Cluny, T. I, p. XXV. — Ed. Vrin, p. 7.
(22) Tourneur. Ed. Vrin, p. 12.
(23) Tourneur. Ed. Vrin, p. 12.

aux édits royaux promulgués dans les centres papetiers en 1731-1732.

Et si nous remarquons que c'est à fin octobre 1731 que *la Copie* (24) a été déposée à St-Germain-des-Prés, on peut estimer que le prieur général a songé, à l'occasion de ce dépôt, à envoyer à la reliure, en province selon l'usage, *l'Original des Pensées.*

Le Recueil Original a donc bien été relié loin des yeux de Périer, selon l'observation de F. Strowski. Et pour cause! Louis Périer était mort depuis près de vingt ans et Etienne depuis plus de cinquante.

Mais tout ceci ne résoud pas le problème posé : qui a fait *le Recueil?* A-t-il été fait par Louis Périer ou par les soins de la bibliothèque de St-Germain-des-Prés?

Dans le premier cas sa date de confection est antérieure au 25 septembre 1711; dans le second postérieure.

Et puisque les experts n'ont pas cru pouvoir répondre clairement nous répondrons pour eux : *le Recueil Original* a été fait par Louis Périer avant son dépôt à St-Germain-des-Prés.

D'abord Louis Périer précise dans son attestation qu'il dépose un volume avec des pages (et non un paquet de manuscrits), dont la première commence par... et la dernière par... Il laisse en blanc les mots qui commencent et qui terminent le volume, parce qu'il dépose un volume seulement broché, dont l'ordre des cahiers n'est pas arrêté.

Ensuite il y a des raisons psychologiques et d'ordre matériel pour attribuer à Louis Périer la confection du *Recueil.*

En 1711, il y aura bientôt cinquante ans que Pascal est mort et il n'y a rien de surprenant à ce que le chanoine Louis Périer, qui commence à sentir le poids des ans, ait songé à mettre en lieu sûr, à l'occasion de cet anniversaire les papiers de son oncle.

(24) *La Copie* (B. N., f. fr., Ms. 9203) est un cahier qui donne les *Pensées* dans l'ordre et le désordre où on les a trouvées. Elle a été faite fin 1662-début 1663. Elle a été la propriété de Gilberte Périer († 1687), de Louis Périer († 1713) et enfin de Marguerite Périer († 1733) qui l'a donnée en 1715 à dom Jean Guerrier. C'est à ce dernier et à son neveu, le P. Pierre Guerrier, que nous devons également les *trois Recueils MSS. Guerrier*, que possède la B. N. (12988 - 15281 - 13913).

Nous inclinerions à penser que *la Copie* a été déposée à Saint-Germain-des-Prés reliée, car, à propos des papiers pascaliens que détenait dom Jean Guerrier, prieur de Saint-Jean-d'Angely, on lit dans la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St-Benoît*, supplément, 1 vol. in-4°, 1770 : « Il fit faire des recueils d'une infinité de brochures et de feuilles volantes et des écrits qui se trouvaient parmi les livres (de Pascal). Il les fit relier proprement... »

Et le filigrane MABARET LIMOSIN que l'on trouve sur une feuille de garde de *la Copie* n'indique pas qu'il s'agit d'un papier fabriqué seulement à partir de 1731.

Nous remarquerons également que Saint-Jean-d'Angely est proche du Limousin et se trouve ainsi dans la zone immédiate de distribution du fabricant.

Du reste ainsi il ne se dépouille pas complètement de ses chers souvenirs, car il s'est fait faire pour lui-même un manuscrit (25) sur lequel sont couchés des textes inédits qu'il désire conserver et relire.

Nous signalerons ensuite que les grandes feuilles blanches sur lesquelles ont été collés les petits papiers et les feuilles volantes portent des filigranes de fabricants de papier d'Auvergne, ce qui indique que cette opération s'est faite au château de Bienassis (proche de Clermont), où ont toujours été conservés les manuscrits de Pascal (26).

Si cette opération s'était faite à Paris ou en Normandie, en même temps que la reliure, il est fort probable qu'il n'y aurait pas eu uniquement des filigranes d'origine auvergnate.

Dans l'état actuel de nos recherches (27) nous ne pouvons pas identifier les fabricants, mais nous pouvons certifier qu'ils sont d'Auvergne. En effet, les trois filigranes (J.A.S. — ABV et PP) portent entre leurs initiales un cœur qui « sert de signe de séparation entre les deux initiales de très nombreux fabricants, surtout en Auvergne (28) ».

Ensuite le découpage et le collage des bouts de papier sur les grandes feuilles n'ont pas été faits par un artisan (relieur illettré — malencontreux relieur — ont dit Strowski et Brunschvicg), car sur ces feuilles il y a des cadres tracés au crayon et il arrive quelquefois que les bords des bouts de papier maladroitement découpés mordent sur les cadres, ce que n'aurait pas toléré un homme du métier.

Enfin il y a dans *le Recueil* deux cahiers qui n'ont pu être réalisés que sous les yeux de Louis Périer. En effet les cahiers 9 et 10 ne contiennent, à l'exclusion de toutes autres, que des

(25) Cf. *Trois pensées inédites de Pascal*, extraites du manuscrit de l'abbé Périer, son neveu. Editions littéraires de France, Paris, 1945.

Le papier du Ms. de l'abbé Périer porte en filigrane un coq couronné. Le tableau des fabricants de la région d'Ambert de décembre 1732 mentionne que le coq couronné est la marque de fabrique d'un moulin exploité à ce moment-là par Pierre Berger, fils à feu Jacques, fermier des moulins de Goubeyre, paroisse de Valcivières.

Il est tout à fait normal que l'abbé Périer se soit procuré le papier nécessaire à son manuscrit à Clermont et que celui-ci provienne d'un fabricant d'Auvergne.

(26) Signalons cette coïncidence curieuse : le rez-de-chaussée de l'immeuble de la rue des Grands-Jours à Clermont qui appartenait à Louis et Marguerite Périer, était occupé en 1725 par Symphorien Richard, marchand libraire et relieur. Peut-être est-ce lui qui, en 1710, a fourni les grandes feuilles blanches?

(27) Nous ne possédons malheureusement pas une liste des fabricants d'Auvergne vers 1705. Le seul état que l'on connaisse est un tableau des fabricants d'Ambert (des trois vallées) de décembre 1732.

Nous relevons cependant les noms suivants :

→ Benoit Vimal, fils à feu Amable du lieu de la Boissonnie, paroisse d'Ambert.

→ Antoine Varesnes, V et Benoit Varesnes son fils, du lieu de Lugas, paroisse de St-Martin des Olmes.

(28) H. Alibaux. *Les premières papeteries françaises*, Paris, Les Arts et le Livre, 1926, p. 160.

pensées retranchées (29), c'est-à-dire des textes que la famille de Pascal n'avait pas communiqués aux copistes et dont la liste numérotée se trouve précisément dans le manuscrit que le chanoine avait fait rédiger pour lui. Si cette liasse avait été remise avec divers autres papiers, en paquet, à Saint-Germain-des-Prés, pour en faire un volume, selon l'affirmation de Tourneur, on ne la trouverait pas ainsi rassemblée et il est hors de doute que ses vingt-sept bouts de papier auraient été dispersés au hasard des quarante et un cahiers.

Nous estimons que ce faisceau de remarques nous permet d'affirmer que *le Recueil* est l'œuvre de Louis Périer.

Et comme nous avons établi ailleurs que le manuscrit de l'abbé Périer a été fait avant *le Recueil Original* et qu'il est vraisemblablement de l'hiver 1710-1711, *le Recueil* est sans doute lui aussi de la même époque et en tout cas d'avant septembre 1711, date de son dépôt à Saint-Germain-des-Prés.

(*à suivre*).

(29) Cf. *Pensées retranchées de Pascal*, chez J. Haumont, Paris, 1945.

POÈMES

par JEAN KAIR

EPITRE

Vêtu comme un lama de longs poils taciturnes,
Emmitouflé, les pieds chaussés de hauts cothurnes,
Je t'écris. Je suis seul et j'ai froid dans ma turne.

Le printemps par ici n'a pas encor paru.
On dit qu'il voyageait sur l'Asama-Maru
Et qu'ils ont rencontré quelque croiseur bourru

Qui les a dirigés sur un port de contrôle.
Le printemps retenu quelque part près du pôle!
Le poète en sourit, c'est son heur et son rôle.

Mais le simple mortel qui se rend au bureau
Tous les jours, dont l'épée est encore au fourreau
(Ceci pour bien montrer qu'il n'a rien d'un héros),

Se sent mélancolique et fait la triste mine.
Sur ces mots, n'en déplaise à mon fin stylomine,
Mon souffle étant à bout, je t'embrasse et termine.

1940.

NEC CITHARA CARENTEM

J'ai baladé dans l'existence
Un cœur fol, aux songes divers,
Un peu candide, un peu pervers,
Et pour se fourrer de travers
Non dépourvu de quelque aisance.

J'ai cru possible, avec des stances,
D'extrapoler cet Univers
Et dans l'azur et dans les airs
Et sur les monts et sur les mers
D'y briser toutes résistances.

J'avais raison, mais j'avais tort,
Car nos oisons, car nos butors,
Dans ces cas-là, sont plutôt forts
En beuglements contradictoires.
J'avais tort, mais j'avais raison :

Le dieu se rit, dans sa prison,
Des chahuteurs de consistoire,
Et d'un sonore diapason
Au lutteur donne la victoire.

1947.

LES SCANDINAVES ET NOUS

ESSAI D'EXPLICATION DES RELATIONS LITTÉRAIRES FRANCO-SCANDINAVES *

(fin)

Un grand fait presque au début du XIXe siècle, la sécession du Nord, qui désormais s'enferme politiquement dans ses frontières. La Révolution française, exaltée ou honnie par les Scandinaves, institue en Suède la dynastie des Bernadotte, prudente et pacifique. La Norvège s'affranchit et retrouve son visage historique dans le cadre, qu'elle brisera un siècle plus tard, de l'Union suédo-norvégienne. Les chancelleries européennes n'entendront plus guère parler du Nord qu'à propos des Iles d'Aland (guerre de Crimée) ou du Schleswig.

Autre fait capital, l'éclosion du romantisme.

On saisit là l'une de ces crises spirituelles périodiques où l'Europe discerne, mieux qu'en d'autres temps, son unité, ses différences, sa responsabilité collective et ses irrémédiables et fécondes dissemblances.

Curieux, en France comme ailleurs, de l'étranger, le romantisme apporte en tous pays de nouveaux éléments de cohésion et de discorde.

Puissamment créateur en Scandinavie, il arrache les littératures au pastiche français, divise les esprits, les oriente contre nous jusqu'au jour où il s'aperçoit qu'hostile au classicisme, il en veut au poncif beaucoup plus qu'à la France, elle-même travaillée, bouleversée par la révolution littéraire.

Et certes, parmi les écrits du temps, on découvrirait aisément ce qui favorise et ce qui contrarie les relations intellectuelles franco-scandinaves. Une littérature nationale naît en Suède, en Danemark, en Norvège, qui nous repousse et ne

(*) Voir *Mercure de France* du 1er octobre.

paraîtra que lentement conciliable avec les influences venues de France.

Romantisme, exaltation du sentiment national dans tout le Nord.

En France, curiosités par delà nos frontières, enquêtes dispersées à travers l'Europe et l'univers entier.

Les Scandinaves en bénéficient sans cesser de déplorer l'indifférence française à leurs chefs-d'œuvre et l'incompréhension générale à laquelle se heurtent leurs auteurs. Imperméabilité du génie français, dogme admis chez tous les Scandinaves, voire ressassé en maints écrits de chez nous. Doléances indéfiniment répétées, griefs en partie justifiés, démentis par nombre de faits, long procès en quoi se résume jusqu'à notre époque l'histoire des relations franco-scandinaves.

Et sans doute le romantisme, né tout armé du XVIIIe siècle, et constitué en ses affinités profondes, ses inspirations et ses buts, continue et développe cette fièvre d'exotisme, cette soif poétique, cette faim des pensées étrangères, cet appel aux sources originales et authentiques antérieures à la Révolution et stimulées par elle. Intimement associé aux spéculations pseudo-historiques, au point d'en sembler parfois la conséquence, il accélère et précipite la profuse germination de systèmes qui caractérise la première moitié du siècle. La Scandinavie est au centre de cette forêt de mythes qui rejoignent, par delà nos frontières, la pensée des Schlegel, des Herder, des Hegel... et en France le messianisme d'un Wronski, l'histoire cosmique d'un Michelet, traducteur de Vico, le prophétisme d'un Ballanche, d'un Edgar Quinet... A ces rêves, issus plus ou moins directement des erreurs du XVIIIe siècle, de Montesquieu, de Mallet et de cette filiation qui les relie aux plus troubles traditions, la Scandinavie doit une persistance et fallacieuse popularité.

La première réfutation sérieuse d'un scandinavisme chimérique, l'ouvrage raisonnable et sensé publié en français par le Suédois J. Gråberg de Hemsö (12), passe inaperçue. Sans cesse repris, diversifiés pendant un demi-siècle, les rêves ne s'évanouiront que devant l'effort d'une critique moderne opiniâtre, et d'abord les décisives démonstrations de Fustel de Coulanges... On en retrouve les suprêmes échos dans l'œuvre apologétique d'Ozanam, et ses cours professés en Sorbonne, où une appréciation prudente du rôle providentiel des Barbares n'invoque plus Mallet.

Jusque-là l'idéologie dominante perpétue le paradoxe d'une Scandinavie irréelle, mythique, constamment interposée entre

(12) *La Scandinavie vengée de l'accusation d'avoir produit les peuples qui détruisirent l'empire de Rome* (Lyon, 1822).

nous et l'évidente et simple vérité, fantôme qui, même exorcisé, du moins en apparence, laissera aux Français on ne sait quelle impression d'inassimilable étrangeté, de complexité symbolique, d'obscurité profonde et quasi effrayante.

Nos poètes s'en emparent; on suit à travers leurs œuvres, longs poèmes, récits, nombreuses pièces de théâtre tirées de sujets scandinaves vers le début du siècle (13), à travers les modes qu'enregistre un Balzac (14), les réminiscences de cette Scandinavie spectrale et regrettablement présente. Les voyageurs eux-mêmes en subissent l'influence; Mme de Staël, traversant la Finlande, séjournant en Suède, ne sera pas détrompée par la réalité.

Chateaubriand, dès sa jeunesse, accourt au mirage. Telle prosopopée de l'*Essai sur les révolutions* n'est qu'une étonnante collection des images ossianesques. Lorsque paraît la seconde édition de l'œuvre de Mme de Staël, *De la littérature* (1801), Chateaubriand, dans sa lettre à Fontanes, critique assez sévère, on le sait, des contradictions qu'il reproche à « cette dame », apporte des restrictions et oppose à la satisfaisante morale d'Ossian la barbarie des poèmes scandinaves « qui ne respirent que brutalité et vengeance »...

Critique d'un jour... De nos grands écrivains, Chateaubriand est celui qui a le plus sûrement pressenti les ressources de l'ancienne poésie du Nord... et le plus puissamment contribué à en propager la conception que lui offrait son époque. Parmi ses grands rêves, dans ce cortège de fantômes de peuples et de civilisations qui l'accompagnent jusqu'à sa mort, se reconnaissent à leur rang, aux origines de l'histoire, les visions d'une Scandinavie calédonienne, celtique, eddique, nuageuse, tragico-lyrique... Un jour il s'appliquera à les justifier, avec ce zèle de recherche, ces soucis bibliographiques et cette volonté de documentation dont nous lui savons peu de gré, qui caractérisent cependant ses travaux d'histoire; cette Histoire de poète ne laisse pas de se réclamer de « la raison et de la saine logique ». Mallet et Ossian lui sont familiers. Il n'ignore ni Pelloutier, ni les ouvrages de Dalin, Geijer, Rühs, Lagerbring, ni, bien entendu, les historiens latins, Jornandes, Saxo... et s'en fait gloire; la vaste préface qui accompagne les *Etudes ou Discours sur la chute de l'empire romain* est un curieux tableau de l'érudition cosmopolite de

(13) Œuvres de Baour-Lormian, Parny, Millevoye, d'Arlincourt, Menestrier, Montbron, Marchangy, Mardelle, Patras, Lamartelière, Pixérécourt, Ducange, etc...

(14) « Autrefois nous donnions dans les brumes ossianiques. C'étaient des Malvina, des Fingal, des apparitions nuageuses. Aujourd'hui, cette friperie poétique est remplacée par Jéovah, par les sistres, par les anges, les plumes de séraphin. » (*Les illusions perdues*. Cité par Van Tieghem, *Ossian en France*.)

son temps, et déjà un ample essai de littérature comparée. L'effort d'objectivité en quelque sorte exhaustive est frappant... Par delà la critique et l'histoire la poésie se réfère aux sources; le poète lui-même prend soin de nous signaler l'origine du chant de guerre des Francs dans les *Martyrs* : « Pharamond! Pharamond! Nous avons combattu avec l'épée... » Il en a, dit-il, emprunté l'idée au chant de Lodbrok célébrant ses exploits dans le cachot rempli de serpents ou l'ont enfermé ses ennemis... De là ces aigles et ces « oiseaux aux pieds jaunes, » qui poussent des cris de joie, ces corbeaux « nageant dans le sang » et ce trait classique des légendes scandinaves : les héros qui meurent en riant (Ridens moriar).

Chateaubriand s'est épris du chant de mort de Ragnar Lodbrok si souvent invoqué, imité ou traduit dans toute l'Europe, et de tels autres chants qu'il cite longuement en décrivant les mœurs barbares; il y découvre des traits d'« une tendresse sublime », heureux privilège de cette poésie primitive dont il s'est enchanté chez les Iroquois ou chez les insurgés helléniques...

Informé, dit-il, de bonne heure de l'inauthenticité des poèmes d'Ossian, il en demeure le fervent admirateur et ne saurait se priver de leurs émouvantes suggestions... Aussi bien l'« esprit fort » de l'*Essai*, éclairé par la foi, distingue-t-il désormais la mission des barbares, « ces conscrits de Dieu... aveugles exécuteurs d'un dessein éternel... »

Du merveilleux ossianique et scandinave de l'Empire, les Lettres et l'esprit public glissent au merveilleux chrétien de la Restauration. Les barbares sont absous par leur providentiel destin.



Le Nord, paradoxalement, poursuit en France un double cheminement : parmi les savants, les érudits, les philosophes, dont les yeux se dessillent lentement d'une part; d'autre part dans le monde des Lettres pures et des écrivains d'imagination. Jamais peut-être la France n'avait-elle connu pareille conjonction de talents cosmopolites et de carrières axées, partiellement ou totalement, sur l'étranger; faut-il rappeler, outre Mme de Staël et Ch. de Villers, Ampère, Nodier, Xavier Marmier, Mérimée, Fauriel, Philarète Chasles, Villemain lui-même, puis Léouzon le Duc, A. Geffroy... suivis de combien d'autres dont les œuvres jalonnent plusieurs décades? La moisson est abondante où la part du Nord est quantitativement importante.

Grâce à tant d'efforts conjugués et rivaux, on ne saurait dire que nos romantiques aient ignoré ces pléiades de poètes, Jens Baggesen, Oehlenschläger, Andersen en Danemark,

Tegnér, Geijer, les Phosporistes, Atterbom, Lidner, Stagnelius, C. J. L. Almqvist en Suède, Wergeland, Welhaven en Norvège, Runeberg en Finlande...

Etudes, adaptations et translations (presque toujours incomplètes) vont de pair; histoire littéraire et histoire proprement dite, archéologie et folklore, prose et vers... Traducteurs et critiques publient des livres et se répandent dans la presse : le *Globe* et les journaux du temps, la *Revue des Deux Mondes* de Buloz, la *Revue de Paris*, la *Revue britannique*, la *Revue encyclopédique*... leur sont ouverts. En moins d'un demi-siècle la France se voit doter d'une série d'essais, d'histoires, d'approximatifs traités littéraires, de toute une bibliothèque scandinave qui n'a été ni continuée, ni remplacée.

Le plus actif des chercheurs, le plus agile, pendant des années, nomade de l'Islande à la Finlande, à la Russie, aux Balkans... si remuant qu'aujourd'hui encore la chronologie de ses voyages demeure incertaine (15), Xavier Marmier étonne ses contemporains par la soudaineté de ses déplacements et l'on oserait dire l'ubiquité de son observation. Nulle carrière plus significative d'une critique enthousiaste, parfois encore prisonnière de la légende.

Nommé professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Rennes, son succès le rend suspect à l'Université, à Victor Cousin; il déserte sa chaire et s'enfuit aux îles Feroë. L'amitié de Sainte-Beuve l'accompagne aux extrémités des relations postales, l'interroge, le conseille; Marmier conte ses aventures en de piquantes réponses (16) qui éclairent et complètent ses récits publiés; telles ses confidences sur Oehlenschläger, « bon garçon, franc, cordial, naïf », dont la fille, beauté nordique, mais « froide et capricieuse », lui inspire une passion qu'il avoue non sans mélancolie. Ailleurs, en Suède, « les femmes sont belles et très... du moins dans la petite bourgeoisie. Il suffit de parler. Heureusement que je suis, comme vous savez, d'une nature sage. »

Figure typique d'enquêteur romantique (17) — nous dirions aujourd'hui de reporter littéraire, essayiste plutôt qu'historien, son œuvre abondante et variée — d'initiation plutôt que de doctrine, n'a pas perdu toute sa valeur; maintes scènes, maints tableaux et descriptions de la nature et des mœurs,

(15) Ainsi qu'en témoigne l'ouvrage, trop sommaire, de Camille Aymonier, *Xavier Marmier, sa vie, son œuvre* (Besançon, 1928).

(16) En partie reproduites, d'après le fonds Lovenjoul, dans la Correspondance de Sainte-Beuve publiée par Jean Bonnerot (Stock, éd.).

(17) « Epigone... enchanté de trop faciles délices », déclare Fernand Baldensperger, signalant ainsi la prolongation dans le siècle d'un état d'esprit et d'une critique apparus peu après la fin de l'Empire.

hâtivement dessinés au cours de ses voyages, demeurent vivants, agréablement colorés, suggestifs. Et voici les découvertes d'un esprit prévenu, partagé entre un jugement préalable auquel il ne saurait renoncer, et ses vives impressions... Lors de son premier voyage en Suède (1837), accueilli par Tegnér à l'évêché de Vexio, il admire le paysage environnant sans abdiquer l'idée préconçue de la mélancolie suédoise : « c'était la poésie du Nord, la poésie triste et rêveuse qui se recueille en elle-même et soupire en silence ses élégies d'amour et ses hymnes religieux... » Comment ne serait-il pas surpris de la conversation du poète, « spirituelle et acérée », avec des pointes qui rappellent au Français les abbés galants de notre XVIIIe siècle?

Il est sévère à l'écrivain et lui conteste les dons du grand poète : « il lui manque les deux qualités essentielles, la force et l'invention. Tegnér n'a jamais rien inventé » (!) (18)... Il entrevoit le lyrisme de Lidner, de Stagnelius, écrit une jolie page sur Bellman, rencontre Geijer qui lui joue ses mélodies, Wallin, Franzén, Atterbom, qui le reçoit « comme un frère »... En Danemark, outre Oehlenschläger, Andersen l'a séduit... Il parcourt, dans ses esquisses et ses traductions plutôt qu'il n'approfondit les Lettres scandinaves; sa carrière sera longue; l'expérience l'inclinera à une plus indulgence équité.

La préface de son *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède* (1839) ne manque pas d'affirmer les constatations, les regrets et les vœux désormais préliminaires à toutes les études de ce genre. « Jusqu'à présent on n'a fait qu'effleurer çà et là, aux endroits les plus saillants, et sans idée suivie, la littérature du Nord. En Allemagne, elle n'a été indiquée que par les lettres de Fürst, qui ne remontent pas au delà du XVIIIe siècle; en France, par quelques notices de M. J.-J. Ampère; en Angleterre, par des articles de Revues... Tenter une histoire de cette littérature, c'est, il me semble, répondre aux besoins de cette époque où nous vivons, de cette époque investigatrice et curieuse, qui aime à remuer les cendres du passé... c'est ajouter un anneau à cette chaîne d'études qui s'étend aux deux extrémités du monde... »

Bernhard Wolff en Allemagne, P.-A. Heiberg en Danemark ont vivement critiqué Xavier Marmier; il eut en France ses détracteurs; lui-même ne prétendait qu'au renom de voyageur et appelait de moins superficielles études. Voyages sans doute malaisés, qu'il évoque avec humour dans un recueil anonyme de poèmes dédiés à son ami Sainte-Beuve, à Hugo, à Lamartine... et où apparaissent une « nature austère » et son « deuil

(18) *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède* (1839).

éternel », mais aussi ce côté idyllique du paysage scandinave qu'il ne peut ignorer.

A mesure qu'on avance dans le siècle, les traductions se font moins rares. Les émigrés français en Scandinavie renseignent la France (19). La présence à Paris d'écrivains scandinaves favorise les sympathies (20) : Jens Baggesen y séjourne longtemps; un petit cercle d'amis, la marquise de Condorcet, Fauriel, Cabanis, Garat... traduit et publie (1810) sa *Parthénaïs*. P. A. Heiberg et Malte Brun, exilés politiques, développent en France leurs carrières. Oehlenschläger écrit aux bords de la Seine les deux tragédies, *Palnatoke* et *Axel et Valborg,* et mérite l'enthousiasme de Mme de Staël...

Tegnér, de par sa rhétorique, son lyrisme ordonné, oratoire, est entre les poètes suédois l'un de ceux que l'on ne désespère pas de transposer en français; plusieurs versions de la *Saga de Frithiof* nous seront offertes; Sainte-Beuve se souvient de la *Première communion* quand il étudie Jocelyn; il adapte des sonnets de Stagnelius dans la *Revue de Paris.* Dès 1818 trois poèmes de Geijer paraissent dans le *Globe*. Son *Histoire de Suède* sera traduite et aura très rapidement deux éditions (1839 et 44). Les tragédies d'Oehlenschläger nous sont partiellement révélées. De même paraissent quelques poèmes de Leopold, Gyllenborg, Franzén. Topelius et Runeberg apparaîtront plus tard... Auprès des critiques et érudits, le rôle de Mlle du Puget ne saurait être oublié; trop souvent cependant, son ambition ne va qu'à transposer les innocents récits — célèbres dans le monde entier — de Fredrika Bremer ou ceux d'Emilia Carlén, voire de Sophie Knorring, dont les titres encombrent nos catalogues et bibliographies — exemple mémorable de cette tendance des littératures à exporter non leurs chefs-d'œuvre, mais leurs plus faciles et insignifiantes productions.

De tant d'autres poèmes épars, dispersés, difficilement accessibles à la postérité nulle récapitulation ne nous a été laissée; regrettable négligence d'un temps dont l'héritage s'est comme dissipé dans l'oubli des générations.

Et sans doute cette dispersion, symptomatique de l'époque, en demeure-t-elle l'un des traits les plus fâcheux, en expliquant le caractère relativement éphémère d'un multiple et louable effort.

Notez qu'en un temps où s'enrichissent et se diversifient les relations franco-scandinaves, tandis que les Lettres

(19) Cf. F. Baldensperger, *Le mouvement des idées dans l'émigration française*, 1789-1815 (2 vol., 1924).

(20) Cf. les études de Paul Rubow sur les écrivains danois à Paris à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle (T. I et II de F. von Jessen, *Danske i Paris*).

françaises regagnent dans le Nord, à la faveur du libéralisme, une popularité, une influence nouvelles, nos poètes, nos créateurs ne renoncent pas à introduire dans leurs œuvres quelque matière scandinave; les thèmes nordiques continuent de surgir çà et là, inspirant d'aventure un conte, un poème, ou un drame; trop souvent déformés sans profit littéraire, on ne saurait guère en retenir que de rares détails heureux, de simples récits, quelque impression fugitive, une image, un cri profond. Le folklore, les légendes sont la meilleure source. Marmier compose la nouvelle : *Deux émigrés de Suède*, le roman : *Les fiancés du Spitzberg;* ses *Poésies d'un voyageur* rendent parfois un son assez pur. On en dirait autant de quelques vers modestes de Mme Tastu (*Linné, L'iris et la lyre*) et de la *Valérie* de Mme de Krudener, parue au début du siècle, si ardemment proposée par Sainte-Beuve à l'admiration des romantiques.

Et certes, à l'horizon poétique de la Scandinavie, nos poètes croient toujours discerner le majestueux *Edda*, et cette poésie islandaise aux perspectives indéfinies. Bientôt s'y ajoutera le *Kalevala* finlandais, annoncé par Xavier Marmier, traduit par Léouzon Le Duc, et que Lamartine déclare savoir par cœur... Ces mythologies, cosmogonies et chants barbares en imposent fort à nos imaginations, trop peu préparées à les accueillir, et qui n'en entendent pas l'émotion si particulière, le tragique éternel et humain, ni l'accent, peut-être intraduisible en nos langues modernes.

Ces dieux et ces héros, Victor Hugo à ses débuts leur demande des effets de terreur; il écrit *Han d'Islande*, où le roman noir, Ducray-Duminil, Anne Radcliffe, Mathurin, Walter Scott, rejoignant des réminiscences historiques, composent une assez puérile sorcellerie. Dans l'*Ode au colonel Gustaffson* (*Odes et Ballades*) et le *Parricide* (*Légende des siècles*) Hugo revient à la Scandinavie moins burlesquement... Gérard de Nerval, en ses heures de démence, rêve des Valkyries et d'abîmes norvégiens. Théophile Gautier évoque la Norvège de Harald Harfager (*Cærulei oculi*) d'après Heine. Vigny oppose à la foule prosternée sous la nuit polaire le scalde gravissant la montagne d'où il contemple l'éblouissante lumière (*Journal d'un poète*).

Balzac tire de Swedenborg, remis en lumière par l'étrange Oegger, ex-vicaire de Notre-Dame de Paris (21), l'idéologie de *Louis Lambert* et de *Seraphita*. George Sand décrit la Suède selon Marmier et les voyageurs (*L'homme de neige*).

Parmi les drames suédois qu'affectionnent nos théâtres, la

(21) Cf. R. Michaud, *Un intermédiaire français entre Swedenborg et Emerson, Oegger et le Vrai Messie* (Revue de littérature comparée, 1921), et A. Viatte, *Les Swedenborgiens en France de 1820 à 1830* (Ibid., 1931).

sombre aventure de Christine et de Monaldeschi prête au mélodrame d'incessantes ressources.

Seul, Leconte de Lisle paraît s'affranchir des interprétations conventionnelles lorsque, dans quelques morceaux des *Poèmes barbares* (1862), il restitue à des thèmes scandinaves leur grandeur abrupte, leur sonorité éclatante, leur haute et sauvage passion (22).

Au total, en dépit des traducteurs, adaptateurs et critiques, nos emprunts au fonds scandinave, quantitativement très notables, n'inscrivent pas un sillon profond dans nos Lettres. Faut-il s'étonner que le public n'aperçoive que rarement l'inspiration scandinave, et continue d'ignorer les littératures septentrionales?

En 1867, Léouzon le Duc peut encore écrire (23) :

« La littérature du Nord a été jusqu'à présent fort peu étudiée; c'est là un fait que nous constatons avec regret, mais qui ne nous étonne pas. En effet, tandis que le Midi nous illumine de son soleil, qu'il nous berce de son harmonie et nous embaume de ses parfums, le Nord, au contraire, ne nous apparaît qu'à travers un lointain nuage, comme un fantôme glacé, enveloppé d'éternelles ténèbres et ne s'agitant que pour verser autour de lui les brouillards et les frimas. Le Nord nous fait peur. »

★

Le Nord nous fait peur, tout le poids des brumes imaginaires, des malentendus, préjugés, erreurs et meurtrières ignorances s'alourdit en ce mot, qui résume, aujourd'hui encore, le sentiment d'une partie des foules françaises à l'égard des Lettres scandinaves.

Peu importe que Xavier Marmier nous ait avertis : « la Suède, cette vieille terre scandinave, est l'une des contrées les plus poétiques qui existent », et qu'André Bellessort, grand voyageur et grand lettré, trois quarts de siècle plus tard lui fasse écho : « de pays plus poétiques, je n'en connais pas (24)... Copenhague est, de toutes les villes de Scandinavie, la plus gaie... Je ne sais rien de plus gracieux et de plus noble que sa place royale... ». (25)

Les ténèbres ne se dissipent pas en un jour. Elles obnubilent merveilleusement le clair génie français lorsque après 1870 la

(22) Aujourd'hui encore, de bonnes traductions modernes des grands textes islandais nous font défaut (sauf quelques sagas). Lacune de grave conséquence, lorsque nos Français abordent les récentes littératures, l'art, les mœurs scandinaves. Un étranger qui ignorerait tout de l'antiquité gréco-latine, que comprendrait-il aux Lettres, à la vie française d'aujourd'hui?

(23) *Les poèmes nationaux de la Suède moderne*, Introduction (1867).

(24) *La Suède* (Perrin, 1911).

(25) *Le crépuscule d'Elseneur* (Perrin, 1926).

France semble se retirer sur elle-même, déçue en ses rêves les plus généreux, inquiète, en défiance contre l'influence étrangère. Epoque de repliement, de méditation et de refonte intérieure à l'appel des Berthelot, des Renan, des Gambetta...; les prophéties d'Edgar Quinet, chimérique à tant d'égards, seul observateur clairvoyant dès l'âge romantique unanimement aveugle aux ambitions prussiennes, ne sont pas entendues. Taine renonce à écrire cette Histoire de la littérature allemande qui eût été le pendant de son monument britannique, et qui nous manque encore à l'heure présente... La critique française qui accueille Ibsen, B. Björnson, Strindberg est celle des Sarcey, naïvement étroite, des Jules Lemaître, prisonnière d'un humanisme expirant, des Larroumet... ensemble quelque peu équilibré, il est vrai, par des groupes de jeunes (Henri Bauer) et l'autorité grandissante de Faguet.

L'une des rares offensives concertées des Lettres scandinaves en vue de conquérir la France survient à l'un des instants les moins propices; Ibsen se contente de nous envoyer ses pièces, à travers lesquelles transparaît, tel un épouvantail, une silhouette de génie destructeur; son théâtre sera jugé indéchiffrable avant de nous sembler aujourd'hui trop sommairement symbolique... B. Björnson s'agite en un Paris que déconcertent son apparence de pasteur politicien et sa vitupérante éloquence. G. Brandès nous est trop sarcastique et n'aura qu'un ami, Clemenceau; disciple de Taine, il ne parvient pas à se faire lire. Le charmant Jonas Lie passe inaperçu...

Querelles et duels journalistiques (26). On échange des injures et quelques vérités; Jules Lemaître et Brandès s'excommunient à propos de *Jean Gabriel Borkman* et du *Canard sauvage*. Björnson accuse Larroumet de mauvaise foi, se proclame européen, s'indigne de voir préférer à Ibsen un Sardou, dont les pièces « n'appartiennent même pas à la littérature... Voyez-vous, dans notre vieux continent, il y a deux races : l'Europe, les Etats-Unis d'Europe, Cosmopolis, si vous voulez, d'une part; et de l'autre, isolée comme par un mur de Chine, la France. » Et Larroumet de riposter en évoquant nos frontières toujours ouvertes et notre hospitalité traditionnellement accueillante, mais « ce qui distingue la littérature scandinave, ce qui même pour notre goût lui donne une part de son originale saveur, c'est qu'elle n'est pas le moins du monde « européenne », comme le proclame M. Björnson, mais étroitement indigène... »

Vieilles escarmouches, qui n'épuisent pas sur le champ

(26) Cf. A. Dikka Reque, *Trois auteurs dramatiques scandinaves, Ibsen, Björnson, Strindberg, devant la critique française*, 1889-1901 (Paris, 1930).

tout leur venin, irritations et colères dont nous ne comprenons plus guère aujourd'hui la violence fondée sur d'aussi simplistes argumentations et qui ne nous semblent pas dépasser en gravité cette fièvre légère due à la brusque inoculation d'un vaccin étranger.

Par delà les polémiques et la spectaculaire agitation journalistique, sans doute les observations de quelques raffinés mériteraient-elles davantage notre attention...

Le conflit s'apaise; dès 1896, Sarcey constate une trêve et une sorte de rapprochement des esprits.

Simple épisode, en somme, de notre vie littéraire, moins humiliant que ne l'affirment encore parfois certaines tenaces rancunes, tout à l'honneur de nos théâtres d'avant-garde, le Théâtre libre d'Antoine, l'Œuvre où Lugné Poe se laisse seconder par un étonnant metteur en scène, l'écrivain danois Herman Bang.

Les pièces sont jouées, *les Revenants* en 1890, au Théâtre libre, suivis, entre 1890 et 1898, de treize autres drames d'Ibsen représentés à Paris; dans le même temps quatre pièces de Björnson paraissent à la scène, dont les deux parties *d'Au-dessus des forces* (1894 et 1897). De Strindberg surgissent *Mlle Julie* (1893) au Théâtre libre, *Créanciers, le Père* (1894) à l'Œuvre.

Strindberg, égaré, fébrilement actif, collabore à nos journaux et Revues et ambitionne un instant de devenir écrivain français; il atteint à l'éphémère vedette de l'actualité parisienne et disparaît avec la soudaineté d'un météore presque aussitôt replongé en sa nuit scandinave.

L'enquête de la « Revue Blanche » sur l'influence des Lettres scandinaves (1897) dégage, parmi les persistantes contestations et contradictions, la notion d'une action bienfaisante, reconnue par Mirbeau, remarquablement définie par Alfred Capus : « ces œuvres auront agi sur nous un peu à la façon de ces agents chimiques qui déterminent les combinaisons dans lesquelles on ne retrouve pas une seule de leurs propriétés. Elles auront, par leur présence, donné le signal d'un mouvement où l'on ne distinguera bientôt plus leur trace; c'est-à-dire que leur action aura été énorme et leur influence littéraire très faible. »

Avec le XIXe siècle finissant, une rencontre est survenue, d'où la Scandinavie sort désabusée, amère à notre égard, ayant toutefois ébranlé l'indifférence et la suffisance boulevardières, planté des jalons, semé des doutes, des admirations, des ferments de curiosité, des germes d'opposition et presque d'hostilité à ses œuvres, mais aussi de ferventes amitiés.

Qu'il nous suffise ici de fixer ce point de départ.

Au cours du dernier demi-siècle, la rencontre indécise se poursuit sur notre sol où génie français et génie scandinave s'affrontent sans jamais s'étreindre. Notre critique, paralysée par son ignorance des langues du Nord, mal informée, nonchalante et contrainte, se récuse le plus souvent, juge de haut ou, plus fréquemment, néglige les traductions qui lui sont soumises, généralement sans plan d'ensemble ni méthode, avec cette absence d'« idée suivie » qui consternait Marmier.

Le catalogue des traductions serait plus abondant que ne le laisseraient supposer ce désordre, la dispersion, l'incohérence des efforts, souvent méritoires, rarement récompensés, des traducteurs; la liste des noms connus de nos compatriotes — Ibsen, B. Björnson, Lie, J.-P. Jacobsen, Herman Bang, et découvertes plus récentes, Johan Bojer, Heidenstam, Siwertz, Joergensen, Linnankoski... auteurs souvent représentés par un seul ouvrage — est fort éloignée de refléter une image suffisante, ou même véridique, de la spiritualité scandinave.

Il semble qu'une certaine fantaisie, le jeu d'un rêve évoluant à mi-chemin du réel et d'un providentiel firmament, dans la pure lumière de l'émotion humaine et de la vérité poétique, demeurent au pays latin le plus sûr truchement de la Scandinavie littéraire; à preuve le durable attachement, l'affectueuse et inaltérable admiration que les Français ont voués à Andersen, à Selma Lagerlöf... et cette gloire d'une Sigrid Undset, dont le réalisme nous paraîtrait moins séduisant s'il ne s'alliait au libre envol d'une rare et puissante imagination créatrice.

Au théâtre et sur la scène, un autre rêve fascine nos jeunes auteurs dans l'étrangeté du « théâtre de chambre », inventé trente ans avant nos surréalistes par Strindberg, seul étranger, semble-t-il, à qui l'on puisse reconnaître une influence sur notre plus récente et plus neuve dramaturgie.

Hésitant, incertain, victime de séculaires perplexités, le public répond distraitement aux sollicitations et aux invites; l'obscure mémoire des peuples ne se libère pas aisément du passé; dépit, sourdes rancunes, conseillères d'une extrême réserve chez les intellectuels du Nord, chez les Français persistance d'un legs, infiniment trouble, de curiosités insatisfaites, de bévues, de quiproquos, au total d'échecs répétés dans la pratique de nos amities scandinaves.

Défiance de notre public, abstention, rarement surmontées par d'exceptionnelles réussites : une collection de traductions d'ouvrages scandinaves, longtemps unique, strictement guidée par un programme de sélection et de choix littéraire, ne subsiste, pendant l'entre-deux guerres, que grâce au dévouement

désintéressé de l'éditeur (27). Pourquoi une Karin Michaëlis, un Kinck, un Peter Egge, un Otto Rung, un Hjalmar Bergman, un Harry Martinson, un Eyvind Johnson, un Lagerkvist... publiés dans cette collection, et inégalement connus, ne sont-ils pas célèbres à l'égal des Américains et des Anglais dont les noms, voisins sur les mêmes catalogues, annoncent d'éclatants succès?... Une arachnéenne barrière, obstacle difficilement franchissable, nous isole encore trop souvent de la poésie du Nord.

Trop heureux quand un critique, poète lui-même, familier des climats étrangers, s'expatrie, séjourne longuement en Suède, en Norvège, en Danemark, et en rapporte des ouvrages éclairés de vivante sympathie, informés, médités avec une sûre intuition des âmes et des êtres; cas presque unique d'un André Bellessort, dont les études scandinaves constituent la seule réplique valable — et plus profondément significative — aux essais romantiques. Suède, Norvège, Danemark du début du siècle, âge des Fröding, des Karlfeldt... Scandinavie poétique où nul ne prévoyait encore le foudroyant progrès de l'industrialisme, du socialisme, et de l'américanisme... ni les succès de la jeune littérature prolétarienne.

Manifestations, que l'on eût souhaitées plus fréquentes, de la critique universitaire; solides travaux des A. Jolivet, des Jean Lescoffier, des Mossé, plus récemment de Georges Dumézil, de Maurice Gravier...

Prestige d'une philosophie aux dramatiques retentissements; évangile de Kierkegaard.

Présentement, les littératures du Nord, desservies par leur triplicité, où le lecteur distingue mal les particularités nationales (outre la Finlande, l'Islande...), jouissent d'une soudaine faveur consécutive au succès sans précédent de Sigrid Undset, et à l'absence, pendant l'occupation allemande, des littératures anglo-saxonnes, brutalement évincées, favorisant, par l'appel du vide, l'accession des Scandinaves. Le pullulement des jeunes maisons d'édition engendre une éclosion imprévue de traductions — en France, en Belgique, en Suisse. Surabondance à peine moins néfaste que la pénurie coutumière; les traducteurs autorisés sont rares; les textes qu'on nous offre, élus sans discernement, à une époque où, après une période florissante, les littératures du Nord hésitent et cherchent leur voie, sont trop souvent indignes de notre langue aussi bien que des originaux... Des forces nouvelles interviennent, suspectes à l'esprit qu'elles sont censées exalter : publicités, impudemment tendancieuses, propagandes...

Nous en sommes là.

(27) Coll. scandinave (Stock, éd.). Une cinquantaine de vol. parus.

Nos Lettres sont plus que jamais fêtées à Copenhague, Helsingfors, Oslo, Stockholm, voire Reykiavik... Une révolution s'accomplit sous nos yeux par le triomphe de l'avion, la suppression de la distance; les capitales scandinaves sont désormais à nos portes; la Scandinavie, si longtemps à l'abri des rivalités et des compétitions continentales, fait sa rentrée dans le siècle, soudain présente comme elle ne l'avait plus été depuis deux siècles, au cœur de la vie européenne.

L'ère des traditionnelles méprises est-elle close? Bien des espoirs semblent permis si les volontés favorables triomphent des angoisses et des troubles du temps (28).

(28) Les ouvrages d'information générale en français sur les littératures scandinaves sont peu nombreux. Citons toutefois :

ANTON BLANCK, *La Suède et la littérature française* (Stock 1947).

H. SCHÜCK, Histoire de la littérature suédoise (Ed. E. Leroux, 1923-Presses universitaires).

L. MAURY, Panorama de la littérature suédoise contemporaine (Ed. du Sagittaire, 1940).

J.-L. PERRET, *Panorama de la littérature finlandaise contemporaine* (Ed. du Sagittaire, 1936).

SVANSTRÖM ET PALMSTIERNA, *Histoire de Suède* (trad. de l'anglais par L. Maury; Stock, 1944).

Des ouvrages analogues sont en préparation pour le Danemark et la Norvège.

Etudes sur divers auteurs :

M. GRAVIER. *Tegnér et la France* (Aubier, 1942).

A. JOLIVET, Le théâtre de Strindberg (Boivin, 1931).

J. LESCOFFIER, *Essai sur dix années de la vie de B. Björnsson*, 1868-78 (Presses modernes 1932).

L. MAURY, *L'imagination scandinave* (Perrin, 1929).

id. *L'amour et la mort d'Ernst Ahlgrén* (Stock, 1945).

Des préfaces et notices sur les auteurs précèdent les vol. de la *Collection scandinave* (50 vol. parus, Stock) — et les 16 tomes de la traduction, par P.-G. La Chesnais, de l'œuvre d'Ibsen (Plon).

ERRATUM. — (Art. précédent, p. 448 in fine) : rétablir ainsi le texte altéré par un mastic : « maximes morales, souvent rééditées, du comte Jean Oxenstierna nous parviennent, mais non pas, semble-t-il, les poèmes du comte Jean-Gabriel Oxenstierna, si proches des *Nuits* de Young et plus encore parfois des *Saisons* de Saint-Lambert.

P. 450, première ligne de la note 5 : « Notamment Anton Blanck, Den nordiska Renässancen i sjutton-. »

UN MARIAGE COMME UN AUTRE

par MAX DIETLIN

La trompe d'un guetteur corna, soudain, dans le soir. Les hommes, qui palabraient assis autour d'un feu, se turent, saisirent leurs sagaies posées à côté d'eux, se levèrent. Les femmes s'arrêtèrent de piler le mil, de traire les chèvres ou de bercer les enfants. Mais la trompe sonnait le signal des nouvelles favorables. On respira. Piqué, à l'instant, de curiosité, on se dirigea vers la case du roi — quelques vieillards restaient accroupis sur leurs talons, les joues appuyées sur les paumes de leurs mains. On attendait, avec impatience, le retour du guetteur.

Celui-ci, dévalant le sentier de la montagne, apparut, enfin, entre les fougères, traversa en trois bonds — un chien en aboyant se jeta dans ses jambes — la place. Exultant, le bras tendu vers le sud, il débita la nouvelle : les feux allumés aux sommets des hauteurs du pays des Sambas, situées, par-delà la forêt, à deux journées de marche, annonçaient l'arrivée, pour le lendemain matin, du Père missionnaire. Des exclamations, des cris de joie, des rires retentirent : les mariages allaient être célébrés! Quinze couples attendaient, depuis cinquante lunes, d'être unis. Mais le roi, apaisant ces démonstrations, ordonna d'aller chercher les fiancés qui demeuraient dans les villages au bord du marigot. On acclama les messagers qui partirent en courant. Il désigna les chasseurs qui se posteraient en affût avant le lever du soleil, fit commencer les préparatifs.

On y passa, dans l'allégresse, la nuit. On allait et venait sous la clarté de la lune, on plantait des perches

de bambous, des guirlandes, on accrochait des peaux de panthère ou d'antilope ou des fruits. On s'interpellait avec bonne humeur. Des porteurs, qui se croisaient en chantonnant, mimaient, les yeux au ciel, l'extase, la tête tournée en arrière, les bras en avant soutenant leurs charges, s'esclaffaient. La place, les cases, furent bientôt décorées.

Le menuisier fabriqua, avec de vieilles caisses, un autel qu'il installa au centre de la place. On le garnit de branchages que de jeunes garçons apportaient. Le tisserand étendit, devant la hutte du roi, sous le dais de chaume, un tapis. Les femmes favorites y placèrent, avec précaution, le fauteuil rouge aux pieds de bois dorés, et ce siège étonnant, l'orgueil du roi, qu'il réservait aux hôtes de marque et dont il leur faisait l'honneur de régler lui-même, selon la hauteur de leurs fesses, la taille. Les autres épouses, sous la surveillance de la mère du roi, plumaient les poulets, faisaient cuire — une odeur de bouquin et de fumée montait — les viandes, le riz ou les patates douces, ou recueillaient le lait des noix de cocotiers. Le roi — il venait d'assister au départ des chasseurs — après une dernière inspection, rentra dans sa case et commença de se faire peindre. Les hommes, à la lumière des photophores assaillis d'insectes, sifflant ou chantant, nettoyèrent leurs armes; les femmes, en s'interpellant, balayèrent les cases, les débris de cuisine et de foyers, épouillèrent les enfants. Le soleil se leva.

Cependant, des femmes, dans une case, achevaient de parer les fiancées. Tressant les cinq fois dix nattes minces et serrées qui, sous les cheveux crépus et gonflés divisés en trois feuilles de cactus bien séparées, pendent sur le front et les oreilles des vierges, elles taquinaient celles-ci, disant que la prochaine nuit leur ferait perdre, avec leur pucelage, le droit de les porter. Excitées par cette idée, elles se trémoussaient dans un éclat de rire concupiscent qu'elles redoublaient impudiquement à la vue d'une rangée de vieilles filles laides et timides qui entouraient les fiancées pour écarter le démon de l'adultère.

Déjà prêts, les fiancés, le corps passé au blanc, trois cercles rouges peints sur la poitrine et les cuisses, s'assemblèrent, accompagnés d'amis, suivis des jeunes garçons nubiles de l'année, dont la présence inciterait les dieux de la fécondité à leur donner un fils, sur la place. Discourant, plaisantant, ou comparant leurs armes et se provoquant et se poursuivant par jeu, ils paradaient, jetaient, à la dérobée, d'impatients regards du côté de la case des femmes. Plusieurs, de temps à autre, simulaient l'approche du guerrier ou du chasseur : courbés derrière leurs boucliers, la sagaie et l'arc à la main, ils avançaient, sur la pointe des pieds, jusque sous l'entrée de la case, fuyaient, en s'esclaffant, pourchassés par les malédictions ou les quolibets obscènes des commères.

Mais des clameurs, à l'entrée du village, s'élèvent. Ils y courent : les fiancés des bords du marigot, précédés d'un griot musicien, escortés de leurs parents, parrains, marraines, principaux amis, jeunes garçons et vieilles filles, arrivaient. On les accueille avec de grands éclats de voix et de gestes. On amène les hommes sur la place — les femmes aux enfants endormis dans le dos et les fiancées se dirigent vers la case — on les complimente sur leurs peintures et bijoux. On s'extasie surtout sur l'un des fiancés et son suivant : ils portent, sur la cuisse droite, au-dessus du genou, une sorte de haut bracelet en toile blanche, dure et brillante, fermée par une petite boule d'or. On apprend que ce sont des « cols » donnés par un chasseur blanc en échange de vingt gazelles, de douze défenses d'éléphants et d'un lot de plumes d'aigrettes et d'autruches — une affaire! Le roi, cependant, est sorti de sa case, souhaite la bienvenue. Il a revêtu sa veste verte aux broderies d'argent, son bicorne à plumes blanches, et tient à la main son grand sabre recourbé. La paire de bottines noires et jaunes — cadeau du chef administrateur — qu'il chausse pour dormir les nuits de fête, pend, attachée par une liane, de chaque côté de la veste. Les gens du marigot, à leur tour, s'extasient.

Cependant, le griot musicien arrivé avec ceux-ci, debout près du gros tambour, sifflait dans son chalumeau. Le joueur du village s'assoit, à califourchon, sur son instrument et commence de battre la cadence en touchant, avec le plat des quatre doigts de chaque main, la peau de brebis tendue. On fait cercle autour d'eux. Le joueur du village improvise une chanson facétieuse sur le mariage. On reprend, en riant, le refrain qu'on accompagne de grands battements de mains. Le fiancé et le jeune garçon aux cols entrent dans le cercle, miment la dispute du mari et de son épouse, la fuite du premier. On scandait, en accélérant le battement des mains et en frappant du pied, la terre, la danse de victoire de la seconde. Mais le mari — le jeune garçon affublé d'une tête de buffle — reparaît, la pourchasse d'une voix stridente, la rejoint, la réduit à merci. On accueille, à grands cris, son triomphe. On se prend par la main, on tourne autour de lui, foulant à nouveau, aux intervalles marqués par le tambour, la terre, rejetant, en mesure, le visage hors du cercle que l'on décrit.

Mais le marabout, couvert d'un manteau de fibres effilochées, coiffé de plumes et de branches, a soudain surgi. Se balançant, à moitié accroupi, d'une jambe sur l'autre, marmonnant, apeuré, ses formules, il regarde à droite, à gauche. Il rejette, enfin, en arrière son buste, lève, devant ses yeux, le bâton à l'image de l'éléphant qu'il maintenait contre sa poitrine et lance, au protecteur du clan, en faveur des fiancés, de volubiles invocations. On s'est penché en avant, les mains sur les genoux, on module, pour accompagner l'intercession, en balançant la tête, la mélopée rituelle.

Le marabout, cependant, a terminé son plaidoyer. Il regarde fixement l'image, l'approche de son oreille, écoute. On s'est tu, on attend, anxieux, la réponse du tanna. Le marabout se déride, sourit : elle est favorable. L'angoisse a fui — on rit, on se congratule, on regarde, la modulation, de nouveau, à la bouche — la voix du jeune garçon du marigot détonne — le marabout. Il s'ap-

proche, lui-même riant et chantonnant, son bâton levé, du groupe des fiancés.

Il va, vient, glisse devant eux, répète, en montrant l'image, les paroles de l'éléphant. Les fiancées qu'on a été chercher, sont poussées à l'intérieur du cercle, face aux fiancés. Le marabout se tourne vers elles, à leur tour les informe, dans un cri bondit entre les deux groupes, de tous côtés court, projette jambes, bras, têtes, cris, se redresse, l'image tendue devant lui, l'autre bras raidi contre le corps fait battre, ventre rentré, à toute allure, entre les côtes, sa peau — le son aigu du petit tambour, à ce moment, crépite — recule, laisse en présence les fiancées et les fiancés.

Ceux-ci lèvent, dans le cliquetis des bracelets, à demi les bras. Ils attendent les trois coups du gros tambour — ils éclatent. Les fiancés sautent, virevoltent, ils courent les uns vers les autres, ils se joignent, au nouveau signal, en se frappant les cuisses, ils pirouettent, ils reculent, en cadence, jusqu'à leurs lignes de départ — en repartent. Les tambourineurs accélèrent leurs battements — celui du gros tambour, renversé en arrière, jubilant, les scande de la tête; celui du petit tambour, penché en avant, bat du plus vite qu'il peut — dix mains, devant lui, volent. Happé par la cadence, on a, la marquant des pieds et des mains, accompagné les fiancés, on se trouve — on lève les bras, on se frappe les cuisses — dans leur danse. Des retardataires, hélés dans leurs cases, les chasseurs qui sortent, en courant, des rayons empoussiérés du soleil — ils lancent au passage leurs proies — à leur tour lèvent les bras, s'y ruent. Seuls battent des mains, autour du roi, de ses femmes et de ses gardes, des vieux et des vieilles.

Les nombrils — on s'y évertue, yeux baissés, bouches serrées — comme épave dans un rapide, tournoient. Mais on se trouve face à face. On lève les yeux : la sueur — on hume, à travers la poussière son odeur — sur les visages, sur les épaules luit. Les seins, les croupes des femmes, les sexes des hommes sautent. Les ventres, comme pour l'accouplement, vont se toucher — on en

imite les saccades. Le signal retentit. On plaque, les uns contre les autres, les ventres, on les retire. Le tambour rebat le signal, le battra plusieurs fois. On s'entrelace les bras, on tourne en se frappant, sans cesse, du ventre. Des bouches ouvertes, derrière des mains qui battent, exultent. On tourne, on se frappe de plus en plus vite. La ronde, les cris, le trémoussement des reins, le contact des peaux grisent. Les femmes mollissent, écartent les cuisses; les hommes enflammés, implantent les leurs. Mais le signal cesse — les bras se dénouent, on recule, une fois de plus, en mesure. Haletant, la tête haute, les narines dilatées, on est prêt, déjà de repartir en avant — les corps, sur la cadence ralentie, ondulent.

Mais des coups de feu, des appels de reconnaissance éclatent. On se retourne du côté de la montagne : un casque blanc, deux chéchias rouges sur les fougères avancent. On pousse des cris de bienvenue et de joie — on cabriole, on danse. Des couples, aux ventres collés, miment un accouplement frénétique — les tambours, que les batteurs avaient assourdis, bondissent dans un déluge de tonnerre et d'ondée. Le Père — on reconnaît sa large barbe grise — débouche, suivi de deux tirailleurs au fusil fumant, d'entre les fougères, s'arrête, ôte son casque, s'essuie le front. Le marabout, entre le premier rang et lui, se plante — son manteau, autour de ses jambes écartées, tournoie, trémulant, en tapant, vivement, de la main sa bouche, son chant. Le roi, entouré de ses gardes, se fraye passage, marche à la rencontre du Père — le marabout, bras levés, entonne, à la gloire de celui-ci, des louanges — on le suit en reprenant, à s'époumonner, les louanges. La poussière, comme de fagots, des jambes, épaisse, fume.

Le Père, souriant, remet son casque, donne au roi l'accolade. Le roi s'incline, baise sa main, le conduit vers l'autel. On court, on va et vient en les accompagnant — on s'interpelle, sans les perdre des yeux, en s'entrecroisant — on brandit son bouclier, on refoule, sautant à droite, à gauche, de sa sagaie, des ennemis vaincus;

les femmes, les enfants battent des mains, on ne cesse de répéter qu'il est le Père — qu'il aille ou qu'il vienne, c'est lui! — et qu'il est venu. Tant d'enthousiasme réjouit le Père. Il sourit, fait signe à tous. Le roi lui montre les décorations des cases, ils arrivent devant l'autel.

Le Père lève les bras, se retourne, s'extasie, à l'entour. On est transporté de fierté et d'orgueil, on les clame dans un enflambement d'armes et de gesticulations. Une voix — on reconnaît celle du jeune garçon du marigot — par-dessus les autres, s'égosille. Le Père, cependant, a appelé les fiancés. Ils s'assemblent, par couples, avec leurs suivants, devant lui. Le Père, qui les a pendant un moment regardés — les tambours, les voix sur un signe du roi se sont tus — leur parle. Il dit qu'ils sont les enfants du vrai Dieu, qu'ils doivent toujours aimer le vrai Dieu — le vrai Dieu est très content de voir, du ciel, qu'ils ont attendu Sa permission — mais ils savent que Lui seul peut la donner — pour devenir maris et femmes... Qu'ils soient récompensés! Le vrai Dieu est très bon. — Il lui a dit, à lui le Père, qu'il donnait Sa permission et Il l'a envoyé pour les unir comme maris et femmes. On écoute, épanoui, la bouche prête de bondir en acclamations. Mais le Père, de ses mains, contient les voix. Il dit que d'autres bons enfants du vrai Dieu attendent, par-delà la montagne, l'annonce de la bonne nouvelle. Il va, sans plus attendre, marier, au nom du vrai Dieu, les bons enfants d'ici. Les voix, les tambours, les bras, les jambes, par des flots de joie emportés, se démènent. Mais le Père a passé, autour du cou, une bande de drap blanc aux dessins d'or, sort de sa poche un livre de prières, l'ouvre, lit. On avance pour voir mieux, on s'écrase, la tête, le buste hochés, vitement, en mesure, les uns contre les autres. Les jeunes garçons, les vieilles filles laides lâchent des mains des fiancés, se placent derrière eux. On recule sous leur poussée. Les fiancés se prennent par la main. Les deux premiers couples, sur un signe du Père, s'avancent, s'agenouillent. Il implore, les mains jointes, le vrai Dieu, baisse les yeux, dénoue les mains, donne la bénédiction nuptiale. Les

cris, dans les gorges, déferlent, on acclame, on trépigne — le sol, sous les talons, sonne. Le jeune garçon du marigot, d'entre les nubiles et les vieilles filles laides, bondit. Il célèbre, yeux mi-clos, la virilité des nouveaux époux, la beauté des nouvelles épouses. On profère, en hurlant, le chant de l'hymen. Les deux couples se sont levés, rangés de chaque côté de l'autel — les autres continuent, deux par deux, de s'agenouiller, d'être unis. Le jeune garçon saute, danse, gesticule. Le quinzième couple s'avance, le jeune garçon, délirant, le suit. Le Père lève les yeux, joint les mains — le jeune garçon, la bouche exubérante, d'un trait, se retourne, saisit, au vol, par le bras, une vieille fille, se précipite, en l'entraînant, à côté du couple, au pied de l'autel...

Et se trouva marié.

MERCVRIALE

LES LETTRES

LES MEMOIRES DE GEORGES DUHAMEL. — J'ai lu, à la suite, les trois volumes par lesquels le chroniqueur de Salavin et des Pasquier fait retour à sa vie réelle (1). Cette affilée est, je crois, une excellente méthode. Le récit s'étend de 1884 à 1914; l'auteur a commencé de l'écrire en 1941. C'est au lecteur — pourvu qu'il ne disperse ni n'étire son attention — qu'il appartient d'ajouter à cette double durée ce que j'appellerai une sorte de continuité condensée. Plus exactement, c'est le moyen pour lui de pouvoir rejoindre et suivre dans sa vie, dans son époque, dans l'univers qu'il recompose, celui qui, ayant vécu, se souvient, se raconte et scelle, par sa présence actuelle et l'unité de son regard, la chaîne du passé dont les anneaux, sans cette reprise, traîneraient épars dans la poussière. Une lecture ininterrompue est l'instrument de la complicité, sans laquelle il serait vain d'écrire.

« Après avoir été le mémorialiste d'un autre et même de beaucoup d'autres, il est temps que j'écrive les mémoires de ma vraie vie. » Il faudrait disposer de plus de place que je ne fais et surtout attendre que le recul dispose sur le même plan dans ma mémoire ces trois livres de « vraie vie », Salavin et les Pasquier, pour rechercher la part de souvenirs personnels qui a passé dans les mémoires imaginaires. Georges Duhamel esquisse lui-même, à plusieurs reprises et avec une heureuse précision, cette étude essentielle à l'analyse de la création romanesque. On sait bien qu'un vrai romancier part toujours du souvenir, mais qu'il en part, en effet, pour s'en vite écarter; et sa qualité se mesure à cet écart et au foisonnement nouveau qui distingue le personnage du roman de la personne ou des personnes qui lui ont fourni, non ses modèles mais ses prétextes. Un roman est médiocre dans la mesure où il est « à clé », où ses héros demeurent des portraits, où son auteur n'a pas eu la force de quitter son appui, et d'étouffer l'univers réel où il a puisé les éléments de ses métamorphoses sous l'univers personnel sans lequel il n'y a ni création, ni créateur.

Georges Duhamel est un vrai romancier. Et je dirai que cet

(1) Georges Duhamel : *Inventaire de l'Abîme* (1884-1901); *Biographie de mes Fantômes* (1901-1906); *Le Temps de la Recherche;* chez Paul Hartmann.

éloge, peu original mais exact, se retourne *nécessairement* contre lui quand il se fait mémorialiste. Il le sait. Il nous dit lui-même que le *Désert de Bièvres* est plus vivant pour lui que l'Abbaye, que, quand il pense à l'Abbaye, c'est Bièvres qu'il voit d'abord, comme il s'étonne, chaque fois qu'il arrive à Nesles, de ne pas voir, plantée sur la colline, la maison des Baudoin, « cette maison enchantée dans laquelle Suzanne Pasquier vint passer un printemps ». Or, le lecteur est comme lui. Duhamel nous impose son univers imaginaire (c'est-à-dire le vrai, celui où lui et nous nous nous sentons installés) et cet univers imaginaire efface ou plutôt atténue celui des souvenirs. Le créateur prend le pas sur l'homme réel, comme il sied.

Et l'on entend bien que c'est toujours le même homme, et qu'il n'y a entre les deux ni différence de nature ni discontinuité. Le pont, d'ailleurs, est jeté de l'un à l'autre par un troisième aspect de la même personnalité. Autant que romancier, Georges Duhamel est moraliste (il dirait plutôt humaniste) ; or, dans le moraliste, l'homme et l'artiste se rejoignent, de même que le moraliste se retrouve partout présent dans l'expression de deux autres, je veux dire les mémoires et les romans. Il reste que, comme chez tout véritable créateur, la répartition se fait inégalement entre les trois faces visibles de l'être : le moraliste tire de l'expérience de l'homme les données de son propre univers, les définit, les ordonne et les approfondit; l'artiste les féconde et à la présence ajoute l'intensité; l'homme utilise les restes. Je ne dis pas que, pour autant, plus la création est intense, plus la *vie* du créateur est insignifiante (ceci est pourtant presque totalement vrai pour Proust). Une telle vie peut être pleine, riche, tourmentée, réussie : mais c'est l'usage qui compte, et c'est le créateur qui tirera profit de cette plénitude, de ces richesses, de ces tourments, de cette réussite même. C'est pourquoi l'on peut dire que la véritable biographie d'un créateur, ce sont ses œuvres complètes, car c'est là que se livre son secret, que s'épanouit sa présence, que prend forme son être. Sa vie eût-elle été autre, et même transposée dans le temps, l'œuvre fût demeurée essentiellement la *même* : peu nous importe que Racine, au XIX[e] siècle, eût écrit autre chose que des tragédies. Tout le reste n'est qu'accident.

Je comparerais volontiers, par un contraste total, Georges Duhamel à Léon Daudet. Il ne s'agit pas seulement de tempéraments parfaitement opposés. Daudet, mémorialiste éblouissant, n'écrivait que de mauvais romans. Pour la raison que j'ai dite : ses romans étaient « à clé », il ne pouvait se détacher et du portrait faire un vivant. Les mêmes personnages qui, sous sa plume truculente, injuste, féroce et joyeuse, apparaissaient dans ses mémoires intensément vivants, d'une vie déformé, bouffonne et purement superficielle, se retrouvèrent affadis, émasculés, suant l'ennui, dans les romans d'un montreur de marionnettes incapable de percer le secret d'un être ou d'en créer un autre.

Et certes, les mémoires de Georges Duhamel ne sont pas mauvais comme les romans de Daudet. Ils sont même excellents. Mais les personnages qui les peuplent sont moins riches, moins vivants, moins « finis » que Salavin ou les Pasquier. Et sans doute y a-t-il, à cette différence d'intensité, une raison que j'appellerai de scrupule. Duhamel se sent moins libre dans la pénétration que dans l'invention. Il a (ici reparaît le moraliste) un sens aigu du mystère des êtres, de l'incommunicable, mais aussi de l'inviolable : il lui répugnerait de prétendre forcer ce mystère, non point seulement pour la crainte d'y échouer, mais pour celle d'y réussir. Il y a toujours une part de férocité dans la curiosité : plus encore que dans l'indiscrétion de la recherche, dans celle de la trouvaille. Duhamel manque totalement du don, ou peut-être du vice essentiel au mémorialiste : cette avidité dans la chasse, et cette cruauté dans le trait, qui ne sont point le fait d'une âme basse ou méchante, mais les moyens licites d'une réussite peut-être illicite. Le souci de ne point blesser (non par crainte, mais par souci de n'être pas injuste et de ne point céder à l'humeur) le retient à mi-chemin de la pénétration, ou plutôt, je pense, de l'usage de la pénétration. Il ne montre guère que le bien; mais, comme il sait fort bien le faire, on peut penser qu'il ne saurait pas mal non plus montrer le reste. Faute de céder à cet attrait, il atténue le relief de ses portraits. La lumière y est; manque l'ombre.

En revanche, la peinture d'une époque nous enchante et nous persuade. Une époque, en vérité : car le troisième volume s'achève en août 14. Epoque révolue, et qui ne vit plus que dans la mémoire mélancolique de ceux qui l'ont vu périr avec la jeunesse. Pour moi, qui avais vingt ans quand Georges Duhamel en avait trente, c'est une révélation. Ces dix années d'écart m'ont privé de connaître ce milieu, ce moment littéraires où l'art était la passion majeure, désintéressée, exigeante de tant d'individualistes anarchiques, solitaires, enfermés, repliés, qui ne demandaient à leur art ni la fortune, ni le succès, mais seulement leur plaisir, dans la même mesure qu'ils lui consacraient leur peine. Nul, je pense, ne déplore plus continûment que Duhamel la disparition de ces temps faits pour l'homme. « Le plus précieux de tous les biens imaginables, la vie, va, pour de longues années, tomber dans le mépris et dans l'avilissement. » Je ne crois pas forcer sa pensée tristement familière : l'homme ne s'appartient plus, en attendant qu'il disparaisse. Pour moi, je ne puis partager ce pessimisme fondé cependant sur l'amour. Certes, ce n'est pas de l'homme que doute Georges Duhamel : c'est de son pouvoir, désormais surpassé par tant de forces conjurées pour sa perte. Le temps, me semble-t-il, est toujours à la mesure de l'homme. Douter de son pouvoir, c'est douter de lui-même. A quoi je ne puis consentir.

Louis Martin-Chauffier.

L'HOMME SARTRE, par *Marc Beigbeder* (Bordas).

Voici des lumières sur le cas Sartre, dont on peut dire à ce jour qu'elles sont décisives. Elles ne viennent ni d'un adversaire, ni d'un disciple, mais d'un jeune intellectuel qui cherche à s'expliquer la fascination qu'exerce sur lui un homme, une œuvre, un style de pensée et de vie. L'auteur de cette étude, à la fois biographie et critique, a commencé par s'approcher tout contre son sujet, pour élargir son analyse jusqu'aux limites d'une pensée, de son influence. La méthode considérée en elle-même est déjà des plus remarquables. Quant au jugement, il est si prudemment, si habilement étayé par les références, en même temps respectueux et lucide, qu'on est sans cesse incité à y participer avec la même gravité. Entre l'adhésion et l'objection, les passes redoublent de vitesse : on a ce plaisir que les idées qu'on essaye ainsi sur un homme, tantôt son uniforme, tantôt son vêtement le plus familier, font vivre cet homme, au lieu de l'embaumer. D'où vient que vouloir le juger équivaut trop aisément à décider à sa place. Ceci est un compliment, que les plus violents détracteurs de Sartre ne peuvent lui supprimer. Pour ou contre, puisque c'est ainsi qu'on s'exprime aujourd'hui, il faut reconnaître qu'il est le contemporain capital. Et Beigbeder a su brillamment démontrer sa singularité, son originalité et son pouvoir. — YÉFIME.

LA CONFESSION DE DIOGÈNE, par *Raymond Guérin* (Gallimard).

S'identifier à Diogène le Cynique pour se livrer, en guise de biographie, à une recherche dans les coulisses de la littérature contemporaine, peut piquet diversement la curiosité du lecteur. Sans doute, tous les personnages que Raymond Guérin travestit en athéniens du siècle d'or ne sont pas tous une réplique authentique de nos pontifes et de leurs coryphées, et ne faut-il pas en chercher les clefs à la loupe; il en campe d'imaginaires pour l'harmonie de sa mélope. Mais à ceux que l'on reconnait, on le voit distribuer allégrement la caresse ou le fouet, au gré de son affection. Le Diogène en question, si l'auteur accepte de le réincarner dans son propre tempérament, afin de marquer le coup de l'actualité, est aussi l'homme à la lanterne, dont Raymond Guérin a patiemment reconstitué le cadre historique. L'auteur de *l'Apprenti* use cette fois d'un style en même temps châtié et gouailleur d'un effet des plus habiles. — Y.

Claude Martine : LE SOUFFLE COURT (Gallimard).

L'encre a beau être un parfum exécrable, l'auteur en remplit chaque matin son cœur en même temps que son stylo. Elle écrit avec rage, à propos de ce qu'elle voit, pense, rêve. Les petits reportages qu'elle fait, en s'exhortant au sublime, les portraits, etc..., bénéficient d'un usage heureux du cliché. Mais c'est à propos de tout si bref, si juste qu'on déplore rarement que ce ne soit pas plus rare ou plus profond : « Marie-Claire » à la N.R.F. — Y.

Audiberti : LE VICTORIEUX (Gallimard).

Un acteur, chargé de représenter sur scène la personne d'un prophète hindou, le remplace dans la vie courante. Ses succès, ses déboires, l'imagination d'Audiberté en fait jaillir des torrents poétiques qu'on a peine à franchir, parfois, tant ils sont tumultueux. Mais on finit par être emporté, par croire au mythe, tel qu'il le voit, du monde moderne, mû par l'imposture, fasciné par les phénomènes. Quelque chose d'approchant avait déjà été tenté par Romain Gary, avec *Tulipe*. Mais Audiberti doit à sa générosité lyrique de ne jamais décevoir. — Y.

CEUX QUI VIVENT, par *Jean Lafitte* (Ed. Hier et Aujourd'hui).

Les témoignages de déportés sont déjà multiples. Il n'y a pas à le regretter. Au train où vont les choses, alors que, d'une manière évidente, on restaure la puissance allemande, le rappel de ce qu'elle pouvait produire, il y a moins de trois ans, peut encore maintenir une horreur salutaire et raidir les consciences. On est ainsi porté, pour juger ces livres de souvenirs, à se défaire du point de vue habituel, guidé par un souci « littéraire », et à ne considérer que leur efficacité.

Cependant, cette divergence apparait bien vite conventionnelle. Dans un livre ordinaire, l'écrivain doit pour une grande part inventer sa matière, susciter des situations pour en tirer des effets. Mais celui qui raconte son expérience des camps n'a qu'à prendre et livrer les événements qu'il a vus, en se gardant de les transformer le moins du monde. Ces événements n'acquerront leur tragique et leur puissance d'évocation que s'ils apparaissent au lecteur dans leur nudité terrible. Ils produiront bien ainsi des effets littéraires, et des

meilleurs, mais ce sera d'une manière involontaire, et dans l'exacte mesure où celui qui les rapporte aura évité ce qu'il est convenu d'appeler la « littérature ».

Ces réflexions ne peuvent manquer de venir à quiconque lira le livre de Jean Laffitte. C'est le témoignage le plus dépouillé qui soit, et si l'on veut, un témoignage à l'état pur. Mais il laisse une impression autrement profonde et durable que tels autres, même célèbres, qui, voulant trop dire et trop expliquer, se sont, eux, perdus dans la littérature.

Que l'auteur s'efface devant les faits, s'en fasse le simple rapporteur, n'exclut pas, bien entendu, que parfois il ne décrive ses propres états d'âme. C'est encore du témoignage. Or, de tous ceux qui ont passé par les mêmes épreuves et les ont relatées, Laffitte est jusqu'à présent celui qui a su le mieux, parmi les horreurs et les turpitudes, garder le sens de l'humain, la confiance dans ses semblables, le désir et le courage d'un avenir meilleur. Et c'est lui, en définitive, qui avait raison, puisqu'avec ses compagnons animés de la même foi, il a pu préparer la résistance et la libération du camp d'Ebensee, de sorte que la victoire suprême restait aux hommes épris de liberté.

Au plus courageux, au plus clairvoyant, au plus émouvant témoignage inspiré par les camps nazis, il ne manque qu'une chose : c'est de n'avoir pas paru deux ans plus tôt, pour offrir contre la répétition d'une telle monstruosité, une sauvegarde encore plus efficace que celle qu'on lui souhaite.

ROGER PAYET-BURIN.

HÉLOÏSE, par *Charles Plisnier* (Ed. Corréa).

Sur un sujet d'un tragique indéniable, l'auteur n'a pas écrit le livre qu'on pouvait attendre. Son métier n'est pas en cause; à moins qu'il ne faille justement imputer au métier le style trop léché, le ton de distinction et parfois de convention qui privent cette œuvre de la chaleur humaine qui l'eût rendue poignante, et non seulement honnête.

R. P.-B.

TRAMONTANE, par *Richard Dewize* (Ed. des Trois Collines).

A un moment où la Résistance est injurieusement oubliée, quand elle n'est pas salie, ce récit inspire la sympathie la plus vive. D'autre part, il révèle un don d'analyse fine et sobre qui le situe dans une grande tradition. Dommage que cette analyse, appliquée à décrire Robert amoureux plus que Robert résistant, ce qui était l'essentiel, laisse le récit un peu grêle.

R. P.-B.

Jean-Jacques Bernard : LE PAIN ROUGE (Albin Michel).

Malgré l'indifférence, pour ne pas dire l'agacement, marquée désormais par toute une société à l'égard de ce qui lui rappelle l'Occupation et la Résistance, Jean-Jacques Bernard a voulu porter encore témoignage sur ces années terribles. Sachons-lui gré d'avoir donné libre cours à cette exigence à l'inverse de tant d'autres écrivains plus opportunistes.

Les trois récits rassemblés ici ne sont pas à proprement parler des témoignages. Ils ne sont ni datés ni localisés. Mais on sait assez de quelle trame ils sont tissés, et que les drames qu'ils nous racontent se sont produits à des milliers d'exemples en ce temps-là.

De toutes les victimes, les plus pitoyables furent les enfants. Jean-Jacques Bernard sait les évoquer avec une tendresse contenue et pour ainsi dire chuchotée. Il y a ceux qui servirent d'holocauste au monstre : les petits traqués jusque dans nos hameaux normands, parce qu'ils étaient Juifs, et les petits héros d'un jour immolés à la vengeance nazie. Il y a même les filles perdues, à cause de la misère d'abord, et doublement perdues le jour où l'ennemi les fit trahir leur pays. Toute une enfance anéantie.

L'auteur se fait des hommes en général une idée indulgente. Il les croit ni tout à fait bons ni tout à fait mauvais. Point de vue contestable mais qui du moins libère ces pages du soupçon du parti-pris. Quand l'auteur rappelle l'admirable solidarité des Français, et la cruauté allemande, il dit ce qu'il a vu, sans haine ni préjugé. Son témoignage est accablant, et plus que jamais nécessaire. — R. P.-B.

Jean Tortel : LE MUR DU CIEL (Ed. Robert Laffont).

M. de Senesloup est un vieil officier égoïste et borné, autoritaire et rigoureux, pour se masquer à lui-même les troubles de son âme. Il a reçu, parmi d'autres préjugés, l'idée que le bonheur se crée suivant des formules. Ainsi voudra-t-il faire le bonheur des siens malgré eux, quitte à exiler dans une ferme perdue du Vaucluse sa jeune femme trop ardente et son jeune fils trop sensible. Pourtant ces deux êtres lui échapperont : un soir d'orage,

l'enfant se perdra dans la nature où il s'était évadé et sa femme passera aux bras d'un autre, après qu'elle aura terrassé son mari dans un dernier combat.

Le « Mur du ciel » est celui qu'essaient de franchir, même s'ils doivent y succomber, les amoureux de la liberté. Tout le roman est plein de symboles, et sans doute vaudrait-il mieux l'appeler un **récit poétique**. Il n'est certes pas exempt de gaucheries et parfois même d'un certain pathos. Mais il a pour lui la vérité du drame qu'il contient et la poésie authentique des hauts plateaux âpres et calcinés. C'est assez pour qu'on le suive jusqu'au bout. — R. P.-B.

René Lefèvre : LE FILM DE MA VIE (II) (Gallimard).

Suite d'un précédent fameux. Et qui le vaut bien. Mais on ne résume pas en vingt lignes un livre qui vous a fait rire sur deux cents pages. Le comique de René Lefèvre est de la meilleure qualité : jamais amer ou cynique, jamais méchant, il est empreint d'une constante humanité, quoique sans pitié pour les imbéciles triomphants. Il n'y a qu'eux d'ailleurs, soyons-en sûr, qui pourront lui résister.

On dira que l'auteur a inventé, ou tout au moins fortement arrangé la plupart de ses histoires. Et après? Là encore, seuls les pisse-froid trouveront quelque chose à redire. Tous les autres accueilleront ce livre, parmi les mille tracas de leur vie quotidienne, comme une faveur insigne du destin. — R. P.-B.

Robert Beineix : LA MISSION DE RONALD HOPKINS (Ed. Renée Lacoste).

C'est une sorte de roman d'anticipation sur l'avenir du monde et de l'Allemagne en particulier. Ici, la vertu de l'intrigue doit être précisément de ne pas se laisser raconter. On dira simplement que l'auteur ne manque pas d'audace. Il faut regretter que son style ne soit pas plus souvent à la hauteur de son imagination. — R. P.-B.

Jean Cocteau : LA DIFFICULTÉ D'ÊTRE (Paul Morihien).

A la manière des moralistes du XVIIIe, Cocteau parle de lui-même dans une intimité sans voiles, dit comment il voit le monde et les rapports qu'il noue avec lui, avec ses amis, ses personnages, ses livres. Toutefois, ce sont moins des chapitres d'explication que nous avons ici, qu'une suite de sensations aiguës et toutes vibrantes, notées pendant les déchirements d'une longue maladie.

Les admirateurs du poète y trouveront sans doute de quoi satisfaire bien de leurs curiosités. Mais au total, ce livre leur proposera autant de nouvelles énigmes qu'il les aidera à cerner cette figure insaisissable. Enfin, chacun y goûtera la saveur d'un style sans égal pour pénétrer comme une vrille au cœur des choses et des gens. — R. P.-B.

André Dhôtel : CE JOUR-LA (Gallimard).

On sait qu'il n'y a rien de plus difficile à écrire qu'une nouvelle. On peut ajouter qu'il est encore plus difficile de réussir une nouvelle *paysanne*. Car il y faut joindre des qualités qui auraient plutôt tendance à s'exclure. Il faut garder la vigueur et la vivacité propres au genre tout en respectant la lenteur calculée des gens de la terre.

Ainsi, M. Dhôtel, partant d'un fait divers, s'est appliqué à réunir en vingt-quatre heures la cascade des événements qui s'ensuivent et bouleversent la vie d'un village jusqu'alors assoupi. Il emploie à dessein un style des plus sobre. Tout paraît concourir au succès et pourtant ce récit n'est pas du tout convaincant. Les personnages ont beau s'agiter, ils n'agissent jamais en vrais paysans. Il n'y a guère que l'épisode des enfants égarés dans les bois et les friches qui sonne vrai. Le reste est d'une raideur mécanique.

Enfin pourquoi l'auteur a-t-il introduit ici une histoire de marché noir et de francs-tireurs réunis? Elle est inutile et d'un goût plus que douteux. — R. P.-B.

LES GRANDS INTÉRÊTS, par *Gilbert Sigaux* (Le Bateau ivre).

Il y pleut, on y meurt, on s'y bat; on y conspire et les conspirations ratent, on tente de s'y suicider et les suicides réussissent : c'est un pays imaginaire. Gilbert Sigaux a vaincu la double difficulté de pénétrer dans la littérature romanesque si encombrée, et d'y pénétrer par la description d'un de ces pays inventés, souvent coincés entre l'opérette et le grand-guignol. Il se révèle à nous pessimiste avec distinction, sans éclats de voix ni rires désabusés. Il mesure ses paroles sans affectation. Il ne trouve pas d'issue au monde, n'est-ce pas son droit?

Et malgré cette odeur d'« à quoi bon? » qui l'enveloppe tout entier, ce livre n'est pas décourageant, car il nous apporte enfin la certitude

d'un auteur qui ne raconte pas sa propre vie et ses propres soucis et qui ne dissimule aucun « je » derrière ses nombreux personnages.

CLAUDIE PLANET.

LA MORT EST UN COMMENCEMENT, par *Paul Vialar* (Domat).

Paul Vialar nous fait rebrousser chemin dans la vie de ses personnages, grimpe le long des ancêtres, remonte aux sources d'une famille nombreuse et décimée. Nous sommes ballottés au gré de sa mémoire de la Commune à la guerre de 14, de la paix à la captivité, du siège de Paris à l'exode. Et cela repose vraiment, de pouvoir se plonger avec confiance dans un roman sans thèse, où les anecdotes fourmillent, où seuls les actes sont comptés, et où dans l'anonymat d'un cercle familial inventé, surgissent soudain — comme des poinçons d'authenticité — Marie Curie, le maréchal Bazaine, Maurice Barrès et la fille de Mac-Mahon.

Par la multiplicité des personnages et l'abondance, la richesse des mots, cela s'apparente aux romans-fleuve anglais, à ceci près que ceux-ci confrontent des personnages contemporains les uns des autres, et que ceux-là s'étagent dans le temps et se caractérisent plus encore par l'époque et le costume que par leur nature propre. — C. P.

MARTHA DU PRISONNIER, par *Alain Guel* (Robert Laffont).

En somme M. Alain Guel vient d'écrire un « Diable au corps » avec circonstances atténuantes et aggravantes; car le mari trompé est ici un soldat allemand, l'amant un prisonnier français, la femme partagée une paysanne allemande que le village maudit. Nous jugeons odieux que le héros du « Diable au corps » endosse les pyjamas du mari combattant, mais nous trouvons naturel que le prisonnier revête les habits civils du soldat ennemi. Il ne nous est pourtant pas agréable qu'Hervé fasse, presque avec plaisir, les travaux de la ferme. Mais le talent, incontestable de M. Alain Guel, s'élève d'ailleurs au-dessus de ces problèmes amoureux et vient rejoindre l'eau, le vent, les nuages dont il se plait à décrire les rencontres. — C. P.

LES DENTS NE POUSSENT PAS SUR DES CHICOTS, par *Jean Auger-Duvignaud* (Editions Raisons d'Etre).

Au bout de ses expériences, de ses hésitations, Lasco trouve le bonheur, un bonheur lentement construit, mais solidement. Il s'engage dans la lutte pour l'Espagne républicaine, tandis que deux femmes chez lui l'attendent et l'aiment ensemble. Il n'a pas voulu choisir entre elles, mais il les a choisies, double remède à sa solitude.

Non pas immoral, mais audacieux, ce livre de Jean Auger-Duvignaud, son premier roman, respecte les lois d'une écriture sage. Les personnages s'y débattent au soleil du midi, sous cette lumière crue qui ne tolère aucun repli, aucune hypocrisie. — C. P.

LES VIES SECRÈTES, IV : LA SYMPHONIE, par *Edmond Buchet* (Corrêa).

Tandis que la famille bourgeoise achève de se décomposer, certains de ses membres, chacun pour soi, commencent à accomplir leur propre destin; un chant de victoire commence à s'élever sur les décombres. Le style même et l'économie du livre s'amplifient et s'ordonnent; le rythme syncopé (seuls subsistent les moments intenses) s'harmonise avec la respiration profonde de la composition; si bien qu'on ne sait plus (et sans doute est-ce ce qu'il fallait) si le titre désigne un des épisodes capitaux du livre (et du cycle) ou exprime la courbe du roman. — S.

ROUTE DE MER, par *Yves Chênaie* (Julliard).

Un vieux cargo entre Dakar et Casablanca aux prises avec la tempête et sa propre décrépitude : le roman de la coque et de la machinerie. Il y a là un genre de grandeur propre aux peintures de l'homme, avec ses seuls outils, en lutte contre les éléments nus (à condition que le récit soit précis et en quelque sorte technique : un relevé de faits, pur d'amplifications sentimentales). M. Yves Chênaie a un peu forcé la dose sur la technique, il s'est cru obligé de mélanger à l'aventure une histoire de femme plutôt faible : deux déséquilibres qui malheureusement ne se compensent pas. Mais il avait quelque chose à dire, et s'il le dit imparfaitement c'est un défaut plus rare, plus honorable, plus estimable même, que l'inverse. — S.

NOUVELLES PENSÉES D'UN BIOLOGISTE, par *Jean Rostand* (Stock).

Aux mérites traditionnels du moraliste, culture, expérience humaine, lucidité, Jean Rostand joint l'originalité d'être un biologiste de grande science. Scruter l'homme et tenter de le définir est donc doublement son objet. Ce nouveau recueil de pensées nous donne l'état présent de sa recherche,

en un style sobre et nerveux qui excelle dans la formule : un livre de qualité. — F. T.

LIVRES REÇUS. — *Au pays de la mort jaune*, par Lucienne Jean-Darrouy (Ariane); *l'Epidème*, par Robert Reus (Pierre Clairac); *Retour*, par Catherine Beauchamps (Flammarion); *Pont l'Abîme*, par Lucile Decaux (Arthème Fayard); *Le Pain de chaque Nuit*, par Marthe Meyer (Julliard); *Etchahun le Malchanceux*, par Pierre Espil (Euzkadi); *Marie la Louve*, par Claude Seignolle (Quatre Vents); *La Vie Sobre*, par Alfred Mortier (Rolstein); *La Salle des Pas Perdus*, par Hedwige de Chabannes (Julliard); *La Lande Pourrie*, par Jean Mauduit (Corrêa).

LE THEATRE

La JEANNE d'ARC de Charles Péguy adaptée par MM. André Chancerel et Marcel Péguy (Théâtre Hébertot). — LE PROCES de Franz Kafka adapté par MM. André Gide et Jean-Louis Barrault (Théâtre Marigny). — Reprise d'UN HOMME COMME LES AUTRES de M. Armand Salacrou (Théâtre Saint-Georges).

A la date où j'écris, la nouvelle saison dramatique ne comporte encore que trois événements dignes qu'on s'y arrête : la création de la *Jeanne d'Arc*, de Charles Péguy, la création du *Procès*, de Franz Kafka, adapté à la scène par MM. André Gide et Jean-Louis Barrault, la reprise d'*Un homme comme les autres*, de M. Armand Salacrou. De ces trois événements, le premier est un non-sens, le second une tentative intéressante mais gratuite, le troisième seul correspond véritablement au caractère de nécessité de l'art dramatique.

On soupçonne à l'aventure de la *Jeanne d'Arc* de Péguy tant de médiocres dessous qu'il est inutile de s'y attarder longuement. Mme Madeleine Ozeray, après avoir couru les Amériques pendant cinq ans, d'abord en compagnie de M. Louis Jouvet, puis seule, a voulu rentrer à Paris. Elle avait fait avant la guerre les beaux soirs de l'Athénée, ravissante et blonde, irréelle à force de grâce acide et diaphane, dans les pièces de Jean Giraudoux. Mais Giraudoux est mort et sans doute n'a-t-elle point trouvé un autre auteur à sa mesure, capable de lui façonner un rôle comme elle les veut. Bref, elle a choisi d'être Jeanne d'Arc, et, comme la Jeanne d'Arc de Bernard Shaw possède en France son interprète, Mme Ludmilla Pitoeff, elle s'est rabattue sur celle de Péguy.

Il convient ici de préciser les choses. Péguy a écrit deux *Jeanne d'Arc* : l'une à vingt-quatre ans, énorme, touffue, et qui englobe toute la vie de l'héroïne depuis Domrémy jusqu'au bûcher de Rouen; l'autre qui se limite à l'adolescence et à la crise de conscience de la jeune bergère, et qui est une œuvre de maturité. Ce second ouvrage, l'admirable *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, reprend d'ailleurs, considérablement remanié et enrichi, tout le texte de la première partie du précédent. Il me semble que c'est là l'indubitable preuve que Péguy considérait la *Jeanne d'Arc* de sa jeunesse comme une ébauche, et nous savons de reste que s'il eût survécu à la guerre, il avait l'intention d'en récrire également

les deux dernières parties. Alors, pourquoi ressusciter un texte, non pas renié, certes, mais enfin dépassé par son auteur? Encore davantage qu'à Mme Ozeray, c'est aux adaptateurs, c'est à MM. André Chancerel et Marcel Péguy qu'il faudrait demander la réponse. Car si la comédienne a eu part au choix de la pièce, c'est pourtant ces deux hommes qui l'ont composée à coups de ciseaux, et qui ont extrait de l'œuvre de Péguy la lamentable imagerie qu'on voit au Théâtre Hébertot. D'un drame si vaste qu'il demanderait pour le moins douze heures de représentation, MM. Chancerel et Péguy ont tiré une sorte de puzzle qui se déroule dans les délais normaux d'un spectacle. Le poème du fondateur des *Cahiers* y est réduit à quelques « morceaux choisis » qui se suivent sans enchaînement autre que chronologique, et sans nécessité intérieure. On n'entend qu'un faible fragment de l'étonnant dialogue entre Jeanne et Hauviette. L'entrevue de Jeanne et de Mme Gervaise se résume à quelques répliques hardiment caviardées. Je vous fais grâce de la suite, qui n'est pas davantage respectée. Tout se passe comme si le seul dessein des responsables du spectacle avait été de montrer avantageusement Mme Ozeray en bergère, en guerrière et en martyre, dans le style glycérine hollywoodienne et grand couturier. Il n'y a que dans ce seul sens qu'on puisse parler d'une réussite : mais réussite à faire grincer les dents. Faut-il que le public soit tenu pour imbécile! Mme Ozeray n'est pas crédible un instant, et elle dit mal les vers de Péguy, avec une application d'écolière qui, si elle trahit un manque de tempérament, révèle au moins, soyons justes, beaucoup de bonne volonté. Comparses et décors sont d'une pauvreté qui surprend chez un animateur comme M. Hébertot : mais c'est probablement que la vedette a pompé toutes les ressources disponibles. Quelle tristesse que de voir le fils d'un très grand esprit mêlé à cette profanation de son père! Au reste, les affiches du spectacle, copieusement répandues dans Paris, suffiraient à donner le secret de cette entreprise : on y lit d'abord le nom de Mme Ozeray en caractères énormes, puis au-dessous celui de Jeanne d'Arc en caractères plus modestes, enfin le nom de Péguy dans une typographie presque effacée. Mme Ozeray a fait comme le geai de la fable, elle a voulu se parer des plumes d'un oiseau d'envergure. Le résultat est plus affligeant encore qu'offensant. Pauvre petite!

●

On se trouve évidemment devant une réalisation d'un tout autre caractère quand se lève le rideau du Théâtre Marigny sur le premier tableau du *Procès* de Kafka. Rarement vit-on autant d'intelligence, et de plus subtile qualité, se dépenser sur une scène. L'intelligence de M. André Gide, au premier chef. Si j'osais une afféterie, je dirais, qu'à son absence on la reconnaît partout. Il n'y a qu'elle pour exercer un tel pouvoir d'analyse et observer un tel

effacement. C'est au point qu'avec un peu de distraction volontaire on pourrait feindre qu'elle ne s'y rencontre pas : c'est le jeu qu'a joué M. Paul Claudel, quand, rendant compte du *Procès* dans *le Figaro littéraire*, il reporte tout le mérite de la représentation sur M. Jean-Louis Barrault, en omettant le nom même de M. Gide.

Il ne m'appartient pas de déceler les secrets d'une collaboration, et peu importe après tout la part de chacun des deux associés dans l'œuvre commune. Mais le fait même que cette pièce tirée d'un admirable et singulier roman ait deux auteurs expliquerait sa gratuité, s'il ne s'ajoutait pas à cette explication une autre considération, qui vient du tempérament propre de M. Gide. Il n'y a qu'une manière de transporter une œuvre d'un art dans un autre : c'est d'en violenter l'économie pour la plier aux lois du nouvel art dans lequel on la transfère. Debussy composant son *Prélude à l'après-midi d'un faune* ne s'est pas soucié de suivre pas à pas le poème de Mallarmé. Il l'a recréé selon son génie personnel et sa technique, pour en tirer le prétexte d'une partition musicale qui se révèle finalement d'une admirable fidélité à l'inspiration mallarméenne. Mais cette opération était le fruit d'un profond travail intérieur qui ne saurait se partager. M. Gide et M. Barrault pouvaient chacun de son côté tenter pareille métamorphose, mais pas ensemble. Joignez-y que M. Gide aime depuis toujours à se glisser dans la peau d'un autre pour imiter sa démarche et s'identifier à lui, ce qui en fait un traducteur de premier ordre. Tout cela justifie qu'écrivant une pièce inspirée du *Procès*, MM. Gide et Barrault aient répugné à toute violence proprement créatrice. Ils n'ont pas transmué la substance de l'ouvrage de Kafka; ils l'ont respecté de la façon la plus formelle, je veux dire dans sa forme même. Il s'ensuit qu'ils n'ont pas composé une pièce librement née, fût-ce des conceptions d'un autre, et possédant sa vie et son caractère autonomes. Que non pas. Comme on traduit un livre de français en anglais, par exemple, pour le mettre à la portée d'un nouveau public, ils ont *traduit* le roman de Kafka en images dramatiques, comme si le public qui lit était entièrement distinct du public qui va au théâtre, et comme s'il se fût agi de communiquer au second, dans un langage intelligible pour lui, une œuvre jusqu'alors réservée au premier par la vertu d'un barrage infranchissable. A cette entreprise étonnante ils ont dépensé les trésors de sagacité, de soin et de génie qu'on leur connaît. Le résultat n'en est pas moins décevant. Si pieusement qu'ils aient opéré, leur travail a laissé fuir quelque chose de Kafka, et ce qui lui confère tout son prix : cette présence et cette épaisseur d'une angoisse métaphysique, si palpables dans le roman. Il n'en reste pas moins que le spectacle du Théâtre Marigny pourra servir d'un parfait commentaire illustré au livre de Kafka. Mais pour ceux qui n'ont pas lu *Le Procès*, roman, je me demande ce que *Le Procès*, pièce en

deux parties, peut bien représenter, sinon une série de références dont la clé n'est pas donnée.

Ce que j'en dis sur le plan de la conception ne vaut pas sur le plan de l'exécution, où M. Barrault (seul, cette fois) s'est surpassé. Il y a là une entente des choses de la scène, une connaissance multiforme des techniques, qui est purement admirable. Le seul reproche qu'on pourrait adresser à cette perfection est peut-être son caractère implacable : décors et costumes, évolutions des personnages, scènes parlées et mimes, tout s'enchaîne et se succède avec une profusion si riche et si rigoureuse que les sens et l'esprit menacent sans cesse d'en être écrasés. Mais a-t-on souvent l'occasion d'une pareille plainte? M. Labisse, le peintre, MM. Kosma et Bouchez, auteurs des fonds sonores, toute une troupe faite de comédiens de premier ordre et rompue à une discipline joyeusement consentie, sont également à féliciter. M. Barrault, interprète, fait de M. K., le héros de Kafka, une création inoubliable. Son mime final, quand il place lui-même sa tête sous le couteau du sacrificateur, est d'une beauté bouleversante.

●

La pièce de M. Armand Salacrou, *Un homme comme les autres*, fut créée sur la scène du Théâtre de l'Œuvre le 24 novembre 1936. (On en trouvera le texte dans le tome III du *Théâtre* de M. Salacrou, à la N. R. F.) Depuis onze ans elle en est à sa troisième reprise et elle n'a pas vieilli le moins du monde, ce qui est un fait rare à la scène. Il est encore trop tôt pour dire si c'est un chef-d'œuvre, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle exprime avec une force et une justesse rares l'essence même du drame de conscience qui est celui de notre temps. Il se trouve aussi qu'elle nous livre intégralement la puissante et diverse personnalité de M. Salacrou. Pour ces deux raisons je répugne à écrire quelques lignes sur un sujet qui mérite un long développement. Il faudra qu'un jour je consacre toute une chronique, non pas seulement à *Un homme comme les autres*, mais à l'œuvre dramatique de M. Salacrou, qui pourrait bien être la plus considérable du théâtre d'aujourd'hui.

Francis Ambrière.

LE CINEMA

JEAN-PAUL SARTRE, JEAN DELANNOY, JEAN PAINLEVE, GEORGES ROUQUIER, NICOLE VEDRES ET QUELQUES AUTRES. — L'entrée publique de Jean-Paul Sartre dans la création cinématographique — je dis publique, car il a déjà, sauf erreur, écrit cinq autres scénarios — s'est faite sous les espèces d'un film intitulé *Les jeux sont faits*, que Jean Delannoy a mis en scène. C'est un essai trop neuf et trop intelligent pour qu'on puisse le condamner en quelques plaisanteries sans risquer d'être

plaisanté soi-même. La cohabitation sur l'écran des morts et des vivants dans un univers où les premiers voient les seconds sans pouvoir communiquer avec eux, donne au film sa chance et sa saveur visuelles : il m'a paru qu'elles n'étaient pas exploitées avec la légèreté de main qui eût convenu. Jean Delannoy a peut-être été pétrifié, ou de respect ou de peur, devant la tâche de collaborer avec Jean-Paul Sartre. Je ne sais. Son propre travail demeure honorable, et mieux même. Sans doute ne pèche-t-il que par un respect paralysant du découpage. Mais il est sûr que le film est d'une insensibilité telle que la vie paraît, en quelques scènes, s'en être comme retirée — celle des morts veux-je dire, tout comme celle des vivants. Quant aux interprètes, ils ont un pied dans chaque monde, et ils ne paraissent guère savoir sur lequel danser. Jean Debucourt est le moins convaincant, parmi les trois principaux : mais il avait à jouer la partie la plus difficile. Marcel Pagliero est excellent dans l'au-delà, et il atteint à la tangibilité de l'absence, surtout dans les plans où il apparaît de profil : lui seul a vraiment donné un contenu visuel à la partie métaphysique du scénario; en revanche, comme chef de la résistance, il m'a paru manquer de conviction. Il est vrai que cet Italien est doublé. Il est donc impossible de le juger équitablement. De Micheline Presle, comédienne consciencieuse comme peu le sont, sur le plateau à la fois nerveuse et rassemblée, et qui est encore intuitive et merveilleusement plastique, je pense qu'il y a cette fois peu à dire, si ce n'est qu'elle est mal à l'aise. Mais elle ne porte pas la responsabilité d'une erreur de distribution. Quant à Charles Dullin, que nous ne demandions qu'à admirer comme nous l'avons admiré toujours, il est arrivé, pour quelque raison de déconcertante magie, que sa silhouette ne passe pas l'écran. Il demeure un scénario articulé et construit à la perfection, un thème neuf et qui méritait d'être mieux défendu, un dialogue rigoureux et dépouillé. En vérité, je sais deux ou trois de mes amis qui ne me paraissent pas avoir accru leur réputation en partant en guerre contre ce film. Je ne leur jetterai pas la première pierre. J'ajoute que le manque d'épaisseur et de résonance dramatiques, sinon certes de l'œuvre écrite, du moins de l'œuvre-spectacle, fait qu'on n'éprouve pas la furieuse envie de croiser la plume pour sa défense.

Un autre film dramatique français — le lecteur me fait peut-être l'amitié de se souvenir que cette chronique complète celle du mois dernier où je parlais d'*Antoine et Antoinette* et des *Maudits* — qui me paraît de quelque importance, c'est *Danger de Mort*, mis en scène par Gilles Grangier, dont on avait déjà apprécié, au service d'histoires assez falotes, le goût et la sûreté de main. Ici, il a eu la bonne chance de travailler sur un scénario valable, et, pour peu qu'on en accepte le postulat — un pharmacien à la poursuite des cinq différentes personnes auxquelles il a vendu un poison par erreur — fortement charpenté et conduit avec rigueur. Ce scénario et les dialogues, qui sont excellents, sont signés d'un garçon dont

nous aurons de fréquentes occasions de reparler, il n'y a pas grand mérite à le prévoir. Il se nomme Wheeler et il est lointainement d'origine écossaise. Le point le plus fort de *Danger de Mort*, c'est la séquence consacrée an nain Pierhal, qu'ont fait connaître les *Visiteurs du Soir*, mais qui jamais n'avait eu un rôle aussi bon; au nain Pierhal et aux gens de cirque. Outre Pierhal, il faut citer Ledoux, excellent auteur-pivot, et parfait de retenue. Enfin, la musique est ce qu'il me semble qu'elle devrait être dans les films : je veux dire de contrepoint et de toile de fond. Un film qui n'est certes pas un chef-d'œuvre — et n'y prétend pas — mais qui est réussi grâce à l'homogénéité du travail commun et grâce à l'unité du ton intimiste, et qui est important en ce qu'il confirme un nom (Grangier) et en révèle un autre (Wheeler). J'en aurai terminé avec les films dramatiques en signalant *Monsieur Vincent* (Saint Vincent de Paul) et les *Frères Bouquinquant*. *Monsieur Vincent* est une grande machine spectaculaire mise en scène avec une force qui s'impose par Maurice Cloche, l'auteur de l'admirable *Mont Saint-Michel*, et jouée superbement par Pierre Fresnay. Excellents dialogues de Jean Anouilh. Quant aux *Frères Bouquinquant* (d'après Jean Prévost), ils sont, selon l'appréciation commune, le meilleur film du metteur en scène Louis Daquin; ils ont donné à Madeleine Robinson l'occasion d'une création admirable et à Roger Vaillant celle de faire ses premières armes de scénariste.

Dans l'ordre du film documentaire, le *Pasteur* de Jean Painlevé et de Georges Rouquier domine cette année la production française. Jean Painlevé a vécu et reconstitué, comme il sait le faire, les quelques expériences biologiques qui ont consacré le nom et l'œuvre de Pasteur. Il les a reconstituées grâce à un équipement exceptionnel de cinématographie scientifique. Georges Rouquier, lui, a apporté la patience, la minutie, la rigueur, le goût de l'impitoyable vérité qui sont les dons du documentariste digne de ce nom. Tel qu'il est, pourtant, ce film a suscité une critique en apparence assez forte. Il a fallu représenter physiquement Pasteur, pour donner une consistance humaine à un film qui, s'appelant Pasteur, décevrait si jamais on ne voyait le visage et la stature du savant, mais seulement des mains tenant des éprouvettes. On a dit que c'était rompre avec les nécessités du documentaire et presque insulter à la mémoire de Pasteur. La réponse, selon moi, tient en peu de mots. Le comédien (ce n'est d'ailleurs pas un professionnel) qui assume cette responsabilité, se tire d'affaire avec une décence inattaquable — et comment aurait-il, sans lui, fallu faire?

Le *1900* de Nicole Védrès n'est pas une œuvre inédite, mais un film de montage. D'une matière documentaire prodigieuse, rassemblée principalement, il m'a paru, parmi les « actualités », Nicole Védrès a tiré une chronique cinématographique de long métrage qui est bien le plus savoureux spectacle qu'on puisse voir en ce moment et qui marque assurément une date. Toutes

les modes, toutes les personnalités, tous les incidents d'une époque sont rassemblés là. Le président Loubet, Sarah Bernhardt, André Gide, Arthur Meyer, Charles Maurras et Léon Blum, ferraillant l'un et l'autre, Mistinguett chaperonnant Maurice Chevalier, et la déjà jeune Cécile Sorel, le Fort Chabrol, la Grande roue, la Tour Eiffel enfant, les Cosaques à trois étapes de Moscou. Que sais-je? Oui, le document est prodigieux. Mais il n'était que d'entreprendre et de mener à bien le travail de rassemblement. L'admirable est d'avoir donné une forme, un ton, une continuité, un mouvement à la mise bout à bout de matériaux aussi disparates. L'excellent du montage par association d'images ou d'idées (qui a malheureusement entraîné le renoncement à l'intelligibilité chronologique; en fait, on promène le lecteur à travers le temps de façon un peu bien cavalière) a fait ce miracle. L'excellence du montage, et le commentaire de Nicole Védrès, qui est spirituel et toujours bien venu. Allez voir *1900*. Vous admirerez comme cette époque ressemble aux couvertures du *Petit Journal Illustré* de mon enfance.

Jean Quéval.

LA GUERRE DES GAUCHOS. — A Bruxelles (où j'ai vu, entre autres, la *Sonate à Kreutzer* et la *Vie d'Albeniz*) et à Cannes (où l'opinion commune n'attachait pas grand prix à la *Gatta* et à la *Capla de la Dolorès*), la production argentine m'avait paru techniquement honnête, et apte comme toute autre à solliciter la faveur du grand public, mais trop insignifiante dans le choix de ses thèmes et trop limitée dans son ambition pour prétendre à s'imposer internationalement sur les marchés où joue une vigoureuse concurrence comme dans la compétition des festivals. On eût aimé surtout que le cinéma argentin apportât un témoignage sur l'Argentine : folklorique, ethnologique, sociologique. C'est ce que j'attendais justement de la *Guerre des gauchos*, dont le sujet isole quelques épisodes significatifs de la lutte pour l'indépendance nationale. Hélas! les chevauchées s'interrompent pour faire place à des duels singuliers, ornés d'apostrophes héroïques. Les guerriers sont soumis à l'épreuve de dérisoires débats cornéliens. Les paysans sont des figurants d'opéra. Le dialogue est outrancier et le montage est préhistorique. La catastrophe est couronnée par le doublage. Je préfère finalement la *Vie d'Albeniz* (par exemple). — J. Q.

LA DUCHESSE DES BAS-FONDS. — Une chronique victorienne. Comme toujours à Hollywood, les décors et les costumes d'époque sont fort soignés, ainsi que la photographie. Le sujet s'apparente d'abord à *Pygmalion* (éducation mondaine d'une fillette des faubourgs à qui un fils de famille enseigne les bonnes manières et l'accent des salons) et il serait horriblement fade si l'héroïne n'enterrait ses maris successifs et ne bondissait chaque fois d'un rang social élevé à un rang supérieur encore. La fin achève de ruiner le film, où le fils de famille, qui ne se souciait jusque-là que de s'associer à la bonne fortune de la femme mondainement formée par lui, s'aperçoit qu'il est aimé d'elle et lui retourne ses bons sentiments. Toute l'histoire est longuement et lourdement et complaisamment racontée, sans rythme narratif aucun. Paulette Goddard et Ray Milland (admirable dans *Lost week-end*) ont le défaut de pas plus y croire que le spectateur. A la vérité, je ne mentionne ce film ici qu'à titre de parfait échantillon de l'insignifiance de la production moyenne des Etats-Unis, et pour faire comprendre l'ennui ou l'exaspération, selon l'humeur, qu'il provoque chez le spectateur européen. — J. Q.

THE OVERLANDERS. — J'ai déjà signalé ce film, avant même le festival de Bruxelles, où sa renommée londonienne traversa la mer. Cette simple histoire, celle de la transhumance, à travers le continent australien, d'un troupeau de mille bêtes à cornes, dans la crainte de l'invasion nippone, a le goût

d'une épopée familière. Aujourd'hui qu'on peut voir *The overlanders* à Paris, je ne veux ajouter qu'un mot. C'est que même le profane entre les profanes aurait tort de n'y pas aller. — J. Q.

CROSSFIRE. — Par l'excellence de l'exposé, le saisissant bonheur de chaque image, la haute valeur d'une interprétation unanime où il n'y a pour nous que des inconnus, et par la qualité constante du récit, ce film policier américain rappelle les jours inspirés de Hollywood. J'ajoute que le sujet n'est point sot, qui fait tuer un juif par un antisémite démobilisé, dans un moment d'ivresse. Semblable crime n'est malheureusement pas inimaginable. Là-dessus, je vois que mon ami Georges Altman, dans l'*Ecran français*, reproche au film de ne pas s'égaler à l'ampleur du drame (de l'antisémitisme). Pareille critique extrinsèque n'est, comme on dit en anglais, ni ici, ni là-bas. — J. Q.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

M. ANDRE MARY ET LA LITTERATURE FRANÇAISE DU MOYEN AGE. — Depuis que Joseph Bédier, il y a presque un demi-siècle, a donné du *Roman de Tristan et Iseut* la célèbre transposition classique que l'on sait, les versions et adaptations des œuvres de notre littérature du moyen âge se sont multipliées : des universitaires tels qu'Henry Chamard, Gustave Cohen, A. Pauphilet, Paul Tuffrau, d'anciens chartistes ou des érudits comme Pierre Champion, Jacques Boulanger, Jean Marchand, ont notamment contribué, par leurs translations, à accroître notre connaissance du trésor médiéval. Mais nul d'entre eux, je pense, n'a composé une œuvre qui, pour la qualité, égale celle de M. André Mary.

Poète et chef de l'Ecole Gallicane, M. Mary, qui recueillit la leçon de Moréas et de son Ecole Romane, mais qui avait une tout autre connaissance de notre langue et des antiques ressources dialectales de notre vocabulaire que l'auteur d'*Eriphyle* et des *Stances*, a été amené tout naturellement, et pour sa délectation particulière, à transcrire les principaux chefs-d'œuvre de la littérature aristocratique, bourgeoise ou didactique du XIIe au XIVe siècle, et à se faire le docte interprète de Béroul et de Thomas, de Chrétien de Troyes, de Jean Renart, de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung. Il s'est expliqué lui-même, il y a quelque vingt ans, sur ses intentions et sur les moyens par lesquels il méditait de les accomplir : « On peut, écrivait-il, trouver à lire nos vieux auteurs des agréments divers, soit que la curiosité n'aille pas au delà du récit romanesque à l'ancienne mode, soit qu'on y cherche la peinture des mœurs et des usages d'une société disparue et le décor de la vie publique et privée, tel qu'il s'offre à nous dans les monuments littéraires du moyen âge. Un plaisir plus rare, qui s'ajoute à ceux-là, est réservé à quelques-uns : il consiste à savourer dans tous les détails du métier, dans toute sa naïveté raffinée, l'art du poète et du conteur. » Et il ajoutait : « [Le dessein] de faire partager ma joie aux délicats a eu comme conséquence la douce obligation pour moi de me mettre à l'école

des vieux maîtres et de tâcher à surprendre les secrets de leur palette. Pour fidèle qu'elle soit, l'imitation que je me suis proposée n'est pas un esclavage : j'ai cherché à faire revivre le mouvement du récit original tant dans les descriptions que dans le dialogue, en l'égayant de mille manières piquantes ou aimables de s'exprimer qui peuvent être comprises et goûtées de nos jours, et en même temps je me suis appliqué à obtenir ce fondu qui distingue le style simple ou tempéré des bonnes époques. »

Or, depuis qu'il écrivait ces lignes, en 1925, jusqu'à ce jour, M. André Mary a renouvelé, restauré ou traduit tour à tour *Tristan*, deux contes merveilleux de Chrétien de Troyes : *Erec et Enide* et *Le Chevalier au lion*, le texte entier du *Roman de la Rose*, et une suite de contes et de lais héroïques et courtois qui, sous le titre de *La Chambre des Dames*, groupe entre autres *Les Amours de Frêne et Galeran*, *La Pucelle à la Rose*, la *Châtelaine de Vergy*, etc., tandis qu'il nous procurait, d'autre part, un *Roman de l'Ecoufle*, mis de rime ancienne en prose nouvelle, et une *Loge de feuillage*, où il est devisé de l'Enfance d'Eracle, de Cligès et Phénice et de Guillaume d'Angleterre : on sait que *Cligès* et *Guillaume d'Angleterre* sont également des contes de Chrétien de Troyes.

Une comparaison, qui pourrait être tentée, du *Tristan* de Bédier et de celui de M. Mary, donnerait de la manière de celui-ci une idée des plus favorables. Bornons-nous à dire que Bédier, appliquant à l'ampleur des textes originaux les procédés de l'école « classique », a tiré de la profusion médiévale, en sacrifiant maints détails ou développements puissants ou exquis, un récit sobre et dramatique, composé comme une tragédie de Racine ou un roman de Mme de La Fayette, tandis que M. Mary, plus fidèle au foisonnement merveilleux des divers récits, s'est ingénié et plu à marier le familier de Béroul, le pathétique de Thomas, le raffinement de Gottfried, et à reproduire dans sa prose, avec un art délié tout ensemble et très dru, le mouvement, le coloris et l'ampleur des récits qu'on se plaisait à lire au temps de Philippe Auguste et de la reine Aliénor. A côté du chef-d'œuvre de Bédier, il a donné un autre chef-d'œuvre, historiquement plus vrai, non moins pittoresque et plus riche, celui d'un *Tristan* adéquat et baroque.

Dans ses versions et ses translations de l'immense Chrétien de Troyes, M. André Mary, faisant preuve du même savoir et du même goût et déployant toutes les richesses d'un vocabulaire délectable, a réussi — par quel miracle! — à laisser subsister le sentiment du mystère, si vif et si pénétrant chez notre auteur, non moins que le ton spirituel et bonhomme, si caractéristique de Chrétien et de maints écrivains champenois, et qui annonce déjà, semble-t-il, La Fontaine. De même, et comme pour montrer les diverses ressources de son art, il s'est plu, dans *la Chambre*

des Dames, à unir, en vue des constrastes, des récits où figurent les faces différentes de la narration galante et courtoise : aventureuses amours de *Frêne et Galeran*, ovidienne idylle de *Pyrame et Thisbé*, « marivaudage » exquis du *Lai de l'Ombre*, grâces fériques du *Bel inconnu*, tragiques péripéties de *la Châtelaine de Vergy*. Si j'ajoute que la version du *Roman de la Rose* procurée par M. Mary est parfaitement accommodée au double génie de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung, et que son adaptation de *l'Ecoufle* de Jean Renart n'a pas peu contribué à introniser dans le Temple du Goût le ménestrel enjoué, ironique, badin et l'élégant poète de Dammartin-en-Goële, dont brillent les autres œuvres dans la « Chambre des Dames », j'aurai dit le singulier mérite de l'adroit et docte « gallican ».

Donner par des traductions ou des transpositions une idée documentaire de l'opulente littérature — si longtemps méconnue — de notre moyen âge, est déjà œuvre louable; mais se faire, en pensée, contemporain de Louis VII ou de Philippe Auguste, prendre par la main le lecteur bénévole, l'inviter à chevaucher avec soi par monts et par vaux, par landes et par forêts, en chapeau de bonnet et housse de voyage, et sur un petit roncin, jusqu'au château fort où dans la vaste salle encourtinée la ménie s'assemble pour écouter la vielle du jongleur, tel est l'exploit de M. Mary; à moins qu'il ne préfère, pour un dépaysement instantané, introduire l'amateur dans un de ces vergers si chers aux vieux poètes, où les barons d'alors, quittant ventaille et heaume, oubliaient combats et tournois, dans une loge de feuillée toute pareille à celle où Dionéo et Pampinée aimaient à se divertir et prendre du bon temps, loin de la peste de Florence.

Maurice Rat.

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE PRÉCIEUSE, textes choisis et présentés par *René Bray* (LUF, Egloff, Paris).

Un petit livre à tous égards charmant et raffiné : par la présentation, par les textes, par l'esprit du choix et des commentaires. L'école précieuse du XVIIe siècle occupe seulement le centre du recueil; c'est que la préciosité, si négligée, si décriée même, est un des courants permanents de notre littérature. On le suit ici de Thibaut de Champagne à Paul Eluard (quelques proses s'y mêlent aux poèmes); l'introduction et les notices de M. René Bray, pleines de goût, de sûreté, de pénétration, achèvent de faire du livre beaucoup plus et beaucoup mieux qu'un aimable divertissement pour lettrés, — qu'il est aussi. — S.

LA POÉSIE DE LA MER DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, par *Auguste Dupouy* (« Collection Sainte-Beuve », Ariane).

Aimables causeries pour quelque Université des Annales sur les thèmes de la mer dans notre poésie et notre prose, du *Voyage de Saint Brandan* à Guy Lavaud. — S.

Collection des Textes littéraires français : *Alain Chartier*, LA BELLE DAME SANS MERCY, éd. Arthur Piaget; *Corneille*, RODOGUNE, éd. J. Schérer; *Mme de La Fayette*, LA PRINCESSE DE CLÈVES, éd. Emile Magne (Droz).

La très utile collection des « Textes littéraires français » s'enrichit de plusieurs ouvrages, dont le moins important n'est certes pas cette édition critique de *La Belle dame sans mercy*, suivie de « balades, rondeaux et chansons » publiés d'après le manuscrit de Grenoble, et que M. Arthur Piaget nous procure. L'introduction mise

par l'annotateur du texte de la *Belle dame*, est précise et heureuse, et, en une quinzaine de pages substantielles, informe avec mesure le lecteur.

Celle que nous donne de *Rodogune* M. Jacques Schérer pèche par l'insuffisance des notes, mais est des plus précieuses par un appendice sur la *Rhodogune* de Gilbert, qui s'est inspiré d'assez près du chef-d'œuvre de Corneille ou du moins de celle de ses tragédies que Corneille considérait comme son chef-d'œuvre. « De nos jours, observe M. Schérer, l'extraordinaire violence de cette tragédie pourrait lui assurer un renouveau de faveur auprès d'un public capable de comprendre et disposé à admettre les conventions du théâtre classique ». Il est possible, mais le public souhaité n'existe guère, et l'on voit mal dans la troupe actuelle de la Comédie-Française qui pourrait succéder à Segond-Weber dans le rôle écrasant de Cléopâtre.

De la *Princesse de Clèves*, M. Emile Magne nous offre une édition remarquable, pleine de précisions nouvelles touchant l'histoire de l'ouvrage, et telle qu'on pouvait l'attendre de l'auteur de *Madame de La Fayette en ménage* et de *L'Esprit de Madame de La Fayette*, le meilleur spécialiste en ce dernier quart de siècle, avec André Beaunier, de l'amie de La Rochefoucauld et de Gilles Ménage. — M. R.

PAROLES AUTHENTIQUES DE JEANNE D'ARC, par *André Mary* (La Tournelle).

On trouve dans ce petit recueil, bien joliment présenté et qui pourrait s'intituler « Jeanne d'Arc par elle-même », les paroles les plus significatives de la Pucelle. Glanées par M. Mary et disposées dans leur ordre chronologique, elles font revivre le grand drame de Jeanne, depuis les rondes enfantines de l'Arbre des Dames jusqu'au sacrifice suprême du Vieux-Marché. Une introduction, des notes sur les sources et la chronologie des 142 propos cités, une table explicative des gravures, un index des noms de lieux et de personnes encadrent ce texte pur et naïf, héroïquement sacré, où la « bonne Lorraine » s'apparente moins à une Judith et à une Clorinde qu'à l'une de ces sibylles antiques auxquelles la comparait Lamartine, « instrument d'inspiration réservé pour les oracles et à qui tout autre emploi de leur âme était interdit ».

VILLON, par *Fernand Desonay* (Droz).

L'étude de M. Fernand Desonay, qui s'inscrit à la suite des admirables travaux d'Auguste Longnon, de Marcel Schwob et de Pierre Champion, est sans doute le meilleur travail qu'on ait fait pour replacer dans son temps, dans son cadre, à son rang, l'auteur du *Testament* et de la *Ballade des Dames*. Historien et critique averti, peu tendre pour les déformations du « romantisme » ou du « modernisme » contemporain, dont il se méfie à juste titre, M. Desonay s'en tient aux données précaires et incomplètes, mais « réelles » qu'on a sur le poète. Il estime que faire de l'amant de la grosse Margot un rôdeur de barrières, comme l'a tenté avec tout son talent Francis Carco, c'est « créer un fantôme »; et il trouve que voir en Villon je ne sais quel martyr de la liberté de conscience, ou quel précurseur de la Réforme, comme l'a voulu Chapiro, c'est à tout le moins manquer de sérénité. En quatre chapitres, consacrés respectivement à la vie, aux milieux, à l'inspiration et à l'art de Villon, le professeur de Liége, qui ne veut avoir pour guide que Clio, fait le point sur l'homme et l'écrivain en vers que fut le fils parisien de François de Montcorbier. Il dépouille Villon de sa légende, le restitue à son époque et à lui-même. Ouvrage méritoire à ce titre, et qui ne l'est pas moins par les développements subtils et heureux d'un homme de goût sur l'octosyllabe de Villon, dont « la qualité première [est] d'être une formule », sur la construction de ses huitains, sur l'art linéaire, à peine colorié, d'un de nos plus grands poètes.

Marguerite de Navarre, L'HEPTAMÉRON, éd. Michel François (Collection des Classiques Garnier).

Après Le Roux de Lincy et Anatole de Montaiglon, dont l'édition de l'*Heptaméron*, publiée jadis pour la *Société des Bibliophiles français*, a le défaut d'être peu accessible, M. Michel François donne enfin des contes de la reine de Navarre un texte qui a le double mérite de reproduire fidèlement celui qu'avait laissé Marguerite et d'être notablement enrichi par les éclaircissements qu'ont apportés sur les intentions de la reine tant les travaux et les trouvailles de M. Abel Lefranc et de M. Pierre Jourda, que les recherches de l'annotateur. Une traduction, au bas des pages, des expressions vieillies et des mots désuets, la restitution (dans les notes) du cadre de chaque conte et de l'identité des person-

nages, un index des noms propres, facilitent et renouvellent la lecture de ce recueil célèbre.

Marguerite de Navarre, THÉATRE PROFANE, éd. Saulnier; *Rabelais*, PANTAGRUEL, éd. Saulnier; *Du Bellay*, LES ANTIQUITÉS DE ROME ET LES REGRETS, éd. Droz; *Ronsard*, SONNETS POUR HÉLÈNE, éd. Jacques Lavaud. Collection des Textes littéraires français (Droz).

La collection toute récente des « Textes littéraires français » publie, à une cadence remarquable, des éditions également remarquables et qui renouvellent l'intérêt des textes. On voudrait signaler ici l'attrait d'un *Théâtre profane* de Marguerite de Navarre, procuré par Verdun-L. Saulnier, qui avait déjà donné dans la Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, de savantes études critiques sur les comédies profanes de Marguerite, et fait, le 25 mai 1946, une bien précieuse communication à la Société d'Humanisme sur l'interprétation de deux de ces comédies; une édition critique, par le même fécond seiziémiste, du *Pantagruel* de Rabelais, où M. Saulnier voit une parodie des romans de chevalerie et, avec un peu d'excès, semble-t-il, l'œuvre-somme des lettres françaises; et surtout peut-être deux éditions, l'une des *Regrets* de Du Bellay, l'autre des *Sonnets pour Hélène* de Ronsard, qui sont particulièrement attachantes.

Venant après M. Henry Chamard, Mlle E. Droz s'est plu, en une introduction pénétrante, complétée par des notes très fines, à montrer surtout l'homme et les circonstances sous le poète élégiaque que certains mettent au-dessus de Ronsard.

M. Jacques Lavaud, connu par ses travaux sur Desportes, a résolu, ce semble, par une stricte méthode critique, la question de la date des amours initiales de Ronsard et de « la docte et Minerve de la cour », qu'il fixe au 1er mai 1571, et montré que le Vendômois entreprit les *Sonnets pour Hélène* dans l'intention de faire pièce à Desportes et de sauvegarder sa gloire propre. Ses précisions donnent du « dernier amour de Ronsard », trop romancé par Pierre de Nolhac, une idée qui paraît exacte.

LES ODES D'ANACRÉON, traduites par *Rémy Belleau* (J. et R. Wittmann).

Une simple réédition, sans aucun appareil, mais typographiquement délicieuse, du chef-d'œuvre de Rémy Belleau.

Claude Binet, DISCOURS DE LA VIE DE PIERRE DE RONSARD (Jacques et René Wittmann).

Des trois éditions successives, au XVIe siècle, de ce discours célèbre (1586, 1587, 1597), les nouveaux éditeurs ont préféré l'originale, et à juste titre, il me semble. Écrit aussitôt après la mort de Ronsard et destiné à être joint à la publication des *Derniers vers* et du *Tombeau*, le « discours » de Binet, dans son prime-saut, est empreint des sentiments d'admiration les plus nobles et les plus touchants et nous fait connaître sur le vif l'amour et la ferveur que, même au temps de Desportes, la plupart des écrivains ressentaient pour le chef glorieux de la Pléiade. MM. J. et R. Wittmann ont entouré de leurs soins et de leur goût habituels ce précieux opuscule. — M. R.

Mairet, LA SOPHONISBE, éd. critique de Ch. Dédéyan, publiée sous le patronage de la Société des Textes français modernes (Droz).

Délaissant pour un peu Montaigne, M. Charles Dédéyan nous donne de *La Sophonisbe* de Mairet, qui est sans doute le premier chef-d'œuvre de notre théâtre classique, la première édition critique et la seule édition qui en ait été publiée depuis un siècle et demi : édition excellente, qui est d'un parfait érudit et d'un homme de goût, et la meilleure sans doute qui ait paru dans cette collection depuis celle que Busson et Gohin y avaient donnée du *Discours à Madame de la Sablière*. — M. R.

MONTESQUIEU (1689-1755), introduction et choix par *Bernard Groethuysen* (Coll. « Les Classiques de la Liberté », Traits, Editions des Trois Collines, Genève).

L'introduction occupe la moitié de ce petit volume : on y retrouve toute la finesse de pénétration, toute la simplicité de Groethuysen, qui, sans faire mine de rien, n'a pas son pareil pour piquer droit au cœur de la pensée d'un homme; l'analyse de l'idée de liberté dans l'*Esprit des Lois* illumine tout cet *Esprit des Lois* que nous avons le grand tort de ne plus savoir lire.

S.

THÉATRE COMPLET de *Marivaux*, éd. Jean Fournier et Maurice Bastide, 2 vol. in-4 (Les Editions Nationales).

Tenons-nous enfin la première édition vraiment « complète » du *Théâtre de Marivaux?* Il le semble, et l'on ne saurait avoir trop de

reconnaissance à MM. Jean Fournier et Maurice Bastide, qui ont joint aux pièces publiées par Marivaux les œuvres ou fragments non réunis en volume, épars dans les périodiques du temps : *le Chemin de la Fortune, la Provinciale,* le prologue de *l'Amour et la Vérité,* le résumé et le divertissement de *la Colonie,* et qui ont su reconstituer avec bonheur, d'après le manuscrit de l'Arsenal, *la Femme fidèle.* On les louera aussi d'avoir recueilli la musique écrite par Mouret pour certaines pièces italiennes de Marivaux.

Un texte bien établi (avec un relevé des principales variantes), une préface suivie d'une bibliographie et d'une iconographie, des notices de bonne qualité, des notes succinctes, mais précises, contribuent à la « nouveauté » et à l'attrait d'une édition, illustrée de nombreux hors-texte en héliogravure — que j'eusse préférés être tous des documents d'époque — et qui inaugure brillamment une collection de classiques dirigée par le bibliographe et bibliophile averti qu'est M. René Groos.

M. R.

Pierre Audiat, AINSI VÉCUT VICTOR HUGO (Hachette).

M. Pierre Audiat, qui a de la précision dans l'esprit et du tact, a écrit une biographie de Victor Hugo, qui mérite de devenir classique, tant elle semble équitable dans l'appréciation des faits et avertie dans leur énoncé. Ni hugolâtre ni hugophobe, plus enclin par nature à l'indulgence qu'à la sévérité, il s'est interdit de s'exalter ou de s'indigner à propos d'un écrivain et d'un homme, dont la vie est ici contée impartialement, avec une prudence et une science parfaites, qui n'excluent ni le talent du narrateur ni l'agrément que le lecteur éprouve à le suivre en sécurité. — M. R.

Louis Guimbaud, EN CABRIOLET VERS L'ACADÉMIE (Grasset).

Après s'être fait l'historiographe documenté des amours de Hugo, M. Louis Guimbaud conte dans ce nouvel essai, non sans la bonhomie appropriée, non sans verve ni humour à l'occasion, l'histoire des cinq campagnes académiques du poète, entre 1835 et 1841. Nous y voyons Olympio et Juliette Drouet partir en cabriolet de louage pour les « visites » traditionnelles et assistons à une revue des académiciens de ce temps-là, qui ne manque ni de pittoresque ni de belle humeur malicieuse. — M. R.

MICHELET EN BRETAGNE; SON « JOURNAL » INÉDIT D'AOUT 1831, par *Auguste Dupouy* (Horizons de France).

Le *Tableau de la France* (1833), on le sait, fut presque toujours composé sur documents, même dans ses parties descriptives : Michelet ne connaissait qu'une partie des Ardennes, de la Normandie et de la Bretagne. Il parcourut les deux dernières régions du 2 au 25 août 1831; pendant son voyage, il tint un journal, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, et dont le texte, inédit jusqu'à présent, tient 41 pages dans le livre de M. A. Dupouy, le reste de l'ouvrage étant occupé par la mise en place et l'exégèse du texte sur la Bretagne. Il en résulte que le *Tableau de la France* n'aurait été ni plus ni moins inexact si Michelet était resté chez lui... Cette publication et ce patient commentaire éclairent bien Michelet, sa méthode, son génie.

MARIE DORVAL, par *Françoise Moser,* avant-propos de Henri Guillemin (Plon).

Le nom de Marie Dorval est inséparable de celui de Vigny; mais, tandis que Juliette Drouet, ayant trouvé Hugo, s'en tint à lui, Marie Dorval étendit sa faveur à tout le romantisme, du premier plan à l'arrière-plan, y compris George Sand; elle est mêlée à toute son histoire, elle en est une des grandes figures. Mme Moser montre qu'on peut écrire une telle biographie avec goût, avec sensibilité, avec vie (et avec une précision toujours discrète dans l'aventureux et parfois le scabreux), sans s'éloigner du document : les quelques pages romancées qui se détachent çà et là détonnent, et c'est dommage. — S.

LES PARISIENS COMME ILS SONT, 1830-1846, par *H. de Balzac,* introduction d'André Billy. 18 planches hors texte (Coll. « Témoignages », La Palatine, Genève).

Parisien et balzacien, M. André Billy a cueilli dans le fatras des *Œuvres diverses* de Balzac ces quinze chroniques sur Paris et la vie parisienne; il y a joint le *Traité de la Vie élégante* presque intégral. Le lecteur verra-t-il dans ces textes autant de brillant et de légèreté que l'éditeur? De la verve, oui, et de l'abatage; mais Balzac n'est Balzac que soulevé et emporté par l'art romanesque. Livre précieux pourtant : les curieux y trouveront mille traits d'époque pi-

quants, et les amateurs de Balzac la formation, l'ébauche, l'essai de quelques thèmes majeurs de la *Comédie humaine.* — S.

RENAN ET LA GUERRE DE 70, par *Henriette Psichari* (Albin Michel).

On a prétendu naguère enrégimenter Renan parmi les collaborateurs. Voici une mise au point. Mais la portée du livre dépasse de loin ce qu'annonce le titre. C'est l'histoire précise, appuyée sur de nombreux inédits, de quelques années fort importantes de la vie de Renan, et c'est l'analyse d'une crise morale typique : celle d'un intellectuel à l'état pur (Edmond de Goncourt reprochait à Renan de *bondieuser* sur notre planète), forcé dans son retranchement par les réalités politiques. — S.

Carlo Cordié : INTERPRETAZIONI DI STENDHAL DAL BOURGET AI NOSTRI GIORNI, 1 vol. in-8, 180 p. (Biblioteca di Saggi e Lezioni Accademiche, Opera N. 23, 1947, Dr. Francesco Montuoro Editore, Milano-Venezia).

M. le professeur Carlo Cordié enseigne à l'Université de Milan. Les lettres françaises n'ont pas d'ami plus fervent. C'est à son initiative que sont dues les récentes manifestations stendhaliennes dont il a été rendu compte ici même. Il est l'auteur d'études appréciées sur Benjamin Constant.

Le petit livre qu'il publie aujourd'hui sous ce titre : *Interprétations stendhaliennes de Bourget à nos jours*, apporte une contribution précieuse à l'histoire des travaux dont l'œuvre de Beyle a été l'objet. Dans la première partie : de Paul Bourget à Ramon Fernandez, d'Emile Faguet à Pierre Martino, de Jules Lemaitre à Marcel Prévost, M. Cordié résume les jugements de la critique française; dans la seconde, ceux de la critique italienne de Panzacchi à Trompeo et à Benedetto, d'Ambrosini aux stendhaliens de 1935. Il va de soi que cette dernière est à nos yeux la plus importante, car si tous les stendhaliens connaissent MM. Benedetto et Trompeo, ils seront heureux de trouver ici des informations précises concernant leurs écrits et les essais des écrivains de la péninsule dont les noms leur sont moins familiers. D'importantes notes bibliographiques complètent le volume, dont ce n'est pas méconnaitre la qualité que de dire qu'ils n'en constituent pas la partie la moins utile. — RENÉ DOLLOT.

Maurice Jusselin, AIEUX ET PARENTS BEAUCERONS D'ANATOLE FRANCE (Durand, à Chartres).

On sait avec quelle complaisance, mais aussi avec quelle pudeur, Anatole France a conté ses souvenirs d'enfance, non seulement dans *Le Livre de mon ami* et dans *Pierre Nozière*, dans *Le Petit Pierre* et dans *La vie en fleur*, mais encore çà et là, dans maints romans et essais; on sait comment il lui a plu de déguiser sous la famille du docteur Nozière celle du libraire France Thibault.

M. Maurice Jusselin a retrouvé et reconstitué, avec une précieuse minutie, l'histoire réelle de Mme Noël France, née Antoinette Gallas, la mère chérie d'Anatole France, et celle des aïeux maternels et beaucerons de l'écrivain, notamment de l' « oncle » Hyacinthe, de son vrai nom Jean-Pierre Dufour, qui n'était point un oncle, mais le second mari de la « frivole » grand'maman Gallas.

Un livre d'érudition francienne à mettre à côté de celui de Maurice Kahn, qui jadis nous avait fait mieux connaitre *Le père d'Anatole France.* — M. R.

LE VOYAGEUR VOILÉ, MARCEL PROUST, lettres et documents inédits, par la *Princesse Bibesco* (La Palatine, Genève).

Le voyageur voilé est Proust promenant son génie encore inconnu chez les Guermantes; c'est le duc de Guiches (aujourd'hui duc de Gramont, de l'Institut) que concernent les inédits que publie, éclaire et commente la Princesse Bibesco.

S.

VIE DE LOUIS LE CARDONNEL, par *A. Mabille de Poncheville* (« Les Cahiers des poètes catholiques », Casterman, Tournai-Paris).

Né en 1862 à Valence, Le Cardonnel vint à Paris en 1883, débuta au Chat Noir avant de fréquenter au *Mercure*. Touché par la grâce dès 1886, il ne prit la soutane qu'en 1894. C'est en 1905 qu'il découvrit la Toscane et l'Ombrie, qui devaient tant influer sur sa poésie spiritualiste et chrétienne. Ce livre, agréable et dévoué, riche en documents inédits, discret sur les misères des dernières années (le prêtre-poète est mort en 1936), recherche moins la froide objectivité de l'historien qu'il ne respire la piété du disciple. — S.

LES ARTS

Pour celui qui considère que l'activité créatrice est une dans son essence, il n'y a plus de différences fondamentales entre une statue et une composition musicale, un poème et un tableau. Du même coup, les œuvres d'art cessent d'être pour lui de simples objets. Elles sont identiques aux plus immatérielles créations de l'esprit. La matière dont elles sont faites, que ce soit le bois ou la toile, la pierre ou l'argile, ne les transforme pas plus en objet que le langage ne saurait le faire d'un poème, ou les sons d'une cantate. Elles ne sont plus des choses inanimées, mais des organismes vivants qui ne peuvent être compris si nous les détachons de la vie.

Cette façon de considérer les œuvres d'art ne suppose pas nécessairement une position philosophique. Il n'est pas indispensable de s'être formulé toute une théorie de l'activité créatrice pour l'adopter. Il semble, au contraire, que les êtres humains se divisent, à cet égard, en deux catégories naturelles. Les uns voient l'œuvre d'art comme un objet matériel qui s'offre à leur contemplation ou à leur étude de la même façon que les plantes ou les minéraux. L'art n'est pour eux qu'une des sciences de la nature. Mais d'autres ne saisissent cet objet qu'à travers un de ces ensembles de rapports, à la fois mobiles et permanents, que nous appelons la vie. L'art est pour eux une des sciences de l'homme.

Ce n'est pas la culture, ni les connaissances qui tracent les limites de ces deux catégories, ni même le goût et l'amour des belles choses. Que d'esprits naïfs et que d'esprits raffinés se trouvent en accord sur l'une ou sur l'autre de ces positions! Combien d'hommes voués aux mêmes études y sont plus séparés qu'ils ne pourraient l'être par l'ignorance et par le savoir! Il y a sans doute là quelque disposition naturelle qu'aucune philosophie ne doit pouvoir transformer. Il n'est pas question d'essayer de faire passer qui que ce soit d'un camp dans un autre. Il n'est même pas question d'établir une hiérarchie entre ces deux attitudes. Mais, au-delà de ces dispositions, en deçà des raisonnements que nous pouvons former pour les mieux comprendre, il y a certains faits d'expérience sur lesquels il est peut-être utile de réfléchir. Ils sont de nature à nous faire penser que les œuvres d'art ne sont pas des objets inertes, mais des organismes vivants parce qu'ils ne sont pas autre chose que des reflets ou des représentations de notre esprit.

Tous ceux que leur chance ou que leur métier — c'est peut-être ici la même chose — ont rendus familiers des plus hauts chefs-d'œuvre savent fort bien qu'ils ne sont pas de simples objets. Un rien suffit à les métamorphoser. Ils changent au contact des voisins qu'on leur donne. Ils se réveillent ou s'endorment avec les varia-

tions de la lumière. Ils sont mobiles et inconstants comme des êtres de chair. Ils ne disent pas toujours la même chose.

J'ai cette chance — et ce métier — de vivre chaque jour avec des œuvres d'art et d'avoir tenu dans mes mains quelques-uns des plus hauts chefs-d'œuvre que nous a laissés le passé. Tous ces jours derniers, tandis que je préparais l'Exposition des Trésors des Musées de Vienne qui doit avoir lieu au Petit-Palais, j'ai passé des heures avec des Giorgione et des Titien, des Rembrandt et des Vélasquez. Je sais bien qu'il n'est pas possible d'avoir avec eux les rapports que l'on a d'ordinaire avec les objets. Il faut les traiter comme des personnes. Ce sont des visiteurs qui n'ignorent pas ce qui leur est dû. Ils parlent en maîtres ou prennent un air offensé. Ils ne veulent pas rester à la place où on les a mis, ou exigent de ne plus se déplacer, fût-ce d'un demi centimètre. La courtisane de Giorgione veut rester avec le jeune homme de Lotto. La tempête de Bruegel disparaît complètement dans sa propre violence. Il suffira d'une tenture grise pour la faire émerger à nouveau. Tout cela vit plus fortement que ne vivent la plupart des hommes. Qu'est-ce que la vie, en effet, si ce n'est une présence continue dans une continuelle variation de rapports? Où trouver plus de vie que dans ce peuple de chefs-d'œuvre toujours présents et jamais semblables à eux-mêmes?

Il n'est pas besoin de philosopher pour savoir que les œuvres d'art ne sont pas seulement des objets et pour être assuré qu'elles le sont d'autant moins qu'elles sont plus parfaites. Mais quelle philosophie dans une pareille expérience!

.ndré Chamson.

L'EXPOSITION BONNARD A L'ORANGERIE.

Dans l'œuvre de certains peintres, la lumière pénètre un jour comme une fenêtre qui s'ouvre. Et, de ce jour, ils restent enchantés jusqu'à la mort. Jamais ils ne retournent vers l'univers gris de leur jeunesse. Tels furent Renoir, Van Gogh, Bonnard. Et si l'on explique trop facilement le cas Van Gogh par une évolution de sa maladie mentale, il faut bien chercher autre chose pour Bonnard, qui sut vieillir comme un sage, dans l'équilibre et le bonheur de la création.

Les murs de l'Orangerie nous présentent affrontés les deux Bonnard : celui des débuts, aux couleurs timides, au dessin un peu conventionnel et celui que nous connaissons mieux, gorgé de lumière, libre, hardi, dans la pleine maîtrise de son art. Consécration que l'on voudrait encore plus complète, mais digne de celui qui marqua si fortement la peinture de notre temps. — L. M.

DELACROIX, par *Jean Cassou* (Coll. « Les Demi-Dieux », Editions du Dimanche).

Après Poussin, Velasquez, Gréco, voici un Delacroix dans la collection des Demi-Dieux. Cette fois encore, il faut louer cette collection pour ses reproductions, ses notes biographiques et bibliographiques. C'est de la vulgarisation bien documentée. Cassou, dans une fort belle préface, décrit le tourment du peintre qui, dans la passion et l'inquiétude, brûlé du désir de la gloire, construisit patiemment l'énorme édifice que fut son œuvre. — L. M.

LA MUSIQUE

« JEUNES COMPAGNIES LYRIQUES. » — LES BALLETS RUSSES. — Le concours des « Jeunes compagnies théâtrales »

le printemps et l'été derniers, fut une révélation : on ignorait généralement que tant d'amateurs, à Paris comme en province, se montrassent passionnés d'art dramatique et pussent apporter autant d'idées originales propres à secouer la routine, autant d'initiatives dont le théâtre tirera tôt ou tard un incontestable profit. Mais on a pu s'étonner qu'il n'y eût parmi elles aucune compagnie lyrique; et M. André Boll s'est inquiété de cette carence. Il voudrait que l'an prochain nous pussions en voir quelques-unes prendre part au tournoi, et nous prouver ainsi que la torpeur qui semble présentement engourdir le théâtre lyrique n'est point le signe avant-coureur de sa mort prochaine. Car si la clientèle des scènes lyriques demeure aussi nombreuse, sans doute plus nombreuse encore qu'avant la crise, les interprètes se raréfient, et les compositeurs éprouvent des difficultés grandissantes pour faire jouer les ouvrages qu'ils produisent.

Si nulle compagnie lyrique ne s'est manifestée au dernier concours, c'est sans doute, dira-t-on, parce que l'interprétation d'un ouvrage musical oppose des obstacles beaucoup plus grands que la mise en scène d'une comédie ou d'un drame. Il faut un orchestre; les études des rôles exigent des connaissances techniques dont la bonne volonté, ni les dons naturels, ni le goût, ne peuvent masquer l'insuffisance. Ce n'est pourtant pas assez pour expliquer qu'il ne se soit trouvé aucun groupe d'amateurs engagé à ce concours : n'avions-nous pas à Paris même, « la Petite Scène », qui, animée par MM. Xavier de Courville et Félix Raugel, nous avait donné des exécutions d'ouvrages anciens (*Le retour d'Ulysse*, de Monteverdi, *Didon et Enée*, de Purcell) que bien des théâtres réguliers auraient pu envier? La véritable cause de cette carence paraît être bien plutôt dans l'embarras de choisir les ouvrages dont la difficulté d'exécution ne dépasse pas les moyens financiers et artistiques d'un groupe d'amateurs. Or il existe une quantité de pièces lyriques à trois, quatre ou cinq personnages qui peuvent être montées sans frais excessifs, dans des décors très simples, et qui n'ont besoin ni de chœurs, ni de grand orchestre. Le répertoire de l'Opéra-Comique à ses débuts en foisonne. Que toutes ne soient pas d'une valeur extraordinaire, on en convient; mais Monsigny, Delayrac, Grétry — pour ne citer que trois maîtres trop oubliés d'un genre vers lequel nous ramène aujourd'hui l'évolution du goût — ont écrit de charmants ouvrages qui, pour la plupart, n'excèdent aucunement les possibilités d'une troupe d'amateurs. Et, comme on le rappelait tout à l'heure, l'exemple de la Petite Scène montre qu'une compagnie formée de jeunes artistes plus riches de bonne volonté que de grandes ressources pécuniaires peut entreprendre et réussir des tâches autrement difficiles. L'exemple de Marguerite Bériza doit être cité lui aussi. Nous devons à son initiative l'*Angélique* de Jacques Ibert, l'*Aucassin et Nicolette* de Paul Le Flem, *Les Malheurs d'Orphée*, de Darius Milhaud, parmi les

œuvres modernes, et c'est elle qui a pareillement monté des cantates profanes de J.-S. Bach, parmi les ouvrages anciens. Il ne manque pas de musiciens qui seraient séduits par l'aventure; il ne s'agit que de les joindre : les concours du Conservatoire montrent que d'excellents interprètes — aussi bien que des compositeurs inédits — pourraient être aisément attirés vers une telle entreprise. Un quatuor d'archets, un piano, quelques autres instruments au besoin, suffiraient pour l'orchestre, et la mise en scène peut être pareillement réduite à peu de choses : ce n'est pas le luxe ni le nombre des décors et des accessoires qui importe en l'occurrence, mais l'ingéniosité et le goût, le style.

Le résultat attendu est de former — M. André Boll y insiste avec raison — des artistes *complets,* c'est-à-dire des interprètes susceptibles de jouer correctement la comédie et la pantomime, et de chanter, bien entendu. Il n'est pas si fréquent de rencontrer, même sur le plateau des grands théâtres, des artistes lyriques unissant les qualités de chanteur à celles de comédien. Trop souvent, ceux qui chantent juste disent faux; d'autres jouent mal, restent gauches sur la scène, semblent détachés et indifférents. Et puis aussi le théâtre lyrique souffre d'une crise plus grave encore de la mise en scène, parce qu'il n'existe, en France, aucune école, aucune classe destinée à former des metteurs en scène lyriques, et que ceux qui se chargent de cet emploi, si important, sont, pour la plupart, d'anciens chanteurs à bout de voix qui, évidemment connaissent à peu près le répertoire, mais ne font que perpétuer la routine et trop souvent même les « traditions » absurdes.

Le bienfait que les compositeurs retireraient de ces initiatives ne serait pas moindre : trop de musiciens écrivent pour le théâtre sans avoir acquis la moindre expérience de ce qu'exige l'interprétation matérielle de leurs ouvrages, sans se soucier des lois auxquelles doit obéir toute œuvre lyrique. Et c'est ce qui explique, en grande partie, les difficultés rencontrées par les œuvres nouvelles pour s'imposer au public. Un certain nombre d'expériences concrètes ferait faire l'apprentissage du « métier », sans lequel l'œuvre d'art reste imparfaite.

Reste à trouver quelques animateurs dont la culture musicale soit suffisante pour apporter à la mise en scène lyrique un renouveau comparable à celui dont la mise en scène dramatique bénéficie aujourd'hui et qui lui vaut la faveur du public. Et ceci non seulement pour les décors, les costumes, les éclairages, mais bien plus encore pour le jeu des acteurs selon les exigences de la musique. C'est la recherche d'un style qui importe ici encore.

Nos théâtres lyriques réguliers, tant à Paris qu'en province, et malgré les résultats et les promesses du plan de décentralisation, ne peuvent assurer à eux seuls le renouveau de l'art lyrique. Ils se heurtent en province à la difficulté de recruter des interprètes, des metteurs en scène et des directeurs qualifiés. Seule l'initia-

tive privée peut créer un mouvement d'où sortiront les hommes dont on a besoin; seule elle peut rendre vigueur et jeunesse à une forme d'art qui a produit tant et tant de chefs-d'œuvre qu'on se refuse à la voir menacée de mourir.

Tandis qu'une grève des machinistes et des électriciens, due à l'opposition de ces deux corporations au retour de Serge Lifar à l'Opéra, empêchait le corps de ballet de ce théâtre de poursuivre ses représentations traditionnelles du mercredi, la troupe des Ballets russes du colonel de Bazil occupait la scène du Palais de Chaillot. Une troupe sans grand lustre et qui ne rappelle guère celle de Diaghilev, alors que des étoiles comme Tamar Karasavina et Nijinski créaient dans des décors de Bakst et de Benois des ouvrages dont la musique semblait aussi chaudement colorée que les toiles devant lesquelles les danseurs russes animaient les chorégraphies de Fokine. Oui, tout cela est loin, bien loin dans le passé, et ce ne sont pas les spectacles qu'on nous a donnés qui peuvent nous le faire oublier : *L'Oiseau de feu* présenté comme il le fut n'était qu'un très pâle reflet de celui que nous avions applaudi pour la première fois en 1910. Et les ballets comme *Paganini* et le *Bal des Cadets* ne nous offraient pas de quoi compenser notre désillusion.

La légende de *Paganini* pouvait donner matière à une chorégraphie intéressante : l'extraordinaire virtuosité du violoniste romantique le fit passer pour un fils du diable et les bonnes gens prétendirent que Satan en personne tenait l'archet du maestro tandis qu'il exécutait ses traits acrobatiques. En fait, les trois tableaux réglés par Fokine ont du mouvement et de la variété, mais c'est l'interprétation qui pèche. Il la faudrait endiablée; elle n'est vivante que par endroits, et trop souvent incolore. Serge Rachmaninov a bâti sa partition sur un thème obsédant de Paganini; mais ce thème est confié au piano, alors que sur la scène, c'est naturellement le violoniste qui est sensé l'exécuter. Assurément on ne prétend point que le compositeur doive se soumettre aux suggestions réalistes et qu'il ne puisse faire preuve de fantaisie; mais les sonorités du piano se prêtent mal à ce jeu, et ce qui devrait être obsédant ne paraît que monotone.

Le Bal des Cadets a le mérite d'être amusant et animé; c'eût été une réussite si la troupe qui l'interprète y avait ajouté plus de brio. L'argument est simple, ce qui n'est nullement un défaut : la directrice d'un pensionnat de jeunes filles invite chaque année les cadets d'une école militaire à une fête; un divertissement chorégraphique en constitue le principal attrait. Le vieux général commandant l'école flirte avec la directrice du pensionnat. Les jeunes gens en profitent, bien entendu; l'exemple est suivi. Et même la fête terminée, un des cadets revient, quand les lumières s'éteignent, retrouver l'aimable enfant qui, tout à l'heure, avait écouté sans déplaisir ses tendres propos. Et, bien entendu aussi, la directrice met fin à l'idylle. Un épisode — le divertissement —

nous montre un Ecossais et une ballerine (la *Sylphide*, peut-être, mais bien peu aérienne, hélas!). Des thèmes de Johan Strauss, arrangés par Antal Dorati, forment l'essentiel de la partition. Ils sont dansants et variés à souhait.

Ce n'est pas seulement le souvenir des splendeurs passées qui nous rend sévère envers les Ballets russes d'aujourd'hui : le présent même nous offre des points de comparaison qui ne sont pas à leur avantage. Parmi tant de troupes de passage, souvent vantées par une publicité excessive, où est celle qui puisse prétendre rivaliser avec le corps de ballet de l'Opéra? Est-ce pour cela qu'on s'ingénie à multiplier les incidents, les grèves « perlées » ou non, comme si l'on prenait à tâche de détourner le public d'un théâtre dont, deux semaines de suite, les portes se sont fermées à l'heure précise où deux mille personnes attendaient qu'elles s'ouvrissent pour applaudir ses ballets?

René Dumesnil.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DE MUSIQUE, par *Paul Arma* et *Yvonne Tiénot* (Les Editions ouvrières, Paris).

Il est fort difficile de faire (et plus encore de réussir, bien entendu) un *Dictionnaire de musique* offrant, sous un format réduit, une réponse satisfaisante à toutes les questions que le lecteur pose à ce genre d'ouvrages. Il semble que Paul Arma et Yvonne Tiénot aient accompli ce tour de force : leur *Nouveau dictionnaire de musique* ne compte que trois cents pages, à peine, et pourtant il en dit plus long, sous une forme laconique, que maints gros volumes tout encombrés souvent d'un fatras inutile. Il est, en outre, parfaitement objectif. La documentation en est sûre, les termes techniques français et étrangers y sont clairement définis; les noms des compositeurs, des luthiers, de tous ceux qui ont d'une manière ou d'une autre, touché à la musique, s'y trouvent avec la liste de leurs œuvres principales (qui gagnera parfois à être complétée dans les éditions suivantes). Et les caractères, la disposition typographique du texte et des figures (car ce volume est abondamment illustré) facilitent les recherches. C'est, en somme, un instrument de travail d'une commodité inappréciable, appelé à rendre bien des services.

PLAISIR DE LA MUSIQUE, par *Roland Manuel*, avec la collaboration de *Nadia Tagrine* (Aux Editions du Seuil, Paris).

Les auditeurs des émissions dominicales de la Radio que Roland Manuel a justement intitulées « Plaisir de la Musique » ne manqueront pas de faire le succès du volume où ils retrouveront l'essentiel de ces causeries. Il semble qu'on y entende la voix elle-même du musicien — et celle de son interlocutrice, car, dans le livre comme devant le micro, Nadia Tagrine donne la réplique, pose des questions, interrompt avec malice et, comme le dit l'auteur en sa préface, « fait sortir de ses gonds » le conférencier. Il était difficile de conserver au texte imprimé le tour de prime-saut de la libre causerie; et sans doute en a-t-on quelquefois adouci les vivacités. Mais l'essentiel demeure dans un livre qui reste plein de substantifique moelle, savoureuse à souhait, un livre dont la fantaisie masque à peine l'ordonnance méthodique et contribue grandement à faire de sa lecture un « plaisir ».

CIVILISATION ANTIQUE

ASPECTS NOUVEAUX DE LA QUESTION HOMERIQUE. — Homère, qui parle si directement à l'âme, a peine à se faire entendre des érudits; c'est que jouissance artistique et compréhension intellectuelle ne sont pas forcément solidaires; plusieurs

générations humaines se sont enchantées de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, sans s'inquiéter d'aucune critique; notre âge est plus exigeant; depuis bientôt deux siècles, philologues, puis archéologues, ont fait foisonner autour de ce grand nom les conjectures et les systèmes; aussi nombreuses que dans l'étable bourdonnent les mouches autour de la jatte de lait, les hypothèses tourbillonnent à l'entour de ces œuvres, si faciles à sentir, si difficiles à saisir dans leur genèse et leur développement. Homère est l'homme des problèmes : quand furent composés ses poèmes? Le furent-ils à la même date? Tous les passages se rattachent-ils à la même rédaction? Et si non, y a-t-il eu un poète ou des poètes successifs? Lequel d'entre eux mérite alors le nom d'Homère? Et encore, les épisodes chantés par le poète correspondent-ils à des faits réels? Quelle est la part de l'histoire et de la fiction? de la géographie et du roman? Date d'Homère, existence d'Homère, véracité d'Homère, de ces problèmes fondamentaux, les critiques, suivant leur tempérament ou leur goût, ont proposé les solutions les plus contradictoires. Le livre récent que Rhys Carpenter (1) vient, après beaucoup d'autres, de consacrer à ces troublantes énigmes et dont on suit avec plaisir les méandres où se jouent le savoir et l'ironie, nous apprend sans doute que le débat reste toujours ouvert, mais il nous enseigne surtout quelles méthodes sont aujourd'hui périmées et quelles voies s'offrent encore à la recherche.

Dans quel sens le progrès semble maintenant impossible, on s'en convaincra aisément par ce qu'on ne trouve plus dans ce livre et qui faisait naguère le fond des exégèses homériques : je veux dire le découpage, et parfois le dépeçage du texte. Depuis qu'elle s'était avisée que l'épopée contenait des contradictions et des disparates, la critique avait pris plaisir à décomposer la suite du poème en éléments de date et de tonalité diverses : on distinguait des chants primitifs, des chants récents, des chants de transition ou de raccord; certains, poussant plus loin la hardiesse, redessinaient, avec quelque effort d'imagination, une *Iliade* et une *Odyssée* primitives, — les Allemands disaient une *Urilias* et une *Urodyssee*, car d'Allemagne venaient alors les leçons et les principes, — qui se seraient altérées dans le cours des âges pour nous parvenir sous la forme composite où nous les lisons aujourd'hui. La méthode, fondée sur l'analyse du texte et sur la logique interne, avait de la force et conduisit à des résultats partiels souvent probants. Mais la diversité des systèmes d'ensemble proposés par ceux que l'on appelait alors les séparatistes, fit apparaître bientôt leur impuissance à retrouver les corps premiers d'un amalgame aussi complexe. On comprend que les chercheurs engagés sur cette route aient témoigné ces

(1) *Folk Tale, Fiction and Saga in the Homeric Epics*, University of California Press, 1946 (*Sather Classical Lectures*, XX).

derniers temps de quelque lassitude et que les philologues, revenant à la simplicité des premiers lecteurs, insistent de préférence sur l'unité de la composition finale et le talent de son ordonnateur. Il semble aussi que l'érudition ait épuisé les ressources que procure la linguistique; l'analyse des formes ioniennes, éoliennes, achéennes qui composent le parler homérique paraît avoir découragé les chercheurs; le temps est loin où l'on tentait de récrire l'*Iliade* entière dans le parler de Lesbos; formes récentes et formes anciennes, continentales ou insulaires, se mêlent si inextricablement dans les mêmes passages et parfois dans les mêmes vers, que la critique a renoncé à partir en quête d'une langue primitive; on reconnaît aujourd'hui que la langue, éminemment littéraire, a pu être composite dès le temps de la rédaction et qu'il est vain de fonder sur elle une étude de la composition.

Mais si la philologie et la linguistique ont déjà beaucoup, et peut-être beaucoup trop parlé, il est deux disciplines plus jeunes qui ont leur mot à dire; c'est à elles que M. Carpenter emprunte ses arguments. La première est l'archéologie : notre connaissance du milieu dans lequel se sont développés les poèmes homériques s'est beaucoup accrue dans ces dernières années; les œuvres d'art du VIIe et même du VIIIe siècles nous sont devenues familières; les conditions de vie et les formes de navigation d'un continent à l'autre peuvent s'étudier plus sûrement. M. Carpenter a consacré l'un de ses plus brillants chapitres à l'étude des relations entre la Grèce et l'Egypte, telles qu'elles apparaissent dans l'*Odyssée*; il en conclut que le poème ne saurait avoir été conçu avant la seconde moitié du VIIe siècle, à l'époque où les Grecs fréquentaient la bouche Canopique du Delta et s'aventuraient dans les eaux de la Méditerranée occidentale. Des arguments analogues, auxquels s'en ajoutent d'autres tirés de l'histoire de l'art, lui fournissent pour l'*Iliade* une date qui ne remonte pas au delà de la fin du VIIIe siècle. C'est aller contre les idées courantes; aussi l'auteur affirme-t-il sa position avec force. « Replacer la composition de l'*Iliade*, dit-il, au Xe ou au IXe siècles, et même au début du VIIIe, c'est — il est dur mais vrai de le dire — une marque d'ignorance; ignorance non point d'Homère, mais de la civilisation de son temps ». Je n'ai pas le loisir de discuter ici cette position qui me paraît excessive; je veux seulement souligner tout ce qu'a de séduisant l'argumentation qui nous est offerte, et les possibilités d'exégèse qu'elle offre pour l'avenir.

La seconde voie dans laquelle s'engage l'auteur est celle du folklore et de l'ethnologie comparée. S'il est prouvé que tel thème traité par Homère est un thème qui se retrouve dans d'autres « sagas » ou d'autres contes populaires, le caractère fictif de l'épisode en sera par là démontré; la part de vérité

diminue dans l'œuvre au bénéfice de la création poétique; ainsi, dans l'*Odyssée*, de l'épisode de la magicienne Circé et de son palais enchanté. On peut aller plus loin : s'il apparaît que les contes avec lesquels l'épopée marque le plus d'affinités sont des contes nordiques, on en conclura que la veine poétique de l'œuvre découle non pas du fond primitif méditerranéen de la civilisation grecque, mais de ce qui fut apporté par les envahisseurs. M. Carpenter s'est avancé fort loin dans cette voie, avec fantaisie et audace. Il a cru retrouver la plupart des thèmes de l'*Odyssée* dans la vieille épopée anglaise de *Beowulf* qui se rattacherait à tout un cycle de légendes inspirées, en pays nordiques, par le sommeil hivernal de l'ours. J'ai peine à m'imaginer Ulysse sous cette forme et je voudrais être plus convaincu. Mais il y aurait mauvaise grâce à ne pas se laisser séduire par cette route enchantée et à opposer des arguments trop logiques à un auteur qui aime le paradoxe et cultive volontiers l'outrance sans jamais se prendre trop au sérieux.

On voit les tendances de l'ouvrage : il incline à abaisser les dates généralement admises, il augmente la part de la fantaisie dans la construction des épisodes. Ces innovations frappent plus encore dans le détail. C'est ainsi que le grand problème qui passionna tout dernièrement les érudits, celui du site exact de la Troie homérique, se trouve tranché de façon originale : il n'est pas surprenant qu'aucun vestige ne subsiste de la Troie décrite par Homère, elle est présentée d'imagination; seul le paysage a été vu; le reste n'existe que dans le regard du poète; ainsi se trouvent coupées toutes les attaches de l'œuvre homérique avec le passé mycénien.

Bien des affirmations soulèveront donc des critiques et provoquent à la lecture des réflexes de résistance. Mais l'intérêt très réel de l'étude est ailleurs que dans ses conclusions immédiates; par les voies où elle s'engage, par l'angle sous lequel elle envisage les questions, par les domaines où elle puise ses arguments, elle nous enseigne une vérité : une œuvre littéraire ne peut s'étudier pleinement que comparée à autre chose; on peut s'en tenir à Homère pour le bien sentir; mais pour le bien comprendre, on ne saurait se limiter, comme faisaient les anciens philologues, à la lettre du texte; pour bien saisir Homère, il faut d'abord en sortir.

Fernand Chapouthier.

ALLEMAGNE

ALLEMAGNE, NOTRE SOUCI. — Ce titre, qui rappelle le « Beauté, mon beau souci » de Valery Larbaud, est celui que M. Edgar Morin donne à son récent livre (1); il est exact et actuel,

(1) Editions Hier et aujourd'hui, 256 p., 1946.

ainsi que le prouvent le numéro spécial de la revue *Esprit : Les Allemands parlent de l'Allemagne* (juin 1947) et l'ouvrage de E.-E. Noth : *Ponts sur le Rhin* (2). Au moment où la Conférence de Londres doit résoudre le problème allemand, qui est d'ordre européen, ces publications opportunes permettent de faire le point.

On a sans doute oublié les livres antérieurs d'E.-E. Noth et on n'a pas assez mis en relief la vocation de cet homme qui a fui l'Allemagne hitlérienne pour se réfugier en France et a choisi notre pays comme sa patrie spirituelle, qui a voulu écrire son œuvre dans notre langue et, ainsi que l'Alsacien Schickelé, réaliser une symbiose du génie français et du génie allemand. Tentative grandiose, qu'aucun des deux n'a pu mener à bien, l'un parce qu'il mourut pendant la guerre, l'autre, parce qu'il dut reprendre la fuite en 1940, après s'être engagé dans l'armée française en 1939; mais il n'a pas dit son dernier mot. Le voici de retour avec un volume écrit en français, à New-York, et dont le texte aurait mérité les soins d'un correcteur attentif.

L'auteur médite sur les ponts du Rhin qui s'effondrèrent dans le fracas de la bataille et veut, une fois de plus, mettre en garde contre un retour offensif du germanisme, qui gagnera et imposera une paix allemande, si les Alliés désunis ne savent pas faire la paix pour l'Allemagne. On rebâtit les ponts sur le Rhin, mais la solution du problème franco-allemand est à Moscou et à Washington; or, il faudrait que la France jouât le rôle majeur sur le Rhin et en Allemagne; elle seule a le droit de parler pour l'Europe, elle a plus qu'une autre le pouvoir de guérir la jeunesse allemande et de la rattacher à la civilisation méditerranéenne, et l'on sent que Noth, Français venu d'Outre-Rhin, rêve d'une France qui, ayant rééduqué l'Allemagne, l'intégrerait dans les Etats-Unis d'Europe, lien de paix entre l'Amérique et la Russie.

Or, nous sommes sur le Rhin depuis deux ans et demi; qu'avons-nous fait de notre victoire? Emmanuel Mounier, le courageux directeur d'*Esprit*, qui a fait de fréquents voyages en Allemagne, a demandé la réponse aux Allemands eux-mêmes, dont il a provoqué les confidences en leur promettant le secret et l'anonymat lorsqu'ils le désireraient; il a, en somme, procédé à une auscultation du peuple allemand. Avec l'aide de Marthe Goldberg, J.-M. Domenach et M. de Gandillac, il a traduit, choisi, groupé ces réponses pour en faire un numéro de 186 pages, dont les chapitres ont pour titres : Etats d'esprit; Mémoire du nazisme; l'Allemagne est-elle coupable?; Complainte de l'occupé; l'Allemagne est-elle démocrate?; Condition de la jeunesse; Le christianisme et les églises; Lignes d'avenir : Allemagne, France. C'est donc un cahier de témoignages précieux, qui aurait peut-être gagné, quoi qu'en pensent les éditeurs, s'ils avaient demandé à certains Allemands bien renseignés des articles plus synthétiques.

(2) Editions méditerranéennes, 224 p., 1947.

Nous dirions volontiers que c'est un cahier de doléances et en cela il reflète parfaitement l'état d'esprit d'une Allemagne qui, dans son ensemble, ne rattache pas ses souffrances présentes au régime hitlérien, mais à l'occupation, qui aurait tendance à opposer sa misère à la gloire d'un passé tout récent, qui, ayant capitulé sans conditions et donc remis son sort aux vainqueurs, les rend responsables de tout ce qui ne marche pas.

L'épuration est insuffisante et il est notoire que des nazis importants sont en liberté ou même en fonctions. « Que fais-tu? demandait-on à un jardinier penché sur ses légumes? — Je dénazifie mes carottes. — Et comment fais-tu? — J'enlève les petites et je laisse les grosses. » Ce Witz, qui nous fut conté à Berlin, est révélateur. Il est évident aussi que la démocratie, dont on peut dire qu'elle vient toujours en Allemagne dans les fourgons du vainqueur, reste étrangère au peuple allemand et aucune de celles qu'on lui donne en spectacle ne peut l'enthousiasmer; mais nous croyons qu'on doit demander à la jeunesse allemande d'élaborer et de réaliser la démocratie qui lui convient.

Ajoutons encore que bien des récriminations formulées par les Allemands sont justifiées : il y a dans le personnel d'occupation, spécialement dans le petit personnel, trop de Français aux appétits de vainqueurs, qui détruisent par des incidents journaliers le bénéfice d'une occupation que n'inspire certes pas l'esprit de représailles. Ne négligeons pas le dossier que nous apporte *Esprit*; faisons-en notre profit; libérons-nous du dirigisme étroit qui entrave notre zone d'occupation comme il entrave la France elle-même; recherchons parmi les Allemands les vrais démocrates et associons-les à notre effort; surtout allons à la jeunesse, apportons-lui notre confiance, aidons-la à la mériter.

Un troisième et important témoignage nous est fourni par M. Edgard Morin dont nous avions déjà signalé l'intéressant reportage : *L'an zéro de l'Allemagne*. Son deuxième livre est beaucoup plus méthodique; il passe d'abord en revue notre zone d'occupation, où trop de « Vichystes » et de représentants des trusts ont trouvé un refuge et parfois une terre d'élection; c'est un réquisitoire qui soulèvera sans doute des protestations. Puis, ayant multiplié les données concrètes, les statistiques et les tableaux, M. Morin propose un programme constructif, voisin de celui des Russes, qui effectivement en avaient un et qui l'appliquent. Il est bien convaincu, en effet, que le sort du monde se joue dans cette Allemagne où se rencontrent les deux colosses américain et russe.

« Caveant consules! » disaient les Romains et cette formule, qui implique tant de confiance, nous paraît touchante. Nos consuls sont informés; puissent-ils veiller, c'est-à-dire élaborer enfin une politique de l'occupation et la mettre en pratique!

J.-F. Angelloz.

DAS NEUE BUCH. L'union des éditeurs et libraires berlinois vient de publier un volume qui constituera un bon instrument de travail et nous rappelle les temps heureux de l'avant-guerre : le catalogue des ouvrages parus en Allemagne du printemps de 1945 à juin 1947. On nous prévient que ce catalogue n'est pas complet, car il ne comprend que les volumes mis par les éditeurs allemands à la disposition de l'Exposition du livre, à Berlin, et aussi ceux dont la parution est prochaine. Néanmoins il ne compte pas moins de 176 pages à la typographie très dense, où les livres sont groupés sous les rubriques habituelles et dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs; un index de ces noms (16 pages très serrées) le complète; les sondages que nous y avons pratiqués nous en ont montré la richesse. Ce répertoire commode, qui ne voulait être qu'un guide, est en même temps le témoignage d'une résurrection de l'édition allemande.

DAS GUTE RECHT, par *Kasimir Edschmid.* Desch, Munich, 1946, 1.093 pages.

Depuis que l'Allemagne n'a plus besoin de résister au nazisme elle s'offre une littérature de résistance qui, certes, ne pourrait pas s'appeler « Editions de minuit », mais bien « Editions de midi ». Que de chefs-d'œuvre dorment dans les tiroirs! disaient certains; d'autres niaient le fait. Cependant, des œuvres « sortent », qui furent écrites sous le nazisme, pendant la guerre, et la maison Desch dont nous avons déjà signalé l'activité, lance *das Gute Recht*, de l'auteur bien connu, K. Edschmid, essayiste et romancier, membre de l'émigration intérieure « et sinistré total ». Elle a sans doute tort de l'annoncer comme « le premier grand roman de notre époque », « un document de la résistance aux puissances de l'obscurité et de la destruction », etc. Le romancier est plus modeste, puisque, dans sa post-face, il reconnaît qu'en découvrant son œuvre imprimée, il trouva sans importance ses personnages et leurs soucis et le monde qui les entoure irréel.

Le ménage Rotenhan est infiniment sympathique; sans le régime et sans la guerre, il mènerait une existence heureuse et intelligente, soit dans un home confortable, soit dans les villes d'Italie, soit sur les champs de ski. Bien que le volcan européen ait fait éruption, tous deux peuvent encore voyager et skier : mais ils ont beaucoup de peine à trouver un gîte, leur ravitaillement et leur chauffage, surtout en refusant de donner des gages au régime. Et ils sont les victimes des Zieman, vulgaires gangsters, qui ne leur ménagent pas les avanies. Ce roman de 1.093 pages n'est guère que le récit des ennuis domestiques de la jolie et délicate Dolly, qui les supporte avec un courage bien féminin et « se débrouille »; ils finiront avec la Libération, mais celle-ci a le goût amer de la défaite.

K. Edschmid n'a-t-il pas raison de trouver cela insignifiant et irréel, alors que l'humanité est aux prises avec une réalité d'une tout autre importance. Et peut-on dire que ce soit une œuvre de résistance? Sans doute, Rotenhan continue à écrire des livres sur l'Italie, comme si le fascisme mussolinien n'existait pas, et, dans des entretiens privés, des amis sûrs expriment avec franchise leurs idées sur les régimes totalitaires; mais l'idée même d'une opposition ouverte au régime qui inspire la terreur n'apparaît pas. Sachons gré, du moins, à M. Edschmid, de n'avoir pas truqué après coup son document et souhaitons que sa prochaine œuvre nous satisfasse.

OST-WEST par *Ernst Niekisch*, Minerva-Verlag. Berlin, 1947. 96 pages.

E. Niekisch, maintenant aveugle, est un représentant authentique de la résistance allemande et il fut poursuivi par le régime. Vivant à Berlin, là où se rencontrent le plus directement l'Est et l'Ouest européens, il fut amené à publier ces « considérations non systématiques » sur des questions brûlantes comme le nihilisme ou le capitalisme, la technique et la masse, l'Europe et la liberté; elles se lisent avec intérêt, mais n'échappent pas à cette hésitation et à cette gêne qui pèsent sur les esprits libres.

GEISTIGE GRUNDLAGEN EINES SCHÖPFERISCHEN DEUTSCHLANDS DER ZUKUNFT par *Kurt Hiller*, Rowohlt Verlag. Hambourg, 1947. 62 pages.

D'un ton et d'une langue très différents est cet opuscule sur « les bases spirituelles d'une Allemagne créatrice dans l'avenir ». C'est le discours (prononcé à Hambourg, le 31 mai 1947) d'un tribun socialiste qui veut entraîner la masse. Brutal et sans demi-teintes, il frappe et retient l'attention; Hiller est un de ces démocrates qui osent parler librement, franchement et qui savent que l'Allemagne de l'avenir doit condamner Hitler sans amba-

ges pour se rattacher à son passé culturel. Une fois de plus, félicitons un éditeur audacieux, M. Rowohlt, qui veut agir sur la foule et qui a lancé cette série de « Flugschriften zur Zeit ».

LEONCE UND LENA, par *Georg Büchner*, Verlag Herbert Kluger. Munich, 1947.

Les démocrates allemands ont un ancêtre glorieux, G. Büchner, dont le nom et l'œuvre sont vraisemblablement appelés à grandir encore. La Maison Kluger vient de publier *Léonce et Léna*, comédie très plaisante, où l'humour et la fantaisie se donnent libre cours, et qui parfois fait penser à Musset; son intérêt est d'autant plus grand que l'Allemagne est très pauvre en comédies.

L'édition actuelle est illustrée de huit dessins très savoureux par Claus Hansmann. On souhaite la suite des œuvres théâtrales de Büchner et leur représentation en Allemagne et en France (où l'on eut peut-être tort de commencer par *Woyzeck*).

DE PROFUNDIS (Desch, Munich, 1947, 473 pages).

Voici un témoignage émouvant. M. Gunter Groll a réuni des poèmes de soixante-six poètes qui ont vécu en Allemagne les douze années du régime national-socialiste; ils expriment la détresse de « l'autre Allemagne ». Est-ce à dire que tous ces poètes furent des « résistants » ? Certes non, mais tous gardèrent le respect des droits de l'homme et de l'humain; ils écrivirent ces poèmes dans les camps de concentration et de captivité, sur le front ou dans les abris anti-aériens, et plus d'un circula sous le manteau. Parmi ces poètes figurent : Bergengruen, Gertrud von Le Fort, Oskar Loerke, R. A. Schröder, Reinhold Schneider, Wiechert et des jeunes comme Hagelstange, Sabais, etc. Il n'y manque même pas le soldat inconnu, puisque Martin Strom est le pseudonyme d'un membre de l'Afrika-Korps, mort sans doute à El Alamein. La valeur de ces poésies est inégale, M. Groll le déclare lui-même, mais l'ensemble émeut et les notices bibliographiques sont précieuses.

NEUES EUROPA. — Parmi les revues allemandes, nous voudrions en signaler une qui nous semble mériter une mention spéciale : *Neues Europa* (Walter Lehning Verlag. Hann Münden) dont le rédacteur en chef est M. Franz Nowack. Son titre et son sous-titre (Revue bimensuelle pour l'entente entre les peuples) disent son programme. Le N° 17 de l'année en cours publie sous la forme d'un article intitulé : « Le dialogue européen : France-Allemagne » les réponses aux quatre questions à six personnes très différentes.

a) Croyez-vous que les Allemands soient convaincus de la nécessité d'une entente féconde (franco-allemande)?

b) Avez-vous pu constater que les Allemands ont fait des efforts pour amener de bons rapports entre les peuples?

c) Croyez-vous que les exigences ou les propositions politiques et économiques de la France aient exercé une action sur les rapports futurs entre les deux pays?

d) Etes-vous d'avis qu'après cette guerre la France puisse se fier à une promesse allemande d'entretenir de bons rapports de voisinage et quelles garanties de tenir cette promesse pourrait offrir l'Allemagne?

Cette enquête n'a pas l'importance de celle d'*Esprit*, mais elle est intéressante et *Neues Europa* devrait continuer.

AUSSAAT. — Revue d'art et de sciences éditée par Michel Boblenz et Alphonse Bürger au A. Bürger-Verlag Lorch-Stuttgart.

Le n° 1/2 de 1947, varié et intéressant, est de bonne qualité et abondamment illustré; si la présentation n'égale pas celle des revues d'antan, nous devinons que la seule réalisation est déjà un tour de force.

J.-F. A.

LETTRE DE LONDRES

Les Français connaissent la silhouette et les manières du « gentleman » anglais, ils connaissent aussi bien au moins par ouï-dire l'accoutrement, les cheveux blancs et le sac à main de la vieille dame anglaise, ils ne savent pas toujours à quel point les cari-

catures de la vieille fille anglaise sont conformes à leurs modèles, hélas! innombrables. Mais ce qui empêche l'étranger de se faire une idée réelle de l'Angleterre, c'est que l'homme du peuple, que ce soit le « cockney » de Londres, l'ouvrier du Lancashire, le mineur Gallois, le docker de Glasgow ou le paysan du Yorkshire, ne voyage pas : on ne peut le connaître qu'à domicile. Tout au plus, dans les régions de France où le soldat britannique a passé, a-t-il été possible aux Français de remarquer la coupe stricte de son « battle-dress », ses gros souliers noirs et ferrés, son teint clair, sa figure marquée, montée sur un cou droit et souvent rouge, sa façon de rejeter les épaules en arrière et de planter le torse sur les hanches, son air dru, fruste, opiniâtre, décent et réservé. Opposez-lui l'allure libre, dégingandée, un peu tumultueuse du soldat américain et l'image se précise encore : vous voyez se dresser devant vous, immobilisé par la tenue et la discipline militaires, le type même de l'homme du peuple anglais. Si vous le rencontrez en liberté dans son « pub » familier, vous le trouverez malicieux, accompagnant de plaisanteries incessantes la descente des pintes de bière forte, blaguant à froid ou éclatant d'un rire tonitruant, toujours prêt à rendre service, mais gardant toujours son quant à soi, rude, modeste et farouche. Si, par hasard, il a bu un coup de trop, alors, délivré de sa réserve, il vous étonnera par la dimension, par la folie de ses excès et souvent par sa grossièreté : peuple renfermé, recuit par son climat, d'une vitalité et d'une force physique que réprime la rigueur morale héritée des traditions puritaines.

C'est ce peuple-là qui fait face aujourd'hui aux épreuves du temps de paix après avoir cru qu'après la victoire il prendrait sa revanche des épreuves du temps de guerre. C'est un peuple patient, entraîné à l'endurance, borné dans ses besoins, naturellement méfiant, hostile au bluff et facile à gouverner à condition qu'on lui dise la vérité, très sensible à l'injustice et religieusement attaché au culte de l'indépendance individuelle.

Lorsqu'on pose aux Anglais la question : « Pensez-vous que, pour prix de son aide, l'Amérique voudra intervenir dans la conduite des affaires intérieures de la Grande-Bretagne? », 57 % d'entre eux répondent : « C'est probable ». A la question supplémentaire : « Dans ces conditions, faut-il accepter ou rejeter l'aide américaine? », 51 % répondent : « Rejeter ».

Cette façon de réagir est celle d'un peuple informé : les Anglais savent que le rejet de l'aide américaine les obligerait à réduire considérablement leur train de vie qui est déjà extrêmement modeste; ils savent qu'ils doivent accepter aujourd'hui une nouvelle réduction des vivres et du tabac et que si, avant la fin de décembre, un accord n'intervenait pas avec les Etats-Unis, il leur faudrait aussi couper le volume des matières premières importées d'Amérique, c'est-à-dire la production et retarder le redressement. Dès maintenant, la reconstruction des maisons, la

mise en œuvre des plans d'urbanisme, nombre de travaux publics d'importance nationale sont partiellement arrêtés. Et, alors que les impôts semblent avoir atteint leur plafond, de nouvelles taxes vont frapper certaines régions de l'économie pour absorber l'argent disponible et parer au danger d'inflation.

Les Anglais acceptent les perspectives d'une austérité accrue plutôt que de sacrifier leur indépendance. Cette attitude est foncière; elle est saine : elle rapproche l'Angleterre de toute la partie de l'Europe qui se trouve coincée entre deux puissants empires; si elle triomphe, elle fera triompher en même temps une formule politique, socialiste et libérale, à laquelle pourront se rallier les peuples qui, par tradition, définissent la liberté de la même manière.

Oui, mais l'austérité puritaine de l'Angleterre travailliste est-elle un facteur dynamique de redressement? On peut se demander si dans la joie sombre qu'éprouve tout Anglais à se singulariser en se sacrifiant, il trouvera l'énergie nécessaire à un travail redoublé, dont les impôts lui arrachent le profit.

La Grande-Bretagne, en se resserrant systématiquement sur elle-même dans tous les domaines, prend-elle le chemin de son indépendance? L'observateur attentif se demande si le gouvernement socialiste a mesuré l'ampleur de la crise qui se déroule et s'il a osé dire toute la vérité à son peuple : Sir Stafford Cripps ne déclarait-il pas récemment qu'au jour où l'Angleterre aura réalisé l'équilibre de sa balance commerciale, elle aura encore besoin de crédits en dollars, sous peine d'étranglement?

C'est d'une juste appréciation de la situation européenne par l'Amérique, dans les mois qui viennent, que dépend la détente économique : tout ce qu'il est possible de dire aujourd'hui, c'est que l'Angleterre, en prenant le masque d'austérité qui lui sied, présente à l'Amérique son visage le plus expressif. Mais que l'Anglais ne perde pas de temps à se regarder dans la glace : c'est de son travail que son salut dépend.

Jacques Duchesne.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

UNE DOCTRINE DE LA CREATION. — Le propos du livre de Toynbee *A Study of History*, dont il a été parlé ici le mois dernier, est si vaste qu'on sera excusé d'y revenir pour un instant. Lorsque, de la genèse des civilisations et de leurs archétypes mythologiques, il passe à leur croissance, on est frappé de sa prédilection persistante pour un rythme de pensée binaire. La source de cette croissance réside selon lui dans l'action d'individus ou de minorités dont la tâche est double : prendre conscience en premier lieu d'une inspiration ou d'une découverte, puis convertir à une nouvelle façon de vivre la société dont ils font partie. La première

phase de leur action consiste à s'isoler de cette société, la seconde à y revenir; les illustrations n'en manquent pas, depuis l'allégorie de la caverne où un prisonnier gagne la lumière du jour, puis revient auprès de ses compagnons, jusqu'à la vie des grands pionniers : Moïse, les saints Paul, Benoît, Grégoire, le Bouddha, Mahomet, Dante, etc. Il a donné à ces deux phases les noms de retrait et de retour. Il est curieux que, recourant volontiers au mythe pour se faire comprendre, il ne se soit pas servi de celui qu'on appelle précisément celui du retrait, et qui figure dans une cosmologie décrite par H. Sérouya et par G.-G. Scholem dans leurs livres intitulés respectivement *La Kabbale* (1) et *Major Trends in Jewish Mysticism* (2).

Sous leurs titres différents, tous deux traitent d'un même sujet, fort complexe et d'accès ardu, l'un des plus importants d'ailleurs de ceux qui puissent irriter ou angoisser notre curiosité. La kabbale n'est pas le nom d'un dogme ou d'un système, mais le terme général appliqué à tout un mouvement religieux : le mysticisme juif. L'objet en est essentiellement la manifestation du Dieu vivant dans les actes de la Création, de la Révélation et de la Rédemption. Seul le premier de ces trois actes nous retiendra aujourd'hui, et encore sous la forme particulière que lui ont donnée les kabbalistes espagnols, plus spécialement l'un d'eux, Isaac Louria, sous un aspect singulier et central de sa doctrine. Il est à peine besoin de dire qu'on sort un peu éperdu des gros livres de Sérouya et de Scholem; et qu'en voulant en abstraire en quelques lignes l'idée simple d'un problème capital, on s'expose à le dénaturer. Essayons cependant.

La difficulté de base de la notion de création réside dans la distinction entre Dieu en soi, *Deus absconditus*, et le Dieu créateur. Pour les Gnostiques, le Dieu caché et le Créateur sont deux principes opposés. Pour la pensée néoplatonicienne, tout se passe dans un même être, suivant un mouvement unique et double de diastole et de systole qui constitue la vie de l'univers. En d'autres termes, le problème de la création entraîne le choix entre un dualisme et un immanentisme à tendance plus ou moins panthéiste.

Le kabbalisme a pris grand soin de ne pas verser dans le dualisme. Jusqu'à une époque assez tardive, il ne s'est même pas demandé comment il est possible au Dieu caché de se révéler sous les traits du Créateur. C'est sur ce point que l'apport de l'Espagne est capital, notamment avec Aboulafia, avec le zohar, rédigé à la fin du XIII[e] siècle, et, au XVI[e], avec Isaac Louria, dont l'enseignement a donné une orientation décisive au kabbalisme.

Pour les kabbalistes antérieurs à Louria, le procès cosmologique commence par un acte de Dieu projetant hors de lui-même,

(1) Paris, Grasset, 1947, 533 p., 600 fr.
(2) New-York, Schocken Books, 1946, 454 p., 5 $ 50.

dans l'espace, sa puissance créatrice; autrement dit, tout commence par une émanation de la divinité que le kabbalisme originel appelle *zimzoum* ou « retrait ». Ce retrait consiste en une concentration ou contraction de la présence divine en un point extérieur à elle-même. Pour le kabbalisme lourianique, Dieu ne s'est pas concentré hors de lui-même, mais en lui-même. Le *zimzoum*, au lieu d'être une révélation, devient un acte de limitation et de recul. Dieu doit faire place au monde en abandonnant, pour ainsi dire, une région à l'intérieur de lui-même, un espace primordial dans lequel il revient pour se révéler et créer. C'est là, comme on l'a dit, « la seule tentative sérieuse qu'on ait jamais faite pour donner substance à l'idée de la Création hors du Néant ». Le postulat du *zimzoum* intérieur à la divinité est facilité par la croyance à un vestige de la lumière divine subsistant dans l'espace que Dieu crée à l'origine en se retirant en lui-même. Sans doute faut-il être fort avancé dans la connaissance de ces mystères pour saisir toute l'importance du sens dans lequel s'accomplit le mouvement.

Cette doctrine n'a pas un simple intérêt de curiosité. La portée en est considérable à cause de son rapport avec la littérature, spécialement la littérature anglaise. Elle se retrouve au centre de la pensée de Milton, comme l'a montré Denis Saurat dans de nombreuses études où il a développé les conséquences que l'idée de retrait a notamment sur les conceptions du libre arbitre et de l'unité entre la matière et l'esprit. Voilà pourquoi il valait peut-être la peine de tenter un schéma d'un corps de doctrine qui n'est guère intelligible qu'aux spécialistes, qui soulève à chaque pas des difficultés quasi inextricables, et dont la moindre discussion dans le détail eût nécessité des développements infinis.

Jacques Vallette.

Livres

SANS ESPRIT DE RETOUR, par *M. Kennedy*, trad. de Beaumont (Paris, Gallimard, 1947, 238 p., 185 fr.). — On s'étonne de voir paraître pour la première fois en français ce roman paru en Angleterre en 1931. Sorti d'une plume française, il ne semblerait pas au goût du jour et serait négligé. Il ne le mérite pourtant pas, ni ne le risque sans doute, signé de qui il l'est. Ecrit avec bonne grâce et simplicité, dosant comme il faut la satire et l'art des conclusions optimistes, il est propre à divertir et vaut qu'on le lise.

CE QUE SAVAIT MAISIE, par *H. James*, trad. Yourcenar (Paris, Laffont, 1947, 345 p., 270 fr.). — On nous promet dans la même collection les grands romans écrits par Henry James à la fin de sa carrière. On s'en réjouira. Est-il possible qu'ils n'aient jamais été traduits chez nous? Ce très grand écrivain, que l'on découvre aujourd'hui dans son Amérique natale, n'écrit pas pour la masse. Mais il devrait être mieux connu dans le pays de Marcel Proust. Saluons donc avec joie l'apparition en France de sa *Maisie*, l'un des premiers romans-miroirs, où l'on apprend ce qui se passe par sa réflexion dans un esprit de spectateur, ici dans un esprit d'enfant qui enregistre sans savoir interpréter. C'est une merveille de technique. A l'usage de notre grand public encore mal informé, A. Maurois a situé en quelques pages de préface l'écrivain, et ce roman dans son œuvre, brièvement et clairement.

LE PORTRAIT DE JENNIE, par *R. Nathan*, trad. Delamain (Paris, Stock, 1947, 165 p., 120 fr.). — La charmante Jennie, dérobée à notre monde

ordinaire, y vit pourtant une existence décalée dans le temps et qui coïncide parfois avec celle d'un jeune peintre new-yorkais. L'histoire est contée avec tant de naturel qu'on ne se pose pas la question de sa vraisemblance. Plutôt qu'à la *Time Machine* de Wells ou au *Grand Meaulnes*, cités dans la « Prière d'insérer », elle fait songer au *Peter Ibbetson* de du Maurier en faisant rêver de la même façon.

BLÉ D'HIVER, par *M. Walker*, trad. Fayet (Paris, Stock, 1947, 352 p., 235 fr.). — Bon roman paysan qui se passe dans le Montana, État producteur de blé. Ellen vit là-bas entre sa mère, russe, et son père, américain, sur leur exploitation. Elle croit qu'ils se détestent et apprend son erreur de sa mère qui lui dit cette phrase où se résume un aspect de cette œuvre honnête, forte et saine : « La glace, la neige, le tonnerre et les éclairs ne touchent pas le blé enfoncé dans la terre. »

LA VIE DE JONATHAN WILD LE GRAND, par *H. Fielding*, trad. Castier (Paris, Stock, 1947, 286 p., 140 fr.). — Fielding est une des gloires du roman anglais au XVIIIe siècle et de tout temps. On connaît surtout de lui *Tom Jones* et *Joseph Andrews*. Je ne sais si *Jonathan Wild* a jamais, au moins depuis longtemps, été traduit en français. On se félicite qu'il le soit ainsi, dans un style d'époque et qui fera plaisir aux lettrés. Tous les récits de Fielding sont de la même veine picaresque, entraînante, généreuse en aventures, en caractères variés et en satire saine. Celui-ci est digne des autres et doit, hors du cercle de spécialistes qui le connaissaient chez nous, plaire au grand public qui aime lire sans effort une œuvre de forte qualité littéraire, divertissante et nourrissante.

LES ENFANTS DANS LA FORÊT, par *H. G. Wells*, trad. Boucé (Paris, Les Deux Rives, 1947, 409 p., 243 fr.). — Ces enfants, ce sont les deux jeunes gens qui en sont les héros, et c'est nous tous, menacés dans la forêt par l'ogre de la destruction. Roman si l'on veut, mais surtout suite de dissertations et de dialogues sur la psychologie, la sexualité, la politique, la société, le monde et l'homme nouveaux, développés avec l'esprit insatiablement curieux, actif, inventif, conscient de toutes les évolutions, franc et soucieux de s'accomplir qui fut jusqu'au bout celui de Wells. Le livre a été écrit pendant la guerre.

PRENDS-MOI, MATELOT, par *R. S. Close* (Paris, Éd. du Chêne, 1947, 433 p., 225 fr.). — Ce jeune auteur australien est plein de tempérament et de talent. Rien de la retenue classique d'un Conrad, dont on peut se demander ce qu'il aurait fait de ce motif : une jeune passagère à bord d'un voilier parti de l'Amérique du Sud à destination de San Francisco. Le cadre est au diapason de l'histoire. Parti par temps calme, le navire entre dans une longue et terrifiante tempête à laquelle se mêle un drame sexuel qui n'a que le défaut d'être, chez l'étrange jeune fille, inutilement trouble. L'auteur a le sens de la « scène à faire », et parfois celui de la scène à ne pas faire, traitée quand même.

THE WORKS OF WILLIAM SHAKESPEARE GATHERED INTO ONE VOLUME (London, Odhams, and Oxford, Blackwell, 1947, XVI-1264 p., 13 s. 6 d.). — Grand volume, véritable livre de chevet, imprimé assez gros pour être lu commodément, celui-ci comprend le drame de *Sir Thomas More*, attribué par certains spécialistes à Shakespeare, en plus de ses pièces et poèmes. Le texte est celui de la *Shakespeare Head*. Il est précédé d'une vie de l'auteur qui tient compte des documents contemporains, de la tradition et de la légende, des découvertes les plus récentes, et suivi d'un lexique à la vérité un peu sommaire. A recommander à tous ceux qui aiment avoir sous la main leur Shakespeare complet et à le lire agréablement.

ENGLISH STORY, 7th SERIES, ed. by *W. Wyatt* (London, Collins, 1947, 287 p., 8 s. 6 d.). — Recueil de nouvelles anglaises contemporaines représentatives. Avec des écrivains connus tels que S. Spender, J. Hanley et W. Sansom, y voisinent des auteurs dont on n'a pas encore entendu parler chez nous, comme Patricia Ledward, T. O. Beachcroft, Sid Chaplin, Gavin Lambert, John Atkins, Elizabeth Berridge, Ezra Pitt, Cledwyn Hughes. L'intérêt du livre est évident.

CREATURES OF CIRCUMSTANCE, by *W. Somerset Maugham* (London, Heinemann, 1947, 310 p.). — Le dernier recueil de nouvelles écrites par ce maître du genre. Guère de profondeur ni de surprises dans la psychologie ou dans le sens à extraire d'une histoire. Mais le style limpide, non sans banalité parfois, le sens de l'incident, l'art de filer un récit en ménageant l'intérêt, auxquels nous sommes habitués. On ne sera pas déçu si l'on ne cherche

ici qu'une détente sans prétention, car ces nouvelles se lisent aisément et agréablement.

A TREATISE ON THE NOVEL, by *Robert Liddell* (London, Cape, 1947, 168 p., 9 s. 6 d.). — L'auteur de ce livre examine successivement, et de différents points de vue, la critique du roman, le domaine du romancier et ses limites, les valeurs du romancier, la construction de l'intrigue et celle des caractères, l'arrière-plan, son sens et sa portée. L'intérêt très vif de son petit traité tient peut-être avant tout aux références nombreuses à Flaubert, Henry James, Conrad, Proust, Gide, et à des écrivains contemporains comme E.-M. Forster et I. Compton-Burnett, dont la seconde au moins n'est guère connue chez nous et mérite de l'être pour son talent.

FLAUBERT AND MADAME BOVARY, by *F. Steegmuller* (London, Collins, 1947, 336 p., 12 s. 6 d.). — Récit, et non guère œuvre critique. Mais l'auteur connaît bien son sujet et sa bibliographie (pourquoi cependant n'y avoir pas fait figurer le livre de Faguet, et *Art and Life* de T. Sturge-Moore?). Avec d'abondantes citations, notamment de la correspondance de Flaubert, c'est sur la vie de celui-ci que Mr. Steegmuller détache la genèse et la composition de *Madame Bovary*. Au total on n'apprendra pas ici grand chose de nouveau quand on est un flaubertien digne du nom. Mais c'est une bonne initiation à l'écrivain, à son milieu et à son œuvre.

PORTRAIT OF EDITH WHARTON, by *P. Lubbock* (London, Cape, 1947, 222 p., 10 s. 6 d.). — Edith Wharton appartient à la génération d'écrivains américains dont Henry James est le plus illustre représentant. Tous deux étaient liés d'amitié. Leur vie et leur œuvre reflètent un milieu aisé, cosmopolite, qui aimait toutes les grâces et s'y entendait. C'est sous cet aspect surtout personnel que son biographe présente cette femme très distinguée dont un Charles du Bos, qui savait l'apprécier, ainsi que ses livres, avait déjà parlé aux Français.

THE ENGLISH PEOPLE, by *G. Orwell* (London, Collins, 1947, 48 p., 5 s.). — Ses 8 planches en couleur et ses 17 illustrations en blanc et noir rappellent à ravir que ce livre fait partie de la série « Britain in Pictures » dont il a déjà été question ici. Ce n'est pas une raison pour négliger le texte. Mr. Orwell a une expression vigoureuse. On n'a jamais tout dit sur le sujet qu'il traite, mais sa contribution retient l'attention, qu'il s'agisse d'une esquisse du caractère anglais, avec ses lumières et ses ombres (il y a des choses qu'un compatriote a meilleure grâce à relever qu'un étranger), d'un portrait moral, politique et social du peuple anglais, ou de considérations sur son avenir. Tout cela vaut surtout comme collection de faits concrets et significatifs.

LORD, I WAS AFRAID, by *Nigel Balchin* (London, Collins, 1947, 320 p., 12 s. 6 d.). — Moins de 40 ans, écrivain à moments perdus pour son métier principal, engagé volontaire et général de brigade pendant la guerre, voilà Nigel Balchin. Après plusieurs romans, il nous donne une suite de scènes qui pourrait être une résurrection moderne du mystère médiéval et orienter dans ce sens la technique de la fiction. Le thème en est un portrait de sa génération, dont il nous présente sept variétés masculines et féminines devant des problèmes qui se posent à l'homme en tout temps, mais du nôtre avec une acuité terrible, et sans réponses nettes. Il y a là dedans beaucoup d'angoisse, d'ironie, de sincérité, d'intelligence, d'art du dialogue, d'esprit, de jeux d'idées suggérés par des jeux de mots; parfois des longueurs ou de la facilité excessive; des passages tout simples et sérieux aussi, qui doivent rassurer un lecteur timide et lui montrer que ce satiriste n'est pas mauvais ange au fond. Ces passages ne sont pas les meilleurs, ni ceux qui témoignent le moins d'un sens avisé du public.

MADE FOR MILLIONS (London, Contact Publications, 1947, XXVI-116 p., 10 s.). — Suite d'études critiques, par des spécialistes, des nouveaux moyens d'information et d'expression artistique : cinéma, radio, télévision, presse, livre à bon marché. Comment établir le contact entre l'artiste et son public? Comment ne pas vulgariser l'art? La machine est un fait contre lequel on ne peut rien; il faut s'en accommoder; l'alternative est entre une culture de masse et l'absence de culture : telle est la position des auteurs de ce livre, qui, malgré leurs divergences, s'accordent dans une commune insatisfaction du plaisir artistique et de l'information offerts au public de masse, et dans un désir de réforme. De nombreuses illustrations ajoutent leur attrait à l'intérêt pressant du sujet.

LIVRES REÇUS. — *Neiges d'antan*, par Don Tracy, trad. Morise (Paris, Gallimard, 1947, 199 p., 120 f.). — *Ville frontière*, par Hart Stilwell, trad. Fournier-Pargoire (Paris, Ed. des Deux-Rives, 1947, 311 p., 180 fr.). — *Tennyson's two brothers*, by H. Nicolson (Cambridge University Press, 1947, 35 p., 1 s. 6 d.).

Revues

TRANSFORMATION 4, ed. by S. Schimanski and H. Treece (London, Lindsay Drummond, 1947, 305 p., 8 s. 6 d.). — Chaque numéro de cette revue forme un volume rédigé autour d'un thème central. Celui-ci a pour idée directrice l'aspect de la personne qu'on peut appeler « le pouvoir qui est en nous ». Des essais, des nouvelles, des poèmes en forment la matière. Une large place est faite aux écrivains étrangers, parmi lesquels on peut noter Nicolas Berdyaev, Saint-Exupéry, E. Mounier et J. Paulhan.

FRENCH STUDIES, N° 2. — Un article important de I. W. Alexander, en français, sur « La philosophie existentialiste en France ». Des notes lexicographiques sur les mots français (en anglais) par P. Barbier. Un article sur Gui Patin et la controverse janséniste. Dans ce numéro, comme dans le suivant, des revues très soignées de livres d'histoire et de critique littéraires.

FRENCH STUDIES, N° 3. — Ici encore, les Français ont fréquemment rédigé leurs articles en anglais, et inversement. Plusieurs essais de dix à trente pages. Signalons ceux sur Marcel Proust en 1947, sur « Libertinage et spinozisme », sur Saint-Amant et Poussin (ce dernier, fruit des études récemment conduites à Paris à propos des rapports de la littérature et de la peinture au XVIIe siècle par R.-A. Sayce).

THE CORNHILL, Autumn 1947. — Point de fiction dans ce numéro; rien que des essais, en plus des excellentes photos dont la revue est coutumière. Une étude psychologique sur l'Amérique et le monde. Freya Stark, l'exploratrice, parle des Assassins de Syrie d'après des textes anciens. Robert Graves démontre la logique historique de son récent livre intitulé *King Jesus*. David Paul a eu le flair de découvrir un thème commun à Alain Fournier et au poète anglais Marvell. Robin Ironside parle de Fragonard par rapport à son temps.

THE ADELPHI, October-December 1947. — Article de tête de J. M. Murry sur le combat pour la liberté, dirigé incidemment contre le communisme en raison de l'« essence d'anarchie » qu'il trouve en son centre, et se demandant anxieusement si, à voir ce qui se passe en Angleterre et en France, les sociétés fondées sur la liberté et la responsabilité peuvent encore exister. J. L. Henderson invite les gens de 30 à 50 ans, qui ont vu se faire l'histoire de ce temps, à constituer une nouvelle aristocratie transcendant les nations dans une œuvre d'éducation psychologique, économique et politique; l'embryon, dit-il, en existe déjà dans les ruines des universités de Caen et de Hambourg, dans les livres de Maritain, Berdyaev, etc., et dans des milliers d'esprits. Une étude sur Eric Gill, critique d'art et philosophe très original qui vient de mourir. Un essai critique sur la presse, par Montgomery Belgion. Des poèmes, des nouvelles, des revues de livres.

THE DUBLIN MAGAZINE, October-December 1947. — A signaler, en plus de poèmes, d'une nouvelle et de broutilles, un article sur Crabbe, poète sociologue, et deux études pleines d'intérêt et de science : l'une de A. Ussher sur Swift et l'humanité, l'autre de C. King sur la tradition pastorale qu'il montre culminant dans Shakespeare et Shelley et prenant naissance dans le mythe babylonien de Tammuz et d'Ishtar.

POETRY LONDON, N° II. — Bonne nouvelle. Cette revue poétique d'avant-garde, dont le dernier volume, recueil monumental, date de plusieurs années, redevient bimensuelle. Format moins impressionnant, mais présentation toujours soignée, avec de luxueuses reproductions en couleurs de peintures accompagnant un poème manuscrit de Dylan Thomas. A côté de traductions de Rilke et de Jouve, les poètes indigènes sont remarquablement représentées, par K. Douglas, R. Bottrall, A. Ridler, L. Durrell, K. Raine, G. Barker, E. Sitwell, etc. Dans la section critique, plusieurs études sur Ch. Williams qui vient de mourir, et d'autres sur Auden et sur la critique moderne.

J. V.

L'INSTITUT ET LES SOCIÉTÉS SAVANTES

ALEXANDRE LE GRAND, THAIS ET L'INCENDIE DE PERSEPOLIS. — La communication que M. André Godard, directeur général des Services archéologiques de l'Iran, a faite, au mois de septembre, à l'Académie des Inscriptions, à propos de ses fouilles à Persépolis, sur cet événement fameux, offre un exemple nouveau — mais ils ne sont pas si fréquents — de la difficulté que l'on éprouve parfois à concilier la tradition littéraire avec l'information archéologique.

Après sa victoire des Défilés persiques, Alexandre ayant été invité par le commandant transfuge de Persépolis à hâter sa marche pour s'emparer du trésor royal, fit diligence avec sa seule cavalerie, passa l'Araxe et se saisit de la capitale des Achéménides. Puis, lorsque la Phalange l'eut rejoint devant la ville, il tint un conseil de guerre, déclara « qu'il n'y avait pas de cité plus ennemie de la Grèce que la capitale des anciens rois de Perse : c'était de là qu'avaient été vomies sur la patrie ces innombrables armées, c'était là que Darius et après lui Xerxès avaient apporté en Europe une guerre sacrilège; il fallait par sa ruine satisfaire aux mânes de leurs ancêtres. » La ville, malgré l'opposition de Parménion, fut donc abandonnée aux soldats qui y mirent le feu après s'être livrés au pillage, au viol et au massacre; mais les palais royaux, élevés sur une esplanade formant leur piédestal, furent épargnés.

Cependant ceux-ci ont été détruits aussi par le feu. A quel moment et dans quelles conditions? Fut-ce par l'effet des circonstances, ou comme suite d'un dessein prémédité? C'est sur ce point que les opinions sont partagées, inégalement d'ailleurs, entre les historiens, et surtout entre le gros de ceux-ci et l'archéologue qu'est M. André Godard. Selon les deux derniers auteurs qui ont étudié la vie d'Alexandre, Georges Radet et l'Anglais Arthur Weigall, il paraît assuré qu'Alexandre, ayant décidé de célébrer les victoires de la campagne de Perse par une grande fête commémorative dédiée aux dieux et à ses soldats, fit préparer des sacrifices solennels et de splendides festins. « Ce fut dans cette atmosphère de patriotisme surchauffé que se prépara le drame. » Des courtisanes accompagnaient les corps de troupe. L'une d'elles, la danseuse athénienne Thaïs, que Ptolémée avait pour maîtresse, échauffée par le vin, s'écria qu'Alexandre acquerrait des droits immortels à la reconnaissance des Grecs s'il livrait aux flammes le palais des rois de Perse : c'était une satisfaction qu'attendaient les peuples dont les Barbares avaient détruit la ville.

La scène prit dès lors un caractère dionysiaque, tourna à l'orgie et s'acheva en *cômos* réclamé par Thaïs. Alexandre, cédant à sa demande, se leva, s'élança, la couronne de fleurs sur la tête et une torche à la main, suivi de Thaïs entraînant la troupe des

musiciens et servant de coryphée. Alexandre le premier, et Thaïs l'imitant, jetèrent leurs torches sur les boiseries de cèdre, et l'incendie fit rage. L'acte paraît avoir été si peu prémédité que les soldats macédoniens, accourus afin d'éteindre l'incendie, se mirent au contraire à l'activer en apercevant leur roi la torche à la main. C'est un peu plus tard qu'Alexandre, se repentant de son égarement, donna l'ordre d'éteindre le feu.

Dans ses *Notes critiques sur l'histoire d'Alexandre,* Georges Radet, soutenant la réalité de cet épisode romanesque et discuté, qui remonte à Clitarque, officier et historien d'Alexandre, a conseillé de se méfier de l'hypercritique qui ne vaut pas mieux que la crédulité. Il a fait observer qu'Alexandre n'est pas une âme que l'on puisse enfermer et confiner dans les bornes de la commune raison, que la sensibilité chez lui enfièvre perpétuellement l'intelligence, et que cet être plein de contradictions est proprement un génie dionysiaque. Après avoir analysé les sentiments et les mobiles d'Alexandre en des pages savantes et sagaces, il a reconstitué la scène de l'orgie d'après la totalité des témoignages historiques, à l'exception de celui d'Arrien, et tout ce qu'un helléniste comme lui savait de ce genre de fêtes dédiées à Dionysos.

Fouilleur expérimenté, et non point historien M. André Godard ne s'est pas laissé séduire, lui, par l'attrait des subtilités psychologiques et des reconstitutions historiques. Décidé à se maintenir sur le terrain, qu'il juge particulièrement solide, du chantier de fouilles, il a résolu l'énigme de l'orgie à la manière d'Alexandre tranchant le nœud gardien. Comme il n'a pas rencontré, au cours de ses fouilles dans les cendres des palais, ces vestiges métalliques qui échappent à la destruction par le feu, il a conclu que ces palais, comme la ville, avaient été systématiquement vidés avant d'être incendiés de sang-froid. Il tient pour un conte la scène de l'orgie. Il l'a dit en propres termes, et n'a pu s'empêcher d'admirer, non sans ironie, l'art avec lequel Georges Radet l'a évoquée « comme s'il y avait assisté ».

Mais l'argument archéologique est-il décisif? Car s'il y a la façon de solliciter les textes, il y a aussi la manière de faire parler les tombes. Tel, par exemple, qui recherche vainement une ville antique, dont on connaît la nécropole, est contredit par celui qui révèle que cette ville s'élevait sur la nécropole elle-même, comme c'était le cas à Enkomi en Chypre, ainsi que l'a établi M. Claude F. A. Schaeffer.

Robert Laulan.

FEU MOLOCH. — Le site de Salammbô, à Carthage, où M. Gilbert Picard avait pratiqué, il y a deux ans des fouilles particulièrement difficiles, a été prospecté cette année par M. P. Cintas, inspecteur des Antiquités de Tunisie. Ce dernier a découvert un sanctuaire phénicien remontant au XIIe siècle avant notre ère, ce qui recule très sensiblement la date, jusqu'ici acceptée, de l'occupation au VIIIe siècle du site de Carthage par les Phéniciens.

Grâce à cette découverte et aux relations des auteurs latins, on est mieux renseigné sur les origines réelles de Carthage, que sur celles, demeurées fabuleuses, de Rome, ainsi que l'a remarqué M. Carcopino.

Les marins phéniciens, qui se livraient surtout au cabotage, ne naviguaient que de jour, et utilisaient de très nombreuses escales le long de la côte d'Afrique. Cette côte, depuis un millénaire, a subi bien des modifications. Du fait des alluvions fluviatiles, son dessin a changé. Le niveau de la mer aussi; il s'est élevé d'une soixantaine de centimètres : le sanctuaire révélé par M. Cintas est partiellement submergé.

Parmi les objets découverts dans une cachette, certains sont tout à fait inédits. Il s'agit de poteries portant un décor géométrique, qui semble avoir servi de modèle aux dessins des poteries berbères de l'Afrique du Nord. Beaucoup sont des vases cinéraires contenant des ossements provenant de sacrifices d'enfants à Saturne ou à Baal. On sait — ou l'on devrait savoir — qu'il ne peut être question de Moloch, qui n'est pas un nom de divinité mais une épithète d'origine araméenne signifiant : sacrifice par substitution, comme l'ont établi avec Eissfeld, l'abbé Chabot, MM. Jérôme Carcopino et René Dussaud. Cependant des écrivains de qualité comme M. François Mauriac, parlent encore de « l'insatiable Moloch », ce qui prouve que les Académiciens ne sont pas curieux des travaux de leurs confrères et voisins. — R. L.

LA NATURE

CONSIDERATIONS SUR LA CHASSE. — Un livre que je viens de lire et dont l'auteur est l'infatigable Dr Oberthur, *Animaux de Vénerie* (1), est propre à ramener nos réflexions sur le problème de la chasse. Problème d'une haute gravité morale puisqu'il met en cause, avec acuité, les rapports entre l'Homme et l'Animal. Bien souvent j'en ai pesé les données, non sans une sorte d'angoisse faite du scrupule qui s'attache à l'acte de verser un sang trop fréquemment innocent. Et maintenant encore j'avoue ne pas oser prendre parti pour ou contre dans ce débat. Il y aurait là matière à une bien intéressante enquête, où je présume que les arguments dans l'un et l'autre sens ne seraient pas éloignés de se balancer.

Le meurtre en soi est chose très horrible. Supprimer de la vie, éteindre cette mystérieuse flamme qui nous anime, qu'il n'a pas dépendu de nous d'allumer, et qu'il dépend si peu de nous de conserver! Mais c'est justement ce « peu » qui explique, autorise, justifie la terrible loi universelle où la force a le dernier mot. Cette loi, dans l'évolution générale, représente le pendant de la sélection naturelle, mais à titre immédiat et brutal : aux plus résistants, aux plus aptes la conservation de l'espèce; aux plus forts le droit à la nourriture, conservatrice et gardienne de l'individu. Ainsi de nombreuses espèces animales, conformées pour assimiler de la chair ayant eu vie, sont-elles condamnées à s'entre-dévorer.

L'Homme, en ce qui le touche, a codifié de son mieux cet ordre cruel. Parmi tant de dérèglements, de passions, d'excès, de

(1) *Animaux de Vénerie et Chasse aux chiens courants*, Durel, éditeur, Paris.

vices dont il est accablé et qu'on peut qualifier de contre-nature, la chasse prend dans son dossier moral figure d'un raidissement des instincts; raidissement honorable au regard de celui qui le considère de l'intérieur.

Pour mener son existence terrestre il suffit à la Bête de suivre le déroulement d'un certain nombre de rouages remontés dans son ascendance et corrigés au cours de son propre comportement; l'Homme doit en plus apporter à cette tâche du courage. En matière de chasse l'animal humain a réussi à faire d'un pur réflexe animal mieux qu'un sport, mieux qu'un délassement et une distraction, il l'a rendu noble par toute une série de préceptes qui font d'elle, pour les cœurs honnêtes, autre chose que le meurtre froidement prémédité et perpétré sans danger d'un cochon domestique, d'un bœuf ou d'un mouton; un duel qui oblige l'attaquant comme l'attaqué à payer de sa personne et à se défendre lui-même au besoin d'une contre-attaque. Il va de soi que je n'envisage ici que la chasse des bêtes capables de modifier par la force ou la ruse l'incidence de leur destin.

La chasse des animaux sauvages par l'être humain remonte à son apparition sur notre planète. Le Pithécanthrope au front surbaissé, aux yeux embusqués sous l'auvent de l'arcade sourcilière, à la mâchoire proéminente, l'Hominien plus affiné, tailleur de silex et hôte des cavernes, s'y livraient à coups de matraque ou d'épieux durcis au feu. Toute la lignée des « grands de la terre », empereurs, rois ou seigneurs, la mit au premier rang de ses soucis. « Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups. » Et le simple bourgeois et le plus pauvre diable continuent la tradition. La chasse est, semble-t-il, un besoin organique pour notre espèce.

Or c'est ici que nous trébuchons sur une petite objection. A contempler ce panorama historique qui remonte si haut dans les âges, à voir ces soins apportés à comptabiliser le meurtre, à lire ces textes et ces règlements qui enferment la chasse dans un corset de fer, à voir ces fonctionnaires penchés sur elle avec le même soin que s'il s'agissait pour un ministre du ravitaillement de réduire notre ration de pain, on pourrait croire, n'est-ce pas? que le meurtre correspond pour l'animal humain à la même nécessité que pour les carnassiers — mettons inférieurs. Eh bien, je suis désolé d'avoir à offusquer ici les bouchers, chevillards et regrattiers divers de viande, de causer peut-être quelque peine à M. Oberthur lui-même, si je leur dis qu'il est parfaitement discutable que l'Homme soit un carnivore. Anatomiquement d'abord, son système dentaire, s'il comporte des canines, l'assimilerait plutôt aux frugivores. Bornons-nous à cet égard à relire le baron Cuvier : « L'anatomie comparée nous enseigne qu'en toute chose l'Homme ressemble aux animaux frugivores et en rien aux carnivores. Ce n'est qu'en déguisant la chair morte, rendue plus tendre par des préparatifs culinaires, qu'elle est susceptible d'être mastiquée et

digérée par l'Homme, chez qui, de la sorte, la vue des viandes crues et saignantes n'excite pas l'horreur et le dégoût. »

Il est admis, en effet, qu'à l'exemple de ses collatéraux les singes anthropoïdes, qui ont la même formule dentaire que lui et qui sont restés spécifiquement herbivores et frugivores — puisque même en captivité leur alimentation ne comporte qu'une infime proportion de viande cuite, uniquement « pour mémoire » — l'Homme primitif fut essentiellement un frugivore. Sans doute apparaît-il peu scientifique de fixer l'origine de son carnivorisme au jour fatal où Dieu le maudit pour avoir, malgré son ordre, cueilli des fruits de l'arbre de la Science du Bien et du Mal, mais il est certain qu'un déraillement dont il ne faut accuser que ce damné esprit frondeur qui l'a déjà fait chasser du paradis terrestre et qui continue à faire son malheur, s'est produit de très bonne heure dans ses goûts et son régime alimentaire, au point de le classer en dépit de toute logique parmi les êtres pour lesquels la chasse répond à une nécessité vitale.

Ceci n'est pas pour diminuer son mérite en la circonstance, au contraire! Il y a toujours plus de gloire à réagir contre une perversion qu'à suivre un penchant normal. Nous devons nous louer de nous être élevés, dans cette matière, au-dessus du reste de la création, comme nous le faisons avec la bombe atomique, les robots et toutes sortes d'autres joyeusetés américaines! Il nous sera beaucoup pardonné au nom des *piqueux* en casaque rouge, des sonneurs de trompe, des amazones à tricorne qui suivent à califourchon ou plongées dans de rutilantes autos l'hallali d'un malheureux dix-cors.

Dans la distillation quotidienne des mille travaux « ennuyeux et faciles » dont parle Verlaine, où notre pensée s'évapore et se dissout, il est salutaire de remonter de temps en temps aux sources capables de la rafraîchir. Des livres comme celui du Dr J. Oberthur nous en fournissent heureusement l'occasion. Ne serait-ce qu'à ce point de vue, ils sont déjà utiles, ils méritent d'être lus et retenus, et nous devons l'en remercier.

Marcel Roland.

PHILOSOPHIE

LES PHILOSOPHES AU CINEMA...

> Glaucon : « Voilà un étrange tableau, et d'étranges captifs »...
> (PLATON, *Républ.* VII. 1.)

C'est Socrate qui inventa le premier cinéma, si nous en croyons Platon. (Allégorie de la Caverne.) Les spectateurs sont assis dans une sombre demeure souterraine, la tête fixée vers l'écran. Derrière eux, à une certaine distance, brûle un feu qui fait office

de projecteur, au ras d'un mur, le long duquel des opérateurs invisibles portent des objets de toutes sortes, figures d'hommes ou d'animaux — dont les ombres viennent se profiler sur le fond de la salle.

« Parmi ceux qui portent ces objets, les uns s'entretiennent ensemble, les autres passent sans rien dire... » Alternance du *muet* et du *parlant!*

...Que cette considération me serve d'excuse et de justification auprès de mon excellent voisin de chronique Jean Quéval, si j'aborde, — une fois n'est pas coutume — des propos qui sont, comme eût dit Montaigne, « de son gibier ».

Aussi bien, des psychologues, des esthéticiens, des sociologues, des ethnographes s'intéressent-ils, depuis quelque temps, aux problèmes posés par la cinématographie. Une science nouvelle a vu le jour : la *filmologie*. Une association internationale, une revue, un congrès récent témoignent de cette activité. Albert Ranc nous en a entretenus dans le précédent numéro du *Mercure* (1).

...Retentissement de l'image cinématographique sur la sensibilité et la conscience individuelles, sur la mentalité collective; détermination des caractères esthétiques d'un film..., tels sont les principaux sujets abordés par les « filmologues ».

Un bureau international qui comprend des hommes aussi éminents que MM. Gonseth (Zurich), Michotte (Louvain), Mario Roques (Collège de France) nous assure du sérieux de ces travaux.

Je suis surpris, soit dit en passant, que des recherches analogues ne soient point entreprises dans le domaine de la Téhessef. Après tout, cela existe peut-être, en collaboration avec le « Club d'essais », dont les initiatives ne laissent pas d'être souvent heureuses. Comment, toutefois, nommer cette autre science? Les termes de radiologie et radiologues sont affectés pour désigner des activités d'un ordre différent. Alors? Nous verrons bien!...

Pour en revenir à la filmologie, Claude Mauriac, en des articles pleins d'une verve jeune et gentille (2), a présenté quelques réserves touchant les prétentions parfois excesssives d'un « bataillon de professeurs » auxquels il reproche de se tenir trop à l'écart des gens du métier. Il déplore aussi leur langage un tantinet abstrus. Mais, quoi? C'est la règle du genre, surtout à notre époque où tout philosophe qui écrirait clairement passerait, aux yeux des « compétences », pour un piètre penseur. M. Caveing (cité par Cl. Mauriac) ne court point ce risque, quand il parle de « la révélation d'une essence esthétique au cours de la description phénoménologique d'un processus concret saisi dialectiquement »...

(1) N° de novembre 1947, p. 567.
(2) Cf. notamment le *Figaro littéraire*, n°s des 2 et 9 août 1947.

A cela près, nous ne saurions douter, encore une fois, que les efforts de Gilbert Cohen-Séat, — auteur d'une *Introduction générale à un essai sur les principes d'une philosophie du cinéma* — et de ceux qui l'ont suivi dans cette voie, n'aient leur place et leur raison d'être parmi les disciplines contemporaines. Il est non seulement permis, mais souhaitable d'exercer le contrôle de la pensée réfléchie sur les nombreux problèmes que pose l'existence même du cinématographe pour les sciences de l'Humain.

Est-ce à dire que l'on ait attendu 1947 pour philosopher sur le cinéma?

Certes non. Parmi les précurseurs occasionnels de la science naissante, nous pourrions citer, par exemple, Georges Duhamel. Des pages implacables, mais qui incitent à la réflexion, à l'examen de conscience, figurent en bonne place dans *Scènes de la vie future* (1930), *Querelles de famille* (1932), *l'Humaniste et l'Automate* (1933).

L'illustre écrivain est parfois considéré comme un adversaire irréductible du cinéma. En fait, il est surtout un adversaire du *mauvais* cinéma. Et Dieu sait!...

Mais cingler d'une solide cravache la Bêtise au front de taureau n'implique pas que l'on englobe dans une même réprobation tous les cinéastes ou cinémistes du monde! On peut espérer des temps meilleurs, et puis il y a de bien belles réussites et de bien remarquables documentaires...

Je relisais hier, dans *l'Humaniste et l'Automate*, ces paroles nuancées : « Je pense que, s'il ne meurt pas, s'il n'accepte pas de mourir entre les mains des trafiquants, le cinéma va, comme tout art véritable, s'imposer des règles, des bornes, des contraintes. Il va faire pénitence, et, pour entrée de jeu, renoncer quelque temps à ce que l'on peut appeler les facilités du cinéma, les artifices grossiers, les pièges, les tours de passe-passe, dont le caractère inopérant est désormais démontré (...). La règle suprême de l'art est la pudeur et la discrétion (...). Je suis bien sûr que dans cette voie d'humanité, le cinéma trouvera non seulement son salut, mais sa gloire. Il parviendra peut-être à nous proposer quelque chose qui lui soit propre, et que les autres arts ne nous donnent point... »

Mais je voudrais parler d'un autre précurseur de la filmologie, cinéaste en renom, fervent du septième art. En le faisant, j'acquitterai une dette : au mois d'avril 1947, j'ai reçu de M. Jean Epstein un livre intitulé le *Cinéma du Diable* (3). J'aurais aimé d'en rendre compte aussitôt. Mais des voix autorisées me repré-

(3) Un vol. grand in-8° de 240 pp. Editions Jacques Melot, Paris, 1947.

sentèrent que ce travail ne pouvait se ranger dans la rubrique « philosophie ». Et pourtant, que de philosophie dans cet ouvrage!... Un peu trop même, à mon gré. Heureusement qu'on y trouve aussi d'intéressants aperçus concernant le cinéma!

Jean Epstein a, sur cette question, une compétence indiscutée. Depuis vingt-cinq ans, il s'est affirmé comme un technicien de valeur. *L'Auberge rouge, Cœur fidèle, la Chute de la maison Usher, l'Affiche, Finis Terrae*, et, plus récemment, le *Tempestiaire* ont donné la mesure de son talent. Il est également l'un des théoriciens éminents de l'écran. Déjà, dans *l'Intelligence d'une Machine*, et, aujourd'hui, dans *le Cinéma du Diable*, il a soutenu, non sans raison, que toute invention mécanique modifie plus ou moins rapidement, plus ou moins profondément, à l'usage, nos mœurs, et même notre esprit. C'est le cas, par excellence, pour l'instrument cinématographique.

Il y a plus de vingt-cinq ans, il donnait, sur la psychologie du cinéma, de très fines analyses (4). Il fit des conférences, non seulement au Salon d'Automne, mais encore, — le 15 juin 1924 — au Groupe d'Etudes philosophiques et scientifiques, en Sorbonne. Il se réfère lui-même à des auteurs plus anciens, comme Delluc, et comme Canudo qui, dès 1911, publiait un essai qu'on ne peut relire à présent sans être bouleversé par tant de prescience.

N'en doutons pas : le cinéma, intelligemment servi, est capable de nous découvrir tout un univers, de vastes horizons dont, sans lui, nous n'aurions aucune idée. Cette invention, qui n'a guère plus d'un demi-siècle, fut fort souvent mal utilisée, surtout parce qu'on allait au plus lucratif. Elle peut nourrir d'autres ambitions que de doubler le roman ou le théâtre. Elle débuta comme un jouet scientifique, simple perfectionnement de la lanterne magique. Vers 1908, le cinéma osa, pour la première fois, afficher sa prétention d'être un *art*. Mais il demeura trop souvent la caricature d'un théâtre maladroitement photographié. Pourtant, ne soyons pas injustes : sans l'attrait dramatique qui rassemble chaque jour des millions d'hommes devant les écrans du monde entier, le cinéma n'eût point prospéré; il ne serait pas perfectionné. « Ainsi, l'utilisation massive du nouveau mode d'expression à des fins à la fois spectaculaires et lucratives peut apparaître comme une étape nécessaire... »

Canudo, que nous citions tout à l'heure, et quelques autres, eurent le mérite de découvrir, comme le souligne Jean Epstein, certaine étrangeté propre, certaine vertu particulière qui perçaient à peine à travers le caractère dominant, faussement théâtral, des images. Ainsi, un cénacle commença de rêver d'un « cinéma pur », d'un « septième art ». Plus tard, les recherches se précisèrent. On pourrait les définir — négativement —

(4) *Le cinématographe vu de l'Etna* (Les Ecrivains réunis. Paris, 1926).

comme antithéâtrales et comme extra-littéraires; positivement, comme le goût exclusif du « photogénique » : mouvement de l'objet, jeux de lumière et d'ombre sur l'objet en mouvement.

Pour parler de « l'enrichissement de l'esprit grâce à la technique », l'auteur évoque l'intérêt considérable de l'*accéléré* et du *ralenti.* Il y a, en effet, une échelle des vitesses, comme il y a une échelle des grandeurs. Rien n'est immobile dans l'univers; mais ce qui se meut très lentement ou très rapidement (à faible amplitude) nous est immobilité. L'*accéléré* accuse la gesticulation des végétaux, la course et la métamorphose des nuages; il révèle la mobilité des cristaux, des glaciers, des dunes... En outre, le monde de l'écran est agrandi ou rapetissé, comme il est accéléré ou ralenti. Il y a là un prolongement, une extension de nos sens. Inutile d'insister sur l'importance, pour l'intelligence et la culture scientifique de cet aspect du cinéma. J'ajouterai qu'une commission fonctionne au Musée pédagogique pour étendre à l'enseignement public les bénéfices possibles de films qui sont encore, faute de crédits suffisants, trop peu nombreux. Sainte-Lagüe, seul d'abord, puis avec Jean Painlevé composa de petits chefs-d'œuvre projetés au Palais de la Découverte. Jacquemart établit des scénarios de dessins animés (familles de droites, familles de paraboles, polygones réguliers, etc.) techniquement réalisés par Marc Cantagrel, avec le concours de M. et Mme Motard (dessinateurs). De tels films peuvent servir non seulement d'illustration, mais d'instruments de suggestion et de développement de l'intuition. Ils fournissent un accès plus facile à l'harmonie des formes géométriques, à une sorte de « poésie des mathématiques » (5).

Quant aux sciences naturelles, il est trop évident qu'elles peuvent tirer du cinéma un secours infiniment précieux.

Il ne faudrait pas, en somme, opposer le *cinéma* au *livre.* Ils se complètent. Que l'on ne dise pas : « Ceci tuera cela », mais « Ceci aidera cela »...

Si le cinéma a ses défauts, le livre a les siens. Il y a des livres stupides, obscènes, des journaux « pour enfants » dont les auteurs et éditeurs responsables méritent le fouet. Le livre et le film valent par ce que l'on y met.

S'il y a, dans *le Cinéma du Diable* des conceptions personnelles sur la « photogénie » que je ne puis songer à évoquer ici, faute de place; s'il y a aussi des considérations métaphysiques hardies, on y trouvera maintes pages de psychologie, voire de sociologie qui classent leur auteur parmi les filmologues les plus dignes d'être entendus.

S'il exprime des craintes, par endroits, sur l'abus du cinéma, qui s'adresse, dit-il, à l'imagination et au sentiment plutôt qu'à l'intelligence, il note, en contre-partie que, bien orienté, sagement

(5) Cf. Bulletin de l'Assoc. des profess. de math. Années 1946 et 1947.

utilisé, cet instrument diabolique peut « rendre l'acuité de l'étonnement à notre regard et à notre esprit, usés par la routine des aspects et des problèmes trop coutumiers ». Eckermann rapportait que, pour Gœthe, l'étonnement est l'attitude spirituelle la plus noble. C'est en tout cas la plus féconde. Et Jean Epstein d'ajouter : « Devant le spectacle de la nature, renouvelé par la représentation cinématographique, l'homme retrouve quelque chose de son enfance spirituelle, de l'ancienne fraîcheur de sa sensibilité et de sa pensée, des chocs primitifs de surprise qui ont provoqué et dirigé sa compréhension du monde ».

Achille Ouy.

Livres

Georges Matisse. — LE RAMEAU VIVANT DU MONDE.* Le déchiffrement des faits. Un vol. de 305 pp. grand in-8°. Bibl. de philos. contemporaine. Press. Universit. de France, 1947.

A mesure que l'on étudie davantage le monde vivant, dit Georges Matisse, on acquiert la conviction que la Biologie est appelée, dans un avenir prochain, à modifier de fond en comble plusieurs de nos conceptions fondamentales, à ouvrir sur la Nature des perspectives imprévues.

Son rôle dans la refonte de nos idées sera plus important encore que ne l'a été celui de la Physique dans la première moitié du XIXe siècle. La Biologie se fera, comme la Physique, par des expériences visant à effectuer des transformations et des synthèses d'objets réels. La Mécanique embryonnaire, la Biochimie (avec ses multiples branches) nous apporteront des révélations insoupçonnées. L'étude relativement neuve des ultra-virus est venue combler l'abîme entre l'inorganique et le vivant. Que de découvertes restent à faire!... On se prend parfois à regretter que tant d'esprits remarquables se tournent uniquement vers les sciences de l'inorganique et méconnaissent les territoires si vastes et si riches de la nature organisée. Or, si les êtres vivants forment, dans la Nature, un *cas* particulier, ils n'en sont pas moins une branche du Grand Tout : *le rameau vivant du monde*...

L'ouvrage de Georges Matisse, dès ce premier tome, apparaît comme une sorte de « manifeste », comme une « défense et illustration » des sciences biologiques. Une réplique, si l'on veut, à l'*Evolution créatrice*. L'auteur s'est sagement défié de l'anthropomorphisme qui guette toujours le philosophe et lui fait apercevoir dans le vivant tout un monde d'intentions, de désirs, de volontés, d'ingéniosités constructives. Il aborde son sujet avec un esprit résolument scientifique. Son érudition, à cet égard, est considérable, mais sait éviter l'abstraction et l'obscurité. Telles pages sur le parasitisme, par exemple, ou sur la symbiose sont capables d'instruire utilement des lecteurs non spécialistes, voire de tout jeunes étudiants ou écoliers. C'est le propre d'un grand esprit que de savoir ainsi se rendre parfaitement intelligible et d'enrichir ceux qui l'approchent. Ce sont souvent les médiocres, les demi-savants qui sont les plus obscurs. Et puis, enfin, il y a un art d'écrire, un choix heureux des mots, une structure des phrases qui — sans vaine littérature — éclairent les propos les plus ardus. C'est très visible chez un Louis de Broglie. Ce ne l'est pas moins chez Georges Matisse.

Dans ce beau livre si riche de substance et d'idées, dont je ne puis même songer ici à analyser le contenu, je recommande comme essentiel ce long passage où l'auteur parle de la *méthode* et de l'attitude mentale qui conviennent à l'étude de la vie. A la suite de Descartes, on a été trop souvent hanté et tenté par l'explication *mécanique*. On a voulu décomposer un ensemble en *parties*, et examiner séparément la réaction de ces parties (isolées). Or, l'expérience que nous avons du réel, dit Georges Matisse, nous oblige à reconnaître que les propriétés du composé ne sont presque jamais la *somme* des propriétés des composants. Emile Durkheim avait fait cette remarque à propos des phénomènes sociaux, en s'opposant à la conception de Tarde. Un tout a très souvent des propriétés très différentes de celles des parties qui le constituent.

S'appuyant sur ce postulat méthodologique, Georges Matisse brosse

un tableau très général des *faits* de la Nature animée : l'organisation à l'échelle supra-cellulaire; l'organisation à l'échelle cellulaire et infra-cellulaire, et les facteurs de l'organogénèse; les êtres micellaires; l'équilibre moyen des systèmes biotiques; l'être vivant considéré comme un transformateur d'énergie; les lois d'optimum et les rythmes biologiques; l'édification et le remodelage des organismes; l'évolution des caractères propres et sa nature; déficience et hyperficience...

Nous attendons avec impatience les deux autres volumes de cette œuvre géante, qui sera — je pèse bien mes mots — l'une des plus remarquables de notre temps, l'une des plus propres à faire réfléchir les philosophes.

Maurice Leenhardt. — DO KAMO. (La personne et le mythe dans le monde mélanésien.) Un vol. de 260 pp. in-16 double-couronne. Gallimard, Paris 1947.

Do Kamo est un terme canaque pour désigner *l'homme dans son authenticité.*

M. Maurice Leenhardt, ancien missionnaire en Nouvelle-Calédonie, Directeur d'études à l'Ecole des Hautes-Etudes (Religion des non-civilisés), professeur d'Ethnologie générale à l'Ecole de la France d'Outre-Mer, chargé d'enseignement à l'Ecole nationale des Langues orientales vivantes, est un ethnologue selon la formule nouvelle. Il a vécu au sein des peuplades dont il nous entretient : il en connait la langue. On lui doit même, entre autres travaux, un vocabulaire et une grammaire houaïlou, et un ouvrage sur les langues et dialectes austro-mélanésiens.

Les sociologues de naguère — et au premier rang d'entre eux Lucien Lévy-Bruhl — à la mémoire de qui l'auteur rend un hommage d'admiration et d'affection — travaillaient sur documents et témoignages indirects, comme les historiens. Quelle que soit la valeur de ces savants, leur méthode avait besoin d'un renouvellement, d'un contact plus direct avec les faits. Comme l'a remarqué Raymond Polin (dans l'ouvrage collectif : *Les sciences sociales en France*, chez Paul Hartmann, 1937), « les sociologues entre 1890 et 1910, ont eu le tort d'accepter pour acquis et valables pour toutes les populations, les résultats de l'anthropologie d'alors; ils ont édifié sur des généralisations imprudentes quelques-unes de leurs thèses les plus décisives »...

Les sociologues, donc, ont contribué à édifier un type de « primitif » plus théorique que réel. M. Maurice Leenhardt le dit avec beaucoup de réserve; mais enfin, il ne peut souscrire à la séparation radicale entre la mentalité primitive et la mentalité civilisée...

Son étude du monde mélanésien est un chef-d'œuvre de précision, de clarté, d'objectivité. Il se défend de construire une théorie, voulant se borner à un lent cheminement au travers de la pensée canaque. Les très nombreuses références au *langage* de ces régions enrichissent singulièrement l'idée que nous pouvons nous faire de leur mentalité. D'autre part, l'analyse des *formes mythiques* « qui paraissent devoir marquer, au plus haut point, la distance qui sépare le primitif et nous, nous rend au contraire compréhensible, et moins lointaine, cette dernière forme que nous rencontrons dans le monde mélanésien évolué, où le mythe et la personne ont des rapports si grands, qu'on les voit s'appuyer l'un sur l'autre, se consolider, s'expliquer et se justifier l'un par l'autre »...

On aurait tort, croyons-nous, de borner l'intérêt de cet ouvrage à n'être qu'une bonne monographie relative au monde mélanésien. Pour qui saura lire « en profondeur », il donnera beaucoup à réfléchir; il remaniera sur plus d'un point important les idées encore régnantes en matière de sociologie des primitifs, et en matière de psychologie comparée.

Soeren Kierkegaard. — LES MIETTES PHILOSOPHIQUES. Traduction nouvelle de Paul Petit. Un vol. de 240 pp. petit in-8°. Collection « le caillou blanc ». Editions du Livre français, Paris 1947.

Après « les classiques du XIXe », les Editions du Livre français lancent une nouvelle collection, « le caillou blanc », dirigée par Albert Béguin, et qui se propose de publier des œuvres inédites auxquelles leurs auteurs attachent une importance toute particulière, parce qu'ils y ont mis l'essentiel de leur pensée et de leur expérience.

Dans cette collection, ont paru *Paradoxes*, du R. P. Henri de Lubac. Voici aujourd'hui *les Miettes philosophiques*, de Kierkegaard. A vrai dire, cet ouvrage n'est pas un inédit, puisqu'il fut déjà soigneusement traduit du danois en français chez Gallimard en 1937. Mais il présente ceci d'émouvant que la traduction nouvelle et la préface (et les notes) sont de Paul Petit qui fut décapité par les Allemands à Cologne, en juillet 1944, après une longue

détention. La préface fut écrite dans la prison de Fresnes. L'auteur avait été arrêté en février 1942, à la suite de la publication du journal clandestin : *la France continue.* Le manuscrit put être transmis à la famille lors du transfert de Paul Petit en Allemagne.

L'ouvrage est présenté par les éditeurs avec un soin, une sobre élégance, — comme un hommage à ce héros qui fut un grand esprit. On demeure confondu, quand on lit la préface, — écrite dans les conditions que nous avons relatées — d'y trouver une pensée si paisiblement lucide, une sérénité si parfaite.

L'idée centrale des *Miettes* est, on le sait, de montrer la différence de nature entre la vérité telle que la concevaient les Grecs et la vérité religieuse chrétienne.

Paul Petit, quant à lui, sut témoigner jusqu'à sa mort d'un héroïsme et d'une sagesse qui rappellent aussi bien Socrate que les Chrétiens des premiers âges.

OUVRAGE REÇU. — Leonev : *En marge des dogmes.* Un vol. de 80 pp. in-8°, avec bois gravés originaux de l'auteur. Bibliothèque de l'Aristocratie (sous la direction de Gérard de Lacaze-Duthiers). Editions des « Amis de l'Aristocratie ». Paris, 1946.

Revues

REVUE DE PSYCHOLOGIE DES PEUPLES. N° de juillet 1947. Au sommaire : Georges Hardy : *La psychologie des populations coloniales.* Etat présent de la question; Pierre Pascal : *La religion du peuple russe;* H.-W. Lawton : *Les variations du goût littéraire et la psychologie collective;* Bernard Lavergne : *L'essor de la coopération des consommateurs et ses facteurs;* P. Nancel-Penard : *Les bibliothèques publiques aux Etats-Unis;* Louis Tissot : *L'Angleterre et l'Espagne vues au siècle dernier par J.-J. Ampère;* G. Hardy, A. Joussain, J. Saint-Germes : *Bibliographie critique.*

(Institut havrais de Sociologie économique et de Psychologie des peuples. Directeur : M. Abel Miroglio, 103, rue Maréchal-Joffre, Le Havre.)

DEMAIN. N° 11-12. Au sommaire, notamment : Jean Leproux : *En régime capitaliste, la mise en valeur des colonies est impossible;* Jacques Rozner : *De la faillite du dirigisme au socialisme de l'abondance;* Jean Pupier : *La révolution manquée;* Lucien Perruche : *La libre entreprise,* etc. (Editions Ocia).

QUESTIONS MORALES ET POLITIQUES

LE JAPON ET L'INDOCHINE (1). — Les observateurs sont d'accord : la bombe d'Hiroshima marquera peut-être un jour une date comparable à celle de l'année 1868, où fut ouverte l'ère Meiji. Il fallait une résolution et aussi une candeur tout américaines pour se lancer dans l'énorme entreprise de démocratisation que poursuit au Japon le général Mac Arthur. Il est certes trop tôt pour prononcer le mot de réussite, mais nul ne paraît encore parler d'échec; cela déjà est inattendu, et surprenant.

Du petit livre de M. André Dubosc — qui jusqu'ici n'avait guère écrit sur le Japon qu'en fonction de la Chine et du Pacifique, ses spécialités — on dirait volontiers qu'il est centré sur cette

(1) André Dubosc : *Les Japonais;* un vol. in-8 couronne, 208 p., 150 fr.; collection Problèmes internationaux, Société d'Editions françaises et internationales, Paris, 1947. — R. Bauchar : *Rafales sur l'Indochine;* un vol. in-16, 224 p., 6 croquis, 150 fr.; collection de l'Ancre, L. Fournier et Cie, Paris, 1946. — André Gaudel : *L'Indochine française en face du Japon;* un vol. in-12, 240 p., 2 cartes, 140 fr.; J. Susse, Paris, 1947. — Roger Lévy : *L'Indochine et ses Traités* - 1946; Pierre Gourou : *L'Avenir de l'Indochine;* 2 vol. in-16 (14×21 cm.), 108 et 56 p., 105 et 60 fr.; Centre d'Etudes de Politique Etrangère, section d'information, publications n°s 19 et 21, Paul Hartmann, Paris, 1947. — Raphaël Barquissau : *L'Asie française et ses écrivains (Indochine-Inde) avec une bibliographie indochinoise;* un vol. in-8 (19×24 cm.), 248 p.; Jean Vigneau, Paris, 1947.

surprise, et fait pour éclairer l'incroyable. Il donne d'abord une vue générale de l'âme et de l'esprit japonais, de l'histoire, de la culture, des religions du Japon; cette introduction, qui se tient sur le plan des idées générales, sur le plan moral en quelque sorte, occupe la moitié du volume; il fallait ce développement pour que la situation et les forces politiques créées par la capitulation de 1945, qui sont examinées ensuite, se trouvassent situées avec assez de clarté sur leur terrain véritable et assises avec assez d'ampleur sur leurs bases profondes.

On se demande souvent si les Japonais sont sincères dans leur nouvelle attitude. Mais d'abord, à quoi visent les Etats-Unis? Pour s'assurer en Extrême-Orient une position prépondérante, pour prospecter, organiser, mettre en valeur, desservir et entretenir ce marché n° 1, il leur faut tout un échelon d'intermédiaires, de représentants, de « compradores ». Il leur faut aussi un peuple nombreux et guerrier qui puisse, comme l'Allemagne en Europe, être opposé à l'expansion russe. Or la Chine a déçu ses alliés, une fois de plus, par son inaptitude à construire et à s'organiser, par cette sorte de passion qu'elle a de diviser ses efforts pour s'opposer d'abord à elle-même. Le Japon a prouvé au contraire — ne fût-ce qu'à Pearl Harbour — sa souplesse d'adaptation à l'égard des méthodes et des techniques de l'Occident. Ainsi s'explique le soin que prennent les Américains d'exploiter leur victoire « sans nuire exagérément au relèvement du Japon » (le mot est de leur commissaire aux réparations japonaises) et de faire les frais d'une remise en route, contrôlée et orientée, de l'économie nippone; M. André Dubosc consacre à ces deux points des pages rapides, mais significatives.

Il est peu vraisemblable que le Japon ait cessé de songer à la « Grande Asie Orientale » (dont traite un chapitre trop cursif). Mais il n'est pas pressé : le temps ne compte pas pour un peuple chez qui l'individu n'est rien, et qui a en quelque sorte divinisé son destin. Il peut attendre son heure, et le détail des moyens ne lui importe guère aujourd'hui, soit qu'il doive arriver à ses fins lointaines comme simple mandataire des Etats-Unis, soit qu'il vienne à juger plus payant de passer dans le camp russe, soit qu'il laisse les deux colosses s'user et s'écraser mutuellement pour se dresser lui-même sur leurs décombres. Pour le présent, il a tout à gagner à se mettre à l'école du pays dont il a mesuré la puissance et l'efficacité : il peut donc travailler en toute sincérité à établir « l'ère Mac Arthur », sans renoncer pour autant à tout un monde d'arrière-pensées; rien au contraire mieux que la sincérité ne saurait servir actuellement ce qu'en termes d'Occidentaux nous appellerions sa duplicité.

Son rêve de la « Grande Asie Orientale », on en a vu pendant la guerre la première réalisation. Ce sont des années dont M. André Dubosc parle peu; « l'iconographie du bouddhisme

japonais, remarque-t-il, présente deux images contrastées de la même divinité : l'une empreinte d'une grande sérénité se tourne vers l'infini, l'autre grimaçante et terrible affronte les réalités » : cette face grimaçante et terrible, bien estompée dans son livre, apparaît avec toute la vérité de ses traits les plus repoussants dans *Rafales sur l'Indochine* et dans *L'Indochine française en face du Japon.*

L'auteur de *Rafales*, probablement officier, peut-être officier d'état-major, a passé sur place le temps de la guerre; il y a appartenu à cette résistance dont les cadres ont fini par se confondre avec ceux de l'armée. Le livre de M. André Gaudel est bâti sur une documentation extrêmement précise, apparemment peu accessible au premier venu. Les différences des deux titres distinguent bien les deux ouvrages; dans le premier, souvent conçu comme un reportage, le tempérament de l'auteur s'exprime, dirait-on, jusque dans le mode de composition; le second est moins ardent, mais plus solide; l'auteur tient visiblement à faire œuvre d'historien, et on le sent rompu à cette discipline. L'un et l'autre ont deux traits communs : leur armature repose sur un dossier de pièces de première main, que recoupe et vivifie une expérience personnelle des événements.

Ces deux livres, et surtout le second, sont fort importants pour la connaissance et l'intelligence de la lutte qu'ont menée obscurément pendant toute la guerre une quarantaine de milliers de nos compatriotes, isolés de la Métropole comme de la France combattante, sans lien avec l'extérieur, abandonnés à leur sort par les Anglo-Saxons occupés ailleurs, n'ayant à opposer aux empiétements japonais que des forces morales, leur résistant néanmoins pas à pas, tenacement, opiniâtrement, s'imposant d'ailleurs par ces seules forces morales à une population indigène six cents fois supérieure. Celle-ci, malgré l'insidieuse et pressante propagande de l'occupant, resta magnifiquement fidèle jusqu'au coup de force nippon du 9 mars 1945, qui fut brutal partout et par endroits abominable, et jusqu'aux déchaînements « passionnels » (suivant une expression de M. Gourou), jusqu'aux accès de fièvre et de cruauté collectives, affectés du haut coefficient propre aux foules d'Asie, qu'organisa le Japonais sur le bord de sa défaite et après son effondrement même (ceci dit sans préjuger des problèmes proprement politiques, dont il n'est pas question dans cette chronique).

On compterait sur les doigts de la main, ou à peu près, s'il faut en croire nos auteurs, les individus qui se conduisirent en Indochine comme le firent en France les collaborateurs (certains même furent fusillés ou mis hors d'état de nuire à la barbe des Japonais). Pour eux, le général Catroux, puis l'amiral Decoux ouvrirent au Japon la porte de l'Indochine parce que, de gré ou de force, celui-ci était décidé à y prendre pied; nous étions hors

d'état de le repousser par les armes, et même de tenir plus de quelques jours contre l'écrasante supériorité numérique et matérielle dont il était prêt à user (les affaires de Langson en 1940, de la frontière siamoise en 1941 l'ont démontré par l'expérience avec une cruelle évidence) ; les Américains et les Anglais avaient fait savoir qu'ils ne pouvaient rien; la guerre du Pacifique n'était pas déclanchée, il s'agissait d'un accord et non d'un armistice imposé, les Japonais offraient des clauses de garantie qui nous laissaient les moyens de louvoyer; bref, il y avait à choisir entre la certitude de tout perdre immédiatement et définitivement, et l'espoir de sauver, en composant, en gagnant du temps, en pesant sur tous les freins aussi longtemps et aussi lourdement qu'on en aurait la possibilité, quelque chose de la position française. C'est ce qui se fit en effet, unanimement, durant cinq ans, cependant que la Résistance clandestine menait son propre combat à côté de la résistance officielle; sur elle, sur ses actes, sur son efficacité et aussi sur son martyre, MM. Bauchar et Gaudel ont écrit des pages qu'il faut lire.

A ceux qu'intéresse maintenant l'Indochine de demain, signalons les deux brochures de MM. Roger Lévy et Pierre Gourou, dont on connaît toute la compétence, publiées en vue de la X[e] conférence de l'Institute of Pacific Relations et sous les auspices du Comité d'Etudes des Problèmes du Pacifique. *L'Indochine et ses Traités — 1946* est essentiellement un recueil des accords passés en 1946 avec les différents pays de l'Indochine et avec les états limitrophes; une importante introduction replace ces documents dans l'atmosphère où ils furent conclus, en éclaire la signification, la valeur : le commentaire est beaucoup plus durable que les textes qui en sont l'occasiou. De même, avant d'exposer le plan de mise en valeur qu'apporte *L'Avenir de l'Indochine*, M. Pierre Gourou commence par situer son projet dans une vue d'ensemble économique et politique qui est bien remarquable. Le plan lui-même est brièvement énoncé, brièvement expliqué; il constitue comme le sommaire d'un travail technique qui devrait être beaucoup plus étoffé s'il s'adressait à des spécialistes chargés d'en préparer et d'en réaliser l'exécution; on y trouve vraisemblablement la synthèse des recherches préparatoires poursuivies sur place par les organismes compétents durant de longues années, et peut-être aussi pendant le repliement des années de guerre où l'occupation japonaise et le blocus interdisaient l'accomplissement des programmes de longue haleine, mais où l'on poussait les études et mettait en place les infrastructures en prévision du jour où la victoire permettrait à la France de reprendre sa tâche de guide et d'organisatrice.

C'est vers le passé de l'Indochine au contraire que se tourne M. Raphaël Barquissau. Nos anciennes conceptions coloniales, sans doute, ne sont plus à la mesure du siècle où nous vivons;

faut-il pour autant rabaisser l'œuvre qu'ont réalisée les « anciens », et déprécier une formule de symbiose qui pendant tant d'années a apporté à la population indigène infiniment plus d'avantages que d'inconvénients? Entre Français et Indochinois s'étaient établies des relations empreintes presque toujours, il faut le dire (car l'attitude odieuse de certains Français n'en a jamais donné la vraie physionomie), de facilité, de bonhomie, de confiance. C'est cette atmosphère — ce parfum d'un passé révolu — qu'exhale l'anthologie de M. Barquissau.

Sébastien Corréal.

DOUZE ANNÉES DANS LA TOURMENTE, par *Roman Fajans* (La Jeune Parque). — « J'ai voulu faire de ce livre une sorte de film », écrit l'auteur, journaliste polonais, longtemps correspondant du *Courrier de Varsovie* qui faisait opposition au colonel Beck. Et il nous promène effectivement de l'Espagne à la Chine en passant par tous les pays européens qui entreront à tour de rôle dans la tourmente. Très intéressantes, les conversations avec Schuschnigg (avant et après l'agression nazie), avec Balbo « exilé » en Libye, avec Unamuno, quelques semaines avant sa mort, dans sa maison de Salamanque, surveillée par les phalangistes, et avec tant d'autres.

Les questions soulevées ne sont pas approfondies (ce n'était pas d'ailleurs le dessein de l'auteur), mais le reportage est vivant, facile à suivre.

DERNIERS JOURS DE L'EUROPE, par *Grégoire Gafenco,* ancien ministre des Affaires étrangères de Roumanie (Luf). — Le sous-titre porte : « Un voyage diplomatique en 1939 ». Nommé ministre des Affaires étrangères de Roumanie le 23 décembre 1938, à un moment particulièrement critique, M. Gafenco signa le 23 mars 1939 un accord économique avec le Reich à la suite duquel il fit une visite officielle à Berlin; il profita de ce voyage pour se rendre auprès des gouvernements français, anglais, italien, et rentra dans son pays par les Balkans. Il nous narre ses différents contacts diplomatiques : audience à la Chancellerie de Berlin où Hitler se montre préoccupé de circonscrire la guerre qui approche et semble garder l'espoir que l'Angleterre le lui permettra; entretiens avec Mussolini qui défend la politique du Pacte d'Acier comme l'on plaiderait une cause que l'on sait mauvaise; absences de réactions dans les capitales démocratiques. De ce récit sobre se dégage l'impression poignante que les jeux sont faits et que tous les efforts de la diplomatie n'y changeront rien.

PRÉLIMINAIRES DE LA GUERRE A L'EST, par *Grégoire Gafenco* (Luf). — Ce livre a été écrit en 1942, un an après l'entrée en guerre de l'Allemagne contre la Russie. Or M. Gafenco a été ministre plénipotentiaire à Moscou d'août 1939 jusqu'au 22 juin 1941. Il a pu suivre les fissures qui se produisaient dans l'accord germano-russe, principalement sur la question des Bouches du Danube où la Roumanie était intéressée; il nous fait assister aux semaines dramatiques qui précédèrent le 22 juin et où Staline fit l'impossible pour ôter tout prétexte à l'agression allemande. Récit bourré de faits, de très grande tenue.

LE GHETTO DE VARSOVIE. JOURNAL DE MARY BERG (Albin Michel). — Une jeune juive polonaise est enfermée dans le ghetto de Varsovie avec ses coreligionnaires le 15 novembre 1940; elle a seize ans alors, elle est habituée à une vie bourgeoise et aisée. Elle se met à tenir son journal où jour après jour on assiste aux progrès de l'horreur : famine, choléra, déportations, exécutions. Mais l'entr'aide est admirable, on arrive à durer, même à organiser des études, des distractions. Tout cela narré sans apprêt. Une tranche de vie.

J'AI CHOISI LA LIBERTÉ! par *V.-A. Kravchenko* (Self). — Ce livre au titre retentissant est, on le sait, l'autobiographie d'un ingénieur métallurgiste russe qui profita d'un séjour à Washington où il se trouvait comme membre de la Commission d'achats soviétique pour rompre avec le régime soviétique et se placer « sous la protection du peuple américain ».

Né en Ukraine en 1905, fils d'un révolutionnaire aussi ardent qu'idéaliste, il est d'une génération qui a vu l'avènement du régime sovié-

tique, après les horreurs de la guerre civile et de la famine. Il y adhère avec toute la vitalité de ses quinze ans. Il a la révélation progressive des injustices du régime et des souffrances de la masse, d'abord par un voyage à Moscou où le luxe des gouvernants commence à le choquer, puis par la terrible expérience à laquelle il participe de l'établissement des kholkhoses dans des villages où la population entière périt de faim.

Ce livre empoigne comme un roman. Mais son témoignage vaudrait-il pour un homme né sous le régime soviétique et qui n'aurait pas subi les mêmes influences paternelles que Kravchenko?

JE REVIENS DE RUSSIE, par *Francisque Bornet* (Plon). — Autant *J'ai choisi la liberté* a un accent passionné, autant ce petit livre-ci est sobre et comme impersonnel. Un ingénieur français qui a fait toute sa carrière en Russie de 1909 à 1941, date de son internement, raconte les conditions de travail, la vie de l'ouvrier. Le chapitre sur le fonctionnement intérieur de l'industrie soviétique est particulièrement intéressant : interdépendance des ministères dont chacun forme un trust, plans de production imposés aux usines par des contrôles incessants, des réunions de personnel visant à stimuler le rendement. Une centralisation rigoureuse, où chacun fuit les responsabilités.

Des renseignements précis, pas de prise de position idéologique apparente.

LES RUSSES TELS QU'ILS SONT, par *John Fischer* (Hachette). — M. John Fischer a parcouru l'Ukraine en 1946 comme membre d'une Mission américaine de distribution des vivres. Son jugement est extrêmement pondéré et intelligent : « Les Russes n'ont jamais connu de vrai gouvernement démocratique. Depuis toujours, gouverner a été l'affaire de professionnels. Pendant des siècles, ces hommes ont régné en chefs durs, despotiques et incompétents. Maintenant ces chefs sont durs, un peu moins despotiques, beaucoup plus compétents. Presque tout le monde est content de cette amélioration incontestable. »

John Fischer est frappé par la hiérarchisation extrême de la société russe qui semble acceptée comme une chose toute naturelle.

D'une façon générale, le régime soviétique lui paraît solidement établi. Les chapitres finaux sont consacrés aux rapports américano-russes. La seule chance d'apaisement, conclut l'auteur, est pour les Etats-Unis de démentir l'idée profondément enracinée dans les cerveaux russes que l'Amérique est en pleine décomposition capitaliste. « Ils s'attendent à voir les fascistes américains occuper la Maison Blanche au cours de la prochaine crise et sont persuadés que le « Führer » américain sera résolument antisoviétique ».

LA RANÇON DE LA VICTOIRE, par *Jan Ciechanowski*, traduit de l'anglais par Jean Muray (Collection « Choses vues », Plon).

« Les raisons secrètes de l'immolation de la Pologne », dit le sous-titre. L'auteur a été ambassadeur de ce pays à Washington de 1941 à 1945. Ses souvenirs figureraient en bonne place dans une collection de mémoires pour servir à l'histoire de la guerre, et plus particulièrement des rapports anglo-russo-américains, le destin de la Pologne ayant été commandé par l'évolution d'une rivalité dont il forme un des chapitres principaux et les plus tragiques.

ROOSEVELT (THE ROOSEVELT I KNEW), par *Frances Perkins*, traduction de Jacques Vallette et Marie Bonnet (Le Livre du Jour).

Les lecteurs du *Mercure* ont eu la primeur d'un des chapitres de ce livre : ils ont pu en apprécier la finesse, le relief et la vie. Ministre du Travail aux Etats-Unis de 1933 à 1945, étroitement liée d'amitié avec le Président, Frances Perkins est à la fois témoin privilégié et confidente. Ce portrait étonnamment animé est de première importance pour la connaissance historique et psychologique d'un homme dont la personnalité a pesé d'un tel poids sur le destin du monde.

MES DISCOURS SECRETS, par *Winston Churchill*, traduit par Lucien Séc (Editions Paul Dupont).

Les titres et les dates de ces cinq discours, prononcés aux Communes en séance secrète, en disent l'importance historique de premier ordre : « L'Angleterre seule dans la guerre » (20 juin 1940), « Le Parlement délibère sous les bombes » (17 septembre 1940), « La bataille de l'Atlantique » (25 juin 1941), « La chute de Singapour » (23 avril 1942), « Le rôle de l'Amiral Darlan » (10 décembre 1942).

LES CONFÉRENCES DE L'U. N. E. S. C. O. (Fontaine).

A l'occasion de la première conférence de l'Unesco (Paris, novem-

bre et décembre 1946), des personnalités pour la plupart étrangères à l'organisation ont été invitées à prendre la parole pour définir leur propre attitude intellectuelle et pour créer un lien entre le public et les efforts de la nouvelle création. Ce recueil in-octavo de 360 pages denses réunit leurs exposés, classés sous trois rubriques : culture, sciences, éducation. Parmi les orateurs français, citons Mounier, Sartre, Malraux, Aragon, Cassou, Joliot-Curie.

LE PAIN DE LA CORRUPTION, par *Yves Farge* (Editions du Chêne).

Le fameux dossier de M. Yves Farge est ici ouvert, et étalé. On trouve dans ce petit livre de la politique, de la polémique, de la violence, mais aussi des faits abasourdissants sur le marché noir, sur la distribution, sur les intermédiaires, sur la pratique du ravitaillement du pays. Il est bien probable que beaucoup de points en sont discutés, et même discutables; le contribuable a néanmoins beaucoup à y apprendre.

LA MORT DE L'ÉTAT RÉPUBLICAIN, par *Michel Debré* (Collection « Problèmes et documents », Gallimard).

« Il est grave, après avoir longtemps vécu au service de l'Etat, y vivant encore, d'affirmer que l'Etat se meurt et qu'il entraine avec lui la République et la France. » Dans l'esprit du Conseil d'Etat, où il est entré en 1934, M. Michel Debré analyse sévèrement notre piteux Etat, et propose des remèdes de structure et d'administration.

VIVRE...? OU MOURIR...? par le *vice-amiral de Penfentenyo* (Lethielleux).

L'auteur n'est pas le marin, mais le père de quatorze enfants : c'est sur sa *Doctrine familiale* qu'il compte pour sauver le pays.

LETTRE OUVERTE AU GÉNÉRAL DE GAULLE, par *Jacques Gugenheim* (O. C. I. A.).

Ici, c'est la doctrine de l'Economie Distributive qui guérira tous nos maux.

LES PAGES IMMORTELLES DE MACHIAVEL, choisies et expliquées par le *Comte Sforza* (Corrêa).

L'introduction promettait d'être excitante : on est parfaitement déçu. Les textes, extraits des *Discours sur les dix premiers Livres de Tite-Live*, du *Prince* et de la *Correspondance*, sont présentés de façon telle qu'on ne saurait rêver plus de confusion.

LES PAGES IMMORTELLES DE MARX, choisies et expliquées par *Léon Trotzki* (Corrêa).

80 pages de Trotzki sur *Le marxisme et notre temps*, 200 pages de Marx articulées sur la théorie de la plus-value; aucune note ni référence, comme il est d'usage dans cette collection dont les habitués, apparemment, sont peu curieux de se rendre compte de ce qu'on leur offre.

MARXISME ET DIALECTIQUE, RÉPONSE A STALINE, par *Victor Kronstadt* (Editions Siboney, Paris-La Havane).

Réfutation, assurent les éditeurs, de la dialectique néo-hégélienne de Staline, puis du matérialisme historique; Marx est abattu, Darwin mis à sa place. Nous ne pensons pas que ce pamphlet doive faire passer des nuits blanches à Staline, ni révolutionner la révolution.

L'ÈRE DES ORGANISATEURS, par *James Burnham*, traduit de l'anglais par Hélène Claireau, préface de Léon Blum (Collection « Liberté de l'esprit », Calmann-Lévy).

On a déjà beaucoup parlé, à juste titre, de ce livre, trop important pour être analysé en quelques lignes. L'auteur estime que le capitalisme est condamné à disparaitre à bref délai, en quoi il s'accorde avec le marxisme; mais il s'y oppose en niant qu'au capitalisme doive succéder *ipso facto* un régime socialiste (appropriation et gestion collectives des moyens de production). Entre ces deux termes il en fixe un troisième à qui, selon lui, doit revenir le rôle du troisième larron : dictature des techniciens et organisateurs ou directeurs (*managers*), de qui la complexité croissante de la production fait d'ores et déjà les vrais maitres de cette production. Tel est le thème du livre, dont M. Léon Blum, qui ne croit pas à cette déviation de l'évolution sociale, dit qu'il l'a néanmoins obligé « à refaire l'épreuve scrupuleuse d'un certain nombre d'idées avec lesquelles je vivais si familièrement et depuis de si longues années qu'elles ne se présentaient plus à moi sous l'aspect critique ».

GÉOGRAPHIE INDUSTRIELLE DU MONDE, par *Pierre George* (Collection « Que sais-je? », Presses universitaires de France).

La répartition des industries dans le monde mais aussi toutes les con-

séquences de géographie humaine qui en découlent et qui forment la base de toute politique : modifications démographiques, différenciation des modes et niveaux de vie, problèmes des transports, des échanges, etc. Deux parties : l'Europe du Nord-Ouest (Grande-Bretagne, Europe centrale, France-Belgique) et les pays neufs (Etats-Unis, U. R. S. S., Italie-Japon, perspectives d'avenir dans l'Empire britannique, l'Amérique latine, la Chine). Le difficile dosage des précisions chiffrées et des vues de synthèse est heureusement réalisé dans ces 125 pages.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

ARTS. **3 octobre.** Sur la réouverture de la Grande Galerie du Louvre : un article de René Huyghe, un guide de Lydie Bouthet et Hélène Adhémar.

LA BATAILLE. **22 octobre.** *Hongrie soviétique, ou la marguerite effeuillée,* par Dominique Auclères :

« Je ne tardai pas à m'apercevoir que la grande mansuétude des chefs communistes était déterminée par le souci d'un plan de soviétisation progressif et circonspect qui tient compte du caractère foncièrement anticommuniste de chaque Hongrois et de chaque Hongroise.

« Interrogez qui vous voudrez à Budapest, et surtout dans la campagne, poussez à fond le paysan, l'artisan, l'ouvrier, vous retrouverez en chacun la nostalgie du régime Horthy, la fidélité à un féodalisme détruit, la conviction que le président Nagy, retiré en Amérique et stigmatisé comme traître, ne voulait que le bien du pays, enfin la peur panique d'un avenir dont le plan de trois ans fixe les modalités économiques et dont les élections récentes ont tracé la route politique. »

CARREFOUR. **8 octobre.** *« Non, je ne suis pas communiste »*, par Charlie Chaplin :

« Voici ce que j'affirme : Hollywood se meurt. On n'y fait plus de cinéma — qui, en principe, devrait être un art; on y débite de la pellicule au kilomètre. J'ajoute qu'il est impossible à qui que ce soit de « percer » dans cet art du film, s'il refuse d'être conformiste, s'il se fait considérer comme un « aventurier » qui ose passer outre aux avertissements des trusts de la pellicule. (...)

« Surtout, n'imaginez pas que je sois un révolutionnaire, un incendiaire, comme l'a écrit un journaliste de Boston. Mais j'ai, parait-il, commis un crime. J'ai dit et répété que je ne concevais le patriotisme que s'il ne connaissait pas de frontières. Cela est valable aussi bien pour le cinéma que pour la politique. (...)

« Je crois être, à ma manière, un philosophe. A ce titre, je fais beaucoup de reproches aussi bien à l'Angleterre qu'aux U. S. A. et à l'Union soviétique. Mais, par pitié! qu'on ne mélange plus l'art avec toutes les combinaisons plus ou moins propres des politiques du monde entier! »

LE FIGARO LITTÉRAIRE. **27 septembre.** *Lecture de l'Odyssée,* par Paul Claudel : « l'aventure immense du vrai retour à réussir »; l'olivier, Ulysse — moins tendus que la Bible... — Un récit documentaire de William Store sur *la mort de Trotsky,* puis, le **4 octobre,** sur *le meurtrier de Trotsky* qui, menacé de « liquidation », purge sa peine sous la protection maternelle de la police.

18 octobre. Une enquête de Paul Chauvet : *Le XXe siècle est-il une faillite?* Réponses de Louis de Broglie et de Henri Mondor, et, le **25 octobre,** de Jean Rostand.

25 octobre. *Une rentrée mélancolique, salle Pleyel :*

« C'est probablement l'effet de l'âge. M. Sacha Guitry vieillit. Nous en avons eu la preuve mélancolique l'autre soir, lorsque, dans le dessin de justifier sa familiarité avec Gœring et Abetz, il a évoqué le précédent de Gœthe accueillant Napoléon à Erfurt. Qui aurait imaginé que M. Guitry pût se comparer à un autre qu'à soi-même? Il se contente de Gœthe aujourd'hui. Ses prétentions ont dangereusement baissé. Sa modestie devient affligeante. »

LA GAZETTE DES LETTRES (un samedi sur deux). **4 octobre.** *Jean Cocteau,* interview de Paul Guth :

« Je ne me rappelais plus qu'il était à ce point Chinois. Comment fait-il, lui le Parisien du XVIIIe siècle, l'homme de conversation? Il a l'air d'un dalaï lama. Est-ce par le détour des chinoiseries du XVIIIe : paravents, potiches?

« Il a les yeux clos, ou, quand il

les ouvre, réduits à une fente de serrure, et la peau serrée contre les os, comme après des macérations de quarante jours. Il porte la tête haut, au bout d'une pique. Son corps, décapité, suit, au-dessous, par fantasmagorie, pour masquer la ligne imperceptible qui sépare le chef du tronc.

« Parcheminé par toutes les sagesses, nourri de queues de sardines, il s'avance dans sa veste de velours couleur de melon cantalou. Il me tend sa main qui voltige toute seule, au bout du bras, tant elle est osseuse, sinueuse, douée du pouvoir d'allongement, comme les jumelles de théâtre. Au sommet du crâne, sa touffe s'effiloche sous le vent du trépied des sybilles. Les talons joints, le buste roide, comme s'il portait un œuf sur la tête, il déploie sa courtoisie. Qu'on lui mène donc les petits enfants des écoles pour leur montrer ce qu'est un homme bien élevé! (...)

« Pétrissant ses arguments dans ses mains, qu'il tord comme des mouchoirs, il me dit l'authenticité même, et vérifiable. Qu'il n'a pas de vie privée. Qu'il vit comme un moine. Qu'il se consume dans le travail. Qu'il faut être travaillé par le travail. Qu'il ne voudrait pas rencontrer cinq minutes le personnage qu'on a fait de lui. Qu'il est contre l'excentricité, le battage, le snobisme, la mode. Qu'il n'est soutenu ni par les cafés, ni par les partis, ni par l'Eglise. Qu'il doit mener son affaire saintement. Qu'il est tout seul et qu'il faut se... Il lâche le mot, aussi grand que le *Je n'ai rien négligé* de Poussin. Oui, qu'il est tout seul et qu'il faut qu'il se démerde. »

18 octobre. *Jules Supervielle*, interview de Paul Guth :

« Un visage escarpé de condor, au bec charnu, aux oreilles parcheminées. Des mains aux baguettes de cuir interminables, faites pour toucher des tambours en peau de bœuf ou boucher des trous de flûte en pierre. (...)

« Supervielle a toujours été fasciné par la cohésion et Rimbaud lui apparaissait comme un furieux écartelé.

« — *J'ai toujours eu un certain goût du classique. J'ai toujours été attiré par la disparition des mots devant ce qu'ils veulent dire.*

« Quel fut le déclic? Peut-être Laforgue. Peut-être Claudel et surtout Valéry, qu'il s'est mis à lire à trente-huit ans.

« — *J'ai toujours été un petit liseur. J'ai toujours eu plus de mal à m'embarrasser de la pensée des autres qu'à me débarrasser de la mienne. J'ai toujours rêvé avoir en vers la transparence de Gide en prose.* »

IMAGES DU MONDE. **21 octobre.** Avec *les géants rouges du Matto-Grosso au cœur du Brésil inconnu*, reportage et photos fort curieuses de Jean Manzon.

LES LETTRES FRANÇAISES. **9 octobre.** *Ilya Ehrenbourg déclare... :*

« Qui songera à nier l'importance de Balzac et Dickens, Flaubert et Zola, Delacroix et Courbet, Manet et Cézanne? Ils vivaient à l'époque où vivait la bourgeoisie. A présent, la bourgeoisie est un cadavre vivant. Pendant la crise, entre les deux guerres, nous avons vu les Brésiliens brûler du café dans les chaudières de leurs bateaux, les Canadiens teindre le blé à l'éosine, les Danois abattre les vaches laitières et en faire de la pâtée pour les cochons, les Américains briser les tracteurs et les fabricants de Lille mettre les métiers au pilon, alors que des millions de gens marchaient en haillons et souffraient de la faim. Tous les crimes monstrueux des fascistes allemands ne nous feront pas oublier la sauvagerie et le vandalisme de la société bourgeoise « normale ». L'art ne peut vivre là où ne vit pas la vie.

23 octobre. *Picasso, bon maître de la liberté*, par Paul Eluard; n'est-ce pas une ode? — Fernand Grenier : *Nous ouvrons le dossier du Vercors.*

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. **25 septembre.** *Dos Passos*, par Raymond Las Vergnas.

UNE SEMAINE DANS LE MONDE. **18 octobre.** Jacques Perrin : *La France et le contrôle de l'économie indochinoise;* de 1888 à 1940, les capitaux français investis en Indochine, réévalués en francs 1940, se sont élevés au minimum à « 52 milliards et demi de francs, dont 38.458 millions en investissements privés et 14.162 millions en investissements publics. Les investissements privés furent surtout poussés de 1923 à 1930, et l'on constate une pointe vers les années 1926-1928, où la piastre offrit un refuge aux capitaux menacés de dévaluation dans la métropole. Les investissements publics s'étendent surtout à la période d'avant 1915, qui fut un stade de défrichement, et ont repris d'une façon plus intense de 1929 à 1935, couvrant ainsi la période difficile de la crise économique mondiale. Depuis 1940 ce

mouvement de capitaux s'est peu à peu arrêté; depuis 1945 on constate des augmentations de capital. Ajoutons que la crise mondiale avait entraîné de très fortes destructions de capital.

« (...) La production indochinoise a réalisé un bond prodigieux que l'on mesure à l'évolution des marchandises exportées :

« 1900. — Riz : 700.000 tonnes; maïs : 200 t.; anthracite : 198 t.; caoutchouc : 200 t.

« 1937. — Riz : 1.548.000 tonnes; maïs : 546.000 tonnes; anthracite : 1.533.000 t.; caoutchouc : 45.000 t. »

REÇU : *La Bataille*, *Cévennes* (Alès), *La France au Combat*, *Les Informations industrielles et commerciales*, *Jeunesse ouvrière*, *Massilia* (Marseille), *Le Monde illustré*, *Noir et Blanc*, *Opéra*, *Paris* (Casablanca), *Paroles françaises*, *Réforme*, *Regards*, *Sillage*, *Spectateur*, *Tel Quel*.

Revues

LES AMIS DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE, dans leur *bulletin* annuel n° 5 (1947), donnent deux textes inédits, extraits l'un d'une composition française écrite en classe de première (1893), l'autre d'une lettre à Valéry Larbaud (1908) à propos de *Barnabooth*.

ARTS ET LETTRES. **N° 10** (non daté). *Lucarnes*, par Léon-Paul Fargue. — Un texte de Marcel Jouhandeau, *La folle de chez nous*, — daté de 1926. — *Le ciel m'agrée*, poème de Maurice Fombeure.

LA CORSE LITTÉRAIRE, ÉCONOMIQUE ET SOCIALE, « trait d'union des Corses et amis de la Corse », publie en **octobre** son n° 1, avec un article du général Giraud sur *La libération de la Corse*.

CRITIQUE. **Août-septembre.** Reprenant la tradition de la grande critique du siècle dernier, la revue *Critique* donne dans tous les domaines de grandes et larges études à l'occasion de livres ou de groupes de livres récents. Ici Georges Bataille parle de Sade, Maurice Nadeau de Balzac, Wladimir Weidlé de la Russie ancienne, Marcel Bois et Pierre Germain des doctrines économiques de Maurice Allais, Georges Ambrosino de *L'actuelle vue d'ensemble de la science*. Le même numéro commence la publication, sur *Les fins de la culture grecque*, d'un remarquable article qui fut peut-être le dernier écrit de Léon Robin, mort en juillet.

ESPRIT. **Septembre.** Docteur Paul Balvet : *La valeur humaine de la folie*. — Emmanuel Mounier : *La route noire*; fin des notes d'un voyage en Afrique noire. — F. G. : *Premier bilan de la Constitution* après huit mois d'expérience.

ÉTUDES. **Octobre.** *Nouvelles terres polonaises*, par Simon Ligier : la construction de plusieurs provinces polonaises « sur des terres où le germanisme demeure encore présent malgré le départ de plusieurs millions d'Allemands ».

EUROPE. **Octobre.** E.-N. Dzelepy : *La vérité sur Munich*. — *Feuilles d'Almanach*, poèmes 1939-1945 de Robert Guiette. — D'Antonina Vallentin, un *Stefan Zweig* dense et vivant : à la fois des souvenirs, un portrait, une étude.

FONTAINE. **Octobre.** Sous le titre d'*Instances de la poésie* (« c'est-à-dire quelques pressantes sollicitations et exigences de jeunes poètes envers la poésie »), un groupement de textes donne à quelques jeunes — moins de vingt-cinq ans — l'occasion de s'exprimer; ...mais l'*avertissement* de Max-Pol Fouchet vaut encore beaucoup mieux. — *Le livre du jour*, par Henri Cottez : une note particulièrement piquante et brillante sur les *Méditations* de Lamartine, interprétées en termes de littérature 47.

MARSYAS (Aigues-Vives). **Septembre-octobre.** *William Blake* (1757-1827), par Denis Saurat.

LA NEF. **Octobre.** Début d'*Eros matutinus*, « souvenirs d'adolescence » de Stefan Zweig. — Raoul Dautry et Urbain Cassan : *Napoléon III et Haussmann*, équipe « dont on a trop systématiquement imputé au second les maléfices, aussi bien que les bienfaits ». — Pierre Emmanuel : fort beau *Portrait d'un prêtre*, l'abbé François Larue, — et des révélations qu'il apporta au poète.

PARU. **Octobre.** Jean Rabaud : *En parlant avec Georges Friedmann*.

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. **Septembre.** Charles Robequain : *Perspectives malaises*, économiques et politiques (« le monde malais, qui couvre 5 % de la superficie des terres tropicales, fait environ le quart de leur commerce total »). — Yves Sartay : *Perspectives mondiales de l'économie française*.

LA REVUE HOMMES ET MONDES. **Octobre.** Début de *Routes d'Outre-Rhin*, par Joseph Peyré; reportage d'un voyage en Allemagne au printemps dernier. — *Le travail de la femme*, par Paul Archambault; une remarque et des chiffres qui surprendront :

« Contrairement à l'opinion courante, il semble établi que le chiffre total de la population féminine dite active, c'est-à-dire exerçant une profession, n'a pas sensiblement augmenté depuis le début du siècle : 7.800.000 femmes environ, dont 4.500.000 pour les activités professionnelles autres que l'agriculture, et 2.300.000 pour l'agriculture. Ce qui a varié seulement et explique l'illusion, c'est la répartition de ce contingent entre les diverses formes d'activité professionnelle : 44 femmes sur 100 dans l'industrie en 1936, contre 58 en 1906; 27 dans le commerce contre 18; 14 dans les professions libérales contre 7; 15 dans les services domestiques contre 18 — tout cela compte non tenu des activités agricoles. »

LA REVUE MUSICALE. **Eté.** Joseph Szigeti : *Cordes et archets;* deux chapitres des souvenirs du violoniste.

REVUE DE PARIS. **Octobre.** Edouard Herriot : *La politique et l'intelligence;* à propos du récent ouvrage de Paul Reynaud, *La France a sauvé l'Europe*. — *Lettres inédites* de Rachel. — Jean Cocteau : *Manon;* sur le roman de l'abbé Prévost. — Georges Le Fèvre : *Le pétrole dans la vie française*. — Un récit historique d'Emile Magne : *La Journée des Barricades*. — William van Narvig : *La police secrète en U.R.S.S.* — Ronald Campbell : *Chez les Esquimaux*.

TÉMOIGNAGES (cahiers trimestriels). **Octobre.** Ce numéro de la publication de l'abbaye de la Pierre-qui-Vire est consacré au *Sens de la Souffrance*.

LA VIE INTELLECTUELLE. **Octobre.** *Sciences de la vie et dogmes chrétiens*, par D. Dubarle, O. P. : état actuel de la philosophie religieuse à l'égard des doctrines et des faits de l'évolution biologique.

REÇU : *Les Amis de St François*, *L'Armée française*, *Le Bulletin des Lettres* (Lyon), *Caravane*. *Femme et la Vie*, **France-Asie (Saïgon)**, *Le Guide protestant de l'Edition* (trimestriel), *J'ai lu*, *Le Livre français*, *Nord industriel et commercial* (Lille), *Prometeu* (Porto), *La Provence médicale* (Marseille), *La Renaissance d'Occident*, *La Révolution prolétarienne*, *Revue de l'Alliance française*, *Revue internationale de la Croix-Rouge*, *Revue parlementaire, économique et financière*, *L'Unique* (Orléans), *Verre tchécoslovaque* (revue luxueusement éditée à Prague, en français, par l'entreprise nationale « Les Verreries tchécoslovaques »).

VARIÉTÉS

ASCENDANCE D'ALFRED DE VIGNY (1). — C'est un travers commun à tous les grands écrivains romantiques que, selon qu'ils fussent nés ou non, la vanité ou la prétention nobiliaire. Musset fut le seul d'entre eux qui ne romançât pas ses origines ou du moins, alors qu'il pouvait se targuer de compter dans son ascendance Jeanne d'Arc et cette Cassandre Salviati dont Ronsard célébra la beauté, qui revendiquât une parenté d'ailleurs illusoire avec un aussi humble personnage que le jongleur Colin Muset. Les autres montraient autant d'imagination mais un peu moins de modestie. Dans la préface du « Lys dans la vallée », écrite uniquement pour justifier la particule que depuis 1830 il avait ajoutée à son nom, Balzac prétend descendre d'une « vieille famille gauloise d'où sont sortis les d'Entraigues » et se rattacher à la favorite d'Henri IV, alors qu'en réalité les Balssa étaient des paysans du Tarn et que, dans

(1) D'après des documents inédits du chartrier de Ricaumont.

les registres de l'état civil, le propre grand-père d'Honoré est qualifié de « laboureur ». Victor Hugo, qui se déclarait « issu en ligne directe de Georges Hugo, capitaine des gardes du duc de Lorraine, anobli dès 1531 » et qui dans les « Misérables » présente comme son arrière-grand-oncle un Hugo qui fut évêque de Ptolémaïs, n'était en fait que le petit-fils d'un cultivateur des Vosges.

Vigny lui-même, bien qu'avec plus de discrétion et moins de ridicule, car c'était réellement un gentilhomme et non, comme eux, un parvenu, a cédé à cette mode que le Vicomte de Cha-lieutenant de la garde royale, au cours d'une étape à cheval, maisons de Bretagne, avait lancée. « Mes pères », écrit-il dans son Journal, « avaient, longtemps avant Charles IX, un rang élevé dans l'Etat ». Et ailleurs, à propos d'un château de Vigny situé sur la route de Paris à Rouen où il s'arrêta un jour, étant sous-lieutenant de la garde royale, au cours d'une étape à cheval, il affirme sans aucune preuve qu'avant de passer par alliance dans la maison de Saint-Pol, il fut au XVII[e] siècle la propriété de sa famille. C'est qu'il croyait ou feignait de croire celle-ci plus vieille et plus glorieuse qu'elle ne l'était. Sa noblesse, authentique, était assez récente et son histoire, sans dérogations ni mésalliances, était aussi sans éclat. D'origine parisienne, elle établit sa filiation depuis François Vigny qui acquit une charge de receveur des rentes de la ville de Paris et fut anobli par lettres patentes du 7 février 1569. Après plusieurs receveurs de la ville et secrétaires du Roi, elle donna de nombreux officiers d'artillerie et d'infanterie, tous chevaliers de Saint-Louis, comme le père du poète, Léon-Pierre, capitaine de cavalerie, qui prit le titre de comte, bien qu'il appartînt à la branche cadette, devenue d'ailleurs, à partir de 1812, la seule subsistante. Elle n'avait aucune parenté, même lointaine, avec une autre famille du même nom, également parisienne, qui ne remonte qu'à un certain Louis Vigny, tavernier et marchand de vins à Paris, dont la femme, Marguerite Rousseau, mourut en 1679, et qui s'éteignit en la personne d'Anne-Claude de Vigny, marquis de Courquetaine, dit le marquis de Vigny, lieutenant-colonel de cavalerie, né à Paris en 1761 et décédé sans postérité mâle de son mariage avec Marie-Rose Piquet de Normanville, famille avec laquelle certains biographes de l'auteur de « Cinq-Mars » l'ont confondue.

Quant à ses ancêtres maternels, il ne lenr consacre que quelques lignes dans son « Journal d'un poète » : « J'écrirai leur histoire, leurs mémoires plutôt et je les ferai admirer comme ils le méritent... » S'il renonça à son projet, il savait quel rang fameux il tenait de ce côté-là et qu'il avait, avec le droit d'en être fier, le devoir de s'en montrer digne. Jeanne de Baraudin qui en 1790, à trente-deux ans, épousa Léon de Vigny,

de vingt ans plus âgé qu'elle, était la fille de Didier-François Honorat, marquis de Baraudin, capitaine de vaisseau, et de Jeanne-Pérette de Nogerée. Les Baraudin descendaient d'un Emmanuel Baraudin, originaire du diocèse d'Yorée en Piémont, qui avait été anobli en 1512 par Charles III, duc de Savoie, dont il était le secrétaire, s'était fait naturaliser Français et avait obtenu de François I[er] la confirmation de cet anoblissement en 1543, puis, peu après, la charge de lieutenant du Roi au château de Loches, charge qui devint héréditaire dans sa famille. Celle-ci s'allia presque aussitôt à d'excellentes maisons, telles que les Bougainville, les Riencourt, les Chambray, les Boislambert, mais la plus brillante alliance de toute la lignée fut celle que contracta le grand-père d'Alfred de Vigny en épousant Jeanne-Pérette de Nogerée dont la mère était Clérembault. Par elle, Vigny était issu d'une des maisons « les plus anciennes et les plus illustres de France » (Saint-Allais, Dictionnaire universel de la noblesse, t. VIII).

Dès le milieu du VIII[e] siècle un Clérembault qui avait fait des donations à l'abbaye de Saint-Denis y fut enterré ainsi que sa femme. Les poètes du temps chantèrent Philippe de Clérembault, époux d'une Plantagenet, qui, en 1004, résista aux incursions des Normands et préserva le Mans d'un désastre. Un siècle plus tard, Roger de Clérembault, évêque de Laon, duc et pair de France, participa au troisième concile de Latran et bénit le mariage de Philippe Auguste avec Isabelle de Hainaut. Saint-Simon, contre son ordinaire, a tracé un portrait flatteur de Philippe, marquis de Clérembault, comte de Palluau, maréchal de France (qui inspira, d'autre part, au chevalier de Méré ses spirituelles « Conversations avec le maréchal de Clérembault ») et de sa femme, née Louise-Françoise de Bouthillier de Chavigny, gouvernante des enfants de Monsieur et amie intime de la princesse Palatine. L'aîné de leurs fils, Philippe, lieutenant général des Armées du Roi, se noya en traversant le Danube, tandis que Jules, le second, entra dans les ordres et succéda à La Fontaine à l'Académie Française. Avec eux s'éteignit la branche aînée de cette maison dont la branche cadette était alors représentée par Charles, ordonnateur de la Marine, et par son frère Pierre, généalogiste des ordres du Roi, successeur des d'Hozier.

De son mariage avec Gilette-Françoise de Penfentenio de Cheffontaines, Charles eut trois enfants : Marie-Françoise-Charlotte, mariée en 1735 à Alain de Nogerée, capitaine des vaisseaux du Roi, qui fut l'arrière-grand'mère d'Alfred de Vigny; Thérèse-Charlotte, mariée en 1739 à Louis-François d'Aché, marquis de Serquigny, également capitaine des vaisseaux du Roi, et Charles-Alexis, commissaire général et ordonnateur de la Marine, marié en 1731 à Hyacinthe de Chappedelaine, dont il eut onze enfants, parmi lesquels Agathe, mariée au comte

Pierre-Henri de Frotté, maréchal de camp et mère du dernier général en chef de l'armée des Chouans; Angélique, mariée à Etienne-François de Mieulet de Ricaumont, officier au régiment de Bretagne-Infanterie; Augustine, mariée au comte de Bayeux, officier au régiment de Foix, et un fils, Charles-Raymond, marié à Barbe-Alexandrine Barbier de l'Escoët, dont Louis-François, consul général de France en Prusse sous Napoléon Ier, père de Charles, comte de Clérembault, général de division, commandant la cavalerie légère de la Garde Impériale, de Marie, marquise de Maisonfort (dont la fille, Jehanne-Désirée, épousa le comte Charles de Lesseps, fils aîné de Ferdinand de Lesseps) et de Jehan, vicomte de Clérembault, lieutenant de vaisseau (dont la fille unique, dernière du nom, Jehanne-Désirée, épousa Armand, comte de Gontaut-Biron).

Les liens de famille étaient assez étroits du côté Clérembault. Le marquis de Baraudin, grand-père d'Alfred de Vigny, fut le parrain de deux des fils d'Angélique de Mieulet de Ricaumont : Alpinien, le cadet, dit le chevalier de Ricaumont (qui fut le père du général de Ricaumont) et Augustin, le benjamin, qui mourut jeune. En souvenir de lui, l'un et l'autre portèrent celui d'Honorat parmi leurs prénoms. Alfred était lui-même très lié avec les Louis-François de Clérembault et leurs trois enfants, surtout avec Jehan qu'il tutoyait ainsi que son frère et dont la mort, précédant de trois ans la sienne, l'affecta profondément. Quant à Marie, leur sœur, il eut beaucoup d'amitié — et peut-être plus que de l'amitié, — pour elle. Elle n'avait encore que vingt jours, alors que lui-même en 1822 avait vingt-cinq ans, lorsqu'il commença de composer des poèmes pour elle. Même lorsqu'elle fut devenue la marquise de la Maisonfort, il continua d'échanger avec elle une correspondance assez tendre et, à l'époque où il était chevau-léger de la Garde du Roi, il eut plusieurs fois recours à la protection du frère de sa mère, le général comte du Coëtlosquet.

Ainsi donc, si sa famille paternelle était plus obscure et plus récente qu'il ne le prétendait, si ses droits au titre de Comte, comme Sainte-Beuve d'ailleurs l'insinua, n'étaient pas parfaitement établis, son apparentage direct à une maison qui, dès le Moyen Age, était l'une des plus considérables du royaume et dont les alliances et les charges n'avaient cessé depuis lors d'être aussi éclatantes que les exploits, suffit à expliquer comme à légitimer son orgueil et à confondre l'opinion, pleine de mépris, que Proust prête à la marquise de Villeparisis lorsqu'elle se permet de juger en ces termes le grand poète : « Il était, en tout cas, de très petite souche, ce monsieur qui a parlé dans ses vers de son « cimier de gentilhomme ».

Jacques de Ricaumont.

GAZETTE

Novembre. — *Tout est fini. On honore tous les saints ensemble, c'est vraiment sans espoir, et le lendemain, jour des Morts, c'est pire encore.*

La pluie inéluctable, les habits noirs du dimanche, les parapluies plus noirs encore, l'odeur des feuilles et de la terre mouillées, tout cela sous un ciel grisâtre et borné, les gens sont tout disposés à pleurer; c'est le moment d'en profiter! Car il faut que les gens soient en grand désarroi pour, tout soudain, tous ensemble, penser à leurs morts le même jour — le même jour qui d'ailleurs n'est qu'une matinée — les saints, eux, avaient droit à toute la journée, mais les morts il faut très vite les oublier et retourner travailler.

Le mois continue aussi mal qu'il a commencé, rien de bon à attendre, aucune lueur d'espoir de quelque côté qu'on regarde. C'est le mois où l'on récolte les navets, les choux-raves, les topinambours et les rutabagas. On n'attend plus que les dernières tempêtes de bise et de pluie pour en finir avec les dernières feuilles. Et pourtant, par instants, on trouverait presque du charme aux jardins dénudés, noirs et gris, aux allées mouillées et désertes, aux soirs de Paris pleins de reflets sur les chaussées, à ce ciel uniforme, à ces tristes tempêtes qui n'ont plus rien à quoi s'en prendre (à part nos parapluies, nos pots de fleurs et nos cheminées).

Entrée dans l'hiver, entrée dans la nuit; les jours gris, la pluie, la boue, l'ennui; des temps à dormir toute la journée et en perspective aucun jour de congé. — GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

Henri Mazel. — *Henri Mazel est mort à Paris, le* 10 *octobre, à l'âge de quatre vingt-quatre ans. Il était né à Nîmes le* 11 *février* 1864. *C'était un des plus anciens collaborateurs du* Mercure de France, *où, depuis* 1895, *il tenait la rubrique des «* Sciences Sociales *» et, sous le pseudonyme de Saint-Alban, la «* Chronique des Mœurs *». Il avait publié maints ouvrages aux éditions de la revue : le* Khalife de Carthage (1897), l'Hérésiarque (1898), *drames symbolistes,* Ce qu'il faut lire dans sa vie, *critique. Henri Mazel avait*

énormément lu dans la sienne, beaucoup médité sur ses lectures, et il savait parler de tout (un de ses livres, « Petit Dictionnaire des Idées, » *s'intitule précisément* Pour causer de tout), *des choses sérieuses comme des frivoles, avec compétence et avec esprit. « Le goût de M. Mazel pour la simplification », écrivait Remy de Gourmont qui prisait l'esprit « clair, logique, simplificateur » de l'auteur de la* Synergie sociale, *« explique son goût pour le théâtre, conçu tel qu'une refonte des grands événements ou des grandes périodes historiques ». Il expliquait aussi son goût pour le roman conçu à peu près de la même façon. H. Mazel, dont la fécondité était étonnante, a laissé en manuscrit quelques-uns de ces drames et de ces romans qui resteront inédits, car ils ne reflètent pas les tendances et les préoccupations des contemporains. Il prit certainement un grand plaisir à les imaginer, les charpenter et les écrire. Il laisse aussi des souvenirs littéraires, écrits d'une plume facile et alerte, où perce constamment sa bonne humeur dont il ne s'est jamais départi. Il en a rassemblé quelques chapitres dans un petit volume paru il y a quatre ans :* Aux beaux temps du symbolisme. *H. Mazel y a sa place marquée, sinon comme poète, du moins comme fondateur de* l'Ermitage, *une petite revue qu'il dirigea cinq ans durant* (1890-1895) *avec son autorité souriante et qui, aux côtés du* Mercure de France, *d'Alfred Vallette, et de la* Plume, *de Léon Deschamps, tint très honorablement sa partie dans le concert symboliste. Léon Bloy, Charles Guérin, André Gide, Louis Le Cardonnel, Pierre Louys, Charles Maurras, Mme Rachilde, H. de Régnier, Jules Renard, Rimbaud, P. Valéry, Verhaeren, Verlaine y collaborèrent. Hugues Rebell, qui en fut le secrétaire de la rédaction conjointement avec René Boylesve, qui n'était encore que Tardivaux, y donna d'importants fragments de ses admirables* Chants de la Pluie et du Soleil *et l'un des premiers révéla par la traduction de deux fragments* (De l'Homme supérieur *et* La Vertu qui rapetisse) *Nietzsche aux lettrés de son pays. Henri Mazel lui-même y publia, vers et prose, d'excellents morceaux qui témoignent de la variété de son talent.* — AURIANT.

Un centenaire oublié. — *C'est celui de l'emploi de l'anesthésie dans les opérations chirurgicales. Mais peut-être sera-t-il, comme tant d'autres, commémoré à retardement par l'Académie des Sciences ou l'Académie de Médecine. En 1846, un nommé Jackson, de Boston, qui était chimiste, géologue et minéralogiste, fit expérimenter un procédé d'anesthésie à l'éther, par son concitoyen, le dentiste Norton, et communiqua sa découverte à son confrère français, Elie de Beaumont, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Le pli cacheté qui contenait la note descriptive de Jackson fut ouvert, pour prise de date officielle, le 28 janvier 1847, à*

l'Académie des Sciences, et les expériences commencèrent aussitôt dans les hôpitaux de Paris, avec le docteur Roux à l'Hôtel-Dieu et Velpeau à La Charité. Les essais tentés réussirent quatre fois sur cinq.

Le Journal des Débats, *qui rendait compte de ces expériences de grande portée, écrivait : « Est-il vrai qu'on ait conquis le moyen d'épargner aux malheureux qu'on ampute les douleurs attachées aux opérations chirurgicales? Est-il vrai que sans payer ce tribut obligé de cruelles souffrances, on pourra faire le sacrifice d'un bras, d'une jambe, d'une partie de soi-même devenus le siège de quelque maladie incurable?... Mais n'est-ce pas tenter Dieu lui-même, que de vouloir se soustraire aux souffrances dont il a fait l'accompagnement obligé de toute action violente exercée sur l'économie animale, aussi bien que de toute révolution qui s'opère chez les êtres vivants? »*

Mais plus que de tenter Dieu, comme le craignait le Journal des Débats, *on risquait de provoquer des accidents, car les vapeurs d'éther mélangées à l'air formaient un mélange gazeux explosif, et les chirurgiens opéraient alors à la lumière des bougies. On pouvait se demander quel sort serait réservé au patient si le feu se communiquait à l'air qu'il respirait.* — ROBERT LAULAN.

De Sacris. — *Les Anglais, Anglicans et autres, sont très attachés à la tradition de leur Eglise d'Etat, parce que celle-ci fait partie de leur héritage constitutionnel.*

L'Anglais moyen est religieux, mais si tolérant que sa religiosité se dissocie aisément de l'obéissance à un rite ou même à un dogme. Depuis l'autre guerre, il va de moins en moins aux offices, ce qui ne l'empêche pas de prier tout seul à sa façon. Combien de temps la vie spirituelle peut-elle s'alimenter des raisonnements d'une conscience sans guide? Problème angoissant que l'évêque anglican de Birmingham a tenté de résoudre par les conclusions d'un livre intitulé L'Eveil du Christianisme, *qui s'est enlevé dès sa publication en mars dernier. De toute l'Angleterre et des deux Amériques, on réclame un second tirage qui tarde indéfiniment. Mais l' « Union de l'Eglise », association laïque pour la protection de l'orthodoxie anglicane, a fait un rapport aux archevêques de Canterbury et d'York sur ce qui, dans l'ouvrage, lui paraît incompatible avec la doctrine officielle et même avec les fondements du Christianisme. L'auteur répudie tous les miracles; il compare notamment la Naissance Virginale à une histoire « semi-païenne » de parthénogénèse et n'accepte ni la doctrine du Rachat, ni celle de la Résurrection; il affirme que Dieu se manifeste seulement dans l'ordre naturel des choses et que l'Ecriture est pleine de fables dont les découvertes archéologiques modernes ont détruit la plausibilité. Pourtant il*

croit en la divinité de Jésus et il l'adore, régénérant sa foi chrétienne dans cette doctrine de traditions.

L'archevêque de Canterbury, Primat de Toute l'Angleterre, déclara au dernier Synode que le livre, écrit sans doute en toute sincérité, n'en était pas moins néfaste sous la signature d'un évêque de l'Eglise établie. Il rappela que ce n'était pas la première fois depuis un siècle que l'esprit scientifique faisait errer les théologiens britanniques, et il dit que l'ouvrage causait peut-être plus de scandale qu'il n'avait de valeur... Quand même, ajouta-t-il, à la place de l'auteur, il démissionnerait de son siège épiscopal!

L'évêque incriminé, frêle vieillard aux cheveux argentés, exprima sa gratitude d'une remontrance aussi charitable, mais répliqua qu'il restait convaincu de la nécessité de renouveler les normes religieuses offertes aux jeunes générations si l'on voulait que leur foi s'intègre dans leurs connaissance courantes. Du reste, il n'avait nulle envie de démissionner...

Certains jouraux parlent de la plus grande hérésie du monde moderne. La rumeur évoque aussi un projet de mise à la retraite des prélats âgés.

Mais, autre signe des temps, dans une église catholique d'un village du Cheshire, une foule de mystiques vient chaque jour contempler une couronne de roses sur la tête d'une statue de la Vierge, parce que les fleurs, déposées en mai dernier, semblent aussi fraiches qu'au premier jour. Ces fidèles crient au miracle et harcèlent d'attentions déférentes une petite fille de sept ans, très pieuse, qui aurait apporté les roses. Ils comparent la pauvrette à Bernadette. Le curé de la paroisse, loyal disciple de l'Eglise Apostolique et Romaine, murmure d'un air ennuyé : « Quelle histoire! Comment en sortira-t-on? » Il a l'air de croire qu'il est trop tard pour secouer la poussière des roses et les illusions de ses ouailles romanesques. — MARIE-REINE GARNIER.

Sept lettres inédites d'Alphonse Daudet et une de Paul Arène. — *La première doit dater de 1871. Elle est adressée au directeur d'un journal royaliste, peut-être la* Gazette de France :

Cher Monsieur,

Combien vous seriez aimable de penser un peu à moi, et à la *chronique de quinzaine* que je vous offrais de faire dans votre excellent journal! Grâce à Dieu, la guerre est terminée et les éternels *turcos* mis de côté pour le moment, on pourrait donc s'occuper un peu des choses littéraires et autres.

Mille pardons pour mon importunité et croyez à l'assurance de mon respectueux dévouement.

Alph. DAUDET.

Permettez-moi en même temps d'être auprès de vous, Monsieur, l'interprète d'un sentiment général et personnel, — et de vous dire combien tous les gens de goût sont heureux de trouver un Veuillot policé et bien appris.

Malgré cette petite flagornerie, Alphonse Daudet n'obtint pas la chronique qu'il sollicitait, et cet échec ne fut sans doute pas étranger à sa volte-face et aux railleries qu'il décocha, par la suite, aux légitimistes dans sa conversation et quelques-uns de ses romans.

Les lettres suivantes sont adressées à Arnold Mortier, le « Monsieur de l'Orchestre » du Figaro, *« courriériste » de ce journal. L'auteur de* Jack *et du* Nabab *s'y révèle soucieux du succès des pièces qu'il tirait en collaboration de chacun de ses romans et plutôt assoiffé de réclame.*

Gentil Mortier, merci. Vous avez dit le mot qu'il faut dire de *Jack* : pièce cruellement émouvante. Après les injustices de Vitu, ça m'a semblé bon.

Alphonse DAUDET.

[septembre 1876]

Mon cher Mortier,

Si vous pouviez un de ces jours dire quelques mots de *Jack*, vous me feriez bien plaisir.

Nous avons survécu aux quinze jours de neige qui ont englouti l'Odéon au lendemain de la première. C'était effrayant, j'avais proposé d'installer au contrôle un service de chiens du Mont St-Bernard et de bons pères pour frotter de neige et dégeler le nez des voyageurs. Aujourd'hui les omnibus vont, les fiacres ne demandent plus 30 *francs* pour une course, Céline Montaland n'est plus obligée de s'en aller à pied chez elle ou de coucher dans un hôtel d'étudiants. Le beau temps revient et la recette. Ce qui ne revient pas, c'est la voix de Chelles, toujours enroué, ce qui le sert dans son rôle de pauvre crevard.

Le dimanche nous avons deux Jack. Chelles le matin, Lambert le soir. Et le drôle c'est que tandis que Chelles essaie de se débarrasser de son enrouement, Lambert s'efforce de le gagner pour arriver aux mêmes effets attendus.

Si vous pouvez, en affinant ce bavardage, en tirer quelques lignes à la fin d'un de vos courriers, je vous en serai reconnaissant.

Alphonse DAUDET.

Le « gentil » Mortier ayant, à son tour, demandé un petit service à son obligé, celui-ci lui répondit :

[1877]

Cher Monsieur,

Pourriez-vous jeudi prochain de 2 à 4 heures passer à la maison? J'ai à vous faire choisir entre deux sujets pour la petite étude théâtrale à mettre en tête de vos *Soirées*.

Pardon de vous déranger, mais Paris est si grand. On ne sait où se prendre.

Alphonse DAUDET.

18, rue des Vosges, au Marais!!!

La petite étude théâtrale parut en préface aux Soirées parisiennes de 1876, *sous forme de dialogue entre Mortier et Daudet qui faisait, en commençant, l'éloge du « Monsieur de l'orchestre » :*

« ... Au théâtre, si isolé qu'on soit, à quelque étage qu'on se trouve, le Monsieur de l'orchestre est toujours là, pas loin de vous, guettant, lorgnant, prenant des notes, braquant sur tous les coins et recoins de la salle cet objectif, infatigable et sûr à l'aide duquel

il obtient chaque soir une image nouvelle, vive, originale du Paris théâtral assemblé sous les lustres. »

A l'obligeance de cet « Asmodée ganté de clair », il avait recours trois ans plus tard :

Cher Monsieur, [1880]

En vous remerciant de tout mon cœur pour vos aimables et spirituelles notes de l'autre soir, je vous adresse quelques renseignements qui pourront vous servir, s'il vous plait un de ces jours de parler du Vaudeville.

L'envers du *Nabab*, roman ou pièce, est plus curieux encore que son endroit; s'il vous faut des détails, je me mets à votre disposition.

Alphonse DAUDET.

Mais quel service vous me rendriez en disant ceci, que personne n'a jamais dit, c'est que, naturaliste sans le savoir, pour tous mes romans, pour tous mes contes, depuis que j'écris, j'use du même procédé : ne rien inventer, copier, interpréter la vie. Froment, Jack, le Petit Chose, Tartarin sont aussi vrais que le *Nabab* et les *Rois* [*en exil*]. Seulement leurs personnages sont humbles, moins en vue que Mora ou le prince d'Axel et le scandale n'a existé que dans les coins.

En dépit des services qu'il lui demandait et que le « Monsieur de l'Orchestre » lui rendait volontiers, Daudet n'avait probablement su résister au malin plaisir de débiner son evergète. D'où ce billet :

Mon cher Mortier,

Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas, de la lettre de cet imbécile.
J'ai une sacrée nature toute d'élans et de grands bras, des chaleurs de cœur à la Diderot dont je suis l'éternelle victime.
Une fois de plus, ça m'apprendra.
Merci, pardon, et cordialement votre

Alphonse DAUDET.

Mortier pardonna et peu après reçut ce mot :

Mon cher Mortier, lundi 2 heures 1/2 - 3 heures, avenue de l'Observatoire.
C'est ce que les Provençaux appellent un Roumavage (Pèlerinage, voyage à Rome).

De cœur à vous,
Alphonse DAUDET.

La lettre de Paul Arène est adressée à un ami de jeunesse, Célestin Borelly, attaché à la sous-préfecture de Sisteron. Elle est charmante et semble écrite de la même plume qui écrivit les meilleures Lettres de mon Moulin *et* Jean des Figues.

[Marseille] samedi 11 décembre 1863.

Cher Célestin,

Voilà deux lettres de toi qui attendent depuis longtemps une réponse. Pour mon silence après la première l'excuse est toute trouvée : je travaillais. Mais je serais sans excuse de me taire après la seconde. Merci donc de ces quelques lignes affectueuses et franches comme une poignée de main. Tu me les as écrites sur le chaud, au courant de la main et du cœur. Je les ai lues avec émotion. Voilà bientôt quatre ans que dure notre amitié, et jamais une ombre. En trouverait-on beaucoup

de pareilles? Ce fut d'abord pure camaraderie, puis l'amitié vint, à fleur de terre d'abord, mais voici longtemps que les racines ont poussé, et j'espère qu'elles s'enfonceront encore. Tout ce que je te dis là n'est guère français, c'est au moins Provençal par la franchise. Je ne te parlerai point de tes amours, quelque bonne envie que j'en aie. Je craindrai trop de donner dans une bévue. Seigneur Cupidon tourne souvent les ailes de son moulin et je pourrais adresser à l'amant réconcilié des consolations faites pour l'amant malheureux. Quoi qu'il en soit, si ton chagrin dure, écris-le-moi, je te trouverai fou peut-être, mais je n'en rirai pas et j'y prendrai part. Parlons maintenant de choses ennuyeuses. Où en sont tes projets? Etudies-tu? J'attends une réponse franche à cette demande. Et gare à la paresse.

Quant à moi, si je n'ai pas fait un grand pas de mes classiques et de mes lexiques, c'a été par pure économie. Ce n'est pas que je sois un barbare ou que je méprise Eschyle et Lucien. J'y reviendrai de temps en temps avec plaisir. Mais la brioche elle-même dégoûterait, si j'en faisais ma nourriture exclusive.

Maintenant je suis tout à l'histoire, à la géographie, à la géologie, à l'ethnologie, à la paléographie. Crie avec moi : Vive la science! et salue le futur historien.

Réponds-moi vite, raconte-moi tes impressions, fais-moi part de tes projets afin que je puisse te donner mon avis. Le temps me presse. Car je suis toujours maître d'études. Il fait froid à Marseille, il doit geler à Sisteron, je vois d'ici la Durance qui charrie les glaçons, les toits et les arbres poudrés à blanc, les fontaines [cristallisées?] et mon ami Célestin qui s'en va le long du sentier du Gard. Souhaite un bonjour aux oisillons qui sautent dans les buissons sans feuilles. Sylvain et Baptistin te serrent la main. Donne quelques conseils à Jules (1) et mène-le pêcher avec toi... et puis, ma foi, je lâche la chose, tâche de me dire quelque chose au sujet de la *petite voisine*. Il paraît que ça me tient.

Adieu, ton vieil ami,
P. Arène.

Le bonjour à Félix en attendant ma lettre.

Un ou deux ans plus tard, Paul Arène quittait Marseille pour Paris, se liait d'amitié avec Alphonse Daudet et collaborait avec lui aux fameuses Lettres de mon Moulin, *dont quelques-unes, qui sont de lui, sont de forme classique et dureront plus que n'importe quel roman de Daudet.* — AURIANT.

Rimbaud au musée. — *Djibouti a cinquante ans : pour cet anniversaire, l'administration française y crée un musée permanent consacré non seulement aux souvenirs historiques, mais, plus généralement, aux curiosités et particularités de la Côte française des Somalis, ainsi qu'aux relations franco-éthiopiennes; le gouverneur de cette colonie fait appel à toute personne en mesure d'enrichir les futures collections par dons, communications et suggestions.*

Rimbaud y aura sa place, par ses œuvres, par les livres et articles écrits sur lui, par divers documents ou souvenirs personnels, s'il s'en rencontre. Rimbaud personnage officiel...

(1) Sans doute son frère Jules Arène.

TABLES

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS
LES NUMÉROS DE LA PAGINATION

1947

La table indique le tome et la pagination des textes publiés dans la première partie de chaque numéro de la revue. Le tableau de concordance ci-dessous permet de déterminer les numéros de la revue correspondant à ces références par tomes et pages.

La lettre **M**, suivie d'un titre de rubrique, désigne les textes parus dans la *Mercuriale;* on en trouvera le détail dans la table spéciale de la *Mercuriale* (p. 779), où les rubriques sont classées par ordre alphabétique, et les textes par ordre chronologique à l'intérieur de chaque rubrique.

Le mot **Gazette** désigne les textes parus dans la *Gazette,* et dont on trouvera le détail par ordre chronologique dans la table spéciale de la *Gazette* (p. 786).

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janvier N° 1001	Tome CCXCIX p. 1-192	1er mai 1005	CCC 1-200	1er septembre 1009	CCCI 1-192
1er février 1002	CCXCIX 193-384	1er juin 1006	CCC 201-394	1er octobre 1010	CCCI 193-384
1er mars 1003	CCXCIX 385-576	1er juillet 1007	CCC 395-586	1er novembre 1011	CCCI 385-576
1er avril 1004	CCXCIX 577-776	1er août 1008	CCC 587-794	1er décembre 1012	CCCI 577-792

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA MERCVRIALE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1947

La présente table indique la date des numéros; pour la référence par tomes et pages, se reporter à la Table des Sommaires (p. 787).

ALLEMAGNE
(J.-F. Angelloz)

1er Février : *La situation de l'édition allemande.* — **1er Mars :** *Gœthe et l'idée de « Weltliteratur ».* Comptes rendus. — **1er Avril :** *L'œuvre de la France dans le domaine de l'enseignement.* Comptes rendus. — **1er Juin :** *La polarité austro-prussienne dans l'histoire de l'Allemagne.* Comptes rendus. — **1er Août :** *Le Rhin, thème littéraire.* Comptes rendus. — **1er Septembre :** *Un grand « Bildungsroman » : Henri le Vert.* — **1er Octobre :** *Les Ecoles Normales.* — **1er Novembre :** *Une explication historique du romantisme allemand.* Comptes rendus. — **1er Décembre :** *Allemagne, notre souci.* Comptes rendus.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
(Dr G. Contenau)

1er Février (*Fouilles dans le Proche-Orient de* 1914 *à* 1939). — **1er Juillet** (*Fouilles en Iran, en Afghanistan, à Chypre*). Comptes rendus. — **1er Septembre** (*Les Antiquités orientales du Musée du Louvre*). — **1er Novembre** (*Ouvrages récents sur l'Egypte ancienne*).

LES ARTS
(André Chamson)

1er Janvier (*Rôle du critique d'art*). Comptes rendus. — **1er Février** (*« Arts de l'esprit ou arts de la matière »?*). — **1er Avril** (*Comment naît l'art abstrait*). Comptes rendus (par L. M.). — **1er Mai** (*Toujours à propos de l'art abstrait*). Comptes rendus (par L. M.). — **1er Juillet** (*L'imitation et la différence*). Comptes rendus (par L. M.). — **1er Septembre** (*Historiens de l'art*). Comptes rendus (par L. M.). — **1er Octobre** (*L'activité créatrice*). — **1er Décembre** (*« Les œuvres d'art ne sont pas seulement des objets »*.). Comptes rendus (par L. M.).

BELGIQUE
(René Lyr)

1er Juin (*L'activité littéraire depuis la guerre*). Comptes rendus. — **1er Octobre** (*Le Festival du Cinéma et des Beaux-Arts. Réceptions au

Palais des Académies. A la mémoire d'Auguste Marin et de Toussaint van Boelare). Comptes rendus.

BIBLIOGRAPHIE

1er Mai : M. Mahn : *Histoire.* — **1er Août** : Guiselys : *L'Existentialisme* (I). — **1er Septembre :** *L'Existentialisme* (fin).

BIBLIOPHILIE

(Claude Aveline)

1er Janvier : *Epreuves dans l'ombre.* — **1er Mai** (« *Quelques volumes...* »). — **1er Septembre :** *Sur le Pickwick de Berthold Mahn et quelques autres de ses ouvrages.* — **1er Octobre :** *Berthold Mahn et Charles Vildrac.*

BIO-PSYCHOLOGIE

(Dr Henri Arthus)

1er Avril : *Introduction à l'étude de la bio-psychologie virtualiste.* — **1er Juillet :** *La fin d'une querelle?* Comptes rendus.

CATHOLICISME

(A.-J. Maydieu)

1er Janvier : *Le Catholicisme est-il un parti?* — **1er Avril** : *Catholicismes et catholicisme dans le monde.* — **1er Juillet** (*La lettre du cardinal Suhard et le nouveau travail missionnaire.*). Comptes rendus.

LE CINÉMA

(Jean Quéval)

1er Janvier : Comptes rendus. — **1er Mars** : *Hollywood.* Comptes rendus. — **1er Avril** : *Le cinéma dramatique.* Comptes rendus. — **1er Mai** : *Livres.* Comptes rendus. — **1er Juin** : *Indépendance esthétique du cinéma.* Comptes rendus. — **1er Juillet** : « *Jour de Colère* ». Comptes rendus. — **1er Août** : *Festival de Bruxelles.* — **1er Octobre** : *Festivals et Palmarès.* — **1er Novembre** : *Premier regard sur la moisson française de 47.* — **1er Décembre** : *Jean-Paul Sartre, Jean Delannoy, Jean Painlevé, Georges Rouquier, Nicole Védrès et quelques autres.* Comptes rendus.

CIVILISATION ANTIQUE

(Fernand Chapouthier)

1er Janvier : *Lettres ou civilisation.* — **1er Mars** : *L'origine de l'alphabet.* Comptes rendus. — **1er Mai** : *Plaidoyer pour Hérodote.* Comptes rendus. — **1er Juillet** : *Les deux humanismes.* Comptes rendus. — **1er Décembre** : *Aspects nouveaux de la question homérique.*

ÉCONOMIE - FINANCES

(J. F.)

1er Juin : *A la recherche d'un équilibre économique.* — **1er Juillet** : *Inharmonie économique.* — **1er Août** : *Vers une N. E. P. française?* — **1er Septembre** : *Dirigisme et difficultés du moment.*

ETHNOGRAPHIE - FOLKLORE

(A. Van Gennep)

1er Janvier : *Environnent, Tools and Man*, par D. A. E. Garrod; *Evolution et techniques*, par A. Leroi-Gourhan; *Ceinture fléchée*, par M. Bar-

beau. — 1er Mars : ...*Veillées bretonnes*, par M. Luzel; *La légende de la Mort*, par A. Le Braz; *Les saints guérisseurs et protecteurs du bétail en Bretagne*, par G. Millour; *Contes bretons sur douze métiers*, par A. Cadic; *Contes populaires de Guyenne*, par Cl. Seignolle; *Catalogue de l'imagerie populaire avignonnaise*, par Sylvain Gaignière; *Introduction sur les graveurs, marchands d'estampes et lithographes avignonnais*, par M. H. Chobaut; *L'imagerie parisienne de la rue Saint-Jacques*, par P.-L. Duchartre et R. Saulnier; *L'imagerie populaire du Val de Loire*, par R. Saulnier. — 1er Juillet : *Les périodiques français*. — 1er Septembre : *Feste und Bräuches des Schweizervolkes*, par E. Hoffmann.Krayer; *Volkskunde der Schweiz, Grundriss*, par Richard Weiss; *Kleine Schriften zur Volkskunde*, par E. Hoffmann-Krayer; *Alouette*, par Marius Barbeau; *Saintes artisanes; I. Les brodeuses; II. Mille petites adresses*, du même; *Les études de folklore français au Canada*, par Luc Lacourcière; *Les Archives du Folklore*, du même.

GRÈCE

1er Mai : Robert Levesque : *Dernières notes sur la Grèce.*

HISTOIRE LITTÉRAIRE

1er Janvier : S. de Sacy : *La pensée du XVIIIe siècle.* Comptes rendus. — Maurice Rat : *Littérature latine au XVIe siècle.* Comptes rendus. — **1er Mars :** Edouard Maynial : *Instruments de travail.* Comptes rendus. — **1er Avril :** S. de Sacy : *Anatole France.* Comptes rendus. — **1er Juillet :** S. de Sacy : *Un livre sur Balzac.* Comptes rendus. — **1er Août :** Albert Ranc : *L'œuvre scientifique de Blaise Pascal.* Comptes rendus. — **1er Octobre :** Louis Martin-Chauffier : *Chateaubriand en proie aux érudits et aux commentateurs.* Comptes rendus. — **1er Novembre :** S. de Sacy : *Une nouvelle histoire de la Littérature française.* Comptes rendus. —**1er Décembre :** Maurice Rat : *M. André Mary et la littérature française du Moyen Age.* Comptes rendus (par M. R., S.).

L'INSTITUT ET LES SOCIÉTÉS SAVANTES

(Robert Laulan)

1er Mai : *Réception de Paul Claudel à l'Académie française* (par Marianne Mahn). — *Une inspiratrice inconnue de Chateaubriand.* — *Les fouilles sous la Basilique du Latran et sous celle de Saint-Pierre de Rome.* Comptes rendus. — **1er Juillet :** *Autour du centenaire de l'Histoire des Girondins.* — *Nouvelles fouilles à Enkomi* (Chypre). Comptes rendus. — **1er Août :** *L'activité archéologique en France pendant la guerre et depuis.* **1er Septembre :** *L'activité archéologique française à l'étranger.* — *Michelet aux Archives Nationales.* — **1er Novembre :** *Les Antiquités de l'Algérie.* — **1er Décembre :** *Alexandre le Grand, Thaïs et l'incendie de Persépolis.* Comptes rendus.

LETTRE DE LONDRES

1er Avril : Marie-Reine Garnier. — **1er Septembre :** Jacques Duchesne. — **1er Décembre :** Jacques Duchesne.

LES LETTRES

(Louis Martin-Chauffier)

1er Janvier : *Journaux intimes, Charles du Bos et André Gide.* Comptes rendus. — **1er Février :** *Littérature de guerre.* Comptes rendus (par Jean Morio, R. Payet-Burin). — **1er Mars :** *Mémoires d'Outre-Tombe.* Comptes rendus (par R. Payet-Burin, Yéfime, Claudie Planet). — **1er Avril :** *Le*

« Sabbat », *ou la vie de personne*. Comptes rendus (par Yéfime, Claudie Planet, R. Payet-Burin). — **1er Mai** : *« La patrie se fait tous les jours »*. Comptes rendus (par Yéfime, Claudie Planet, R. Payet-Burin). — **1er Juin** : *Sur Georges Bernanos. Le prophète en action et le prophète en congé*. Comptes rendus (par Yéfime, Claudie Planet). — **1er Juillet** : *La suite policière de Claude Aveline ou pratique et théorie du roman policier*. Comptes rendus (par Yéfime, R. Payet-Burin, A. O.). — **1er Août** : Intérim : *« Car il est nécessaire que des scandales arrivent »*. Comptes rendus (par Yéfime). — **1er Septembre** : *« La Peste » d'Albert Camus*. Comptes rendus (par R. Payet-Burin, Claudie Planet, Yéfime). — **1er Octobre** : *De l'Amour*. Comptes rendus (par Yéfime). — **1er Décembre** : *Les Mémoires de Georges Duhamel*. Comptes rendus (par Yéfime, R. Payet-Burin, Claudie Planet, S., F. T.).

LETTRES ANGLO-SAXONNES

(Jacques Vallette)

1er Janvier : *Aldous Huxley et l'Eternel*. Comptes rendus. — **1er Février** : *Le phénomène américain*. Comptes rendus. — **1er Mars** : *La grande époque de Henry James*. Comptes rendus. — **1er Avril** : *L'art du roman et Virginia Woolf*. Comptes rendus. — **1er Mai** : *Le Yogi de Maugham*. Comptes rendus. — **1er Juin** : *Propos sur la tradition et le texte shakespeariens*. Comptes rendus. — **1er Juillet** : *Revues et mélanges*. Comptes rendus. — **1er Août** : *Un liseur*. Comptes rendus. — **1er Septembre** : *John Steinbeck et les Petits*. Comptes rendus. — **1er Octobre** : *Echanges poétiques internationaux*. Comptes rendus. — **1er Novembre** : *Comment naît une civilisation*. Comptes rendus. — **1er Décembre** : *Une doctrine de la création*. Comptes rendus.

MÉDECINE

(Dr F. Bonnet-Roy)

1er Juin : *Propos sur les anti-biotiques*. Comptes rendus. — **1er Août** : *L'organisme en lutte contre les microbes*. Comptes rendus. — **1er Octobre** : *La réanimation*. — **1er Novembre** : *Charlatanisme et Médecine*. Comptes rendus.

LE MONDE BYZANTIN

(Antoine Bon)

1er Août : *« Vie et mort de Byzance », par Louis Bréhier.*

LA MUSIQUE

(René Dumesnil)

1er Janvier : *Le centenaire de « La Damnation de Faust »*. — **1er Février** : *A propos de deux reprises : « Padmâvati » d'Albert Roussel et « l'Etoile » d'Emmanuel Chabrier*. — **1er Mars** : *Albert Wolff*. Comptes rendus. — **1er Avril** : *Reynaldo Hahn*. Comptes rendus. — **1er Mai** : *Les « Semaines Musicales de Cannes »; l'Opéra de Vienne aux Champs-Elysées*. Comptes rendus. — **1er Juin** : *A propos de deux reprises : « Pénélope » et « Ariane et Barbe-Bleue »*. — *La Crise des associations symphoniques*. Comptes rendus. — **1er Juillet** : *Théâtre Marigny : « A l'aimable Sabine », comédie musicale de Léophold Marchand et Louis Beydts. — Opéra : « Sérénade », ballet de Tchaïkovsky, chorégraphie de Balanchine; reprise du « Coq d'or »*. Comptes rendus. — **1er Août** : *« Retour » à Verdi. Un hommage à Paul Dukas*. Comptes rendus. — **1er Septembre** : *Opéra-Comique : « Les Mamelles de Tirésias »; « La rose rouge ». Reprise de « Lohengrin » et nouveaux ballets à l'Opéra*. — **1er Octobre** : *La reprise de « Pelléas et

Mélisande »; « L'Amour Sorcier »; « Le baiser de la fée »; « Le Palais de Cristal ». — **1er Novembre :** *Les Semaines musicales internationales de Lucerne : deux opéras de M. Benjamin Britten.* — **1er Décembre :** *« Jeunes compagnies lyriques ». Les ballets russes.* Comptes rendus.

LA NATURE

(Marcel Roland)

1er Janvier : *L'atome et le mystère.* Comptes rendus. — **1er Février :** *Pasteur, l'immunité et l'anaphylaxie.* Comptes rendus. — **1er Mars :** *Eupalinos au concours Lépine.* — **1er Avril :** *Remarques sur la protection naturelle.* Comptes rendus. — **1er Mai :** *Marguerite Combes et les fourmis.* — **1er Juin :** *Parthénogénèse et littérature.* — **1er Juillet :** *La première liberté : manger.* Comptes rendus. — **1er Août :** *L'Ecole de la discipline.* — **1er Septembre :** *Du chameau, des paons et de quelques autres choses.* — **1er Octobre :** *Gravité de l'automne.* — **1er Novembre :** *Profondeurs.* Comptes rendus.

LA PHILOSOPHIE

(Achille Ouy)

1er Janvier : *Déclin de l'Existentialisme.* Comptes rendus. — **1er Avril :** *A la recherche de l'absolu.* Comptes rendus. — **1er Juin :** *Chez les sociologues.* Comptes rendus. — **1er Août :** *Comment écrivent les philosophes...* Comptes rendus. — **1er Octobre :** *Les facteurs sociaux en psychologie.* Comptes rendus. — **1er Décembre :** *Les philosophes au cinéma.* Comptes rendus.

LA POÉSIE

1er Janvier : André Fontainas : *Les deux méthodes.* Comptes rendus (par Jean Pourtal de Ladevèze). — **1er Février :** Justin Saget : *Lettre à Paul Léautaud sur les poètes d'aujourd'hui.* — **1er Mars :** André Fontainas : *Une somme de Poésie, par Patrice de la Tour du Pin; Onze poèmes, par William François; Présages, par Willy Paul Romain.* Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **1er Avril :** Justin Saget : *Les Cent ans d'Isidore Ducasse.* Comptes rendus. — **1er Mai :** André Fontainas : *Les poèmes de Pierre Louÿs.* Comptes rendus (par Jean Pourtal de Ladevèze). — **1er Juin :** Justin Saget : *« Vents »* de Saint-John Perse. Comptes rendus. — **1er Juillet :** André Fontainas : *« Introduction à la lecture des poètes français », par René-Albert Gutmann.* Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **1er Août :** Justin Saget : *« Ode à Charles Fourier » d'André Breton.* — **1er Septembre :** André Fontainas : *Essai sur « La Jeune Parque » de Paul Valéry, par Jacques Duchesne-Guillemin.* Comptes rendus (par Jean Pourtal de Ladevèze). — **1er Octobre :** Maurice Saillet : *« Le Poème pulvérisé », de René Char.* Comptes rendus (par Justin Saget). — **1er Novembre :** André Fontainas : *Souvenirs de l'ancien « Mercure de France ».* Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze).

PORTUGAL

(Philéas Lebesgue)

1er Mars : *Chronique et Notes.*

DANS LA PRESSE

Dépouillement mensuel des hebdomadaires et des revues.

QUESTIONS MILITAIRES

(Général Lestien)

1er Mai : (*Problèmes d'avenir*). Comptes rendus. — **1er Août :** *« La Tragédie de l'armée française »*. Comptes rendus. — **1er Novembre :** *Défense nationale et service national*. Comptes rendus.

QUESTIONS MORALES ET POLITIQUES

1er Février : M. Mahn : *L'information française depuis la libération*. Comptes rendus. — **1er Juin :** Sébastien Corréal : *Les idées sociales au XVIIIe siècle*. Comptes rendus. — **1er Décembre :** *Le Japon et l'Indochine*. Comptes rendus.

LA RADIO

(A. Dubois La Chartre)

1er Juin : *Le speaker*. — **1er Août :** *Le ruban couleur de hêtre pourpre ou ruban magique*. — **1er Septembre :** *Deux grandes catégories d'auditeurs*.

SCANDINAVIE

(Lucien Maury)

1er Mai : *Le Secret de Fersen*.

LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE

(Jacques Levron)

1er Juin : *La loi sur le maximum*. Comptes rendus. — **1er Août :** *Les prisonniers anglais pendant l'Empire*. Comptes rendus. — **1er Novembre :** *Le diable au pays vosgien*. Comptes rendus.

LE THÉATRE

(Francis Ambrière)

1er Janvier : *Plainte contre inconnu*, de M. Georges Neveu (Théâtre Gramont). — **1er Février :** *Nouvelles pièces noires*, de Jean Anouilh. Comptes rendus. — **1er Mai :** *La crise du théâtre*. Comptes rendus. — **1er Juin :** *Raisons d'espérer*. — **1er Décembre :** *La « Jeanne d'Arc » de Charles Péguy adaptée par MM. André Chancerel et Marcel Péguy* (Théâtre Hébertot). *« Le Procès » de Franz Kafka adapté par MM. André Gide et Jean-Louis Barrault* (Théâtre Marigny). *Reprise d'« Un homme comme les autres » de M. Armand Salacrou* (Théâtre Saint-Georges).

TOURISME

(Max Aldebert)

1er Septembre : *Chronique de l'altitude*. Comptes rendus.

VARIÉTÉS

1er Janvier : Raoul Froger : *De l'économie des profits à l'économie des besoins*. Elizabeth Meldrum : *Roy Campbell et les poètes français du XIXe siècle*. Robert Laulan : *Les Français à Moka, en 1737*. — **1er Février :** Paul Plural : *Le Mégot et les mœurs*. — **1er Mars :** Auriant : *Le voyage de Paris à Java ou M. de Balzac mystifié*. Pierre Messiaen : *Les Etats-Unis*

TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA GAZETTE

TABLE DES SOMMAIRES

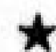
1947

CCC

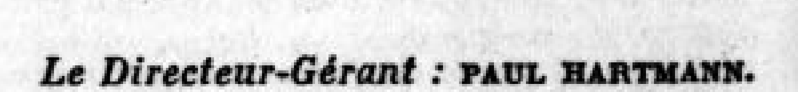
N° 1006. — 1er JUIN 1947

CCC

N° 1007. — 1er JUILLET 1947



Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.



Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5858. — 1947.
Dépôt légal : 4e trimestre 1947.